

L'HOTELLERIE

DE

LA MONTAGNE

PAR

C. FALLET



ROUEN

MÉGARD ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1885

L' HOTELLERIE

DE

LA MONTAGNE

PAR

C. FALLET

ROUEN

MÉGARD ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1885



L'HOTELLERIE
DE
LA MONTAGNE.

I.

L'*Angélus* du soir faisait retentir de ses derniers tintements les nombreux clochers de la bonne ville de Tolède, quand les portes du palais d'Assuna s'ouvrirent à la foule des mendiants qui les assaillaient. Le majordome parut, suivi de deux serviteurs portant, dans une vaste corbeille, du pain, des figues, des grenades ? des olives, dont il commença la distribution.

— Est-ce donc jour de jeûne, señor Pablo, pour que vous nous fassiez faire collation ? demanda un jeune homme qui se drapait fièrement dans son manteau troué.

— Si tu n'es pas content du souper, Antonio, rien ne t'oblige à l'accepter, répondit l'intendant.

— Tu te trompes, Pablo : j'ai faim et mon escarcelle est vide.

— Que ne cherches-tu donc à la remplir ?

— Par Notre-Dame del Pilar, je ne songe pas à autre choses du matin au soir, et souvent du soir au matin.

— C'est à cela que tu rêves quand je te vois, des heures entières, immobile à l'ombre de ce pilier ?

— Oui, Pablo, je rêve au moyen de faire fortune.

— Et tu ne Tas pas encore trouvé ?

— Que veux-tu ? J'ai l'imagination paresseuse ; et si tu pouvais me suggérer quelque bonne idée....

— Celle que je te donnerais t'est venue plus d'une fois ; mais tu n'as pas voulu l'accueillir.

— Dis toujours, Pablo.

— Pour sortir de la misère, pour cesser d'être à charge aux autres et à soi-même, il faut travailler, Antonio.

— Tu oublies, l'ami, que je suis de noble race, et qu'il ne m'est pas permis de me déshonorer.

— Que Votre Seigneurie reçoive mes excuses, reprit l'intendant avec ironie ; mais il me semble que si un noble cavalier comme vous ne peut

travailler, ce qui vaudrait pourtant mieux que de mendier, il peut du moins combattre.

— Sans doute ; mais un scrupule me retient. Mon père a été tué en guerroyant contre Madame Isabelle ; et quoique je sois tout dévoué à notre gracieuse souveraine, le respect filial m'empêche d'aller lui offrir mon épée.

— Mauvais prétexte, señor. La guerre civile est morte ; avec elle doivent s'être éteints tous les ressentiments, dit le médecin du duc, en s'approchant d'Antonio.

Les mendiants lui avaient fait place, et Pablo s'était empressé de venir le saluer.

— Le savant Aldavero, dit le jeune homme, en s'inclinant aussi.

— Mon fils, reprit celui-ci, ne restez pas plus longtemps oisif : l'oisiveté engourdit l'âme et la conduit au vice. Laissez l'aumône aux infirmes et aux vieillards. Eux seuls ont le droit de la recevoir sans rougir. Le moment est venu où tous ceux qui portent une épée doivent s'en servir ; car notre reine ne combat plus pour affermir son pouvoir, mais pour détruire celui des musulmans.

— Je le sais, señor. Isabelle et Ferdinand veulent chasser les Maures de l'Espagne. C'est une grande expédition qu'ils ont entreprise.

— Une expédition où il y aura de la gloire et du profit. Qu'attendez-vous donc pour aller vous ranger sous l'étendard royal ?

— J'aime la gloire, mon père, et je recueillerais volontiers le profit ; mais j'aime par-dessus tout l'indépendance, et je consens à rester pauvre, si, pour devenir riche, il faut obéir.

— Est-ce l'orgueil ou la paresse qui domine en toi, mon fils ? demanda le nouveau venu, avec une douceur pleine de compassion.

— Ni l'un ni l'autre ; mais j'ai confiance en mon étoile, et je suis sûr qu'elle me fournira l'occasion de m'enrichir d'un seul coup.

— De telles occasions sont rares et ne se rencontrent guère dans le chemin de l'honneur, dont il ne faut jamais sortir.

— A tout péché miséricorde i murmura le jeune homme en souriant.

L'étranger ne l'entendit pas ; mais, à travers la jalousie près de laquelle s'appuyait Antonio, quelqu'un avait surpris son sourire et peut-être ses paroles ; car une voix laissa tomber cette réponse :

— Si tu veux être discret, tu n'auras pas trop compté sur ton étoile.

— Que faut-il que je fasse ? demanda-t-il, sans s'émouvoir.

— Te taire et attendre. Tout le monde étant servi, la cour était redevenue déserte. Antonio vit l'intendant se rapprocher de lui, et mordit dans son pain avec l'apparence de la plus complète insouciance.

— Señor, lui dit Pablo, vous venez peut-être de laisser échapper l'occasion de faire fortune.

— Comment cela ?

— Don Manoël n'est pas seulement un célèbre savant, c'est un homme plein de bonté. Pour vous tirer de l'oisiveté, il vous aurait volontiers tendu la main.

— A-t-il donc du pouvoir ?

— Il a toute la confiance du duc mon maître, et s'il s'était chargé de lui parler en votre faveur...

— Il fallait m'en avertir plus tôt.

— Vous pouvez rester ici jusqu'à ce qu'il sorte.

— Merci, Pablo. Je n'oublierai pas le service que vous me rendez, dit le jeune homme.

Antonio ne se souciait pas de réclamer cette protection ; mais il lui convenait de ne pas s'éloigner encore, puisqu'il ignorait si les ordres qu'on venait de lui promettre devaient lui être immédiatement donnés.

Il acheva en silence son frugal repas ; puis, ne sachant comment renouer l'entretien avec son mystérieux interlocuteur, il se mit à siffloter entre ses dents l'air d'une chanson alors en vogue, dont le refrain était : Parlez ! j'écoute.

— Es-tu brave ? demanda la voix.

— Je risquerai ma vie, si le gain vaut l'enjeu.

— Tu aimes l'or ?

— Avec passion.

— Si tu me sers, bien, tu seras content.

— Quand aurez-vous besoin de moi ?

— Peut-être demain, peut-être plus tard. Je ne le sais pas moi même.

— Tous les jours, à la même heure, je viendrai sous cette fenêtre.

— Non, tu n'en approcheras que quand tu en verras tomber une branché de grenadier

— Il suffit, dit Antonio. Je me retire.

— Attends don Manoël, comme l'intendant te l'a conseillé.

— Pablo est-il dans la confidence de vos secrets ?

— Mon secret doit rester entre toi et moi ; niais l'idée de Pablo sert mes projets. Prie donc Alvaredo de te recommander au duc et à la marquise d'Assuna.

— Si ces puissants personnages veulent que je quitte Tolède^ comment pourrai-je vous servir ?

— Tu n'as à t'occuper que d'une chose, c'est d'inspirer delà confiance à ce grand docteur.

— Rien n'est plus facile. Je lui dirai....

— C'est ton affaire. Le voici. Don Manoël traversa la cour, accompagné du majordome. Celui-ci, croyant à la timidité d'Antonio, l'appela d'un coup d'œil.

— Senor, dit le jeune homme, en s'avancant d'un air timide, puisque l'oisiveté est si dangereuse, je veux essayer d'en sortir. Tout le monde sait que vous êtes un illustre savant, et que vous mettez votre savoir au service des pauvres. Vos paroles m'ont fait rentrer en moi-même ; mais je vous supplie de ne pas m'abandonner à ma propre faiblesse. Il m'est arrivé si souvent de prendre de sages résolutions et de les oublier presque aussitôt, que je me méfie de moi-même.

— Cette méfiance est d'un heureux augure, mon enfant. Si la jeunesse était moins présomptueuse, elle s'épargnerait bien des fautes et bien des remords.

— Vous ne me repousserez donc pas, senor. Vous m'aidez de vos lumières et de votre protection.

— Si je puis vous faciliter l'entrée d'une honnête carrière, je le ferai de tout mon cœur ; par malheur, je ne jouis pas de là haute influence que vous m'attribuez. J'ai le désir d'être utile à tous ceux qui Viennent à moi ; mais je ne suis qu'un humble ami de la science, et il m'est impossible de faire autant de bien que je le voudrais.

— Cependant, seigneur, il y a de puissants personnages qui mettent leur crédit à votre disposition. Je ne crois pas que le duc mon maître ait rien à vous refuser, dit Pablo, qui s'intéressait au jeune Castillan, et qui souffrait de le voir confondu avec les pauvres de l'hôtel d'Assuna.

— Que Dieu garde monseigneur ! répondit Alvaredo. Les malheureux perdraient trop, s'il leur était enlevé ; mais il est si faible, que je n'oserais en ce moment lui parler de mon propre frère.

— Je ne suis pas pressé, dit Antonio, Que Votre Seigneurie daigne seulement penser à moi, quand le duc sera guéri. Don Manoël soupira.

— Monseigneur serait-il donc en danger ? demanda le majordome.

— Si jeune et si fort qu'on soit, on ne doit pas compter sur le lendemain. Nous mourrons peut-être avant le duc ; mais il est bien malade.

— Il y a longtemps que cette idée me poursuit, reprit l'intendant, qui devint pâle et dont les yeux se remplirent de larmes.

— La marquise d'Assuna est aussi très bienfaisante, reprit le médecin.

— Depuis la maladie de monseigneur, la marquise pense aux pauvres, ajouta Pablo. Elle ne veut pas que j'en renvoie un seul. Elle me disait hier encore qu'elle vendrait ses terres et ses diamants, s'il le fallait, pour être aimée et bénie comme l'est son beau-père. Si Antonio lui était recommandé par vous, seigneur, sa fortune serait faite.

— Non ; mais il pourrait se créer une existence honorable. Je verrai donc madame la marquise, quand notre ami Antonio saura ce qu'il veut faire.

Le jeune homme protesta de sa reconnaissance. Tout allait au gré de ses vœux. Non seulement il devait réussir à se faire patronner par Manoël, mais l'inconnu qui lui avait ordonné de s'adresser au savant ne pouvait avoir perdu un mot de leur conversation, donc Antonio s'applaudissait doublement du succès.

Quand il rentra dans l'humble réduit qui lui servait d'asile, il était si heureux, qu'il n'en remarqua ni la nudité ni le délabrement. Il se débarrassa du manteau qui cachait ses haillons, et jeta en l'air le feutre aux larges bords sous lesquels s'abritait sa rougeur, lorsque, confondu parmi les plus misérables mendiants, il tendait la main aux libéralités du duc d'Assuna.

— Enfin ! s'écria-t-il, je vais donc être riche !... Ce n'est pas trop tôt : je commençais à perdre patience. A moi les somptueux vêtements, les œuvres d'art, les meubles de prix ! A moi le plaisir sous toutes ses formes ! A moi les honneurs et la puissance... Qu'on m'aide seulement à poser le pied sur le premier échelon de la fortune, et je n'aurai garde de m'arrêter en chemin. Oui, j'aime l'or, parce, que l'or donne tout et que je n'ai jamais rien possédé. C'est bien mon étoile qui m'a conduit sous cette fenêtre ; mais quel est le génie, quelle est la fée qui m'a deviné, malgré l'abjecte livrée que la misère m'avait imposée ? Fée ou génie, je te remercie, et je me dévoue corps et âme à ton service. Oui, corps et âme. N'étais-je pas décidé à me joindre à la troupe de Balthazar Ortega, seigneur de la grande route, et à mendier, l'escopette au poing, plutôt que de languir dans les privations et l'obscurité ? Si je savais qui m'a parlé, je pourrais me faire une idée de ce qu'on peut exiger de moi ; mais je n'ai pas osé demander à qui appartenait

cette voix. J'ai cru, Dieu me pardonne ! en la trouvant à la fois si douce et si hautaine, qu'une grande dame seule pouvait commander ainsi. Mais la marquise d'Assuna, qui habite le palais avec le vieux duc, son beau-père, ne manque pas de serviteurs intelligents et dévoués ; et si ses serviteurs ne lui suffisaient pas, elle n'aurait qu'un mot à dire pour avoir à ses ordres les plus brillants seigneurs de Tolède. Ce n'est donc pas elle qui m'a parlé, mais seulement une de ses caméristes ou de ses dames de compagnie. Elle en a plusieurs qui sont de noble famille, et que je pourrais épouser sans ternir mon blason. Peut-être l'une d'elles a-t-elle résolu de me créer une position, pour la partager avec moi.

Cette idée parut sourire au jeune homme. Il alla détacher de la muraille un petit miroir de Venise, qui seul, avec une épée à poignée damasquinée, témoignait d'une ancienne opulence, et se regarda complaisamment.

— Il n'y a pas, dit-il, un de ces beaux seigneurs que je vois se presser aux abords du palais, qui ait des traits plus fins, des yeux plus expressifs, des cheveux plus soyeux que les miens ; et quand je porterai comme eux le satin, le velours, les pierreries, je les éclipserai tous par l'élégance de ma taille et la grâce de mon maintien. Je suis de petite noblesse ; on contestait à mon père l'ancienneté de ses titres, et l'on avait raison ; mais personne ne s'en doutera : je sais trop bien comment on se fait craindre et respecter.

Le monologue d'Antonio durait encore lorsqu'il s'endormit, ou plutôt son sommeil ne fut que la suite de ses rêves ambitieux. Le soleil du matin lui caressant le visage à travers l'étroite fenêtre placée au-dessus de son lit, il ouvrit les yeux et eut peine à se reconnaître ; car il se croyait au bal de la reine, et il avait pris pour l'éclat des girandoles les rayons qui l'éblouissaient.

Toutefois, il ne tarda point à se rappeler ce qui lui était arrivé, et il se hâta de se lever, pour courir au palais d'Assuna. Il craignait qu'en ne le voyant pas paraître aussitôt que de coutume, la fée ne vînt à douter de son zèle. Il entra dans la cour, dont les portes étaient Ouvertes ; mais il ne s'approcha pas du majordome pour réclamer l'écuellée de riz dont se composait ce jour-là le déjeuner des pauvres ; et quand Pablo la lui offrit, il répondit, en relevant la tête :

— Merci, je n'ai pas faim.

Antonio avait assisté la nuit au banquet royal ; mais son estomac n'en était pas moins creux, et il trouvait au potage de ses camarades le plus délicieux fumet. La tentation était forte ; mais l'amour propre en triompha.

Le jeune homme ne put se décider à recevoir l'aumône sous les yeux de sa protectrice. Il regardait la jalousie impatient de la voir se soulever, pour donner passage à la branche de grenadier ; mais tout demeura immobile, et Antonio, mourant de faim, s'éloigna, beaucoup moins disposé que la veille à se bercer de riantes illusions.

Il passait devant une maison de simple apparence, lorsqu'il en vit sortir Manoël, qu'il salua profondément. Le savant reconnut Antonio et vint à lui.

— Eh bien ! mon fils, lui dit-il, êtes-vous toujours dans les sentiments où je vous ai laissé hier ?

— Oui, señor. Je mourrais de faim plutôt que de toucher au pain des infirmes et des vieillards.

— Vous n'avez pas assisté ce matin à la distribution faite par les ordres du duc ?

— Je m'y suis rendu, par habitude ; mais je n'ai rien accepté, et vous me voyez à la recherche d'un travail qui puisse me faire gagner mon déjeuner.

— Venez, mon jeune ami, dit Alvaredo, en le faisant entrer chez lui. Asseyez-vous, buvez et mangez, ajouta-t-il, en le servant lui-même. Ce n'est pas une aumône, mais un prêt que je vous fais. Quand vous aurez trouvé le moyen de vivre honnêtement de votre travail ou de votre épée, vous rendrez à quelque nécessaire ce que je suis heureux de vous offrir.

— Je n'y manquerai pas, señor ; mais le moment où il me sera permis de m'acquitter ainsi est sans doute bien éloigné.

— Peut-être. Quand je vous ai rencontré, j'allais au palais d'Assuna. J'y retourne ; et si je ne puis parler de vous au duc, je vous recommanderai à madame la marquise, en lui expliquant avec franchise quelle est votre position. Si elle s'intéresse à vous, je la prierai de vous avancer, toujours à titre de prêt, de quoi satisfaire à vos besoins les plus pressants. Mais d'abord, jeune homme, dites moi qui vous êtes, afin que je puisse répondre aux questions qui me seront, adressées sur votre compte.

— Je me nomme Antonio d'Escavilla. Mon père, don Juan d'Escavilla, était un des plus zélés défenseurs du dernier roi de Castille, frère de la reine Isabelle. Il ne l'abandonna pas après sa déchéance ; et quand ce malheureux prince mourut, don Juan, fidèle observateur de ses volontés, embrassa le parti de la reine Jeanne, fiancée au roi de Portugal. Il fut tué à la bataille de Toro, en 1476. Jeanne, réduite à prendre le voile, ne put récompenser ceux qui s'étaient dévoués à sa cause. J'avais neuf ans alors ; car je vais en avoir vingt-quatre. Je restai seul au monde, sans fortune et sans appui.

— Pauvre enfant ! vous aurez désormais des amis et des protecteurs. Si le duc et la marquise d'Assuna ne peuvent rien pour vous, je verrai ailleurs, ajouta-t-il, sans s'apercevoir qu'il formulait tout haut sa pensée.

— Vous êtes donc bien puissant ? demanda Antonio, dont les yeux jetèrent un éclair d'ambition.

— Adieu ! répondit le docteur en s'éloignant.

Manoël Aldavero devait le jour à un paysan de l'Estramadure. Ce paysan, il est vrai, descendait d'une noble famille ; mais il était si pauvre, qu'il habitait, près d'un castel en ruines, un étroit bâtiment resté debout par un miracle d'équilibre, sur l'emplacement des anciennes écuries.

Il cultivait assez mal un coin de terre qui ne lui donnait que de chétives récoltes ; mais Manoël soignait un petit troupeau qui formait le plus clair de leur revenu.

Seul avec ses moutons, sur le flanc des montagnes, au fond des ravins ou sur la lisière des forêts, l'enfant ne s'ennuyait jamais. Son âme rêveuse et tendre s'élevait par la contemplation des grandes scènes de la nature. Depuis l'humble fleurette des sentiers jusqu'à l'azur étincelant des deux, tout attirait son attention, et le seul regret qu'il eût était de ne pouvoir étudier tout ce qu'il admirait.

Un vieil ami du senor Alvaredo, ayant été nommé prieur des Gordeliers de Tolède, lui proposa de se charger d'instruire Manoël, dont il avait deviné les rares dispositions. L'offre fut accueillie avec reconnaissance par le père, avec ravissement par l'enfant, dont les progrès furent merveilleux ; mais son intelligence se développa sans altérer en rien la simplicité de ses goûts et la naïveté de son cœur.

Le bon prieur espérait que le petit pâtre serait un jour la gloire de son monastère ; mais un célèbre médecin arabe qui s'y était retiré, après s'être fait baptiser, prit Manoël en amitié, lui inspira le goût des études médicales, en fit son élève et, plus tard, le compagnon de ses travaux.

Le jeune homme profita merveilleusement des leçons du savant, et quand, après la mort de son maître, il quitta le couvent, on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer de son talent ou de son amour pour tous ceux qui souffraient. Sa réputation de savoir et de loyauté grandit si promptement, que la reine essaya de le retenir à la cour, afin d'avoir toujours auprès d'elle quelqu'un qui lui dît la vérité.

— Madame, répondit-il, si ma rude franchise plaît à Votre Altesse¹, je vous supplie de ne pas m'exposer à la perdre. La vérité ne saurait vivre

longtemps dans le palais des rois ; je l'y ai furtivement amenée, n'essayez pas de l'y retenir prisonnière ; vous l'y verriez languir et mourir.

— Je ne veux pas me rendre coupable d'un tel crime, reprit Isabelle en souriant. Allez donc, senor ; mais rappelez-vous que la reine sera toujours disposée à vous entendre et à vous accorder ce que vous lui demanderez.

Don Manoël n'avait pas encore réclamé l'effet de la promesse royale. Il fuyait la cour, où il avait failli se voir fixé malgré lui, et il n'avait jamais fait allusion à son crédit, parce qu'il lui répugnait de se faire valoir et qu'il craignait de se mettre en évidence. Mais la jeunesse d'Antonio, ses malheurs, les dangers qu'il courait, la bonne volonté qu'il témoignait, l'avaient attendri, et la pensée lui vint aussitôt d'aller, pour lui, s'il le fallait, jusqu'à la reine.

Antonio n'avait pas menti dans les détails qu'il avait donnés à Manoël ; seulement il avait passé sous silence tout ce qui lui paraissait désavantageux. Ainsi, il n'avait pas dit que son père, Juan Escavilla, était un capitaine d'aventure, qui, profitant des guerres civiles, faisait métier d'attaquer et de rançonner les voyageurs, en se disant, suivant les circonstances, partisan d'Alphonse ou du roi Henri.

C'était d'ailleurs un homme intrépide, qui ne savait pas reculer devant le danger. Un jour qu'il était embusqué au coin d'un bois, pour exercer son métier, il vit venir à lui un gros de cavaliers armés jusqu'aux dents. Ses compagnons voulaient qu'il les laissât passer ; mais il s'avança seul contre eux et leur demanda qui ils étaient.

— Vive Alphonse ! répondirent-ils.

— Vive le roi Henri ! s'écria le capitaine, en commençant si rudement l'attaque, que deux des nouveaux venus tombèrent sous ses coups.

— Arrête ! dit d'une voix impérieuse le chef de la troupe. Tu cries : Vive le roi Henri ! et tu le privas de ses plus fidèles serviteurs. En même temps le cavalier baissa sa visière, et Juan reconnut le roi lui-même.

— Si tu es mon ami, reprit Henri, viens te ranger à mes côtés. Il me reste peu de défenseurs ; ils auront une plus large part, de mes bienfaits

Escavilla n'hésita pas. Il était las de sa vie aventureuse, car il commençait à vieillir, et il avait souvent désiré l'occasion de rendre au roi quelque service qui pût lui faire obtenir l'amnistie du passé.

Henri IV, roi de Castille, s'était attiré la haine et le mépris des peuples, en faisant de sa cour l'asile de tous les vices. Il avait d'abord répudié Blanche de Navarre, sa première femme, pour épouser Jeanne de Portugal ; et, ce

grand scandale une fois donné, il ne s'était arrêté devant aucun désordre. Les seigneurs indignés se soulevèrent enfin contre lui, et proclamèrent roi son frère Alphonse. Henri conclut avec les rebelles un accommodement, par lequel il sacrifiait la princesse Jeanne, née de son second mariage, et reconnaissait Alphonse pour son héritier.

Ces lâches concessions apaisèrent un instant les troubles ; mais ils se rallumèrent bientôt. Les factieux, enhardis par la faiblesse du roi, s'assemblèrent dans la plaine d'Avila, le 5 juin 1465, et procédèrent juridiquement à la déchéance de leur souverain. Ils élevèrent, au centre de la plaine, un théâtre sur lequel ils placèrent un trône entouré de longs voiles de deuil. Ils y firent asseoir le simulacre du roi, et, en présence d'une foule immense, accourue de tous les points de la province, un greffier lut à haute voix un foudroyant acte d'accusation. On reprochait à Henri son divorce, ses désordres, sa faiblesse pour d'indignes favoris, la vénalité de la justice et des charges, la corruption publique. En punition de tant de crimes, on le déclarait déchu de ses droits au trône de Castille.

Cette sentence fut accueillie par des cris et des applaudissements unanimes. L'archevêque de Tolède, s'approchant alors de l'effigie royale, lui arracha la couronne ; le comte de Bénévent lui enleva le sceptre, et le comte de Placentia l'épée de justice. Ainsi dépouillée de tous les insignes du pouvoir, la statue fut renversée et foulée aux pieds, au bruit des imprécations de la multitude.

Ce qu'il y eut peut-être de plus révoltant dans cette scène, c'est qu'après avoir de la sorte avili la royauté, on fit monter sur l'échafaud d'où Henri venait d'être précipité, son frère Alphonse, âgé seulement de douze ans. On le plaça sur le trône, on lui mit la couronne au front, le sceptre à la main, et les seigneurs vinrent, les uns après les autres, lui rendre un hommage dérisoire.

Quelques familles illustres, indignées de tant d'insultes faites à la majesté royale, se rapprochèrent de l'infortuné monarque et s'armèrent pour le défendre. Henri allait rejoindre ses partisans à Médina del Campo, lorsqu'il rencontra le capitaine Escavilla et se l'attacha par la promesse d'une riche récompense.

Médina del Campo fut, peu de jours après, le théâtre d'une sanglante bataille entre le roi légitime et le jeune Alphonse, que les rebelles avaient appelé au trône. La victoire resta indécise entre les deux frères, et le souverain pontife essaya vainement de les amener à un accommodement.

Une sentence d'excommunication lancée contre les révoltés ne parvint pas à les désarmer ; et telle était leur animosité, que la mort même d'Alphonse ne put mettre un terme à la guerre civile.

Henri, tantôt vainqueur, plus souvent vaincu, se vit réduit à errer, comme un proscrit, dans son propre royaume ; il subit l'humiliation de voir se fermer devant lui les portes de ses villes. Un soir, après avoir fait dix-huit lieues à cheval, il entra dans Tolède ; mais il n'y fut pas plus tôt reconnu, que les cloches donnèrent l'alarme. Il voulut fuir ; son coursier, harassé, ne put le porter ; il en demanda un autre à l'un des seigneurs qui l'accompagnaient, et qui le lui refusa.

La monture d'Escavilla était fourbue comme celle du roi ; mais le capitaine, peu scrupuleux et habitué à se créer des ressources, entra dans l'écurie du gouverneur, équipa, en un tour de main, les deux plus beaux chevaux qu'il y trouva, en prit un pour lui et donna l'autre à Henri, qui lui dut ainsi son salut.

Le roi reconnaissant anoblit ce vaillant compagnon ; mais il ne put l'enrichir, car lui-même manquait de tout.

A la mort d'Alphonse, ses partisans proclamèrent pour leur souveraine Isabelle, sœur de ce prince et du roi Henri. Isabelle, qu'ils n'avaient pas consultée, déclara qu'elle ne prendrait point la couronne, tant que son frère vivrait ; mais que s'il mourait le premier, elle accepterait son héritage. On lui donna dès lors le titre de princesse des Asturies, sans que le roi essayât de s'y opposer. Il renvoya même en Portugal la reine, sa seconde femme, et la princesse Jeanne, née de cette illégitime union. De son côté, Isabelle promit de ne pas se marier sans le consentement de Henri.

Trois princes se mirent aussitôt sur les rangs, pour obtenir la main de l'héritière du trône de Castille. Louis XI, roi de France, la demandait pour le duc de Guyenne, son frère ; Jean, roi d'Aragon, pour son fils Ferdinand, et Alphonse V, roi de Portugal, pour lui même. Les prétentions d'Alphonse étaient soutenues par Henri IV, frère d'Isabelle ; mais la princesse se décida pour Ferdinand, dans l'espoir de réunir un jour les deux couronnes de Castille et d'Aragon.

Elle profita d'un voyage que le roi faisait en Andalousie, pour se rendre à Valladolid. Ferdinand vint l'y trouver secrètement, et l'archevêque de Tolède leur donna la bénédiction nuptiale.

Le roi Henri, en apprenant cette nouvelle, entra dans une violente colère contre Isabelle. Il rendit un décret par lequel il annulait toutes les

dispositions qu'il avait prises en sa faveur, et il voulut que la princesse Jeanne fût désormais considérée comme l'héritière du trône de Castille.

La guerre, un instant assoupie, se ralluma donc avec plus de fureur, et le sang coula de toutes parts, au nom de Jeanne et au nom d'Isabelle. Après quatre ans d'une lutte acharnée, Henri, désespérant enfin de triompher, écouta les propositions de paix que sa sœur lui adressa, et la réconciliation fut scellée dans un joyeux festin. Au sortir de ce repas, Henri fut saisi de douleurs d'entrailles, qui ne le quittèrent presque plus pendant les dix mois qu'il vécut encore.

Ses souffrances le rendirent plus sage. Il reconnut avec confusion les nombreux abus qui s'étaient introduits dans ses Etats, et résolut d'apporter remède aux désordres que sa faiblesse avait trop longtemps tolérés. C'était s'y prendre un peu tard. La plupart de ces réformes restèrent en projet, et les peuples virent sans regret descendre au tombeau un prince dont le règne n'avait été qu'une longue anarchie.

Isabelle et Ferdinand se firent proclamer à Ségovie. Ferdinand s'était engagé à respecter les droits d'Isabelle, lorsqu'elle serait reconnue reine de Castille ; la princesse lui donna le titre de roi, mais elle garda l'autorité. Il en fut blessé et voulut retourner en Aragon. Isabelle le retint, en le flattant habilement, en l'appelant son maître, son seigneur, et en lui disant qu'elle ne comptait que sur lui pour faire triompher sa cause.

Quoique bien jeune encore, Isabelle annonçait déjà le génie qui fait les grands princes. Active et prudente à la fois, vertueuse sans ostentation, sévère pour elle-même, juste et bonne pour tous, elle méritait l'estime et l'amour de ses sujets ; mais les seigneurs castillans, redoutant sa fermeté, se rallièrent à la princesse Jeanne, sa rivale. Le roi de Portugal, oncle de Jeanne, entra en Castille avec une armée nombreuse.

Don Juan d'Escavilla s'était déclaré l'un des premiers en faveur de la fille de son maître ; il comptait bien, sous ce nouveau règne, arriver au faite des honneurs et se créer une fortune colossale, double but qu'il avait jusque-là poursuivi sans l'atteindre. Il fit des prodiges de valeur au combat de Toro ; mais quand il vit que Ferdinand allait être vainqueur, il ne prit plus la peine de défendre sa vie ; car la défaite de Jeanne, c'était la ruine de toutes ses espérances.

Le capitaine Escavilla s'était peu occupé de l'éducation de son fils, ou plutôt il ne s'en était occupé que pour lui inculquer ce principe, qui avait toujours été la règle de sa conduite : « Mon intérêt et mon plaisir avant tout.

» Antonio n'était que trop disposé à goûter cette morale égoïste et facile. Enfant, il avait en haine l'étude, le travail et l'obéissance ; il était orgueilleux, volontaire et déjà passionné pour le plaisir. Si la mort de son père l'eût fait tomber dans des mains habiles et dévouées, peut-être se fût-il encore laissé redresser et conduire ; mais la vieille gouvernante qui l'avait élevé ne voyait rien de si aimable ni de si parfait que son Antonio. Elle lui permit de gaspiller en folies le mince héritage de don Juan ; et quand le jeune homme eut dix-sept ans, il se trouva non seulement dénué de toutes ressources, mais complètement dépourvu de l'énergie nécessaire pour se faire une position.

Ce qu'il y avait de plus malheureux encore, c'est qu'Antonio avait vu le plaisir et la fortune d'assez près pour les regretter, et que, peu à peu, ces regrets s'étaient changés en un ardent désir de ressaisir à tout prix la brillante existence à laquelle il s'était cru destiné. Au sein de la plus profonde misère, il rêvait l'opulence, et sa vive imagination le transportait dans un monde si brillant, que, lorsqu'il retombait dans la réalité, il endurait d'épouvantables souffrances.

Qu'on juge de la joie avec laquelle il accueillit les mystérieuses promesses qu'une voix inconnue venait de murmurer à son oreille. Cette joie ne fut pas même troublée par la crainte d'avoir à en acheter la réalisation par quelque action coupable. Aux yeux d'Antonio, tout ce qui pouvait être utile à sa fortune était bon. S'il avait eu d'autres notions du bien et du mal, il les avait oubliées.

Il se décida donc, sans le moindre remords, à tromper le digne homme qui s'intéressait à son sort, et à jouer, pour lui inspirer toute confiance, une hypocrite comédie.

II.

Alvaredo se rendait chez le duc d'Assuna, lorsqu'il avait rencontré don Antonio, en quête de son déjeuner. Le duc attendait le docteur avec impatience ; car il avait plusieurs fois envoyé son valet de chambre pour savoir s'il ne s'était pas encore présenté. Aussi, dès qu'il reconnut sa voix, il se leva du fauteuil dans lequel il se tenait à demi couché et fit péniblement quelques pas à sa rencontre.

— Vous venez bien tard, senor, dit-il en lui tendant la main. Je croyais déjà que vous m'aviez oublié.

— Non, monsieur le duc ; mais une circonstance sur laquelle je ne comptais pas m'a retardé.

— Je vous comprends : vous avez trouvé quelque bonne œuvre à faire.

— Votre Excellence ne se trompe pas. J'ai rencontré une brebis égarée qui veut rentrer au bercail, ou, pour parler plus simplement, un jeune homme qui a jusqu'à présent vécu dans l'oisiveté, et qui est enfin décidé à gagner par un travail utile son pain de chaque jour.

— Et cette bonne résolution, c'est vous qui la lui avez inspirée ?

— Je l'ai engagé à chercher le bonheur dans le chemin du devoir.

— Vous croyez donc au bonheur, don Manoël ? reprit le duc. Vous ne partagez cependant pas l'opinion trop accréditée que, pour être heureux, il suffit d'être noble, riche, puissant ?

— Non, monseigneur. Je pense qu'il faut être sage, c'est-à-dire ne pas trop attendre des événements et ne pas trop exiger des hommes.

— Je ne suis pas ambitieux, cher docteur. Il me semble que je l'ai prouvé.

— La faveur royale voulait vous élever au premier rang, et vous avez refusé d'abandonner votre solitude. Je sais cela, monseigneur. Mais, à mon avis, il y a plusieurs sortes d'ambitions auxquelles il est prudent de mettre des bornes. L'un est insatiable d'honneurs, l'autre est passionné pour les richesses ; celui-ci a soif de plaisirs, celui-là est avide d'affections ; tous demandent ce qu'ils n'ont pas ; tous sont malheureux, parce qu'ils ne savent régler ni leurs désirs ni leurs espérances.

— Ce que vous dites est vrai. Toutefois, s'il est permis à l'homme de compter sur quelque chose, ce doit être sur l'amour de ses enfants.

— Sans doute, monseigneur, et j'avoue que plus l'espérance est légitimé, plus la déception est amère.

— Personne ne saura jamais combien j'ai aimé ceux dont l'ingratitude me conduit au tombeau. Regardez-moi, don Manoël : je suis courbé comme un vieillard ; mon front est chauve et ridé ; mes jambes refusent de me porter, et le livre que vous voyez est un fardeau pour mes mains débiles. Quel âge pensez-vous que j'aie ?

— Le chagrin et la maladie nous vieillissent plus que les années, répondit Alvaredo.

— Vous n'osez me dire votre pensée, reprit le duc, en souriant avec tristesse. Eh bien ! tel que vous me voyez, j'ai cinquante-six ans.

— Que la santé vous revienne, monseigneur, et cette faiblesse qui vous afflige sera promptement dissipée.

— Je ne le demande pas, car j'ai beaucoup souffert, et la vie m'est à charge.

— J'espère cependant, monseigneur, que votre tâche est loin d'être finie.

— Vous n'êtes donc pas mon ami ?

— C'est un titre auquel je tiens comme je le dois, monsieur le duc ; mais je suis aussi l'ami de tous ceux que vous soulagez.

— Et c'est pour eux que vous souhaitez que je vive ?

— Pour eux et pour vous-même, monseigneur. Quand on a le pouvoir et la volonté de faire le bien, on n'est pas déshérité de toute consolation.

— Cela dépend de la manière dont on le fait. Quant à moi, je n'ai pas grand mérite à nourrir les pauvres que vous voyez, matin et soir, à ma porte. Il faut bien que je dépense mes revenus, puisque je n'ai pas la ridicule manie de me plaire à les entasser, et que je ne suis plus assez jeune pour les jeter au luxe ou au plaisir, ni assez bien portant pour festoyer en joyeuse compagnie.

— Soit, monseigneur ! Rabaissez autant que vous le voudrez le prix de vos bienfaits, vous ne m'empêcherez pas de penser que les bénédictions de tant de malheureux attireront sur vous celles d'en haut.

— Croyez-vous qu'ils songent à me bénir ? La reconnaissance n'existe pas.

— L'humanité est imparfaite assurément ; mais Votre Excellence la voit encore plus misérable qu'elle ne l'est.

— Comment pourrais-je trouver dans ces pauvres êtres, presque tous dégradés par la misère et par le vice, des sentiments que je n'ai pas

rencontrés dans le cœur de mes enfants ?

— Encore ce souvenir, monseigneur !

— Toujours ! C'est le tourment de ma vie. Si cela vous étonne, c'est que vous ne savez pas combien j'ai aimé ceux qui m'ont trahi.

— Se sont-ils vraiment rendus coupables d'une trahison ?

— Je m'étais promis de ne jamais raconter cette histoire à personne ; mais il est bon que vous la sachiez, puisque vous admettez que les souffrances du corps sont souvent causées par les douleurs de l'âme.

— C'est ma conviction, monseigneur. Le duc fit résonner un timbre, au bruit duquel un valet accourut.

— Pedro, reprit le vieillard, va chercher dans mon oratoire la cassette en bois de cèdre sur laquelle sont gravées mes armes. Pedro revint bientôt, portant la cassette ; le duc l'ouvrit, au moyen d'une clef d'or suspendue à son cou. Puis il fit signe à son valet d'abaisser devant les jalousies d'amples rideaux destinés à répandre dans l'appartement une demi-obscurité.

— Pardonnez-moi, dit le duc, dès que Pedro se fut éloigné. Il me paraît indigne d'un grand d'Espagne et d'un vieux soldat de laisser voir à qui que ce soit les larmes que de cruelles pensées font malgré lui monter à ses yeux ; mais si je vous cache mon visage, je vous découvrirai mon cœur.

— Je respecte votre douleur, monsieur le duc, répondit Manoël, et je donnerais beaucoup pour qu'il me fût possible de l'adoucir.

— Écoutez-moi donc, puisque vous voulez être mon consolateur, reprit le malade. Vous savez déjà que j'ai été pour tous un objet d'envie ; mais ce que vous ne croyez peut-être pas, c'est que le côté de ma vie qui échappait aux regards des hommes n'en était pas le moins beau. J'étais riche et noble ; j'étais brave et loyal ; on m'aimait, et je pouvais m'estimer moi-même. Si les faveurs des princes tombaient sur moi, je les recevais sans rougir, car je les méritais. Je ne vous dis pas cela par orgueil, docteur, mais uniquement parce qu'il est bon que vous puissiez comparer ce que j'étais avec ce que je suis devenu. J'avais trouvé dans la compagne de ma vie autant de solides vertus que de brillantes qualités. On parle encore de la duchesse d'Assuna comme d'une personne accomplie ; et, dans notre monde où tout s'oublie si vite, ce souvenir est le plus grand des éloges, puisqu'il y a vingt ans que je l'ai perdue.

Ma vie passait comme un songe, partagée qu'elle était entre les devoirs d'une haute position et les pures joies de la famille. La duchesse m'avait donné un fils, et je regardais comme une impérieuse obligation de travailler

sans relâche à augmenter la gloire d'un nom qui devait être le sien. Pendant sept ans, Hernández fut mon seul enfant ; mais alors la naissance d'un second fils mit le comble à mes vœux ; et quand Gusman commençait à bégayer mon nom, un de mes compagnons d'armes mourut en me léguant sa fille.

Dolorès était la plus mignonne petite créature qu'on pût voir. Jolie comme un ange, douce, aimante, et spirituelle autant que jolie, elle fut bientôt l'idole de toute la maison. Il n'y a pas d'autre expression pour peindre l'empire qu'elle exerçait sur nous et les sentiments qu'elle nous inspirait. Dieu sait si j'aimais Hernández et Gusman, tout l'espoir de ma race ; mais je chérissais Dolorès, peut-être plus encore que si elle eût été ma fille. Pourquoi ? C'était sans doute parce qu'il m'était doux de la protéger, parce que je me sentais heureux de mériter sa tendresse et sa reconnaissance. J'étais sévère pour mes fils, jamais pour Dolorès ; et si j'avais voulu l'être, il eût suffi d'un sourire ou d'une larme pour me désarmer.

L'enfant connaissait bien l'empire qu'elle avait pris sur moi, et je lui savais gré de n'en pas abuser. Elle ne me demandait rien pour elle-même ; mais Hernández et Gusman, qu'elle appelait ses frères, la choisissaient pour me présenter leurs requêtes, et la gentille ambassadrice plaidait si bien leur cause, que toujours elle la gagnait. Les serviteurs du palais connaissaient aussi son pouvoir et les pauvres se recommandaient à elle, persuadés qu'en passant par ses mains, nos aumônes seraient plus abondantes.

Si quelqu'un aimait Dolorès plus que moi, c'était la duchesse. Je ne sais comment s'y prenait cette gracieuse petite fée ; mais elle s'attachait avec tant de bonheur à imiter sa mère adoptive, que chaque jour je trouvais entre elle et son modèle quelque nouveau trait de ressemblance, qui me la rendait encore plus chère.

Hernández partit pour l'armée, dès qu'il eut atteint sa dix-septième année, et mon frère, alors évêque de Séville, voulut avoir auprès de lui Gusman, dont il promettait d'achever l'éducation. Cette double séparation fut pénible ; mais je la supportai : Dolorès nous restait. Encore enfant par l'âge, elle ne l'était plus par la raison. Elle n'avait rien perdu de sa candeur ni de sa grâce ; mais déjà se révélaient en elle un caractère ferme, une âme ardente et fière. Je l'aimais toujours ; mais à cette paternelle tendresse se joignaient un certain respect, un désir de plus en plus marqué de ne rien faire qui ne pût être approuvé par cette jeune fille, qui semblait avoir

l'intelligence de toutes les grandes choses, et à laquelle aucun noble sentiment n'était étranger.

Jusqu'alors j'avais occupé à la cour d'Aragon un emploi qui me permettait de ne m'éloigner de ma famille qu'à de rares intervalles ; mais la confiance du roi m'ayant investi d'un commandement en chef, je quittai la duchesse, en la confiant à Dolorès ; car depuis quelque temps la santé de cette femme incomparable me causait de sérieuses inquiétudes.

Mon absence dura trois ans, pendant lesquels je ne reçus que de bonnes nouvelles. Mais un jour Dolorès m'écrivit une courte lettre ainsi conçue : « Mon père, je ne puis vous tromper plus longtemps. Un grand malheur nous menace. Venez au plus tôt, si vous voulez voir encore celle qui m'a servi de mère, et à laquelle j'ai obéi jusqu'à présent, en vous cachant des souffrances que vous ne pouviez adoucir. »

J'accourus. Je trouvai la duchesse mourante. Dolorès était auprès d'elle. Son visage portait la trace des veilles et de la douleur. Elle se leva en m'apercevant, et voulut se jeter dans mes bras ; je la repoussai.

— Est-ce ainsi, lui dis-je, en étendant la main vers le lit de la duchesse, est-ce ainsi que vous deviez reconnaître ses bontés et les miennes ?

Dolorès me regarda ; une flamme subite illumina ses joues, un éclair brilla dans ses yeux ; puis tout aussitôt elle redevint plus pâle encore et elle s'assit, muette et glacée, au chevet de la mourante.

— Don Carlos, me dit la duchesse, Dolorès est un ange ; ne l'affligez jamais par d'injustes reproches. Bénissez plutôt, comme je le bénis moi-même, le jour où elle est entrée sous votre toit. Elle m'a consolée de votre absence, elle vous consolera de la mienne. Tu me l'as promis, Dolorita, ajouta-t-elle en se tournant vers la jeune fille.

Dolorès laissa tomber sa main dans celle de la duchesse.

— Merci ! ma fille, dit-elle en faisant un effort pour la serrer encore. Je puis mourir en paix, puisque je te lègue le soin de veiller sur ceux que j'aime.

Je n'avais pas eu le temps de m'habituer à la terrible idée de perdre ainsi la plus chère partie de moi-même. En l'entendant parler de sa mort prochaine, un sentiment de révolte s'empara de mon âme, et ma profonde douleur s'exprima par des transports de colère, par des plaintes, des cris et des imprécations.

Cette fureur s'éteignit dans les larmes ; je pus écouter les recommandations de la duchesse et recevoir les derniers témoignages de sa

tendresse. Elle m'apprit qu'elle s'était formellement opposée à ce que Dolorès m'avertît de son état, parce qu'elle ne voulait pas me faire souffrir longtemps ni m'empêcher de rendre à mon prince les services qu'il attendait de moi.

— Peut-être aurais-je dû achever mon sacrifice en vous épargnant la douleur de me voir mourir, ajouta-t-elle ; mais j'ai voulu vous dire adieu, et je voudrais aussi embrasser mes fils.

Hernandez et Gusman, appelés en toute hâte, arrivèrent deux jours après. Leur mère paraissait aller mieux, et je me reprenais à l'espoir de la sauver. Elle eut avec chacun d'eux un entretien particulier, puis elle me fit appeler et me dit qu'elle avait une grâce à me demander.

— Parlez donc, répondis-je. Vos moindres désirs sont pour moi des ordres sacrés.

— Dolorès est mon enfant d'adoption, reprit-elle.

— Soyez tranquille, je la doterai.

— C'est inutile. Promettez-moi seulement que si Gusman vous demande un jour sa main, vous ne la lui refuserez pas.

En sollicitant cette promesse, la duchesse allait au-devant de mes vœux. Je rêvais pour Hernandez, mon fils aîné, une glorieuse et riche alliance ; mais j'avais souvent pensé que Dolorès pourrait devenir réellement ma fille, en épousant Gusman. Je le dis à la mourante, qui reçut cette réponse avec beaucoup de joie. J'en conclus qu'elle s'était plus d'une fois préoccupée de l'avenir de l'orpheline.

— Vous vous trompez, me dit-elle, Dolorès est pauvre et sans famille ; mais Dieu l'a dotée plus magnifiquement qu'une fille de roi. Ce n'est pas d'elle que je m'inquiétais, mais de Gusman. Il est loyal et bon, mais il est faible : Dolorès le soutiendra.

J'avais déjà remarqué que Gusman se laissait facilement influencer ; mais il était encore si jeune, que je ne m'en étais pas alarmé. Il était d'ailleurs passionné pour la gloire, plein de généreuses pensées et capable des plus nobles dévouements. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était un peu d'exaltation dans les idées ; mais c'est un défaut que les années et les déceptions ne tardent guère à corriger. Tel qu'il était, Gusman satisfaisait mon orgueil paternel ; et si je n'avais pas craint de contrarier la duchesse, j'aurais protesté contre la faiblesse dont elle l'accusait. Je n'aime pas les hommes faibles ; et quand l'affreuse douleur dans laquelle me plongea la perte de ma compagne eut fait place à la tristesse qui ne devait plus me

quitter, je souffris de penser que Gusman pût avoir besoin de trouver dans sa femme un guide ou un soutien.

La jeune fille avait éprouvé autant de chagrin que moi-même ; sa santé en avait été sérieusement compromise, et l'on se demandait ce qu'était devenue sa beauté. Mais, plus courageuse que nous tous, elle avait imposé silence à ses regrets, et souvent je la vis sourire lorsqu'elle avait les yeux pleins de larmes. Fidèle à la tâche que lui avait imposée sa mère adoptive, elle m'entoura des soins les plus touchants, et elle sut trouver le chemin de mon cœur pour y verser peu à peu de douces consolations.

Un jour, elle me demanda la permission d'entrer dans un couvent.

— Ma fille, lui répondis-je, je croyais que tu ne me quitterais jamais.

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit-elle, Hernández et Gusman me remplaceront auprès de vous. Mes fils étaient rentrés à Madrid depuis quelques semaines, et le mariage de l'aîné venait d'être décidé.

— Crois-tu, dis-je à Dolorès, que Gusman et Hernández puissent m'entourer des mêmes soins que toi ?

— Hernández aura bientôt une femme, répondit-elle, et la marquise d'Assuna sera votre fille.

— Sans doute ; mais elle ne pourra me faire oublier celle que j'ai vue grandir entre la duchesse et moi. Personnelle tiendra jamais ta place dans ce palais, mon enfant.

— C'est parce que je le sais, mon père, que je vous supplie de me laisser partir.

— Je ne comprends pas, Dolorès.

— Pour que vous soyez heureux, mon père, pour que mon frère Hernández le soit aussi, il faut que vous aimiez la marquise ; et pour que vous l'aimiez, il faut que je me retire.

— Crains-tu donc de ne pouvoir vivre en bonne intelligence avec elle ?

— La senora Carmen est une perle de beauté. On vante son esprit et ses talents ; elle ne peut redouter aucune rivalité ; mais vous m'aimez tant, mon père, vous me voyez tant de qualités que je n'ai pas ; vous m'avez donné tant d'autorité dans votre maison, qu'un jour viendra, peut-être, où la marquise me fera sentir que la place que j'y occupe ne m'appartient pas. Ce, jour-là, mon père, il sera bien tard pour que je m'éloigne ; car j'aurai reçu au cœur une blessure qui ne se fermera jamais.

— Si cela arrivait, mon enfant, je saurais te faire rendre justice.

— Si cela arrivait, mon père, vous ne le sauriez pas.

— As-tu donc si peu de confiance en moi, Dolorès ?

— Mon père, je suis trop fière pour me plaindre, et je dédaigne de me venger.

— Ma chère Dolorès, tu veux entrer en religion pour ne pas troubler la paix de notre intérieur ; ton intention est louable ; mais je te refuse mon consentement.

— Je souhaite, mon père, que vous n'ayez jamais à vous en repentir !

Elle n'ajouta rien. Il n'entraît pas dans ses habitudes de chercher à obtenir quoi que ce fût par des instances réitérées. Nous avons maintes fois remarqué, la duchesse et moi, qu'elle ne protestait jamais contre un refus, et c'est par là que s'était révélée à nous la fierté de son caractère.

Le mariage d'Hernandez eut lieu ; mais les craintes de Dolorès ne se réalisèrent pas. La marquise d'Assuna, trop recherchée dans le monde pour s'occuper beaucoup de son intérieur, en laissa volontiers le soin à ma fille adoptive. Je doute qu'il y ait jamais eu entre elles beaucoup d'amitié ; mais il n'y eut jamais de dissentiments visibles. Mis en éveil par les confidences de Dolorès, et tremblant de la perdre, je devins observateur, et je remarquai bientôt que Carmen, enivrée de ses succès, de sa haute position de fortune, de son antique noblesse, qui lui assurait un rang à la cour, paraissait disposée à prendre avec Dolorès un petit ton protecteur, et à la traiter comme l'intendante de ma maison, plutôt que comme ma fille. Je crus devoir alors faire part à la marquise du désir que la duchesse m'avait exprimé, avant de mourir, et du projet que j'avais formé d'unir Gusman et Dolorès.

Carmen en parut étonnée.

— Ce sera, dit-elle, un magnifique parti pour cette jeune fille. Le ton dont elle prononça ces paroles me déplut.

— Vous savez, repris-je, que son père était un brave hidalgo et que sa mère appartenait à la première noblesse de France.

— Elle sera comtesse de Villafior ; c'est un beau titre.

— Je n'en connais point qui soit à la hauteur de son mérite et de la tendresse qu'elle m'inspire, répondis-je avec un peu d'amertume.

— Elle est bien heureuse, monseigneur.

— Vous n'avez rien à lui envier, Carmen ; car, vous aussi, vous êtes pour moi une fille tendrement aimée.

La marquise s'inclina sans répondre. Depuis ce moment, il me sembla qu'elle éprouvait contre Dolorès une jalousie qui perçait, malgré elle, dans

ses regards, dans ses gestes, dans le son de sa voix, dans les éloges même qu'elle donnait à sa future belle-sœur. Dolorès ne paraissait pas s'en apercevoir ; elle était aimable pour la marquise, comme pour tout le monde, et n'en disait jamais que du bien, soit à moi, soit à Hernández.

Après le mariage de son frère, Gusman m'avait demandé de faire un voyage en Italie, et je n'y avais vu aucun inconvénient. Il m'écrivit de Naples, pour me dire qu'il ne savait s'il devait revenir en Espagne ou prendre passage sur un navire qui allait aux Indes. « C'est à vous, mon père, qu'il appartient d'en décider, ajoutait-il. Si vous m'accordez la main de votre pupille Dolorès, je me hâterai d'aller vous en témoigner ma reconnaissance ; mais si vous me la refusez, je ne pourrai m'éloigner assez d'elle pour essayer de l'oublier. »

Je ne répondis qu'un seul mot : « Revenez. » Je n'avais pas consulté Dolorès ; mais j'étais sûr de sa soumission. Le jour où Gusman devait arriver, je la fis appeler et je lui appris que j'avais résolu de la marier.

— C'est donc vous, me dit-elle, qui voulez maintenant me forcer à vous quitter ?

— Non, Dolorès, nous ne nous quitterons pas, lui répondis-je ; l'époux que je vous destine, c'est mon fils Gusman. Si vous l'acceptez, vous me comblerez de joie et vous remplirez le dernier vœu de celle qui vous a servi de mère. Cependant, ma fille, je ne voudrais en rien vous contraindre.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, mon père, répondit Dolorès, en versant quelques larmes.

Je ne m'inquiétai pas de cette émotion, qui pouvait être produite par la reconnaissance, par la joie, par le souvenir toujours cher et douloureux de celle que nous avions tant pleurée. Je serrai Dolorès contre mon cœur, en la remerciant de tout le bonheur qu'elle me donnait ; et, dès le soir même, je la présentai à ma famille et à mes amis comme la fiancée de mon fils.

Chacun applaudit à mon choix, et pendant trois ans mon bonheur fut digne d'envie. La comtesse de Villafior, recherchée, admirée, reconnue partout pour une femme supérieure, était toujours la bonne et modeste Dolorès. Peu soucieuse de ses triomphes, elle partageait toutes ses pensées, toutes ses affections, entre son père et son mari. Hélas ! cet heureux temps devait durer trop peu....

— Trois années de bonheur dans la vie d'un homme, n'est-ce donc rien, monseigneur ? demanda Manoël, pour ranimer l'entretien que le duc ne paraissait pas disposé à poursuivre.

— C'est beaucoup, sans doute, répondit le vieillard, si l'on songe que cette vie, si longue qu'elle soit, ne se compose que de peu de jours. Mais vous l'avez dit, senor, l'homme, est exigeant. J'ajouterai qu'il est souverainement égoïste. Gusman était mon fils ; je le chérissais, et j'aurais donné mon sang pour lui ; cependant je ne me persuadais pas sans plaisir que l'amour filial l'emportait encore dans le cœur de Dolorès sur l'amour qu'elle portait à son mari. Ses plus doux soins, ses plus tendres prévenances étaient pour moi. Je pouvais croire, et je croyais, en effet, que c'était pour ne pas me quitter qu'elle avait épousé Gusman. Il arriva cependant un moment où je me vis détrôné ; mais ce fut sans regret et sans jalousie que je cédaï ma place à un gracieux petit chérubin que Dieu envoya à Dolorès, pour qu'elle sût combien il est doux d'aimer son enfant.

Hérnandez avait deux fils, que je regardais avec orgueil comme l'espoir de ma maison. Je me réjouis de voir une fille à Gusman ; et pour qu'elle me fût encore plus chère, je lui donnai le nom de Blanche, qui avait été celui de la duchesse. C'est quelque chose de mystérieux et d'étrange que cette tendresse qu'éveillent dans un cœur déjà desséché par l'âge les premiers sourires et les premières caresses d'un enfant. Je m'attachai bientôt à la petite Blanche, au point de la préférer à son père et à Dolorès elle-même. L'enfant n'avait pas encore pu prononcer mon nom, quand la guerre me rappela sous les drapeaux aragonais. La reine Isabelle n'était encore que princesse des Asturies, et elle avait épousé, sans le consentement du roi de Castille, notre roi Ferdinand, alors héritier présomptif du trône d'Aragon.

Ferdinand avait besoin de tous ses fidèles serviteurs pour faire valoir les droits d'Isabelle, à qui la princesse Jeanne, sa nièce, disputait la couronne de Castille. La princesse Jeanne était jeune, belle, affable, vaillante ; elle trouva des partisans.

— Elle avait de plus le prestige du malheur, qui séduit les cœurs généreux, dit Manoël. On la plaignait d'être exclue du trône, quoiqu'elle fût la fille du roi Henri.

— Une fille née du second mariage de ce prince, mariage nul puisque sa première femme vivait encore et que le divorce n'avait point été prononcé.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur le duc ; la reine Isabelle était la légitime héritière du trône de Castille,

— Et tous ceux qui s'étaient armés pour soutenir les prétendus droits de la princesse Jeanne étaient des rebelles, dignes de mépris et de châtiment. N'est-ce pas aussi votre avis ?

— Pas tout à fait, monseigneur. Je suis peut-être mauvais juge en matière politique ; mais il me semble que toute conviction est respectable, et qu'on doit plaindre, plutôt que mépriser, ceux qui risquent leur vie pour une mauvaise cause, lorsqu'ils n'y sont engagés ni par l'ambition ni par la cupidité.

— Vous savez déjà quelle surprise cruelle m'attendait en Castille, et vous cherchez à excuser mon coupable fils.

— Oui, monseigneur, je sais que le comte Gusman de Villafior encourut votre colère, en se déclarant pour la princesse Jeanne ; mais si je cherche à l'excuser, c'est en vous faisant connaître sans détour mon opinion sur les rebelles. La guerre est un fléau terrible, mais la guerre civile l'emporte en horreur sur tous les maux qui peuvent frapper les nations : elle jette la haine au sein des familles ; elle arme le père contre son fils, le frère contre son frère ; elle rend parricide un fils jusque-là tendre et respectueux.

— Elle a rendu Gusman parricide ; car il eût mieux valu, pour lui et pour moi, trancher tout d'un coup mes jours que de les vouer au désespoir. Bien des fois, avant que le roi Ferdinand m'appelât à son aide, nous avions parlé, mes fils et moi, de la possibilité d'une guerre prochaine, et jamais le comte de Villafior n'avait rien dit qui pût me faire deviner en lui un partisan de la princesse Jeanne. Son devoir l'obligeait à me suivre ; mais sa santé s'altérait depuis quelque temps, et Dolorès me semblait si triste et si souffrante, que moi-même j'engageai Gusman à différer son départ. Hernández, retenu à Madrid par un ordre de la reine, regrettait vivement de ne pouvoir m'accompagner. J'avais reçu la veille ses adieux et ceux de Gusman ; mais, avant de quitter mon palais, je voulus revoir encore une fois ma chère petite Blanche, J'entrai, tout armé, dans la chambre où elle reposait et je vis Dolorès penchée sur le berceau, dans l'attitude d'une profonde douleur. Elle était pâle à faire peur ; ses yeux étaient secs, mais rouges et gonflés, et ses mains se tordaient sous l'effort d'une cruelle angoisse. Je crus que l'enfant allait mourir, je poussai un cri terrible et je m'élançai vers Dolorès.

Elle se releva et se jeta dans mes bras en sanglotant.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je avec épouvante, en me dégageant de cette étreinte et en courant vers le berceau. L'enfant dormait d'un paisible sommeil ; la tête gracieusement penchée, une main dans les boucles de ses cheveux, les joues animées des plus fraîches couleurs, elle souriait à quelque douce et chère image.

— Que vous m’avez fait peur ! dis-je à Dolorès.

— Pardonnez-moi, mon père, répondit-elle. Je ne vous attendais pas.

— Vous avez quelque chagrin que vous me cachez, ma fille ? Gusman va-t-il plus mal ?

— Il est parti dès le matin pour la chasse.

— Quel est donc le sujet de votre douleur, mon enfant ?

— Vous me le demandez, mon père, et vous allez partir.... Dieu seul sait si nous nous reverrons.

— Chassez ces cruelles pensées, Dolorès. Consolez-moi plutôt, puisque vous m’aimez tant.

— Oui, mon père, je vous aime. Quoi qu’il arrive, n’en doutez jamais, je vous en supplie.

— Non, jamais, lui répondis-je.

— Merci de cette promesse, mon père, dit-elle, en portant mes mains à ses lèvres et en les couvrant de baisers.

Je ne suis pas superstitieux ; mais pendant toute la route j’eus à lutter contre une accablante tristesse. Je comprenais que de sinistres pressentiments pouvaient seuls avoir donné à la douleur de Dolorès toute l’amertume du désespoir, et je me dis que sans doute la mort m’attendait dans la campagne que nous allions entreprendre. Je l’avais trop souvent bravée pour la craindre beaucoup ; mais je pensais à mes fils, aux enfants d’Hernandez, à ma chère Dolorès, et surtout à ma bien-aimée petite Blanche, et la pensée du chagrin que leur causerait ma perte m’affaiblissait le cœur.

Cependant, aussitôt que j’eus rejoint l’armée, la vue de mes vieux compagnons, leur confiance dans la victoire, l’animation du camp, le bruit et l’éclat des armes, produisirent sur moi le même effet que le son de la trompette sur un noble coursier. Mes sombres pressentiments s’évanouirent, et je retrouvai soudain toute l’ardeur de ma jeunesse.

Le soir de mon arrivée, je fus appelé au conseil, et le roi me chargea de diriger le lendemain une reconnaissance, d’après laquelle il devait confirmer ou modifier son plan de bataille.

L’armée ennemie, commandée par le roi de Portugal, oncle de la princesse Jeanne, occupait une hauteur voisine de Toro. La position, sans être forte, ne laissait pas que d’être avantageuse ; et tout bien examiné, je conclus qu’il serait imprudent de risquer le combat, si nous ne parvenions, par quelque ruse, à faire descendre nos adversaires dans la plaine. Toutefois,

comme la chaleur était accablante, je me dis que les cavaliers ennemis devaient, au moins une fois le jour, venir puiser de l'eau et abreuver leurs montures à la petite rivière qui coulait au pied de la colline.

Pour m'en assurer, je fis cacher quelques-uns des soldats qui m'accompagnaient dans un bouquet de bois, que les Portugais avaient négligé d'abattre, et je me mis en observation derrière un énorme buisson. J'étais là depuis près d'une heure, et rien ne bougeait du côté des ennemis, quand je vis s'élever sur la route voisine un tourbillon de poussière qui grossissait et se rapprochait rapidement. Je recommandai à mes hommes de garder le silence et de se tenir prêt à tout événement.

Douze ou quinze cavaliers débouchèrent bientôt dans la prairie, et, n'apercevant aucun mouvement qui indiquât la présence de l'armée, ils demeurèrent indécis sur le chemin qu'ils devaient suivre. Celui qui paraissait être le chef de cette petite troupe s'en détacha et continua de s'avancer seul de mon côté. Il montait un magnifique cheval blanc, dont la vue me frappa. J'en avais donné un semblable à Gusman, et je ne croyais pas qu'il pût y en avoir deux tout à fait pareils. Le cavalier venait droit à moi, sans me voir ; tout à coup le cheval s'arrêta, huma l'air de ses naseaux fumants et fit entendre un joyeux hennissement, auquel répondit le coursier arabe que j'avais donné à tenir à l'un de mes soldats.

— C'est le cheval de Gusman, dis-je aussitôt. Pourquoi est-il ici ? Je n'avais pas encore essayé de répondre à cette question, lorsque le cavalier, redoutant une embuscade, souleva la visière de son casque pour jeter un regard autour de lui. Je reconnus Gusman. Une foule de pensées se pressèrent en tumulte dans mon esprit ; la vérité seule n'en approcha pas. Encore sous l'impression de la crainte que j'avais éprouvée en voyant Dolorès auprès du berceau de son enfant, je crus à quelque affreux malheur.

— Qui vous amène ici, mon fils ? dis-je au comte de Villafior, sans vouloir me cacher plus longtemps.

— Mon père ! s'écria Gusman, avec autant de consternation que de surprise.

— Ce n'est donc pas moi que vous cherchez ? repris-je.

— Vous, monseigneur ? Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, répondit-il d'une voix mal assurée.

— Et c'est un bonheur que vous m'ayez trouvé, mon cher Gusman. Vous alliez donner tête baissée au milieu des ennemis. Ils sont campés là-haut,

sur le versant de la colline. Si vous avanciez encore un peu, vous pourriez voir briller leurs armes.

— J'étais bien renseigné, murmura Gusman. Mais vous, monseigneur, ajouta-t-il, comment êtes-vous ici ?

— J'y suis venu en éclaireur, d'après les ordres du roi. Il m'a demandé de vos nouvelles, Gusman ; la reine a témoigné beaucoup de regret de vous savoir malade ; je serai heureux de vous présenter à Leurs Altesses.

— Pardonnez-moi, monseigneur ; je ne vais pas rejoindre l'armée.

— Où donc allez-vous en équipement de guerre ? Et quels sont ces cavaliers qui vous suivent ?

— Ces cavaliers, que j'ai rencontrés sur mon chemin, appartiennent à la reine Jeanne.

— Il n'y a pas d'autre reine que Madame Isabelle, notre auguste souveraine.

— Beaucoup prétendent que la fille du roi Henri doit lui succéder, plutôt que sa sœur.

— Si elle était née du mariage du roi Henri avec Madame Blanche de Navarre, rien de mieux ; mais le divorce n'ayant pas été prononcé, la princesse Jeanne n'est qu'une bâtarde.

— C'est une noble femme, monseigneur ; ne l'insultez pas, je vous en supplie.

— Soit ! Il ne convient pas à un gentilhomme de manquer de respect à une femme, et la princesse n'a pas plus à se reprocher sa naissance que nous n'avons à nous glorifier de la nôtre.

— Je reconnais là votre justice, monseigneur, dit Gusman, qui parut respirer plus librement.

— Cela n'empêche pas, repris-je, que ceux qui la défendent sont des rebelles, et que le sang versé dans cette guerre retombera sur leurs têtes.

La nuit allait venir. Mon oreille exercée, comme celle d'un vieux soldat, me fit distinguer un bruit sourd, que je reconnus pour le piétinement d'un grand nombre de chevaux, dont on s'efforçait de contenir l'ardeur. Je me couchai à terre, et, sachant tout ce que je voulais savoir, je dis à Gusman que s'il ne venait pas à l'armée pour y rester, il ne pouvait du moins refuser de venir passer la nuit sous ma tente.

— Monseigneur, répondit-il, en faisant sur lui-même un visible effort, une plus longue dissimulation m'est impossible. Je suis lié par un serment solennel à la cause de la reine Jeanne, et je la défendrai jusqu'à la mort.

Un coup de massue ne m'eût pas plus étourdi que cette révélation. Je restai sans mouvement et sans parole, pendant quelques instants ; puis, honteux de ma faiblesse, je m'élançai sur le cheval qu'un de mes gens venait de m'amener, et je partis en disant :

— Adieu, comte de Villaflor, adieu pour toujours !

— Par grâce, mon père, écoutez-moi ! dit Gusman.

— Moi, votre père ! m'écriai-je. Allez ! je ne vous connais plus....

— Mon père ! mon père, pardonnez-moi ! dit-il, en saisissant la bride de mon cheval.

— Voulez-vous me suivre ? lui demandai-je. Mon pardon est à ce prix.

— Je ne le puis, répondit-il.

— Regardez-moi bien, Gusman, lui dis-je encore. Demain je porterai la même armure ; mon casque aura le même panache ; et pour que vous me reconnaissiez mieux, je jetterai par-dessus ma cuirasse l'écharpe blanche sur laquelle votre mère a brodé la croix d'or et les abeilles de notre écusson. S'il vous reste au fond du cœur un souvenir de sa tendresse, tâchez de me reconnaître au milieu de la mêlée, et tuez-moi, pour que je n'aie pas à rougir de votre félonie.

Je vis Gusman lever les yeux au ciel et joindre les mains, comme pour invoquer sa mère ; mais je n'entendis pas ses paroles. Mon cheval, dont je venais de déchirer les flancs, bondit à travers la prairie et me ramena au camp, après quelques minutes d'une course si rapide, que l'air manquait à mes poumons.

Cette course furieuse, les émotions successives que j'avais éprouvées, et, plus que tout cela, le chagrin que me causait la trahison de Gusman, m'avaient si violemment porté le sang au cerveau, que pendant la nuit j'eus un accès de fièvre folle et que le lendemain je fus incapable de me lever du hamac dans lequel on m'avait couché. Je vis partir mes compagnons, j'entendis le bruit du combat, et jamais je n'oublierai tout ce que je souffris pendant les trois mortelles heures qui précédèrent notre victoire.

J'avais recouvré la raison ; je sentais la responsabilité qui pesait sur moi, puisque c'était d'après mon rapport que le roi avait ordonné l'attaque, et je n'avais pas, pour me rassurer, l'espoir de demeurer sur le champ de bataille, si nous avions le malheur d'être vaincus. Je pensais à mes compagnons d'armes, à mes amis, à mon roi, que la mort pouvait atteindre ; mais, je l'avoue à ma honte, je pensais surtout à Gusman, et je frémisais en songeant qu'il périrait peut être pour la cause injuste qu'il avait embrassée.

Hélas ! il est facile de dire à un coupable fils : « Je ne suis plus ton père, je ne te connais plus !.... » Mais le cœur proteste contre ces paroles mensongères, et l'on ne peut, sans le déchirer, en arracher des sentiments qui y ont jeté de si profondes racines.

Il y a des choses qui se comprennent, mais qui ne peuvent s'exprimer. Il m'est donc impossible, docteur, de vous dire tout ce que j'endurai pendant ces mortelles heures. Dix années se sont passées, et le souvenir en est encore tellement vivace dans ma pensée, que souvent il trouble le repos de mes nuits.

Mon récit touche à sa fin, reprit le vieillard. Je n'ai pas besoin de vous apprendre quelle fut l'issue de la bataille ; mais je dois vous dire que, quand nos soldats revinrent, en poussant des cris de triomphe, je ne pus me réjouir de notre victoire. Tous racontaient qu'elle avait été chaudement disputée, que les partisans de Jeanne s'étaient battus en désespérés, qu'ils avaient laissé dans la plaine de Toro une multitude de morts et de blessés. Gusman n'était-il pas de ce nombre ? S'il avait succombé, qui lui rendrait les derniers devoirs ? Qui se chargerait d'apprendre cette terrible nouvelle à Dolorès ? S'il était blessé, qui prendrait soin de lui ? Je le voyais pâle et sanglant, les yeux éteints, à la place même où je l'avais rencontré la veille. Je souffrais de ses blessures, de sa soif, de l'ardeur du soleil à laquelle il était exposé ; j'aurais voulu donner ma vie en échange de celle de mon fils. Puis, tout aussitôt je m'indignais de ma faiblesse ; je m'efforçais de dire qu'il ne pouvait être assez sévèrement puni, et j'essayais de me persuader que sa mort me serait indifférente.

Ce qu'il y avait de plus pénible encore, c'est que je n'osais m'informer de lui ; car j'avais gardé le secret sur sa défection, qui me couvrait de honte. Je formai le projet de m'échapper à la tombée de la nuit et d'aller moi-même explorer le champ de bataille. Mon agitation n'avait point échappé à ceux qui me soignaient, et je m'aperçus bientôt qu'il me serait impossible de me soustraire à leur surveillance.

Pour les rassurer, je feignis de m'endormir ; et comme eux mêmes tombaient de fatigue, ma ruse faillit réussir. Déjà, tout faible et tout tremblant que j'étais, j'avais pris mes armes et je me disposais à me glisser hors de la tente, quand j'y vis entrer le roi lui-même.

— Duc d'Assuna, me dit-il, j'ai voulu vous voir pour vous témoigner ma satisfaction. Grâce à vous, notre victoire est complète ; l'ennemi est en déroute et ne pourra tarder à faire sa soumission. Je vois avec plaisir que

vous pourrez assister demain au conseil. On doit y délibérer sur le sort des prisonniers.

— Il y en a donc beaucoup ? demandai-je en tremblant.

— Il y en a peu dont la capture soit de quelque importance ; mais il est question d'en faire un exemple, afin de retenir, dans le devoir ceux qui pourraient se laisser séduire par les émissaires de la princesse Jeanne. La rigueur est quelquefois salutaire, je le sais ; mais la victoire me serait moins douce si elle était suivie de sévères châtements, et la reine Isabelle penche comme moi vers la clémence.

— La reine est toujours noblement inspirée, et les princes ne devraient jamais oublier que la clémence gagne les cœurs.

— Que ferais-tu donc, ami Carlos, si tu étais le roi Ferdinand ?

— Je rendrais la liberté à mes prisonniers.

— En exigeant d'eux le serment de ne plus porter les armes contre la reine ?

— Non, sire, je ne voudrais pas être généreux à demi. Je les délivrerais sans conditions, et je leur ferais voir ainsi que je ne les crains point.

— J'y réfléchirai, dit le roi. Un grand bruit qui se fit alors à quelques pas de ma tente attira notre attention.

— Par ici ! criait-on. Le roi y est. Menons-le au roi. Presque aussitôt parurent huit soldats, au milieu desquels je reconnus mon fils. Son armure, brisée en divers endroits, indiquait assez qu'il ne s'était point épargné dans le combat. Il se soutenait avec peine, et l'épais bandeau, taché de sang, qui remplaçait son casque, devait le rendre méconnaissable pour ceux qui ne s'attendaient point à le rencontrer. Le roi l'avait rarement vu ; Gusman n'était pas courtisan, et sa femme savait le rendre assez heureux pour qu'il n'eût jamais besoin de chercher loin d'elle des distractions.

— Sire, dirent les soldats, voici un espion que nous avons trouvé se glissant dans le camp. Il avait de mauvais desseins et il savait sans doute où trouver le roi, puisqu'il s'est fait indiquer la tente du duc d'Assuna.

— Qui es-tu ? demanda Ferdinand, en s'approchant du gentilhomme.

— Un des défenseurs de la reine Jeanne, répondit Gusman.

— Que viens-tu faire dans le camp de ses ennemis ?

— Traitez-moi comme il vous plaira, seigneur ; mais permettez moi de me taire.

— Parle, au contraire, je le veux.

— Seigneur, je ne le puis sans commettre un crime.

— Tu oublies que ta vie est entre mes mains ?

— Non, prince ; je sais quel sort est réservé aux espions et je n'implore pas votre pitié.

— Quel est ton nom ?

— Si je vous le faisais connaître, seigneur, je ne serais plus digne de le porter.

— Tu es donc de noble origine ?

— Mes aïeux se couvraient devant le roi².

— Qui me sera garant de ta parole ?

— Moi, sire, répondis-je, sans songer à autre chose qu'au danger que courait Gusman.

— S'il en est ainsi, reprit Ferdinand, jure-moi qu'en venant ici, tu n'avais aucun projet contre la reine ni contre moi.

— Je vous le jure, prince.

— Ajoute à ce serment celui d'abandonner la cause des rebelles, et je te laisserai partir.

— J'ai juré d'être fidèle à la reine Jeanne jusqu'à mon dernier soupir, répondit le comte de Villaflor.

— Malheureux ! m'écriai-je, est-ce ainsi que tu tiens compte de la bonté du roi ?

— Ce n'est pas vous, monseigneur, qui conseilleriez à un gentilhomme de trahir ses engagements ; et si ce gentilhomme avait l'honneur d'être de votre sang, vous lui ordonneriez de mourir plutôt que de se dégrader, me dit Gusman.

— Est-ce donc se dégrader que de reconnaître ses erreurs et de rentrer dans le devoir ? demanda le roi.

— Seigneur, reprit Gusman, si la reine Jeanne était victorieuse, je pourrais cesser de la servir ; mais si je l'abandonnais aujourd'hui qu'elle est vaincue, je serais un lâche et je n'oserais jamais regarder en face un loyal hidalgo.

— Il est possible que ces sentiments soient fort beaux, dit le roi ; mais, puisque vous vous avouez mon ennemi, la prudence m'interdit de vous laisser aller, maintenant que vous avez vu mon camp et que vous connaissez la force de mes troupes. N'est-ce pas votre avis, duc d'Assuna ?

— Oui, sire, répondis-je. Mais s'il vous plaisait de laisser ce jeune homme à ma garde, peut-être réussirais-je à modifier ses résolutions.

J'avais baissé la voix pour faire au roi cette proposition ; car je savais que Gusman protesterait contre mes espérances et qu'il me deviendrait alors bien difficile d'insister. Je n'avais aucune idée arrêtée sur ce que je ferais du comte ; mais je voulais, avant tout, le soustraire aux regards, de peur que quelqu'un de mes amis ne vînt à le reconnaître.

— Duc, me dit le roi, je vous confie ce rebelle jusqu'à ce que le conseil ait décidé de son sort. Dès que je me retrouvai seul avec Gusman, il se jeta à mes pieds, en s'écriant :

— Mon père, vous m'aimez encore, puisque vous venez de me sauver la vie. Si vous voulez que je vous en remercie, pardonnez-moi.

Gusman ne se trompait pas : je ne l'avais jamais plus tendrement aimé. Je déplorais son égarement ; mais, à la noble fierté de ses réponses, je venais de reconnaître, une fois de plus, qu'il était réellement mon fils, et je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Si j'avais écouté mon cœur, je lui aurais ouvert les bras, j'aurais pleuré avec lui la fatalité qui nous séparait et j'aurais moi-même pansé les blessures qu'il avait reçues au milieu de nos ennemis. Au lieu de cela, je pris un visage sévère et je lui dis d'un ton glacé :

— Ce n'est pas vous que j'ai voulu sauver, c'est l'honneur de mon nom. Il ne me convient pas que vous soyez mis à mort comme un vil espion, parce qu'il se trouverait certainement à votre supplice quelqu'un qui pourrait dire : « Celui-là est le comte de Villaflor, fils du duc d'Assuna. »

— Je n'avais pas pensé à cela, murmura Gusman.

— Mais moi j'y ai songé, repris-je avec la même froideur. La nuit est noire, et ma tente est à l'extrême limite du camp, du côté du nord. En sortant par ici et en allant droit devant vous, vous arriverez sur le champ de bataille. Partez donc, il est temps.

— Non, répondit-il. Le roi m'a remis à votre garde ; il vous rendrait responsable de ma fuite.

— Que vous importe ? Gusman leva vers moi ses yeux brillants de larmes.

— Partez, je le veux, répétais-je, en écartant la toile qui devait lui livrer passage.

— Je connais les lois militaires, reprit-il. Mon évvasion vous compromettrait.

— Allez, monsieur ! lui dis-je. Vous avez trop bonne opinion de vous-même : la tête du duc d'Assuna ne peut répondre de celle d'un écervelé qui

veut faire le héros. Encore une fois, je vous l'ordonne, partez !

Gusman hésitait encore ; mais il n'y avait plus un instant à perdre. J'entendais les pas et je reconnaissais la voix de mes deux infirmiers, que la présence du roi avait éloignés. Je saisis le comte par le bras et je le poussai dehors.

Quand l'exaltation fiévreuse à laquelle j'obéissais fut tombée, je compris qu'en effet je venais de me rendre coupable envers mon roi, et que Ferdinand pouvait me demander compte du prisonnier qu'il m'avait confié. Je n'eus pas le moindre regret de ce que j'avais fait ; mais j'avais été jusque-là si scrupuleux sur tout ce qui touche à l'honneur, que je me sentis chargé d'une grande faute ; et comme c'était Gusman qui me l'avait fait commettre, ce grief vint s'ajouter à ceux que j'avais déjà contre lui.

Mes gardiens rentraient ; je me jetai sur mon lit, et, pour me dispenser de leur parler, je feignis d'être endormi. Ils profitèrent de mon prétendu sommeil pour prendre aussi du repos, et j'employai le reste de la nuit à réfléchir à ma triste situation. Au point du jour je me levai, bien décidé à ne cacher au roi ni le nom de mon prisonnier ni les circonstances de son évasion. Mais je trouvai le camp tout en rumeur : les chevaux piaffaient, les trompettes sonnaient, et le roi, déjà en selle, hâtait lui-même le départ. On venait d'apprendre que l'armée vaincue se reformait à quelques milles en arrière de Toro, et l'on ne voulait pas lui laisser le loisir de se rallier complètement.

Le moment me parut mal choisi pour la confiance que j'avais à faire ; et comme je ne demandais qu'à la différer, je montai à cheval et je suivis l'armée. Mais bientôt, consumé par une fièvre ardente, et sentant ma tête sur le point d'éclater, je fus obligé de m'arrêter. C'était à l'entrée d'un pauvre village ; le curé m'offrit l'hospitalité dans sa maison, dont il avait fait la veille une ambulance, ouverte aux blessés du parti de Jeanne comme aux fidèles sujets d'Isabelle.

J'y passai quinze jours entre la vie et la mort ; puis le médecin qui m'avait soigné m'apprit que j'étais sauvé. Je lui demandai des nouvelles de l'armée. Elle était sur les frontières du Portugal, où le roi Alphonse, principal soutien de Jeanne, avait été obligé de rentrer. La guerre durait encore ; mais on la regardait comme à peu près terminée. Les malheureux ont peu d'amis ; la princesse, vaincue dans plusieurs petits combats, se voyait chaque jour abandonnée par quelques-uns de ses partisans.

Ils venaient faire leur soumission à Ferdinand et à Isabelle, qui les accueillait avec faveur et leur accordaient une généreuse amnistie. On disait même que plusieurs avaient posé au roi et à la reine des conditions qui avaient été acceptées, et que leur révolte leur avait valu plus de récompenses que n'aurait pu leur en procurer une héroïque fidélité.

Cela me paraissait invraisemblable ; pourtant cela était vrai. J'en eus la preuve à Madrid, où le roi et la reine étaient retournés, et où je rentrai moi-même, au lieu de rejoindre une armée qui ne trouvait plus d'ennemis à combattre.

J'allai d'abord saluer le roi, et je remarquai, parmi les grands qui l'entouraient, des visages qu'on ne voyait plus à la cour depuis la mort de Henri IV. Ferdinand me reçut froidement et me demanda qui m'avait appelé à Madrid. Je lui racontai ce qui m'était arrivé, et j'ajoutai que j'avais voulu lui demander ses ordres avant de me rendre à l'armée, où je ne pensais pas que ma présence pût être utile.

— Prenez du repos, duc, me dit le roi ; à votre âge, on en a besoin.

Je ne voulais pas croire à ce que j'entendais ; je répondis que je me sentais rétabli, et que j'espérais servir longtemps encore mon prince et mon pays.

— Don Carlos ! reprit Ferdinand, quand il y a lutte entre le sentiment et le devoir, il faut une grande énergie pour que le devoir triomphe. Qu'est devenu l'espion que vous m'aviez demandé de vous confier ?

— Quoi ! seigneur, vous savez....

— Je sais tout, don Carlos. Je garderai le silence, en considération de vos services passés ; mais c'est tout ce que je puis vous promettre.

Je sortis du palais la mort dans l'âme, et je me dirigeai lentement vers ma maison, en songeant que les sinistres prévisions dont j'étais assailli le jour où je l'avais quittée ne s'étaient que trop réalisées. Il n'y a rien de plus terrible pour un homme de cour que la disgrâce de son souverain. J'en étais accablé. Cependant, à mesure que je m'approchais de l'antique demeure de mes pères, une émotion plus douce se mêlait à l'amertume dont mon cœur était rempli, et je commençais à craindre de ne pouvoir témoigner à Dolorès l'indignation que m'avait causée la conduite de son mari.

Arrivé devant mon palais, je levai les yeux vers l'aile qu'habitait Dolorès ; je vis tout fermé et j'eus peur. Je frappai, la porte s'ouvrit ; mais, quoique la fraîcheur du soir eût remplacé l'ardente chaleur du jour, la véranda était déserte. Au lieu de rentrer dans mon appartement, je montai chez Dolorès ;

mais partout je rencontraï la même solitude. Les fleurs oubliées dans le salon étaient mortes, faute de soins, et les bouquets cueillis par Dolorès retombaient tout flétris sur les vases desséchés. Le berceau était encore dans la chambre où j'avais dit adieu à ma chère petite Blanche ; mais à la place de l'enfant je ne vis qu'un papier plié et cacheté, sur lequel je reconnus mon adresse et l'écriture de Dolorès.

Cette lettre est là, don Manoël, dit le duc en ouvrant le coffret de cèdre qu'il s'était fait apporter. Vous la lirez, ainsi que celles qui l'ont suivie. Je les sais par cœur ; mais je ne pourrais vous les réciter sans verser des larmes. Emportez-les, je vous les confie. C'est tout ce qui me reste d'elle et de mon fils Gusman, que je ne reverrai plus.

Alvaredo prit le paquet de lettres que le duc lui tendait. Il le tenait encore, lorsque la portière qui séparait le grand salon de la chambre du malade se souleva et donna passage à la marquise d'Assuna. Le duc fit un signe à Manoël, qui se hâta de cacher les papiers sous son manteau.

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit la marquise, de troubler votre entretien avec ce savant docteur ; mais il me semble que cette conférence s'est prolongée plus que vos forces ne le permettent.

— Je me retirais, madame, répondit Manoël. Une minute encore, et vous ne m'eussiez pas trouvé.

— Je me réjouis donc, senor, de n'avoir pas différé d'une minute, reprit gracieusement la marquise.

— C'est moi, madame, qui m'en réjouirais de tout mon cœur, si vous daigniez me permettre de vous adresser une prière.

— Une prière à moi, docteur ? Elle est d'avance exaucée.

— Madame, poursuivit Alvaredo, je n'ai pas osé tout à l'heure recommander monsieur le duc un jeune homme auquel je m'intéresse fort ; mais je sais que Son Excellence n'a rien à vous refuser, et si Vous vouliez dire un mot en faveur de mon protégé....

— Vous entendez, monseigneur, dit la marquise ; je tiens beaucoup à ce que don Manoël conserve l'opinion qu'il s'est faite de mon crédit auprès de vous.

— Cela suffit, Carmen, pour que son protégé devienne le mien, répondit le duc.

— Merci, mon père, dit la marquise, en portant à ses lèvres la blanche main que le malade lui tendait.

III.

Ce soir-là, à l'heure où Pablo, le majordome, distribuait aux pauvres leur pitance accoutumée, un jeune homme de bonne mine entra dans la cour du palais et vint s'appuyer contre une des colonnes de marbre qui en ornaient le pourtour. Il portait gaillardement un costume un peu fané, mais d'étoffe solide et de coupé élégante. Son manteau brun était relevé par une longue épée, qu'il regardait avec complaisance, et les bords retroussés de son feutre laissaient voir des traits réguliers, qui ne manquaient ni de finesse ni d'énergie.

Pablo l'examina à deux reprises, avant de le reconnaître.

— Recevez mes compliments, señor Antonio, lui dit-il. Je vois qu'à force de réfléchir, vous avez trouvé le moyen de faire fortune.

— Je crois en effet, ami Pablo, que je suis sur un chemin où je pourrai rencontrer la capricieuse déesse.

— Señor, dit le majordome, vous êtes, sur ma parole, un beau cavalier, et je ne doute pas de votre réussite,

— Ni moi non plus, Pablo.

— Mais je ne m'explique pas pourquoi vous êtes ici

— Pour vous remercier, excellent majordome ; car, sans le conseil que vous m'avez donné, je serais encore Antonio le mendiant.

— Ainsi, c'est don Manoël qui a opéré en vous cette métamorphose ?

— Lui-même.

— Je m'en réjouis ; car vous me plaisez fort, et je ne pouvais sans chagrin vous voir confondu avec ces paresseux que mon maître nourrit.

— Merci, Pablo. J'espère vous prouver un jour que vous n'avez pas eu le tort de vous intéresser à un ingrat. Puis-je rester à l'ombre de cette galerie jusqu'à l'arrivée du seigneur Alvaredo ?

— Vous y pouvez rester autant qu'il vous plaira ; mais je ne crois pas que ce savant homme doive venir ce soir.

— Je l'attendrai quelque peu, puisque vous me le permettez.

— De grand cœur. La présence d'un cavalier comme vous n'est point un déshonneur pour le palais et ne saurait être désagréable à personne. Tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir vous tenir compagnie.

— Que je ne vous retienne pas, mon cher Pablo. Je suis trop content de mon sort pour que la solitude me pèse. La jalousie sur laquelle Antonio portait à chaque instant ses regards venait d'être soulevée sans bruit, pour donner passage à une branche de grenadier dont les fleurs commençaient à se flétrir. Pablo ramassa la branche. La haute confiance dont il était investi ne l'empêchait pas d'être soigneux jusqu'à la minutie, et il mettait un amour-propre extrême à ce que tout fût en ordre dans la maison.

— Qu'allez-vous faire de cela ? lui demanda Antonio.

— Le porter au jardinier, pour lui faire voir qu'il ne renouvelle pas assez souvent les fleurs de madame la marquise.

— Celles-ci me paraissent encore bien belles.

— Madame ne les aime plus dès qu'elles ont perdu leur première fraîcheur. Le jardinier se fera chasser, s'il l'oublie désormais.

Antonio sourit en songeant que ce pauvre diable allait recevoir une semonce si peu méritée ; mais, au lieu de calmer l'intendant, il lui dit :

— Vous êtes sévère, maître Pablo, et vous avez raison. Quand on a l'honneur de servir d'aussi nobles personnages, on ne peut faire preuve d'un trop grand zèle.

— Il faudra vous en souvenir, senor, répliqua le majordome, si vous êtes assez heureux pour que monseigneur vous confie quelque emploi. Que l'occasion s'en présente, et je parlerai pour vous. Adieu !

— Que le diable emporte le bavard ! dit Antonio, qui brûlait d'impatience de s'approcher de la fenêtre, mais qui, cependant, eut la présence d'esprit de se promener de long en large, comme un homme tout à fait désœuvré, avant de venir s'adosser à la muraille.

Là, tout en se servant de son chapeau comme d'un éventail, il murmura tout bas :

— Me voici.

— Tu es exact et prudent, répondit-on. C'est bien.

— Je serai adroit et fidèle, reprit Antonio. Qu'avez-vous à m'ordonner ?

— Le docteur Alvaredo a emporté, ce matin, du palais plusieurs papiers. Qu'en a-t-il fait ?

— Je l'ignore.

— Il faut le savoir.

— Je le saurai.

— Ce n'est pas tout.

— Faudra-t-il les prendre et vous les apporter ?

— Non, ce serait peut-être trop risquer sans profit. Il suffira de s'assurer si parmi ces papiers se trouve un testament.

— Et s'il y en a un, il faudra le soustraire ?

— Pas avant d'en connaître la teneur.

— Si je puis le lire, quand vous en rendrai-je compte ?

— Demain, quand don Manoël t'amènera au palais.

— M'attendrez-vous à celte fenêtre ?

— Je te verrai chez le duc.

— Qui donc êtes-vous ?

— Je trouve ta question hardie ; mais je veux bien y répondre. Je suis ton bon génie, Antonio. Si tu obéis aveuglément à mes ordres, tu deviendras riche et puissant ; si tu cherches à te les expliquer ou si tu balances à les exécuter, je t'abandonnerai, et tu retomberas dans la misère d'où j'ai commencé à te tirer.

— Si vous êtes mon bon génie, vous ne me commanderez rien qui puisse charger ma conscience ou compromettre ma sécurité ?

— Mon nom, que tu dois avoir deviné, n'est-il pas pour toi une garantie suffisante ?

— Je voudrais pouvoir fléchir les genoux devant la marquise d'Assuna, ma noble et généreuse bienfaitrice. Tout ce qu'elle veut est juste, tout ce qu'elle ordonne est bon. Je jure de lui obéir et de ne jamais suspecter ses intentions.

— Va donc et compte sur moi !

Antonio reprit sa promenade ; puis, après s'être, deux ou trois fois, arrêté sous le péristyle du palais, comme pour apercevoir plus tôt Alvaredo, qu'il n'attendait pas, il reprit enfin le chemin de la maison du docteur.

Tout en se donnant le plaisir de faire sonner ses éperons sur le pavé, il se disait :

— Me voici bien plus grand seigneur que je ne le supposais, puisque ce n'est ni une camériste ni une demoiselle de compagnie, mais la marquise d'Assuna elle-même, qui a besoin de mes services. Antonio, mon ami, vous avez promis d'être adroit ; il s'agit de tenir parole. Eh ! eh ! il me semble que je n'ai pas trop mal débuté, en me montrant persuadé qu'une si noble dame ne peut rien vouloir qui ne soit juste et bon. Quel est donc ce testament dont elle soupçonne l'existence et dont elle veut que je surprenne le contenu ? Ce ne peut être que celui du vieux duc, qui est fort malade et qui a toute confiance au savant Alvaredo. La marquise craint sans doute que

ce papier ne lui enlève une partie de la fortune des d'Assuna. Elle aime tant le monde, le luxe, le plaisir ; elle a tant d'ambition pour elle même et pour ses fils, qu'elle viendrait à bout des trésors d'un roi. Si le testament lui est contraire, elle m'ordonnera de le détruire. Ce sera jouer gros jeu ; cependant j'obéirai, parce qu'alors nous serons liés l'un à l'autre par un crime, et que ces liens-là ne se rompent jamais. J'obéirai, mais ce sera difficile. Bah ! si la chose était facile, quelle gloire aurais-je à l'accomplir ? Je ne sais comment je ferai, mais je suis certain de réussir.

Antonio achevait ce monologue en frappant à la porte de don Manoël. Elle s'ouvrit, et le serviteur, qui avait vu le jeune homme quelques heures auparavant, le laissa passer, en lui disant que le docteur était dans sa bibliothèque. Antonio gravit l'escalier et entra sans avoir annoncé sa présence.

Surpris par cette brusque irruption, le savant referma vivement un manuscrit ouvert devant lui ; mais le cavalier, qui ne s'était pas permis sans raison cette impolitesse, vit sortir des feuillets du livre le coin de plusieurs papiers. Alvaredo les y fit rentrer, et appuya, d'un air indifférent, son coude sur le vieux livre.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon ami ? demanda-t-il.

— Senor, répondit Antonio, c'est votre inépuisable charité. Je passais tout à l'heure dans une pauvre rue et j'ai vu, assise sur le seuil d'une masure dont on la chassait, une jeune femme entourée de quatre enfants qui pleuraient, parce qu'ils mouraient de faim. J'aurais voulu les soulager ; mais de la somme que vous m'avez remise pour me procurer des habits décents, il ne me restait pas de quoi donner à la pauvre mère un chétif morceau de pain.

— Et vous dites que les enfants ont faim ? Vite, mon fils, courons ; car si leurs cris poussaient la mère à quelque acte de désespoir, nous en serions responsables.

Alvaredo s'était levé. Il rejeta dans un coffre le livre contenant les papiers, et il sortit avec Antonio, qui s'était offert à le conduire. Au moment de franchir le seuil de la maison, Antonio feignit de s'apercevoir qu'il avait laissé son feutre sur un siège, et il demanda la permission d'aller le reprendre. Il monta et redescendit très rapidement, mais non sans enlever les papiers de leur cachette. Ils étaient dans la poche de son pourpoint, et il les pressait joyeusement sur sa poitrine, sans se demander ce qui arriverait, si Manoël s'apercevait de leur disparition.

Le docteur et son indigne protégé suivirent ensemble la rue où Antonio avait, en effet, remarqué, sans en être touché, le tableau qu'il venait d'esquisser à son bienfaiteur. Ils arrivaient déjà trop tard. La pauvre femme était partie, et les voisins, interrogés par le docteur, ne se trouvèrent pas d'accord sur le chemin qu'elle avait pris.

— Cherchons-la, seigneur, dit Antonio. Passez dans cette rue, je suivrai l'autre ; et, comme il est à peu près sûr que la malheureuse n'a pas d'asile, nous ne manquerons pas de la rencontrer.

Alvaredo suivit ce conseil. Il ne tarda guère à découvrir, assis sur les degrés d'une église, les quatre enfants, entourant leur mère défaillante. Pendant qu'il essayait de la ranimer, et qu'il consolait les pauvres petits, en leur faisant distribuer des vivres, don Antonio d'Escavilla, enfermé dans son réduit, situé tout près de cette rue feuilletait avidement les papiers dont il s'était emparé, et s'assurait qu'ils ne contenaient aucunes dispositions testamentaires. Enchanté d'abord du succès de sa ruse, il songea cependant que la moitié de la besogne lui restait à faire, puisqu'il devait remettre les papiers à leur place, avant qu'Alvaredo s'aperçût de leur disparition. Ces papiers lui brûlaient les doigts. En les parcourant, il avait vu plusieurs fois le nom de la marquise, et il désirait vivement ne pas laisser échapper une si belle occasion de se renseigner sur le compte de sa protectrice.

La crainte et la curiosité l'agitaient également ; mais, dans un esprit aussi aventureux que le sien, la curiosité devait l'emporter. Toutefois, comme il aimait à prendre conseil des circonstances, il remit dans sa poche la précieuse liasse, et il alla rejoindre don Manoël.

Il le trouva faisant une quête pour la veuve, dans le nouveau quartier qu'elle allait habiter.

— Tu n'as pas perdu ta journée, mon fils, dit-il à Antonio, dès qu'il le vit arriver. Grâce à toi, voilà une pauvre femme sauvée de la misère et du désespoir.

— Est-ce bien moi qui ai fait cela, docteur ? demanda le jeune homme en souriant.

— Mais oui, mon enfant. Sans toi, je n'aurais pas su combien cette infortunée avait besoin de secours.

— Si vous êtes, comme on le dit, le savant Alvaredo, entrez ici, dit un garçon d'une quinzaine d'années, qui se tenait assis sur le seuil d'une maison de modeste apparence. Mon grand-père s'en va mourant, au milieu de douleurs terribles. Ne pourriez-vous le soulager ?

— Conduisez-moi vers lui, répondit le médecin. Jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Antonio, allez jusque chez moi, et dites que je ne puis rentrer encore.

Antonio partit, en bénissant son étoile, qui décidément se plaisait à le favoriser. Il s'acquitta de sa commission auprès du domestique.

— Voulez-vous, senor, lui dit celui-ci, prendre un instant ma place ? Je vais prévenir un cavalier et deux dames qui attendent mon maître, qu'ils ne le verront que demain.

— Allez, mon ami, et ne vous pressez pas, dit Antonio en s'asseyant.

Mais à peine le serviteur était-il au bout du vestibule, que le jeune homme grimpa l'escalier, ouvrit la porte de la bibliothèque, souleva le couvercle du coffre et replaça les papiers dans le manuscrit. Ce fut l'affaire d'un instant.

Antonio se réjouissait d'avoir si heureusement remis toutes choses en état ; mais il ne renonçait pas sans peine à la lecture de la correspondance qu'il avait eue pendant une heure entre les mains, et il se reprochait d'avoir cédé à une vaine frayeur, en la réintégrant sitôt dans sa cachette.

Une circonstance, futile en apparence, ajoutait encore à son mécontentement : il venait de s'apercevoir qu'il s'était fait à la main droite une écorchure, dont le sang coulait en abondance, et il craignait d'en avoir marqué la porte du docteur. Il serait remonté pour s'en assurer, et il aurait pris le temps de parcourir les papiers du duc d'Assuna, s'il avait pu deviner qu'Alvaredo, retenu par le vieillard moribond, ne rentrerait qu'assez tard dans la nuit.

Le savant était brisé de fatigue ; mais, avant de songer à prendre du repos, il alluma un flambeau de cire jaune, à demi consumé, et il étala devant lui les papiers du duc d'Assuna.

Un cri de surprise lui échappa, lorsqu'il vit un de ces feuillets taché de deux gouttes de sang, si vermeilles encore, qu'elles paraissaient à peine séchées. Persuadé que ces taches n'existaient pas lorsqu'il était parti, et que personne n'avait pu toucher à des papiers si bien cachés, il crut que le besoin de sommeil lui troublait la vue ; mais il eut beau se frotter les yeux et passer à plusieurs reprises sa manche sur le parchemin, les gouttes de sang ne disparurent point. Il examina le manuscrit, puis le coffre ; il reconnut enfin que le crochet qui le fermait, rongé par la rouille, s'était exfolié et présentait d'un côté, une surface tranchante comme la lame d'un couteau ;. Il pensa qu'il s'était blessé en levant précipitamment le couvercle

; mais il fit l'inspection de ses doigts sans y rien découvrir. Toutefois, comme la piqûre pouvait avoir été assez légère pour qu'il n'en restât point de trace, Manoël, tout à fait rassuré, ne s'occupa plus de cet incident.

Il approcha de la lumière la feuille maculée, et il lut cette lettre que le duc d'Assuna avait trouvée dans le berceau de sa petite fille :

DOLORÈS DE VILLAFLORE AU DUC D'ASSUNA.

Monseigneur,

Je n'ose plus vous donner le doux nom de père ; car au moment où cette lettre tombera sous vos yeux, vous aurez cessé de m'aimer. Vous m'aurez maudite peut-être.... Pourtant, monseigneur, vous êtes juste, vous êtes bon, et je suis innocente. Le seul tort que vous puissiez me reprocher est d'avoir gardé le silence sur les projets de Gusman ; mais Gusman est mon mari ; m'était-il permis de le trahir ? Le comte n'est d'ailleurs pas plus coupable que moi ; c'est la fatalité qui a tout fait.

Il y a un an, monseigneur, vous avez envoyé Gusman à Burgos, pour recueillir l'héritage de don Pedro de Bellarma, votre cousin. Jamais fortune n'a coûté plus cher que celle-là, puisqu'elle nous a ravi votre amour et nous a rendus criminels envers le meilleur et le plus vénéré des pères.

Je ne veux pas essayer de justifier Gusman ; mais vous n'avez pas vécu plus d'un demi-siècle au milieu des hommes, sans reconnaître combien les événements les plus imprévus peuvent avoir d'influence sur leurs déterminations.

Le roi Henri venait de mourir, et, sans tenir compte de ses dernières volontés, les grands reconnaissaient Isabelle, sa sœur pour leur souveraine. Depuis longtemps déjà, monseigneur, vous vous étiez prononcé pour cette noble princesse, et Gusman, qui n'avait plus rien à faire à Burgos, n'y prolongeait son séjour que pour aller, suivant vos instructions, saluer Isabelle et Ferdinand.

Les époux rois étaient attendus le lendemain, et Gusman songeait au bonheur de revoir bientôt son père, sa femme, son enfant, lorsqu'un violent coup de tonnerre ébranla jusque dans ses fondements l'antique castella de don Pedro, dans laquelle il passait pour la première fois la nuit. De nouveaux coups, de plus en plus terribles, succédèrent à celui-là, et Gusman, persuadé que la foudre allait tomber sur le donjon, se leva pour être prêt à tout événement. Soudain, au milieu du bruit du vent, du tonnerre,

de la grêle, il crut entendre frapper à la porte du château. Il écouta, et, ne pouvant conserver aucun doute, il courut donner l'ordre d'ouvrir aux voyageurs assez malheureux pour se trouver dehors par ce temps affreux, et il les attendit, pour leur rendre lui-même les devoirs de l'hospitalité.

Au moment de les introduire dans la grande salle, où Gusman s'empressait de raviver le feu, l'intendant de don Pedro vint lui dire que les cavaliers étrangers refusaient de se nommer, et qu'en conséquence, il serait prudent de ne pas les recevoir.

— Combien sont-ils ? demanda Gusman.

— Cinq, monseigneur ; car il ne faut pas compter le sixième, qui n'est qu'un enfant.

— Ils ne sont que cinq, et tu as peur ? reprit Gusman.

— Ce ne sont pas leurs armes que je crains, monseigneur, répondit le vieux serviteur ; mais j'ai vu voler ce soir, autour de la castella, une troupe d'oiseaux de mauvais augure, et j'ai peur que ces gens-ci ne soient des mécréants capables de nous jeter un sort.

Gusman sourit, donna l'ordre de faire entrer les voyageurs et leur souhaita la bienvenue. Celui des six cavaliers que l'intendant avait pris pour un enfant passa le premier et tendit au comte une main blanche et fine, à laquelle brillait un diamant de grand prix.

— Merci, senor, dit-il, tu nous as sauvé la vie.

— Que Dieu en soit loué, madame, répondit Gusman, qui n'hésitait point à reconnaître une femme dans ce jeune et beau cavalier.

— Quand tu sauras qui je suis, peut-être changeras-tu de langage, reprit l'inconnue. Il y en a tant qui veulent ma perte !

— Permettez-moi d'en douter, répliqua Gusman.

— Toi-même, continua-t-elle, sans prendre garde à cette interruption, tu me hais peut-être, et tu m'as plus d'une fois souhaité la mort ?

— Moi, madame !... Quel mal m'avez-vous donc fait pour que je vous haïsse ? Aucun. Cependant je ne suis pas sûre que si tu me connaissais, tu ne me livrerais point à mes ennemis.

— Je n'ai jamais trahi personne, madame ; et quand je vous haïrais, comme vous paraissez le craindre, vous me seriez sacrée, puisque vous avez bien voulu recevoir l'hospitalité sous mon toit. Disposez donc de moi et de ce qui est à moi. Vous êtes ici dans un asile inviolable ; si vos persécuteurs osaient venir vous y attaquer, je vous défendrais jusqu'à la mort.

— En feriez-vous le serment ? demanda l'étrangère.

— Devant Dieu et devant les hommes, répondit Gusman.

— Arrêtez, je ne veux pas surprendre la foi d'un loyal hidalgo. Je me nomme Jeanne, et je suis la fille du roi Henri IV.

— La princesse Jeanne ! s'écria Gusman consterné.

— Elle-même, senior. Vous n'auriez pas deviné la reine de Castille, battant la campagne, par une nuit épouvantable, sous un costume d'aventurier, et suivie seulement de quelques serviteurs ?

Gusman voulait répondre qu'il n'y avait d'autre reine de Castille que Madame Isabelle ; il pensa que cette réponse serait une cruauté, et il se contenta de s'incliner devant la princesse.

— Voilà où m'ont réduite mes ennemis, reprit-elle. Ils ont foulé aux pieds le testament du feu roi ; ils m'ont arraché la couronne et ils ont mis ma tête à prix. Je voulais m'offrir à leurs coups ; quelques amis fidèles m'ont sauvée malgré moi. J'ai quitté en fugitive le palais où je suis née, et me voici pauvre, errante, poursuivie par la colère du ciel, comme par l'injustice des hommes, et n'attendant mon salut que de votre pitié.

La gloire et la puissance ont leur prestige, qui éblouit et soumet le vulgaire ; le malheur a le sien, qui agit irrésistiblement sur les grands cœurs. Gusman était ému, et il commençait à se demander si cette noble femme méritait le sort que les factions lui avaient fait.

— Non, seigneur, continua-t-elle en se redressant avec une royale fierté, je ne veux point de votre pitié. Si vous êtes mon ami, je consens à vous devoir la vie ; mais si vous êtes partisan d'Isabelle, je ne resterai pas un instant de plus dans ces murs.

— Madame, répondit Gusman, obligé de se prononcer, je vous ai connue bien tard, et mon père est un des plus dévoués serviteurs du roi Ferdinand.

— Vous êtes Aragonais ? dit la princesse.

— Mon père est Aragonais ; ma mère était Castillane.

— J'ai le droit de vous demander votre nom, puisque je vous ai dit le mien.

— Je me nomme Gusman de Villaflor, et je suis le dernier fils du duc d'Assuna. L'orage était dans toute sa force ; la lueur sinistre des éclairs traversait à chaque instant la salle, et les formidables détonations du tonnerre ébranlaient les vitres, fouettées par des torrents de pluie. Cependant, au nom du duc d'Assuna, la princesse se leva.

— Partons, dit-elle aux cavaliers qui l'accompagnaient ; don Gusman de Villaflor ne me trahira pas ; mais, encore une fois, je ne veux rien devoir à

ceux qui ne sont point mes amis.

— Mais, madame, ce serait s'exposer à une mort certaine que de sortir de la castella par cet horrible temps, répondit un des gentilshommes.

— Soit ! répliqua Jeanne, en se dirigeant vers la porté.

— Madame, dit Gusman, Votre Altesse ne peut vouloir me faire un semblable outrage. Si vous ne craignez pas que je vous trahisse, pourquoi refusez-vous l'hospitalité que je vous offre ?

— Comte, reprit Jeanne, je vous jure que je ne suspecte point votre loyauté ; mais si votre honneur vous fait une loi de ne pas me trahir, le mien m'oblige à ne pas accepter de vous un service qui pourrait briser votre avenir. Adieu donc, seigneur ! Croyez à ma reconnaissance.

La princesse sortit sans qu'il fût possible à Gusman de la retenir. Il voulut du moins raccompagner jusqu'au bas de la colline, ravinée par la chute des eaux ; mais à peine la petite caravane avait elle fait une centaine de pas, que le cheval de Jeanne, aiguillonné par une main trop impatiente ou plutôt effilé par les éclats : de la foudre, bondit en avant et jeta rudement à terre la princesse évanouie.

Que pouvait faire Gusman ? Qu'eussiez-vous fait, monseigneur ? On ne laisse pas mourir une femme sans secours, surtout quand on est son ennemi. Le comte et les cinq cavaliers rapportèrent la princesse au château, où les soins les plus assidus lui furent longtemps prodigués en vain. Lorsqu'elle rouvrit les yeux et qu'elle reconnut Gusman, elle devina la vérité ; car elle se rappelait la course furieuse de son cheval et le cri qui avait accompagné sa chute.

— Pourquoi m'avez-vous sauvée ? dit-elle. J'ai cru toucher à ma dernière heure, et j'en ai béni Dieu. Quand il met fin à une existence comme la mienne, il montre toute l'étendue de sa bonté.

— Patience ! madame, répondit un des cavaliers, votre fortune changera.

— Si je dois un jour porter la couronne, il faudra que je l'achète par la guerre civile. Avez-vous déjà vu la guerre civile, don Gusman ? — Non, madame.

— Je l'ai vue, moi. J'étais bien jeune encore ; mais le souvenir de ses horreurs ne s'effacera jamais de mon esprit, et je frémis à la pensée d'en rallumer le flambeau. Ah ! si je pouvais renoncer au trône !

— Si vous faisiez cela, madame, dit Gusman, vous seriez vraiment reine par votre héroïque générosité.

— La puissance royale ne m'éblouit pas ; elle m'effraie ; mais le trône qu'Isabelle me dispute est l'héritage du roi Henri. Si je l'abandonnais, je me rendrais complice des calomnies de ses ennemis. Ce sont eux qui me forcent à combattre, puisque, après m'avoir tout enlevé, ils me disputent le nom de mon père.

Gusman voulait protester ; la princesse continua :

— Ils m'outragent pour m'enlever l'amour des peuples, seul véritable soutien des rois. Hier, au moment où je fuyais, une femme m'a reconnue. C'est Juana la Bertraneja ! s'est-elle écriée. Et elle a ramassé une pierre pour m'en frapper.

Le souvenir de cette injure empourpra ses joues, qui presque aussitôt redevinrent d'une pâleur livide ; et tout son courage l'abandonnant, elle pleura sans songer à cacher ses larmes.

Gusman, touché jusqu'au fond de l'âme d'une si grande et si juste douleur, ne sut pas commander à ses sentiments. Il fléchit le genou devant la princesse, en lui disant :

Si le respect et le dévouement d'un cœur loyal peuvent vous consoler, séchez vos pleurs, madame ; car je jure de servir et de défendre jusqu'à la mort la noble fille du roi Henri.

Voilà, monseigneur, le simple et fidèle récit de ce qui s'est passé à la castella de Bellarma. Si Gusman est devenu criminel, ce n'est ni l'ambition ni la cupidité qui l'ont détaché de la cause que vous servez, mais la sympathie qu'inspire le malheur, lorsqu'il arrive à ses dernières limites. Votre fils ne s'est jamais flatté de voir triompher le parti de Jeanne ; il n'ose pas même souhaiter ce triomphe, parce que ce serait la ruine de vos espérances ; mais il se croit lié par son serment ; et comme il se reproche de l'avoir fait, il demande à laver cette faute dans son sang. Ses convictions l'attachent à Isabelle, son cœur l'a fait partisan de Jeanne. Et moi monseigneur, je tremble à la fois pour mon père et pour mon mari.

Quand le comte revint de Burgos, je le trouvai tout différent de lui-même. Son humeur était sombre et bizarre ; il paraissait ne plus se plaire que loin de moi ; et si je troublais sa solitude, lui, toujours si aimable et si bon, se montrait brusque et mécontent. La vue de sa fille ne pouvait même plus ramener le sourire sur ses lèvres, et votre présence, monseigneur, semblait encore augmenter son malaise.

Vous vous rappelez tout cela, mon père ; car vous avez reçu alors la confiance de mes inquiétudes, et vous m'avez rassurée en me disant que

Gusman ne pouvait avoir oublié, dans une si courte absence, ni sa femme ni son enfant. Oh ! combien j'ai rougi d'avoir eu cette pensée, quand j'ai su quelles graves préoccupations l'agitaient ! Ces inquiétudes égoïstes firent place à d'autres non moins pénibles, lorsque je vis le comte perdre ses forces après sa gaieté. Une fièvre lente le consumait ; il n'avait plus ni appétit ni sommeil, et plus on parlait des préparatifs de la guerre, plus sa position semblait empirer.

Vous croyiez, monseigneur, que la crainte de ne pouvoir faire partie de la prochaine expédition aggravait son mal. Je le pensais comme vous ; mais un jour, le voyant triste à mourir, j'essayai de le consoler, et il m'ouvrit son cœur tout entier.

Je fus effrayée de cette révélation ; et pourtant, il faut que je l'avoue, touchée d'une involontaire sympathie pour l'infortunée princesse. Habitée à ne rien cacher de ce que j'éprouve, je dis à Gusman que je comprenais l'entraînement auquel il avait cédé.

Cependant, après avoir réfléchi aux difficultés de sa situation, je lui dis que, si brave qu'il fût, ce ne serait pas son épée qui ferait triompher la cause de Jeanne ; que le serment qu'il avait fait de la servir, ayant été en quelque sorte surpris à sa pitié, ne devait pas être regardé comme un engagement volontaire ; qu'il ne pouvait, pour y demeurer fidèle, s'armer contre son père, et que tout ce qu'on était en droit d'exiger de lui, c'était qu'il restât spectateur de la querelle.

— Est-ce vous, Dolorès, s'écria-t-il, qui osez me donner un semblable conseil ? Et que penseriez-vous de moi, si j'avais la faiblesse de le suivre ?

— Gusman, lui répondis-je, je ne suis peut-être pas bon juge en pareille matière ; mais pas un chevalier ne refuserait de s'en rapporter à l'avis du duc d'Assuna. Avouez-lui toute la vérité, et faites ce qu'il vous conseillera.

— La décision du duc sera celle de ma propre conscience, reprit-il. Un serment est sacré, dans quelques circonstances qu'on l'ait fait. Si je violais le mien, je serais à jamais déshonoré.

— Le duc tient à votre honneur autant que vous-même, Gusman, dis-je encore. Voulez-vous que je lui parle ?

— Non, répondit-il. Si mon père m'ordonnait de ne point prendre part à la guerre, j'aurais le mortel regret de lui désobéir.

— Espérez-vous donc qu'il puisse ignorer longtemps ce que vous allez faire ?

— Quand il l'apprendra, qui sait où je serai ? On pardonne beaucoup à ceux qui ne sont plus. Vous ferez connaître à mon père toute la vérité ; il aura pitié de moi, car il saura que j'ai été plus malheureux que coupable.

Il y a huit jours que vous m'avez dit adieu, monseigneur, et votre départ n'a précédé que de douze heures celui du comte de Villafior. J'ignore si l'on s'est battu ; mais je suis sûre que votre fils cherchera le danger, car il préfère la mort à votre juste ressentiment. C'est donc pour lui obéir que j'écris ceci, avant de quitter la noble demeure où mon enfance s'est si doucement écoulée. Je m'en éloigne le cœur brisé ; mais on sait déjà que Gusman a pris parti pour la princesse Jeanne, et l'on m'a fait comprendre que la femme et la fille d'un rebelle ne peuvent habiter plus longtemps sous le toit du duc d'Assuna.

Quand vous lirez cette lettre, monseigneur, la guerre sera peut-être terminée. Ne sachant où vous l'envoyer, je la dépose sur le berceau de mon enfant. Vous l'y trouverez ; car vous voudrez revoir ce cher petit berceau, près duquel vous m'avez fait faire tant d'heureux projets. Vous aimiez Blanche, et vous l'aimez encore. Si Gusman et moi nous sommes tombés dans votre disgrâce, vous êtes trop juste pour la faire partager à ce bel ange, qui ne connaît rien des passions et des misères d'ici-bas.

Je me jette avec elle à vos pieds, monseigneur. Si la guerre la fait orpheline, je la lègue à votre tendresse, et je désire qu'elle devienne la joie de vos vieux ans, afin qu'il vous soit impossible de lui refuser un jour le pardon de son père et le mien.

La lettre finissait là. Elle portait la trace de larmes nombreuses, Alvaredo ne put deviner si la comtesse de Villafior les avait versées en l'écrivant, ou si elles étaient, à diverses reprises, tombées des yeux du duc d'Assuna.

Le cœur tout rempli d'indulgence, le docteur se sentait disposé à excuser Gusman, et il lui paraissait impossible que le duc n'éprouvât pas pour Dolorès plus d'admiration que de colère. Toutefois, comme il connaissait les hommes, il comprit ce qu'avait dû souffrir ce fier seigneur, en se voyant mal accueilli par son roi. Il pressentit en outre qu'une influence étrangère avait dû se placer entre le vieillard et sa fille d'adoption, et que cette influence, plus encore que sa disgrâce, l'avait empêché de pardonner.

La seconde lettre ne contenait que ces lignes :

« Monseigneur et mon père,

« Puisque vous avez sauvé Gusman, vous lui pardonnerez. Il en doute encore, et cette crainte empêche sa guérison. Que Pedro, son serviteur, lui

rapporte une parole de paix, je vous bénirai tous les jours de ma vie, et votre nom sera le premier que je ferai prononcer, à votre Blanche bien-aimée. En quittant le palais d'Assuna, je m'étais retirée au monastère de Sainte-Marie ; et ce jour-là même on y a amené des blessés, parmi lesquels j'ai retrouvé Gusman. Vous le voyez, mon père, Dieu ne nous a pas abandonnés. Ne soyez pas plus sévère que lui, je vous en conjure. »

La troisième lettre était ainsi conçue :

« Tout est fini pour nous, monseigneur. Hélas ! je ne le sens que trop, il est impossible que vous pardonniez à Gusman, puisque sa faute a causé la disgrâce et la mort de votre fils Hernandez, notre frère et notre ami. Je n'ose plus vous demander qu'une chose, et je vous la demande à genoux, monseigneur : c'est de ne pas nous maudire, de peur que cette malédiction ne retombe sur notre enfant. »

Manoël se rappela qu'au temps où il avait été mandé à la cour par la reine Isabelle, on y parlait encore du marquis. Hernandez d'Assuna, qui, ayant perdu la faveur royale, avait succombé à son chagrin, après avoir languï bien peu de temps dans la solitude où il s'était confiné.

Deux autres parchemins, retenus ensemble par un fil de soie, tombèrent ensuite sous la main du savant. L'un, portant le sceau du duc d'Assuna, disait

« Je ne pardonnerai jamais au fils dénaturé qui n'a pas craint de combattre contre son père, au rebelle qui a déshonoré mon nom et que sa trahison a rendu fratricide ; mais je puis encore oublier la part que vous avez prise à son crime. Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous l'abandonniez à ses remords et, que vous rompiez avec lui sans retour. Venez, Dolorès, je vous attends. »

L'autre parchemin contenait la réponse :

« Monseigneur,

Le comte est hors de danger, mais il souffre encore de ses nombreuses blessures. Il est pauvre, proscrit, malheureux ; que lui resterait-il, si je l'abandonnais ? Vous m'appellez avec une bonté qui me touche jusqu'au fond de l'âme ; pourtant je ne puis vous obéir. Vous êtes mon père ; mais Gusman est mon mari ; et quand mon cœur ne serait pas d'accord avec mon devoir, c'est encore auprès de lui que je resterais. Que ce refus ne vous irrite point, monseigneur !

J'aurais pu céder à vos ordres, dans l'espoir de vous disposer à la clémence ; j'aurais pu feindre une rupture avec Gusman et lui écrire en

secret, pour le soutenir et le consoler ; mais, quel que soit le motif qui me porte à vous tromper, toute dissimulation me paraît indigne de vous et de moi. Je ne renonce pas sans un cruel regret au pardon que vous m'offrez ; mais puisque j'ai partagé en quelque sorte la faute du comte, je partagerai son châtement.

Ne croyez pas, monseigneur, qu'il ait combattu ou qu'il ait eu seulement la pensée de combattre contre vous. Le soir de la bataille de Toro, vous l'avez vu criblé de coups, et il ne vous a pas dit qu'il les avait reçus sans en rendre aucun. Il s'était jeté sans armes au plus fort de la mêlée, tant il avait peur de porter sur vous une main parricide. Ce n'est donc pas un mauvais fils.

Ce n'était pas non plus un mauvais frère. Sa fatale erreur a causé la mort d'Hernandez ; mais il eût donné dix fois sa vie pour sauver celle de son aîné.

Je vous renvoie, monseigneur, la lettre que vous avez daigné m'écrire. Je n'ai pas le courage de la détruire, et je ne puis la conserver ; car il ne faut pas que le comte sache à quelles conditions vous me feriez grâce. Il exigerait que je vous obéisse, et je ne le dois pas.

Adieu donc, monseigneur ! Adieu, mon père ! Laissez-moi vous appeler encore une fois de ce nom cher et sacré. Nous ne nous reverrons peut-être plus en ce monde, et cette pensée brise mon cœur.... »

IV.

Tolède, alors capitale du royaume de Castille, était une riche et magnifique cité. Fondée par les Romains, conquise par les Visigoths, elle passa aux Maures, et devint si florissante sous le calife Abdérame III, qu'elle comptait plus de trois cent mille habitants.

Abdérame aimait Tolède, qui lui avait ouvert ses portes. Il y fit construire de nombreux palais et de superbes édifices, parmi lesquels il faut citer l'Azzahara, qui était plutôt une ville qu'un palais, et dont les splendides constructions étaient entourées de jardins plus merveilleux encore. Des architectes de Constantinople et de Bagdad en avaient dressé les plans, et les plus habiles sculpteurs avaient été appelés à le décorer, sous la surveillance du calife lui-même, qui, plus que personne, aimait les arts et les artistes.

On n'y voyait que des colonnes de marbre et de porphyre, des ornements fouillés dans la pierre avec un goût et une patience admirables, des incrustations d'or, d'argent, de pierres précieuses, des mosaïques incomparables, des peintures, des tapis, des tissus d'or et de soie. La mosquée qui occupait le centre de l'Azzahara surpassait encore en richesse et en beauté le reste du palais, qu'on regardait à juste titre comme la merveille de cette époque.

C'était au milieu de ces magnificences que résidait Abdérame. Jamais homme n'avait été mieux doué par la nature. Sa taille majestueuse, sa rare beauté, sa grâce, plus rare encore, prévenaient tellement en sa faveur, qu'il n'avait qu'à se montrer pour qu'on fléchît les genoux devant lui, et sa bonté lui attachait à jamais ceux que ces flatteuses apparences avaient séduits. Entouré de poètes et de savants, passionné lui-même pour la science et la poésie, heureux dans les combats, plus heureux encore dans ses efforts pour relever l'agriculture, les arts et l'industrie, Abdérame reconnut cependant le vide de toutes les jouissances humaines. Quelque temps avant sa mort, il écrivait ces lignes :

« J'ai régné cinquante ans dans la paix et dans la gloire, aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis, estimé de mes alliés et des plus grands princes de la terre, qui ambitionnaient mon amitié. J'ai possédé trône,

puissance, honneurs, plaisirs. Néanmoins, lorsque je compte les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange, je n'en trouve que quatorze. Homme de sens, si tu prends la peine de réfléchir, tu verras, d'après mon exemple, combien peu de bonheur le monde peut offrir, même dans les circonstances les plus favorables. »

Il n'y avait pas dans Tolède, à l'exception de l'Azzahara, de palais plus remarquable que celui du duc d'Assuna. Il ne se distinguait au dehors que par sa masse imposante et sa sévère architecture. Bâti depuis plusieurs siècles par Alonzo de Bellarma, qui avait puissamment aidé le roi Alphonse VI à s'emparer de Tolède, ce palais avait été longtemps plus majestueux qu'agréable. Ses vastes salles n'avaient d'autre ornement que des trophées d'armes ou des dépouilles d'animaux sauvages. Des meubles d'une simplicité rustique s'y rencontraient avec des objets de la plus haute valeur, jetés là comme au hasard. Rien n'y indiquait la recherche du bien-être : on sentait en les parcourant qu'elles servaient de halte plutôt que de séjour à ces fiers Castellans qui blanchissaient sous le harnais de guerre et qui souvent ne le quittaient que pour mourir.

Lorsque Blanche de Bellarma, seule héritière de ces vaillants seigneurs, devint duchesse d'Assuna, et que le prince Ferdinand d'Aragon épousa Madame Isabelle de Castille, don Carlos abandonna, pour se fixer à Tolède, les terres qu'il possédait aux environs de Saragosse. Son premier soin fut d'embellir ce palais, que Blanche aimait, comme on aime toujours les lieux où l'on a passé les riantes années de son enfance.

Le duc d'Assuna était jeune ; il avait le goût du beau, et, sans être moins brave que les ancêtres de la duchesse, il pensait qu'on a le droit de s'entourer de ce qui peut rendre la vie douce et facile. Il avait profité d'une année de paix pour visiter le royaume de Grenade, où les arts, l'industrie, la civilisation avaient trouvé asile ; et avant même d'avoir vu l'Azzahara, il avait formé le projet de reconstruire et d'orner son palais, en empruntant aux Arabes tout ce qu'il avait admiré chez eux.

Il ne comptait pas occuper longtemps cette paisible demeure ; mais il devait y laisser sa femme et ses enfants. C'était assez pour qu'il désirât en faire un paradis. Il changea donc toute la disposition intérieure de l'édifice ; il y planta un délicieux jardin et fit amener à grands frais, d'une montagne voisine, l'eau nécessaire à le féconder. Le choix intelligent des meubles, des tableaux, des tentures, des arbustes et des fleurs, acheva de faire du palais d'Assuna une délicieuse résidence. Ces changements soulevèrent d'abord

de nombreuses critiques ; puis on y applaudit, et la plupart des seigneurs castillans imitèrent don Carlos, après l'avoir blâmé.

Tant que la duchesse vécut, ce beau palais fut un heureux séjour ; après le mariage de Dolorès, le duc, sans oublier celle qu'il avait tant pleurée, crut que le bonheur allait redevenir son hôte. Nous savons quelle catastrophe brisa sans retour cette espérance.

La princière demeure était triste comme une tombe, lorsque le duc d'Assuna y rentra, doublement accablé par la maladie et par le chagrin que lui causaient la défection de son fils et la colère de son roi. La lettre de Dolorès l'irrita plus qu'elle ne l'apaisa ; car elle s'efforçait de justifier Gusman. Pour tenter avec quelque succès une telle justification, il eût fallu autre chose que ce froid parchemin ; il eût fallu les larmes de la jeune mère, les caresses et les sourires de son enfant. En quittant le palais, la comtesse de Villaflor avait été mal inspirée ; mais cette inspiration ne venait pas de son cœur. Elle avait résolu d'attendre là les nouvelles que Gusman avait promis de lui envoyer, et Gusman, bouleversé par la rencontre de son père, puis grièvement blessé, ne put tenir parole. Ce silence jetait Dolorès dans de si terribles angoisses, qu'elle ne put ni les cacher ni faire croire à la marquise que le duc d'Assuna en fût le seul objet.

Il n'y avait jamais eu beaucoup de sympathie entre les deux belles sœurs ; toutefois il n'existait du côté de Dolorès aucun mauvais sentiment, tandis que la marquise nourrissait contre elle une excessive jalousie. La brillante Carmen n'avait cependant rien à envier à la comtesse de Villaflor ; rien, si ce n'est le charme qui gagne, les cœurs et qui résulte moins de la supériorité de l'intelligence que du puissant attrait de la bonté.

Dolorès était belle, mais d'une beauté modeste, qu'effaçait complètement la triomphante beauté de Carmen ; elle avait de l'esprit, mais elle n'en faisait point parade, et elle laissait volontiers la marquise captiver l'attention et recueillir les applaudissements. Partout Carmen était reine, et Dolorès ne songeait point à lui disputer cette royauté. Son unique ambition était d'être oubliée du monde, afin de se donner entièrement à ceux qu'elle aimait. La marquise, au contraire, voulait être admirée, et elle n'eût pas fait à ses plus chères affections le sacrifice du moindre de ses succès. Pourtant elle s'étonnait que le vieux duc témoignât plus de tendresse à Dolorès qu'à elle-même ; elle se sentait blessée de ce que le marquis Hernandez, son mari, prît quelquefois sa belle-sœur pour confidente de ses ennuis, et elle

voyait avec déplaisir que la comtesse s'occupât des deux enfants qu'elle abandonnait.

La Fable donnait cent yeux à Argus ; la jalousie en a mille ; et ce qu'elle ne voit pas, elle le devine ou le pressent. Carmen n'eut pas besoin d'assister à la scène qui accompagna les adieux de don Carlos et de sa fille adoptive pour être sûre qu'un profond chagrin s'était emparé de la comtesse. Quelle en pouvait être la cause ? Elle l'ignorait encore ; mais elle ne devait pas tarder à le savoir.

Elle habitait l'aile droite du palais, Dolorès occupait l'aile gauche, séparées par le jardin et réunies par les appartements que le vieux duc s'était réservés. Ce jardin n'était qu'un magnifique bouquet de myrtes, d'orangers, de grenadiers, à l'ombre desquels s'épanouissaient des fleurs de divers climats, ou verdissaient, arrosés par l'écume d'un jet d'eau, des gazons touffus et splendides. Mais, entre les branches des arbustes, le regard glissait d'une aile à l'autre, et Dolorès, sans défiance, ne pouvait avoir longtemps un secret pour Carmen, qui l'épiait.

Après le départ du duc, la comtesse ouvrit sa fenêtre, car l'émotion la suffoquait ; elle demeura plus d'une heure agenouillée devant le berceau de sa fille ; puis, l'enfant s'étant éveillée, elle la prit dans ses bras et la couvrit de baisers, qu'elle interrompait pour essuyer ses larmes.

— Si le duc était mort, pensait Carmen, c'est tout ce qu'elle pourrait faire que de le pleurer ainsi. Elle commençait à se fatiguer d'être en observation, et la douleur de Dolorès semblait enfin s'apaiser, lorsque Gusman entra chez la comtesse. Il l'examina pendant quelques instants, puis, remarquant sa pâleur et la trace de ses larmes, il mit un genou en terre devant elle, comme pour lui demander pardon.

— Ah ! dit la marquise, c'est Gusman qui cause cette peine cruelle ; mais il n'est pas moins triste que Dolorès, et sans doute il y a là quelque mystère.

La comtesse releva Gusman ; ils s'approchèrent ensemble du berceau et y restèrent appuyés, en se tenant par la main. Il devenait évident pour Carmen qu'il ne s'agissait point d'une querelle de ménage, et que les paroles échangées entre les deux époux étaient plutôt de tendres recommandations que de violents reproches.

Gusman s'éloigna, après avoir embrassé Blanche ; mais Carmen le vit entrer dans la salle voisine et visiter avec soin toutes les pièces de son armure. Cette inspection lui parut étrange, puisqu'il avait été convenu que le comte ne partirait point. Toutefois elle était bien loin de se douter du

changement survenu dans les opinions politiques de son beau-frère, et elle pensa que Gusman, ne pouvant résister au désir de combattre, se disposait à rejoindre le duc, malgré le mauvais état de sa santé et malgré les pleurs de la comtesse. Ce qui l'étonnait plus encore que le départ de Gusman, c'était la grande douleur de Dolorès, dont elle connaissait le courage et la résolution ; c'était aussi le secret gardé par le comte, même envers son frère Hernandez, qu'il aimait tendrement.

Cependant, comme ce qu'elle avait découvert ne pouvait donner lieu à aucune interprétation maligne, elle s'en préoccupa beaucoup moins. N'ayant plus rien à observer, elle prolongea sa sieste jusqu'au coucher du soleil, et, faisant alors une riche toilette, elle alla se promener dans les jardins de l'Alcazar, magnifique palais bâti par les rois maures, au temps où Tolède était encore sous leur domination. Elle y rencontra sa société habituelle, à laquelle manquaient toutefois un certain nombre de cavaliers, appelés à soutenir les droits de la reine Isabelle.

Il faisait nuit lorsqu'elle reprit le chemin du palais ; mais elle était trop bien accompagnée pour craindre les larrons, et elle était d'ailleurs assez vaillante pour ne pas reculer devant la nécessité de parcourir seule les rues de Tolède, à une heure déjà avancée. Elle le prouva ce soir-là. Elle venait à peine de rentrer chez elle, quand elle aperçut derrière les rideaux l'ombre de Gusman, couvert de son armure de combat, et bientôt elle entendit dans la cour extérieure les pas du cheval qu'on lui amenait. Elle courut à une autre fenêtre et elle le vit sauter en selle, puis adresser un dernier geste d'adieu à Dolorès, qui l'avait accompagné jusque sur le perron.

Un seul cavalier suivait le comte. Carmen, ne pouvant s'expliquer pourquoi ils tournaient à droite, au lieu de prendre la route qui devait les conduire hors de Tolède, sortit derrière eux, et, se tenant à distance, elle les vit entrer au palais de l'archevêque, don Cavillo d'Acunha. Ce riche et puissant prélat était devenu l'un des principaux soutiens du parti de Jeanne, après avoir favorisé d'abord la princesse Isabelle.

Personne ne l'ignorait ; car il disait hautement : « J'ai su placer l'infante sur le trône de Castille, je saurai bien l'en faire descendre ; je lui ai mis le sceptre en main, mais je lui ferai bientôt reprendre la quenouille. »

L'étonnement de la marquise fut extrême, quand Gusman pénétra chez l'archevêque ; mais il grandit encore, lorsque son beau-frère reparut à la tête d'un groupe de cavaliers de fière mine, et qu'elle les vit se diriger tous ensemble vers la porte de la ville. Elle s'effaça pour les laisser passer et elle

rentra, en se félicitant de ce qu'elle venait d'apprendre. Pour elle, la défection du comte de Villaflor était une bonne nouvelle ; car elle connaissait le caractère du duc et l'inflexibilité de ses opinions politiques. Elle savait qu'à ses yeux Gusman serait désormais un traître, et que plus il avait aimé ce fils ingrat, plus il ressentirait l'offense qu'il en allait recevoir.

Elle ne dit pas un mot à Hernandez du secret qu'elle avait surpris ; mais elle alla chez Dolorès. On lui apprit que la comtesse, ayant été très souffrante toute la journée, reposait depuis quelques instants. Dona Carmen, s'attendant à cette réponse, remit sa visite au lendemain.

Lorsque la marquise s'éveilla, Dolorès se promenait dans le parterre, en tenant par la main la petite Blanche, dont les pas étaient encore incertains. Ses traits annonçaient la fatigue d'une nuit d'insomnie ; mais elle s'efforça de sourire, en allant au-devant de sa belle-sœur.

— Vous étiez malade, chère Dolorès ? dit la marquise. Pourquoi donc ne m'avoir pas fait prévenir ?

— Je ne voulais pas vous alarmer pour si peu de chose. Ce léger malaise est déjà dissipé, répondit la comtesse.

— Vous êtes encore très pâle. Toutefois, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez perdu les roses de vos joues. Vous vous occupez trop de cette jolie enfant, cela vous fatigue.

— Oh ! non, s'écria Dolorès en serrant sa fille dans ses bras. La pauvre petite est ma seule consolation.

— Avez-vous donc besoin d'être consolée ? Je vous croyais la plus heureuse des femmes.

— Je l'ai été ; je le serais encore, si la santé de Gusman ne me causait de grandes inquiétudes.

— Où donc est-il, ce cher comte ? Nous ne l'avons pas vu hier.

— Un de ses amis l'a entraîné à la chasse ; il ne reviendra que dans quelques jours.

— Comment n'ont-ils pas engagé Hernandez à partir avec eux ?

— Hernandez a trop à s'occuper des affaires de l'Etat pour songer à ses plaisirs. Gusman le sait, et n'aura pas voulu lui causer de regret.

— N'est-ce point le marquis de Villena qui a organisé cette chasse ? demanda Carmen d'un ton indifférent, mais en lançant à Dolorès un coup d'œil ironique.

— Le marquis de Villena ? dit la comtesse, comme si elle n'eût pas bien entendu.

— Mais oui : Gusman est allé hier à l'archevêché, et je crois que parmi les cavaliers qui en sont sortis avec lui se trouvait le neveu de monseigneur.

Le marquis de Villena était, comme son oncle, partisan déclaré de la princesse Jeanne. Dolorès comprit que sa belle-sœur savait tout, et ses angoisses s'en augmentèrent. Cependant, comme Gusman ne lui avait pas parlé de la visite qu'il comptait faire à l'archevêque, elle le dit à Carmen.

— Vous êtes trop mystérieuse, ma chère Dolorès, reprit la marquise. La dissimulation peut être bonne avec les gens qui ne savent rien voir ni rien deviner ; mais je ne suis pas de ceux-là.

— Si vous saviez ce que je souffre, répondit la comtesse, vous ne chercheriez point à m'affliger par des reproches. J'ai gardé le secret, même avec Hernandez et avec mon père ; je ne pouvais vous le confier. Mais puisque vous l'avez découvert, je ne serai plus obligée de vous cacher ma tristesse et mes inquiétudes.

— Me direz-vous aussi pourquoi le comte de Villafior s'est mis au service de la Bertraneja ?

C'était ainsi que les ennemis de Jeanne la nommaient. Pour détacher d'elle le peuple castillan, ils disaient qu'elle n'était point la fille de Henri IV, mais celle de Bertrand de la Gueva, favori lâche et cupide, par lequel on ne pardonnait pas au roi de s'être laissé longtemps, gouverner.

Dolorès avait entendu plus d'une fois appliquer à la princesse ce surnom flétrissant ; mais dans la bouche de Carmen, il la blessa, comme une injure adressée à Gusman.

— Je vous dirai, madame, répliqua-t-elle, que le comte de Villafior n'a pu céder qu'à des motifs nobles et désintéressés.

— Je n'en doute pas, reprit la marquise ; mais je crains que le duc d'Assuna n'apprécie pas comme il le devrait ces généreux motifs.

— Moi aussi, je le crains, dit Dolorès, dont la fierté disparut.

— Si j'avais plus de crédit auprès de lui, je vous promettrais de plaider la cause de Gusman ; mais le duc n'a jusqu'à présent rien fait qui puisse me donner une haute idée de mon influence.

Cette phrase contenait un reproche à l'adresse de Dolorès ; elle ne le releva pas.

— Vous pouvez me rendre un autre service, dit-elle. Il n'y a pas de supplice plus pénible à supporter que l'incertitude. Hernandez, ministre de la reine, aura plus tôt que personne des nouvelles du théâtre de la guerre ; promettez-moi de me les communiquer.

— Hernandez garde souvent pour lui les dépêches qui lui sont adressées ; mais j'ai tant d'amies qui ont au camp un frère, un fils, un mari, que par les unes ou par les autres je serai toujours au courant des événements.

Huit jours après, la marquise savait, en effet, qu'une bataille venait d'être livrée à Toro, que Jeanne y avait perdu un grand nombre de ses serviteurs, et que le reste de son armée était en déroute.

— Et Gusman ? demanda la comtesse, après avoir écouté ce récit.

— Je n'ai pas osé m'informer du comte de Villafior, de peur de révéler sa trahison à ceux qui l'ignorent encore.

— Sa trahison !... répéta Dolorès. Vous êtes bien sévère, dona Carmen.

— Le duc d'Assuna a été blessé dans le combat, reprit la marquise, qui croyait dire la vérité ; car on lui avait seulement appris que le duc était en danger.

— Quelle douleur et quel remords pour son fils ! s'écria Dolorès. Si vous savez où il est, Carmen, j'irai le soigner et le consoler. J'en ai le droit, puisqu'il est mon père.

— Vous ne pourriez entrer au camp ; mais quand vous parviendriez jusqu'au duc, comment vous accueillerait-il ? Pour lui, vous n'êtes plus la Dolorès d'autrefois ; vous êtes la femme de don Gusman, le félon et le rebelle.

— Croyez-vous donc qu'il puisse me repousser ? Je ne suis pas coupable de la faute de Gusman.

— Tout le monde sait que vous avez assez d'empire sur l'esprit du comte pour qu'il ne fasse rien qui puisse vous déplaire. Le duc ne l'ignore pas, et il vous attribuera le changement survenu dans les opinions politiques de votre mari.

— Le duc aurait tort. Je ne suis qu'une femme et je ne m'occupe point des affaires du royaume, mais toutes mes sympathies sont pour la princesse Isabelle et pour le vice-roi d'Aragon.

— Vous le direz en vain, don Carlos d'Assuna ne vous croira pas.

— Mon père me croira ; je ne lui ai jamais menti.

— Je désire qu'il vous traite comme vous l'espérez ; mais, à votre place, je ne voudrais pas me présenter devant lui, sans en avoir obtenu la permission.

— Je vais donc la lui demander, répondit la comtesse.

Dolorès écrivit à son père une lettre toute pleine de tendresse et de regret, une lettre que le vieux duc n'eût pu lire sans que sa colère se fondît dans les

larmes ; mais au moment où elle allait la confier à l'un des vieux serviteurs du palais, la marquise revint lui apprendre que le duc n'avait pas combattu, que par conséquent il n'avait pas été blessé, mais qu'il était trop souffrant pour rester à l'armée et qu'il ne tarderait pas sans doute à rentrer à Tolède.

— Vous ferez bien, ajouta-t-elle, de ne pas l'attendre, si vous voulez lui épargner la douleur de vous dire que sa maison ne doit pas vous abriter plus longtemps.

— Mon père me chasserait !... s'écria Dolorès. Ah ! madame, c'est impossible.

— Faites comme il vous plaira, reprit la marquise ; mais ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui pourra vous arriver.

Dolorès était bien décidée à rester. Il lui semblait que c'était pour elle un devoir d'attendre le duc, de se jeter à ses pieds, de le supplier de pardonner à Gusman, et de le consoler de l'abandon de ce fils un instant égaré. Mais elle était timide ; et si la bonté de son père adoptif la rassurait, sa colère lui faisait peur. A force de réfléchir au conseil que lui avait donné la marquise, elle s'arrêta vaguement à l'idée d'éviter la première explosion de cette colère dont elle connaissait la violence. Peu à peu sa frayeur grandit aux dépens de sa confiance. Alors, le marquis Hernandez lui ayant fait quelques reproches de la conduite de Gusman, elle se vit rejetée, humiliée, maudite par le duc, et elle s'enfuit avec son enfant, sans rien emporter de ce qu'elle devait à la généreuse adoption du vieillard.

Elle ne savait où elle devait aller ; mais comme la bataille avait eu lieu dans les plaines de Toro, elle prit la direction du nord, et elle marcha tant qu'elle put, suivie d'une seule servante, qui lui était assez dévouée pour être prête à courir avec elle les plus grands dangers. Elle ne s'arrêta qu'à Vegas, dans un couvent qui avait pour abbesse la sœur de son père.

La comtesse ne voulait rester dans cet asile hospitalier que le temps nécessaire pour reprendre des forces, après les fatigues de ce triste voyage ; mais elle ne songea plus à s'en éloigner, lorsqu'elle reconnut Gusman parmi les blessés qu'on y avait amenés.

L'état du comte de Villaflor était presque désespéré. Epuisé par le sang qu'il avait versé, brisé par l'émotion que lui avait fait éprouver la vue de son père, inquiet de la responsabilité que son évasion pouvait faire peser sur le duc, Gusman avait gagné avec peine la route voisine du camp. Là, il s'était étendu au bord d'un champ, près d'une haie d'oliviers, et il y attendait la mort.

On l'enleva sans qu'il revînt à lui. Quand il rouvrit les yeux, il se crut le jouet d'une bienfaisante illusion en reconnaissant Dolorès à son chevet.

Pendant qu'elle disputait le comte à la mort, le marquis Hernandez d'Assuna fut arrêté par ordre de la reine. On le conduisit en prison, et on l'y laissa pendant quinze jours sans qu'il sût pour quel crime on lui faisait subir ce traitement. Enfin, des juges furent nommés pour l'interroger, et il apprit que la trahison de son frère avait inspiré à la reine des doutes sur sa fidélité. Il parvint à les dissiper ; mais il sortit de sa prison, navré de l'injustice de ceux qu'il avait servis. La marquise, au lieu de le consoler, ne prit pas la peine de lui cacher le dépit que lui causait sa disgrâce. Ce qu'elle aimait dans Hernandez, c'étaient les dignités dont il était revêtu ; il s'en doutait depuis longtemps ; mais il en acquit la certitude et n'eut pas la force de supporter ce double malheur.

Il alla s'enfermer, à quelques milles de Tolède, dans une castella ruinée par les dernières guerres. La marquise profita volontiers de la permission qu'il lui donna de ne pas l'y accompagner ; et quand il lui fit dire qu'il était sérieusement malade, elle s'excusa de ne pas aller le voir aussitôt, parce qu'elle travaillait à le faire rentrer en grâce auprès d'Isabelle.

Elle arriva trois jours après ; elle le trouva méconnaissable, et elle se répandit en plaintes amères contre Gusman, à qui elle reprochait la disgrâce et la maladie d'Hernandez.

— N'accusez pas mon frère de ce qui m'est arrivé. Il n'a pu forfaire à l'honneur ; et si je succombe au mal dont je suis atteint, j'emporterai dans la tombe le regret de n'avoir pu prier mon père de pardonner à Gusman.

La marquise était occupée à rendre les derniers devoirs à Hernandez, lorsque don Carlos revint à Tolède. Le vieil hidalgo trouva son palais dans la plus complète solitude. L'unique serviteur qui en était le gardien n'osa pas lui apprendre la mort du marquis, et ce ne fut qu'après avoir pleuré toute la nuit auprès du berceau vide, qu'il sut de combien son malheur dépassait encore ses prévisions.

Gusman était l'enfant de son cœur ; Hernandez était l'espoir de sa maison. Ces deux pertes arrivées en même temps le jetèrent dans une morne désolation, qui fut suivie d'un redoublement de colère contre celui de ses fils dont la fatale erreur avait causé la mort de l'autre. Mais cette colère était mêlée de tant de douleur, que le duc éprouva bientôt le besoin d'épancher son âme dans le sein de sa fille bien-aimée. Il lui écrivit alors pour la rappeler auprès de lui.

La réponse de Dolorès le blessa profondément. Il trouva qu'elle défendait son mari avec beaucoup d'énergie et qu'elle paraissait se soucier bien peu du pardon qu'elle avait d'abord imploré. Il se repentit de le lui avoir offert, et il jura qu'elle le demanderait longtemps en vain ; mais Dolorès ne demanda rien, et son silence obstiné mit le comble à la tristesse du duc d'Assuna.

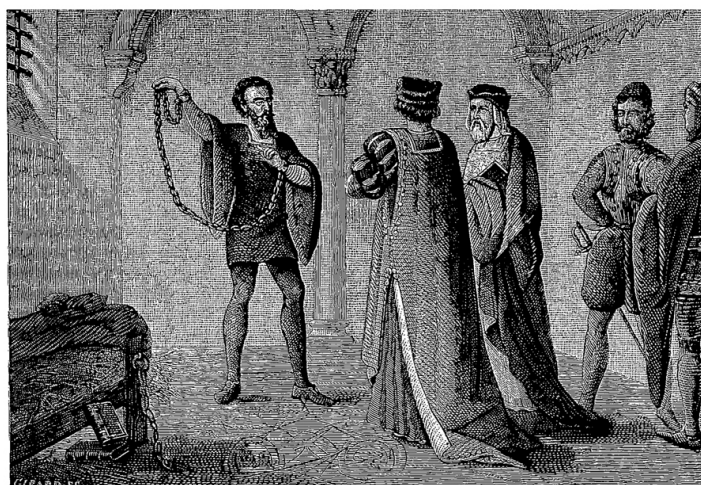
La comtesse ne l'avait point oublié, comme il le croyait ; mais elle était trop fière pour s'exposer à d'inutiles humiliations ; et Carmen l'ayant informée du serment fait par le duc, elle désespérait de le" fléchir.

Les efforts que le duc faisait pour dissimuler sa souffrance n'échappaient point à la marquise. Parfois elle en était touchée. Elle voulait lui dire qu'une erreur d'un moment n'est point un crime ; que Gusman n'avait fait, après tout, en se déclarant pour la princesse Jeanne, que céder à l'entraînement d'un cœur généreux, tandis que beaucoup d'autres avaient pris les armes contre Isabelle dans l'espoir de faire acheter leur soumission. Cela était vrai. Si le comte de Villaflor eût été ambitieux et adroit, il eût pu se faire de sa révolte un titre à la faveur royale ; mais il n'y songeait pas ; et s'il désirait rentrer en grâce, ce n'était qu'auprès de son père.

Il ne connaissait pas, comme Dolorès, le caractère de la marquise et ne soupçonnait point sa jalousie, Il lui écrivit pour lui peindre toute la douleur qu'il ressentait de la mort d'Hernandez et de la cruelle pensée d'avoir peut-être hâté cette mort, dont il ne pourrait jamais se consoler.

« Vous devez me haïr, madame ; cependant j'ose vous supplier de ne pas étouffer dans le cœur de vos fils l'affection qu'ils me portaient, et je vous choisis pour me réconcilier avec mon père, que j'ai gravement offensé. Je ne mérite pas, madame, que vous me rendiez ce double service ; mais je vous le demande au nom de Dolorès, votre sœur et votre amie. »

*Des juges furent nommés pour interroger
Hernandez d'Assuna dans sa prison.*



Gusman se trompait : si Dolorès était la sœur de Carmen, elle n'était point son amie, et ce n'était pas le moyen d'intéresser la marquise à sa cause que de l'implorer au nom de la comtesse de Villaflor, dont elle redoutait l'influence.

La marquise répondit à Gusman qu'elle n'espérait plus fléchir le duc, qu'elle l'avait en vain supplié, et que depuis le refus fait par Dolorès de rentrer à Tolède, don Carlos avait juré de ne la revoir jamais.

« Si vous aimez encore votre père, ajoutait-elle en terminant sa lettre, laissez-le en paix. Ce serait de votre part une véritable cruauté de l'exposer à des luttes qui le brisent ; car, dût-il mourir à la peine, son devoir triomphera de sa tendresse. »

La marquise, en écrivant ces lignes, ne faisait que répéter les paroles de don Carlos. Elle n'eût voulu rien y ajouter ; car elle avait une de ces consciences élastiques et timorées à la fois qui laissent faire le mal dans une certaine mesure, mais qui ne voudraient pas franchir la limite qu'elles se posent. « Il est avec le ciel des accommodements, » a dit plus tard Molière. La marquise en trouvait avec elle-même, et s'absolvait du malheur de Gusman, parce qu'elle ne l'aggravait par aucun mensonge.

Quand on est sévère pour soi-même, qu'on cherche à bien faire et qu'on se reproche avec franchise jusqu'à la moindre intention coupable ou même douteuse, il est difficile de résister aux conseils de l'égoïsme, de l'ambition, de la cupidité ; il est donc impossible de ne pas devenir l'esclave de ces mauvais sentiments, lorsqu'on ne travaille pas à se soustraire à leur empire.

La marquise, jalouse de Dolorès, se réjouit d'abord de ce que les événements l'eussent éloignée du duc ; elle prit sa place avec joie, et bientôt elle en vint à considérer la fortune de don Carlos comme appartenant uniquement aux enfants d'Hernandez. Dans sa pensée, le duc lui-même ne pouvait en distraire la moindre partie sans commettre une injustice, puisqu'il avait dit maintes fois que Gusman n'était plus son fils et ne serait point son héritier.

Le moment de recueillir cette riche succession paraissait prochain. Le fier hidalgo semblait avoir complètement oublié Gusman et Dolorès ; depuis plusieurs années il n'avait pas prononcé leurs noms ; et quand la marquise, pour s'assurer de la réalité de cet oubli, faisait quelque allusion au passé, don Carlos n'y répondait que par un silence complet.

La paix s'était rétablie ; Isabelle et Ferdinand régnaient, l'un sur l'Aragon, l'autre sur la Castille, et la Bertraneja, abandonnée de la plupart de ses défenseurs, s'était réfugiée à Coïmbre, où un couvent s'était ouvert pour la recevoir.

Les rebelles s'étaient ralliés au nouveau pouvoir, et il n'y avait pas pour eux assez d'emplois et de dignités. Isabelle était trop habile pour ne pas acheter à ce prix la tranquillité que réclamait l'exécution de ses grands projets ; mais elle était trop juste pour confondre ses vrais serviteurs avec de vils ambitieux. Dès qu'elle avait vu son autorité solidement affermie, elle avait peu à peu éloigné de sa personne ceux que les circonstances, plutôt que leur mérite, avaient appelés autour d'elle.

Ferdinand, suivant l'exemple de la sage princesse, s'était souvenu des loyaux services et du noble dévouement de don Carlos d'Assuna. Il l'avait mandé à la cour, et, en présence de tous les seigneurs qui avaient été témoins de sa disgrâce, il avait noblement avoué que d'injustes soupçons lui avaient été inspirés par les ennemis du duc.

— J'ai été trop longtemps privé de vos services, ajouta-t-il. La place de justiza est vacante, et c'est vous que j'ai choisi pour la remplir.

— C'est un honneur que je n'oublierai jamais, seigneur, répondit don Carlos ; mais Votre Altesse me permettra de le refuser. Le chagrin a usé mon énergie aussi bien que mes forces ; me voici vieux avant le temps ; je ne puis plus que faire des vœux pour la grandeur de l'Espagne et la gloire de mon roi.

Les instances de Ferdinand ne triomphèrent point de la résolution du duc ; mais, après cette éclatante réparation, don Carlos se sentit moins irrité

contre Gusman. Si le jeune comte se fût alors présenté devant lui, si Dolorès fût venue, conduisant sa fille par la main, implorer encore une fois le pardon de son époux, ce pardon eût été complet. Mais où étaient le comte et la comtesse de Villaflor ? Où était Blanche ? Le duc l'ignorait et n'osait le demander. C'était le tourment de sa vie.

La marquise ne vit pas sans un violent dépit son beau-père refuser la haute position qui lui était offerte. Le justiza était le premier magistrat du royaume d'Aragon. Sa personne était sacrée et son pouvoir presque sans bornes. Il servait d'arbitre entre le roi et ses sujets, dont il recevait les plaintes ; il révoquait les ministres, ne devait compte de ses actes qu'aux Cortès, c'est-à-dire aux députés des états, et ne pouvait être arrêté que sur leur ordre.

Une considération universelle entourait le justiza, qu'on choisissait parmi les hommes les plus capables et les plus intègres ; aussi la marquise calculait avec regret les avantages qui auraient pu résulter pour elle de la position que le duc n'avait point acceptée. Ce regret égoïste qu'elle laissa percer rappela au malheureux père la tendresse si vraie, si désintéressée, de sa chère Dolorès. Sa mélancolie redoubla ; et comme il ne se croyait plus obligé de la cacher, depuis qu'on ne pouvait plus l'attribuer à son ambition déçue, il s'y livra sans contrainte. Les portes de son palais demeurèrent fermées à tous ceux que la nouvelle de sa faveur y ramenait ; et les fils d'Hernandez ayant été confiés à l'évêque leur grand-oncle, la somptueuse demeure du duc d'Assuna devint silencieuse comme une tombe.

Le deuil de la marquise étant, fini, et la pensée qu'elle ne reverrait plus Dolorès laissant en repos sa jalousie, elle renoua quelques relations avec le monde, qu'elle avait forcément abandonné. Toute fois elle ne s'éloignait pas encore de son beau-père ; mais un jour qu'elle vit briller un cheveu blanc dans ses boucles opulentes, elle s'imagina que la tristesse du duc la vieillirait avant l'âge. Pour échapper à ce malheur, le plus grand de tous aux yeux d'une coquette, elle laissa don Carlos à ses regrets et reprit la vie bruyante qu'elle menait avant la mort d'Hernandez.

Le duc ne parut pas s'en apercevoir, peut-être même ne s'en aperçut-il pas. Il aimait la marquise par devoir ; mais la comparaison que sans cesse il faisait d'elle avec la comtesse de Villaflor lui rendait peu sympathique ce caractère froid et hautain, ambitieux et léger, dont il soupçonnait la franchise. Il ne fit donc aucun reproche à Carmen ; il ne souffrit point de

son abandon ; car il devinait qu'elle était hostile à ceux qu'il aimait, et il n'osait en parler devant elle, seule consolation qui lui eût été précieuse.

La marquise continua d'habiter le palais d'Assuna, sans que son existence eût rien de commun avec celle du duc. De temps en temps, à époques fixes, elle allait le saluer et s'informer de sa santé. Des intervalles de plus en plus longs séparèrent ces visites, toutes de convenance ; et le vieillard eût été complètement oublié, si Carmen, le voyant s'affaiblir, n'eût jugé prudent de se rapprocher de lui, pour empêcher qu'un autre ne prît sa place.

Quand la maladie de don Carlos devint sérieuse, on ne parla dans Tolède que du dévouement de la belle marquise. Elle renonça tout à fait au monde, afin que pas un de ses instants ne fût ravi aux soins qu'elle devait à son père. Elle fit ouvrir une porte de communication entre son appartement et celui du duc, et Dolorès elle-même n'eût pu entourer le vieillard de plus touchants témoignages de douleur et de tendresse.

Tout cela n'était-il qu'une comédie ? Il y avait des instants où Carmen aimait le duc, où elle se demandait en tremblant si elle serait tout à fait innocente de sa mort, elle qui n'avait rien tenté pour retrouver Dolorès et Gusman, dont l'absence le tuait. Elle avait des remords, mais point de repentir ; car elle eût impitoyablement repoussé le comte et sa femme, sans les laisser approcher du lit de leur père ; et pour apaiser ces remords, qu'elle ne pouvait étouffer, elle prodiguait à don Carlos les soins que la tendresse la plus dévouée peut inspirer.

Ces soins triomphèrent du mal ; mais les médecins, en rassurant la marquise, ne lui cachèrent pas que cette précieuse existence, minée par un profond chagrin, ne pourrait se prolonger beaucoup.

Le savant Alvaredo se trouvait alors à Vegas ; la marquise en fut informée et voulut aller elle-même le prier de venir voir le duc. Il le promit, et Carmen profita de ce voyage pour visiter le couvent de Notre-Dame des Anges, dont son beau-père était un des plus généreux bienfaiteurs.

La marquise allait quitter la chapelle, quand des voix de jeunes filles, s'élevant tout à coup, lui causèrent une profonde émotion. Une de ces voix surtout l'attendrit et la charma. On ne voyait point les jeunes chanteuses, séparées du public par un épais rideau ; mais la marquise fit prier la supérieure de vouloir bien la recevoir.

— Ma mère, lui dit-elle, je n'ai pu résister au désir de vous complimenter sur la beauté des chants que j'ai entendus dans votre église, ni à la curiosité

que j'éprouve de savoir à qui appartient la plus remarquable de ces voix.

— Madame la marquise veut parler de Gasilda, une pauvre orpheline que notre monastère a recueillie, comme toutes ses compagnes, dit l'abbesse.

Carmen releva vivement la tête, et ses yeux s'attachèrent sur le voile baissé de la religieuse ; mais ce voile ne lui permit de voir qu'un menton effilé et la naissance d'un cou amaigri par les années et les austérités. Elle rit intérieurement d'avoir trouvé dans la voix de la religieuse quelque ressemblance avec celle de la comtesse de Villaflor.

— Je veux voir Casilda, dit-elle. Si son visage me plaît comme ses chants, je me chargerai de son sort.

La prieure sortit et revint presque aussitôt, en donnant la main à Casilda. La marquise remarqua que cette main était jaune et ridée ; elle se demanda comment cette bonne vieille religieuse avait pu lui rappeler la jeune et belle Dolorès, et toute son attention se reporta sur la jeune chanteuse.

C'était une délicate et jolie fille, dont les cheveux blonds et les yeux bleus semblaient annoncer une origine étrangère.

— Êtes-vous Française ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais, madame, répondit Casilda ; car je ne me rappelle pas avoir habité d'autre demeure que ce couvent, ni avoir eu d'autre famille que les bonnes sœurs qui m'ont recueillie.

— C'est donc vous que je dois interroger, ma mère, dit Carmen.

— Je ne puis vous donner là-dessus de meilleurs renseignements que Casilda elle-même. Cependant, madame, je vous dirai que la chère enfant peut être Française ; car, à l'époque où elle est entrée dans notre maison, des gens d'armes de toutes les nations de l'Europe guerroyaient en Castille, les uns pour notre bien-aimée Isabelle, les autres pour la princesse Jeanne, aujourd'hui notre sœur en religion.

— Voulez-vous venir avec moi, ma mignonne Casilda ? demanda la marquise, en mettant un baiser sur le front de la belle enfant.

Casilda leva sur Carmen ses grands yeux étonnés et ne répondit pas.

— Je vous demande, reprit Carmen d'un ton plus affectueux encore, si vous n'avez jamais désiré sortir de ce couvent, qui me paraît bien triste.

— Oh ! non, madame, jamais.

— Vous ne savez donc pas qu'au delà de ces sombres murailles, il y a des villes superbes, des palais somptueux, des jardins magnifiques ? Il me semble que vous seriez heureuse d'admirer toutes ces splendeurs.

— J'aimerais mieux voir les montagnes, les forêts, les fleuves, les torrents, la mer sans bornes, dit la jeune fille, dont la physionomie devint rêveuse.

— Vous verrez tout cela, Casilda, si vous voulez être ma fille.

— Pour devenir votre fille, madame, il faut que je quitte mes autres mères.

— Je suis riche, ma mignonne, et je prendrai plaisir à vous parer. La soie, les bijoux, les dentelles vous iront à ravir.

— Je me fais des couronnes de fleurs, des colliers et des bracelets de grains rouges, et j'ai pour les jours de fête une robe blanche, brodée par ma mère Lorenza.

— J'habite un palais où le marbre, l'or et le velours sont prodigués, reprit la marquise, et j'ai sous ma vérandali les fleurs les plus rares et les plus brillantes.

— Et vous ne vous plaisez point au milieu de ces magnificences ?

— Qui vous l'a dit, enfant ?

— Vous-même, madame. S'il ne vous-manquait rien, vous ne penseriez pas à m'emmener.

— C'est vrai, Casilda. Je suis triste, parce que j'ai un vieux père qui se meurt d'un chagrin dont je ne puis le consoler.

— Et vous pensez, madame, que mes chants pourraient le distraire ?

— Je le crois, répondit Carmen, qui n'y avait point songé.

— Si je le savais, dit Casilda en regardant la religieuse.

— Nous n'avons rien à refuser au duc d'Assuna, répondit celle-ci j et nous te bénirions, ma fille, si tu parvenais à rendre à ce noble seigneur la santé et la joie.

— Quand me ramènerez-vous ici, madame ? demanda l'enfant, en se rapprochant de l'abbesse avec une grâce craintive.

— Quand vous le voudrez, dit la marquise.

— Ce sera bientôt, ma mère, répondit Casilda, en se jetant dans les bras de la religieuse, dont le voile s'écarta tout à fait, laissant voir un visage anguleux et parcheminé, dont les rides nombreuses annonçaient au moins soixante-dix ans.

— Madame la marquise permettra-t-elle à cette enfant d'aller prendre congé de ses amies ? demanda la religieuse.

Carmen, restée seule, s'approcha d'une fenêtre donnant sur les jardins de la communauté. Elle vit Casilda embrasser les orphelines les unes après les

autres et revenir en pleurant, conduite par l'abbesse et par une autre sœur, qui s'arrêtait à chaque instant pour la regarder et lui donner encore un baiser.

— Quelle est donc cette religieuse qui vous aime tant ? dit la marquise aussitôt que Casilda fut rentrée au parloir.

— C'est ma mère Lorenza, répondit l'enfant.

— C'est celle de nos sœurs qui s'occupe spécialement des orphelines, ajouta l'abbesse. Elle les aime toutes ; mais je dois vous dire, madame, que Casilda est l'objet de sa prédilection.

— Et elle consent à s'en séparer ?

— Elle ne veut pas la priver de l'avenir que lui réserve une si noble protectrice.

— Merci donc à la sœur Lorenza et à vous aussi, ma mère, dit Carmen, en présentant à l'abbesse une bourse bien garnie. C'est la pension de Casilda, ajouta-t-elle. Il ne conviendrait pas que la fille adoptive de la marquise d'Assuna eût été élevée par charité.

V.

Carmen s'était éprise de la jeune chanteuse comme elle s'éprenait d'une fleur, d'un bijou, d'une parure nouvelle. Habitée à voir tous ses caprices satisfaits, elle ne savait pas résister au désir de posséder ce qui lui plaisait ; mais elle se lassait promptement de ce qu'elle possédait.

Elle revint à Tolède, enchantée d'y ramener Casilda, qui, tout le long de la route, l'avait amusée par ses remarques pleines de finesse, son admiration naïve et son intelligente curiosité. Pendant quinze jours, elle ne fut occupée qu'à la promener, à la parer, à lui causer mille surprises et à jouir du plaisir que témoignait l'aimable enfant.

Casilda n'avait pu quitter le couvent sans verser des larmes ; mais elle ne le regrettait pas. Entourée des plus doux soins, comblée des plus tendres caresses, elle se demandait si cette grande dame qui l'avait arrachée à sa solitude n'était pas sa mère. Elle savait que les religieuses l'avaient recueillie au milieu des désastres de la guerre civile, et elle avait entendu raconter qu'à cette sanglante époque des enfants avaient été séparés de leurs familles ou forcément abandonnés par les vaincus. Il n'en fallait pas davantage pour donner un corps à ce rêve délicieux que son cœur avide d'affection caressait depuis longtemps : « Peut-être retrouverai-je un jour mon père et ma mère. »

Pourtant Casilda n'ignorait pas que la marquise avait deux fils, et jamais Carmen n'avait rien dit qui pût faire supposer qu'elle eût une fille ; mais quand on est jeune, on ne raisonne pas ses impressions. Il y a même beaucoup de gens qui passent pour très sensés et qui pendant toute leur vie en subissent l'influence.

Casilda passa donc dans le ravissement les premières semaines de son séjour au palais d'Assuna. Sa joie était d'autant plus profonde, qu'elle s'efforçait de la cacher, et que, dans la crainte de provoquer des confidences que la marquise ne voulait ou ne pouvait faire, elle s'abstenait de toute question. Cependant, un jour que Carmen ne paraissait disposée ni à sortir ni à s'occuper beaucoup de sa protégée, Casilda demanda si elle ne lui permettrait pas bientôt de voir le malade dont elle lui avait parlé au couvent de Vegas.

— Plus tard, répondit la marquise, qui n'avait pas encore parlé au duc de la pupille qu'elle s'était donnée. Je suis jalouse de ta tendresse, mon enfant, je veux la garder pour moi seule.

— Oh ! madame, reprit Casilda, je n'aimerai jamais personne autant que je vous aime ; et c'est parce que je vous aime tant, que je serais heureuse de vous aider à distraire et à consoler le duc votre père.

— Don Carlos d'Assuna ne peut ni ne veut être consolé, reprit la marquise. Si je t'ai dit que tes chants lui plairaient, c'était pour te décider à me suivre ; mais je suis persuadée que ta présence réveillerait en lui de pénibles souvenirs.

— M'a-t-il donc déjà vue ? demanda Casilda.

— Il a perdu une fille qu'il chérissait et qui aurait à peu près ton âge.

— Il n'y a pas longtemps qu'elle est morte ? dit l'enfant, que l'espoir d'éclaircir ses doutes enhardissait.

— Peut-être n'est-elle pas morte ; mais on ignore ce qu'elle est devenue.

Le cœur de Casilda battait si fort, qu'elle en entendait le bruit. Elle eût bien voulu demander encore si cette enfant lui ressemblait, et dans quelles circonstances le duc l'avait perdue ; mais elle était si émue, qu'elle ne put ajouter une parole. La marquise ne remarqua point cette émotion et ne renoua pas l'entretien.

Quand la chanteuse fut plus calme, elle se rappela que dona Carmen avait parlé sans le moindre trouble du chagrin qui conduisait le duc au tombeau, et elle pensa qu'elle s'était trompée en se croyant la fille de cette noble dame. Cette idée se fortifia et devint presque : une certitude au bout de deux ou trois mois.

La marquise traitait encore Casilda avec une certaine affection ; mais la froideur se glissait sous les tendres paroles. Carmen avait assez de ce jouet qu'elle s'était choisi : elle le délaissait en attendant qu'elle le brisât. En vain la douce enfant s'efforçait d'être aimable et tendre ; elle avait perdu, sans savoir comment, le charme qui la rendait chère à sa protectrice. Souvent elle passait des heures entières auprès de la marquise sans que celle-ci parût remarquer sa présence ; plus souvent encore elle restait seule dans sa chambre sans que Carmen la fît appeler.

Casilda s'interrogeait sévèrement elle-même sur la cause de ce changement ; elle désirait se trouver des torts ; mais elle n'y réussissait point. La joyeuse petite fauvette ne chantait plus, et la marquise ne s'en apercevait même pas.

Le jour où la branche de grenadier vint tomber aux pieds d'Antonio, Casilda avait quitté son lit bien avant le lever du soleil. Elle avait pris une résolution qui l'empêchait de goûter le repos. Triste de se voir désormais seule dans ce palais, dont la tendresse de la marquise avait d'abord fait pour elle un délicieux séjour, elle pensait au paisible asile où son enfance s'était écoulée, et elle voulait demander à dona Carmen de l'y reconduire au plus tôt.

Mais Casilda était timide..Au lieu de se rendre tout de suite chez la marquise, où déjà l'on entendait du bruit, elle s'enfonça dans le jardin pour rêver à la manière dont elle entamerait la conversation. Ce n'était pas une médiocre difficulté ; caria jeune fille voulait faire comprendre tous ses regrets à la marquise sans lui adresser aucun reproche, et lui laisser entrevoir les espérances qu'elle avait accueillies, sans cependant lui en faire la confidence.

Casilda, mécontente de ce qu'elle trouvait à dire, allait devant elle, sans voir qu'elle avait franchi la limite assignée à ses promenades. Tout à coup elle se trouva en face d'un élégant pavillon qu'elle n'avait pas encore aperçu, parce qu'un massif de grands arbres l'enveloppait entièrement. Elle s'arrêta soudain et fit même quelques pas en arrière. Ce qui causait son trouble, ce n'était pas seulement le regret de s'être aventurée dans la portion du jardin dont on lui avait interdit l'accès, c'était l'étrange surprise qu'elle éprouvait à la vue de ce pavillon. Jamais elle n'était venue jusque-là ; cependant elle reconnaissait cette bizarre architecture, ces légères colonnettes, ces capricieuses arabesques creusées dans la pierre, ces cailloux énormes qu'on eût dit entassés par un caprice de la nature et séparés ensuite pour laisser jaillir une eau fraîche et limpide.

— Où donc ai-je vu cela ? se dit-elle avec un peu d'effroi. Ce ne peut être que dans un rêve, car il n'y a rien de pareil au couvent. Quand ai-je pu faire ce rêve ? Je ne m'en souviens pas Il faut pourtant qu'il m'ait beaucoup frappée, puisque tous les détails en sont restés dans mon esprit. Voici l'entrée du pavillon, et là, derrière, il doit y avoir un banc.

Casilda fit quelques pas. Le banc était bien à la place que sa mémoire lui avait indiquée, et plus loin elle reconnut des dalles de marbre s'enfonçant par degrés dans le ruisseau, dont elles occupaient le fond.

— Il me semble que je me suis baignée là, dit-elle en s'asseyant au bord de l'eau. Il y avait autour de moi toutes sortes de fleurs, et au-dessus de ma tête un grand arbre rempli d'oiseaux. L'arbre et les oiseaux y sont encore ;

mais les fleurs ont disparu. Des larmes vinrent aux yeux de Casilda : dans son rêve, il y avait aussi une femme à la voix douce, au regard caressant, et la pauvre enfant la cherchait en vain.

— C'était ma mère ! se dit-elle. Je vois encore sa robe blanche ; mais je ne me rappelle ni ses traits ni son nom. Oh ! ce nom, que ne ferais-je pas pour le savoir ? Pauvre folle que je suis ! ma mère est morte, il y a bien des années. Je n'en veux plus douter ; j'ai eu trop de chagrin de m'être trompée en croyant la retrouver dans la marquise d'Assuna.

Un léger bruit fit tressaillir Casilda. Quelqu'un venait. Elle eut peur d'être surprise dans cette partie du jardin et elle s'enfuit à toutes jambes ; mais son trouble était si grand, qu'au lieu de retourner sur ses pas, elle prit un sentier qui la conduisit en face de la personne qu'elle voulait éviter.

C'était le duc d'Assuna, qui, malgré sa faiblesse, venait presque chaque jour se promener du côté du pavillon. Pablo l'accompagnait, portant un siège sur lequel don Carlos se reposait à chaque instant. A la vue de ce grand vieillard chauve et pâle, qui s'avavançait enveloppé dans les longs plis d'un manteau blanc, Casilda eut peur et demeura toute tremblante au milieu de l'allée, en murmurant le mot : « Pardon ! »

— Quelle est donc cette jeune fille, Pablo ? demanda le duc, avec plus d'étonnement que de colère.

— Je ne sais, monseigneur, répondit l'intendant, qui avait vu plusieurs fois la chanteuse sortir ou rentrer avec la marquise, mais qui craignait, en le disant, de se faire accuser d'indiscrétion.

— Approchez, ma fille, reprit don Carlos d'un ton plus doux, et dites-moi comment il se fait que vous soyez ici.

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit Gusilda, un peu rassurée j'y suis venue sans savoir où j'allais ; car je n'aurais pas voulu désobéir à madame la marquise.

— Qui donc êtes-vous, mon enfant ?

— Une pauvre orpheline, que la marquise d'Assuna a recueillie.

— Dona Carmen a bien fait. Comment vous nommez-vous ?

— Casilda, monseigneur. Au couvent de Vegas, où j'ai été élevée, on m'appelait Casilda la chanteuse.

— Y a-t-il longtemps que vos parents sont morts ?

— Si longtemps, que je ne me rappelle ni le nom de mon père ni le visage de ma mère.

— Pauvre enfant ! dit le duc.

C'était bien Casilda qu'il plaignait ; mais il songeait aussi à Blanche de Villafior, la plus chère affection de son cœur, et, ne sachant si Dolorès et Gusman vivaient encore, il se reprochait de ne s'être jamais occupé de leur enfant, qui, elle au moins, était innocente.

Casilda restait debout devant lui, n'osant s'éloigner sans en avoir obtenu la permission. Don Carlos releva lentement la tête et l'examina en silence. Tout à coup ses joues, si pâles, qu'on eût dit qu'elles avaient déjà reçu le baiser de la mort, prirent un fiévreux éclat ; son cœur battit à coups pressés, et un nuage passa devant ses yeux. Dans cette jolie enfant il croyait revoir la blonde et mignonne Dolorès, devenue la joie de son toit hospitalier.

— De quel pays êtes-vous ? demanda-t-il à Casilda.

— Les religieuses de Vegas m'ont trouvée à la porte de leur monastère, et je n'ai quitté que pour venir ici l'asile qu'elles m'ont ouvert.

— Vous n'y étiez sans doute pas seule ?

— Non, monseigneur. Plus de quarante jeunes filles y reçoivent le pain du corps et celui de l'intelligence.

— C'est une belle œuvre qu'il faut soutenir, dit le duc, se parlant à lui-même. J'y songerai.

— Monseigneur, reprit Casilda, je vous demande encore une fois pardon d'avoir troublé votre solitude. Cela ne m'arrivera plus, je vous le promets.

— Ce n'est pas moi qui voudrais vous empêcher de vous promener ici, mon enfant. Venez-y donc quand il vous plaira, répondit le duc.

— Que vous êtes bon, monseigneur ! s'écria Casilda, enchantée de penser qu'elle pourrait librement parcourir ce beau jardin, où s'éveillaient en elle tant d'étranges idées ou de lointains souvenirs.

Elle fit au duc sa plus belle révérence et reprit lentement le chemin du palais. Elle n'était plus pressée de rentrer au couvent et elle ajournait volontiers la prière qu'elle avait résolu d'adresser à sa protectrice ; mais il lui tardait de confier à quelqu'un qui pût l'éclairer sur ses impressions, ce qu'elle avait éprouvé dans sa promenade matinale.

La marquise reçut gracieusement Casilda et le bouquet qu'elle lui apportait.

— D'où viens-tu donc ? lui demanda-t-elle. Je t'ai envoyé chercher il y a plus d'une heure ; mais déjà la blanche colombe avait quitté son nid.

— Vous me gronderez peut-être, madame, quand vous saurez où j'ai été ; mais je vous assure que je ne voulais pas vous désobéir.

— Suis-je donc assez sévère pour que tu aies peur de moi ? Tu n'es pas sortie du palais, pour aller courir seule dans les rues de Tolède ?

— Non ; mais je suis sortie, sans m'en apercevoir, de la partie du jardin où vous m'avez donné le droit de me promener, et je me suis presque égarée dans celle que le duc d'Assuna s'est réservée.

— Tu as été bien loin ?

— J'ai fait le tour du kiosque, et j'étais assise au bord de l'eau, sous le grand mélèze, quand je me suis enfuie pour éviter le duc, dont j'entendais les pas.

— Je ne gronderai point, puisqu'il ne t'a pas vue.

— Monseigneur m'a vue, il m'a parlé, et même il m'a permis de recommencer cette promenade chaque fois que je le voudrais.

— Et tu Comptes profiter de sa permission ?

— A moins que vous ne me le défendiez.

— As-tu donc trouvé son jardin plus beau que le nôtre, Casilda, ou bien le duc mon père m'a-t-il déjà supplantée dans ton affection ?

— Le duc paraît si bon, si doux, si triste surtout, que je le chérirais bientôt, s'il le voulait ; mais j'aime encore mieux être seule auprès du pavillon que de l'y rencontrer.

— J'ai toujours trouvé cet endroit charmant pour y lire ou pour y rêver. Y lisais-tu, Casilda ?

— Non, madame, et je n'ose dire que j'y rêvais ; car je ne sais quel nom donner à ce qui s'est passé en moi, quand je suis arrivée au pied du kiosque, dont je ne soupçonnais pas l'existence.

— Il a été caché là tout exprès pour causer aux promeneurs une agréable surprise.

— Ce n'est pas seulement de la surprise que j'ai éprouvée, dit Casilda, mais une émotion inconnue, que je ne puis expliquer. Il me semblait que je ne voyais pas pour la première fois le pavillon, la pelouse, le ruisseau qui l'arrose et les beaux arbres qui l'entourent. Je croyais retrouver tout cela après de longues années d'absence, et je me suis rappelé, avant de l'avoir vu, le banc de pierre placé derrière le kiosque, sous un bouquet de myrtes et d'orangers.

La marquise sentit un léger frisson courir dans ses veines ; elle se dressa sur son séant, et, attachant ses regards sur ceux de Casilda, elle se fit répéter tout ce que l'enfant venait de dire.

— Si le duc n'était pas arrivé, ajouta Casilda, j'aurais cherché le pont qui donne passage de l'autre côté de l'eau.

— Il n'y a pas de pont, dit la marquise. Un peu plus bas que le mélèze, le ruisseau se trouve tellement resserré entre deux petites éminences, qu'il est très facile de le franchir.

— Ah ! fit Casilda, un peu déconcertée. Je m'attendais à trouver trois grandes pierres lisses et nues, dont la troisième reposait sur les deux autres, en laissant un espace vide où l'eau faisait du bruit. S'il n'y a pas de pont, j'ai rêvé tout le reste ; car il me semble entendre encore ce bruit qui m'effrayait.

— Il n'y en a pas, répéta la marquise. Tu pourras d'ailleurs t'en assurer.

— Oh ! je vous crois, madame, répondit Casilda, en s'efforçant de retenir ses larmes.

— Pourquoi pleures-tu donc, ma mignonne ?

— Je pleure, parce que si je savais où s'est passée mon enfance, je retrouverais peut-être ma mère.

— Les religieuses ne t'ont-elles pas dit que tu es orpheline ?

— Oui ; mais je n'ai jamais pu le croire, et je le crois moins encore depuis deux ans.

— Que s'est-il donc passé il y a deux ans ?

— J'ai été malade, si malade, qu'on disait que j'en mourrais. Toutes les nuits ma mère Lorenza me veillait, sans vouloir que personne la remplaçât. Je n'avais guère de repos ; mais quand je m'endormais un instant, c'était dans ses bras ; et ses caresses seules pouvaient me calmer, lorsque je m'éveillais en jetant des cris. Je ne sais comment on appelle la maladie que j'avais ; mais c'était le chagrin de me sentir seule au monde qui me l'avait donnée, et ce chagrin m'était venu parce que ma meilleure compagne, qui se croyait orpheline comme nous toutes, venait d'être réclamée par sa famille. J'avais des accès de délire pendant lesquels je voyais ma mère ; et quand la raison me revenait, je l'appelais, sans pouvoir me consoler de l'avoir perdue. Une nuit que j'étais plus triste et plus malade encore, la bonne sœur Lorenza s'efforçait en vain de me calmer. « Laissez-moi mourir, lui dis-je, puisque c'est au ciel que je dois revoir ma mère. » Elle se pencha vers moi et me dit tout bas : « Si tu veux la revoir, il faut te guérir, Casilda. Ta mère n'est pas morte.

— Jurez-le, m'écriai-je.

— Je le jure, » dit-elle sans la moindre hésitation.

— Tu ne m'avais pas conté cela, Casilda, interrompit la marquise.

— Non, madame ; mais je ne saurais vous dire combien de fois je me suis rappelé ce serment, depuis que vous m'avez amenée à Tolède.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Je craignais de perdre une bien chère, espérance ; car je me figurais que cette mère si souvent appelée et si amèrement pleurée, c'était vous, madame.

— Moi ! s'écria la marquise.

— Je sais bien maintenant que je m'étais trompée ; mais vous paraissiez tant m'aimer.

— Ingrate enfant, crois-tu donc que je ne t'aime plus ?

— J'en ai peur ; et ce matin, je voulais vous prier de me reconduire à Vegas.

— Ce matin.... Mais depuis, tu as changé d'avis ?

— Je ne demande que le temps de savoir si j'ai pris un rêve pour un souvenir.

— Et comment le sauras-tu ?

— Je prierai le duc d'Assuna de me permettre d'entrer dans le kiosque.

— Il jugera ta curiosité déplacée, et il y répondra par un refus.

— Je lui dirai ce qui m'inspire tant de hardiesse, et il m'excusera.

— Et s'il te laisse pénétrer dans le pavillon, fermé pour tout autre que pour lui, qu'y feras-tu ?

— Si j'y trouve un grand prie-Dieu surmonté d'un pélican se donnant lui-même pour nourriture à ses petits, je baiserais la place où s'appuyaient les genoux de ma mère. A droite de ce grand prie-Dieu, il y avait une fenêtre, et à gauche un escalier à jour conduisant sur la terrasse.

— Tu ne penses pas, Casilda, que l'intérieur du kiosque puisse avoir changé depuis tant d'années, si toutefois il est vrai que tu l'aies jamais vu, dit la marquise.

— Vous avez raison, madame. Le duc d'Assuna peut avoir acheté ce palais nu et désolé, après la guerre pendant laquelle les religieuses m'ont recueillie. Mais je le lui demanderai, et il me le dira. Qui donc pourrait n'avoir pas pitié d'une enfant qui cherche sa mère ?

— Tu dis vrai. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour n'être pas touché de ta souffrance, reprit la marquise en serrant dans ses bras la jeune chanteuse. Écoute-moi donc, Casilda, et ne dis plus que j'ai cessé de t'aimer, puisque je sacrifie à ton bonheur la joie que me donne ta présence.

— Je vous écoute, madame, dit Casilda, tremblante d'impatience et d'émotion.

— Je ne suis pas ta mère, mais je la connais.

— Elle vit donc ? Où est-elle ? Parlez, je vous en conjure.

— Tu es née dans ce palais, qui appartenait alors, comme aujourd'hui, au duc d'Assuna, mon beau-père.

— Mais alors, cette enfant qu'il pleure ?...

— C'est toi.

— Vous le savez, et vous le laissez souffrir ! Vite, madame, courons le lui apprendre, je vous en supplie.

— Veux-tu donc qu'il te repousse ?

— Pourquoi me repousserait-il ? J'étais si jeune quand je l'ai quitté, que je ne puis l'avoir offensé.

— N'as-tu jamais ouï dire que l'enfant porte la peine des fautes de son père ?

— Oh ! madame, si mon père s'est rendu coupable de quelque faute, ne me le dites pas ; car je veux honorer et bénir sa mémoire.

— Ton père a pris les armes contre la reine. Aux yeux du duc d'Assuna, qui est la fidélité même, c'est un crime impardonnable. Casilda se tut et baissa les yeux.

— Don Carlos vous a tous enveloppés, ton père, ta mère et toi, dans une même réprobation ; il a juré devant Dieu de ne jamais vous revoir. Il en souffre ; mais, dût-il en mourir, il tiendra son serment. Ta mère le sait si bien, qu'elle n'a pas essayé de fléchir sa colère.

— Si je le priais à genoux d'oublier les torts de mon père, il me semble qu'il m'écouterait.

— Hélas ! chère enfant, je voudrais partager ta confiance, dit la marquise avec toutes les apparences de la tristesse et du découragement.

— Laissez-moi tenter l'épreuve, je vous en supplie. Si je ne réussis pas, je n'aurai du moins rien à me reprocher.

— Fais ce que tu voudras, Casilda ; mais je dois t'avertir de ce que je crains. Sais-tu ce que c'est que la malédiction d'un père ?

— C'est le plus terrible châtiment qui puisse frapper un enfant rebelle.

— Don Carlos n'a maudit ni ton père ni ta mère. Prends garde d'attirer sur eux et sur toi cet irréparable malheur. Casilda joignit les mains avec épouvante.

— Oh ! madame, emmenez-moi loin d'ici, je vous en conjure, s'écria-t-elle. Si je revoyais le duc, je ne pourrais m'empêcher de me jeter à ses pieds ; et s'il venait à prononcer cette malédiction dont vous me menacez, j'en mourrais de douleur.

— Si tu avais confiance en moi, ma fille, je te donnerais un conseil.

— Oh ! parlez, madame.

— Il y a quelqu'un dont les larmes et les prières attendriraient le duc ; mais ce n'est pas toi.

— Qui donc ?

— C'est ta mère. Don Carlos l'aime tant, qu'en la voyant, il oublierait le passé et lui ouvrirait les bras, avant même qu'elle eût sollicité son pardon.

La marquise parlait avec une entière conviction. Elle n'avait jamais douté de l'empire que Dolorès conservait sur le cœur de don Carlos, et elle craignait par-dessus tout un rapprochement dont le résultat devait être la ruine de son influence.

— Si ma mère n'est pas venue, c'est qu'elle est morte, dit Casilda.

— Ta mère est trop fière pour s'humilier, quand elle croit n'avoir aucun tort.

— On peut sans rougir s'humilier devant son père ; et quand il souffre, c'est un devoir de chercher à le consoler.

— Ta mère ignore en quel état est le duc.

— Où donc est-elle ? Dites-le-moi, madame, pour que j'aille le lui apprendre.

— Je ne puis te le dire, Casilda, puisque ton intention est d'aller la rejoindre.

— Elle serait au bout du monde, que j'irais la trouver.

— Elle n'est pas si loin ; mais le voyage n'en est pas moins dangereux.

— Pour voir ma mère, pour entendre sa voix, pour recevoir ses baisers, il n'y a rien que je ne puisse faire.

— Retourne dans ton couvent, Casilda, si tu neveux plus rester ici ; mais ne va pas en Andalousie.

— C'est en Andalousie qu'est ma mère ? Ah ! j'irais seule, à pied et en mendiant, s'il le fallait. De grâce, madame, dans quelle ville dois-je me rendre ?

— A Séville.

— J'irai donc à Séville. La distance n'est pas assez grande pour que j'en puisse être effrayée.

— C'est que tu ne sais pas, Casilda, que Séville se rapproche de Grenade, dont Isabelle et Ferdinand font le siège.

— Vous m'enverriez à Grenade même, que je n'hésiterais pas à partir.

— Mais tu ne songes donc pas que tu auras à traverser un pays couvert de gens d'armes qui vont rejoindre l'armée chrétienne ?

— Eh bien ! dit Casilda en souriant, plus il y aura de monde plus les routes seront sûres.

— J'admire ta résolution, ma fille ; mais c'est à moi d'être prudente, si tu ne l'es pas, reprit la marquise.

— Oh ! madame, pour l'amour de Dieu, ne me défendez pas de partir. Il me serait impossible de vous obéir.

— Je ne te le défendrai plus, quand la paix sera rétablie.

— Mais quand le sera-t-elle ?

— Bientôt, sans doute.

— Dans six mois, dans un an peut-être. Qui le sait ? La guerre dure quelquefois des années ; et en attendant que la paix se fasse, le duc d'Assuna mourra, et ma mère aura le droit de vous reprocher votre prudence.

— Si je pouvais te suivre, mon enfant, je te dirais : Partons ! Mais ma place étant ici, je tremble à la pensée des difficultés et des périls d'un si long voyage. Pourtant, si tu t'obstines à me quitter, je te donnerai une de mes femmes pour t'accompagner et deux braves cavaliers pour te défendre.

— Oh ! merci, madame ! Vous êtes la bonté même.

— Tais-toi, Casilda. J'ai tort de te laisser aller ; mais je ne sais s'il m'est permis de te retenir.

— N'ayez point de regret, madame ; mon voyage réussira, j'en suis sûre. Il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander. Je voudrais voir le duc d'Assuna. J'étais si troublée ce matin, que je l'ai à peine regardé ; maintenant que je sais quels liens m'unissent à lui je serais heureuse de l'examiner et de graver dans mon cœur ce noble et doux visage que je n'ai fait qu'apercevoir.

— C'est un désir que je comprends, mais il me paraît assez difficile de le réaliser. Mon père ne reçoit personne, si ce n'est le docteur Alvaredo et moi. Au moment où la marquise faisait cette réponse d'un air assez contraint, une de ses femmes vint l'avertir que don Carlos la priait de vouloir bien passer chez lui. Elle s'habilla promptement et se rendit à cette invitation,

après avoir promis à Casilda de lui ménager, sous un prétexte quelconque, l'entrevue qu'elle souhaitait.

— Vous n'êtes pas plus malade, mon père ? demanda Carmen en entrant chez le duc.

— Non, ma chère fille ; mais je trouvais que votre visite se faisait trop attendre. Il me tardait de vous complimenter de votre modestie autant que de votre charité. Vous cachez si bien vos bonnes œuvres, Carmen, que j'aurais sans doute longtemps ignoré ce que vous faites pour une orpheline du couvent de Vegas, si la pauvre enfant ne s'était égarée dans mon jardin.

— Ma bonne œuvre n'est pas méritoire comme vous le supposez, monseigneur. Je me suis chargée de Casilda parce qu'elle m'a plu ; je n'en aurais fait autant pour aucune de ses compagnes.

— Elle est charmante, cette enfant, et elle paraît aussi intelligente que jolie.

— Elle l'est plus encore qu'elle ne le paraît.

— Sa beauté a je ne sais quoi d'étrange, reprit le duc. Je n'ai pu la voir sans émotion.

— Ne serait-ce pas, monseigneur, parce qu'elle vous a rappelé quelqu'un ?

— Vous aussi, vous avez trouvé qu'elle ressemble à Dolorès ?

— Oui, mon père, et c'est pour cela que je l'ai amenée.

— Dois-je vous remercier, Carmen, ou vous adresser des reproches ?

— J'ai obéi sans réfléchir à un premier mouvement de sympathie ; puis le respect que m'inspire votre volonté m'a fait garder le silence.

— J'ai juré de ne jamais revoir ni Dolorès, ni Gusman, ni leur fille. Dussé-je en mourir, je tiendrai ma parole.

— Je le sais, monseigneur ; mais moi, qui n'ai fait aucun serment, j'aurais pu, si j'avais retrouvé Blanche, la traiter comme mon enfant.

— Ce n'est donc pas elle ?

— Hélas ! non. Casilda est entrée au couvent de Vegas avant l'époque où Blanche a quitté ce palais. J'ai moi-même vérifié cette date sur les registres du monastère.

— Et vous avez quand même amené ici cette pauvre petite ?

— Je ne pouvais plus la laisser au couvent ; car je lui avais fait un tableau séduisant de l'existence que je lui réservais ; mais elle regrette ses compagnes, et elle m'a demandé ce matin de la faire reconduire à Vegas.

— Son départ vous attristera.

— Moins que sa présence, monseigneur ; car je ne puis la voir sans songer à celle que j'avais cru recueillir. Toutefois, je n'abandonnerai pas Casilda. Je la recommanderai spécialement aux religieuses, et plus tard je la doterai.

— Vous ferez bien, Carmen. Il ne faut pas qu'elle connaisse la pauvreté, après avoir entrevu l'opulence.

— Je crois, monseigneur, que son intelligence est assez développée pour qu'elle ait remarqué que la fortune ne donne pas toujours le bonheur.

— Vous n'êtes donc pas heureuse, ma fille ?

— Comment le serais-je, mon père ? Votre santé me cause de cruelles inquiétudes et vos chagrins sont les miens.

— Chère Carmen, je ne connaissais pas encore toute la générosité de votre cœur ; je ne l'aurais peut-être jamais connue, si je n'avais rencontré Casilda. C'est pour cela sans doute que je regrette de la voir partir.

— Je puis la retenir, monseigneur. Elle se soumettra certainement à ma volonté.

La retenir malgré elle.... Oh ! non, je ne veux faire souffrir personne. D'ailleurs sa ressemblance avec une ingrate me ferait peut-être autant de mal qu'à vous. Pourtant, je voudrais la revoir encore une fois.

— Rien n'est plus facile que de vous satisfaire, dit Carmen.

— Pardonnez-moi cette faiblesse, ma chère fille. C'est un caprice de malade, caprice dont je rougis aujourd'hui et dont je rirai demain, reprit le duc avec un peu d'embarras.

— Je vais chercher Casilda, répondit la marquise. Casilda attendait sa protectrice avec une impatiente émotion.

— Viens vite ! lui dit Carmen. Le duc consent à te recevoir.

— Oserai-je lui avouer qui je suis ?

— Je lui en ai dit assez pour qu'il te reconnaisse, s'il le veut, et je te conseille de ne pas l'y contraindre. Je lui ai fait remarquer ta ressemblance avec ta mère, et je me suis risquée jusqu'à dire que je désirais t'adopter, parce que j'avais cru voir en toi Blanche de Villaflor, ma nièce bien-aimée.

— Blanche de Villaflor... Est-ce donc là mon nom ?

— Oui ; mais garde-le dans ton cœur et ne le prononce jamais. Tu as des ennemis puissants, dont les intrigues déjoueraient tes efforts et les miens.

— Que leur ai-je donc fait pour qu'ils me haïssent ?

— Ces gens-là sont des ambitieux qui prétendent à l'héritage du duc, et qui feront tout ce qu'ils pourront pour qu'il reste inflexible.

— Que le duc dispose de sa fortune comme il lui plaira ; moi, je ne demande que sa tendresse.

— Ce n'est pas assez ; mais je suis là pour veiller à tes intérêts. Sois donc pour tout le monde Casilda la chanteuse, jusqu'au jour où la faute de ton père aura trouvé grâce devant don Carlos et devant le roi.

— Je vous obéirai, madame.

— Je t'ai fait Connaître ton nom pour qu'il t'aide à retrouver ta mère. Il me resté à te dire que tu es entrée au couvent de Vegas le 15 janvier 1476.

— C'est bien en 1476 ; mais l'année devait être plus avancée.

— Je suis sûre de cette date, qui concorde avec celle de la disparition de Blanche et qui, pour cette raison, m'a frappée, quand l'abbesse m'a fait voir les registres du monastère.

Les registres dont la marquise parlait pour la seconde fois n'existaient sans doute pas ; ou s'ils existaient, elle n'avait pas songé à les consulter. Casilda lui avait plu, elle ne s'était inquiétée de rien autre chose, et la ressemblance de la jeune fille avec la comtesse de Villaflor lui avait paru toute fortuite. Peut-être même ces cheveux blonds et l'expression fière et timide de ces yeux bleus ne lui avaient-ils rappelé qu'un vague souvenir, tandis que la voix de la religieuse qui lui avait présenté Casilda l'avait fait tressaillir, comme un écho de celle de Dolorès. Ce qu'il y a de certain, c'est que si elle avait alors pu supposer que Casilda et Blanche de Villaflor n'étaient qu'une même personne, elle n'aurait pas eu la fâcheuse idée de l'amener à Tolède. Quand la jeune fille lui fit le récit de sa promenade et de ses émotions, la marquise s'irrita contre elle-même et se reprocha vivement un caprice qui pouvait lui coûter si cher.

— Puisque j'ai été assez imprudente, se dit-elle, pour faire entrer le loup dans la bergerie, il faut que je sois assez adroite pour l'en faire sortir avant qu'il y cause du dommage.

Tromper une enfant aussi naïve que Casilda ne pouvait être une chose bien difficile ; mais la tromper sans se rendre trop coupable devenait plus embarrassant. La marquise ignorait complètement en quel lieu Gusman et Dolorès s'étaient retirés. Elle supposait que le comte, banni du royaume, avait dû passer en France ; mais la dernière fois qu'elle avait réussi à se procurer des renseignements sur la comtesse, ces renseignements lui avaient été fournis par don Juan d'Altamira, gouverneur de Séville. Donc, en adressant Casilda à don Juan, Carmen faisait, selon elle, tout ce qu'il lui était possible de faire pour aider la jeune fille à retrouver sa mère.

Elle n'était pas moins satisfaite d'avoir parlé à Casilda des dangers qu'offrait ce voyage, et elle croyait n'avoir pas à se reprocher de l'avoir jetée au milieu de ces périls, puisqu'elle s'était opposée à son départ.

Il est vrai que la date de l'entrée de l'orpheline au couvent n'était pas exacte, et que dona Carmen le savait fort bien ; mais ce n'était qu'un mensonge, et il n'y a presque personne qui ne mente quelquefois, se disait la marquise. Pour achever d'endormir ses inquiétudes, qu'elle traitait de scrupules, elle se promettait d'avoir soin des intérêts de Blanche et de lui réserver une petite part de l'immense fortune que le duc laisserait sans doute aux enfants d'Hernandez.

Grâce à ces calculs, dont une âme droite aurait honte, la marquise demeurait en paix avec elle-même, tout en poursuivant la réalisation de ses injustes projets.

Ce ne fut pas toutefois sans craindre de les voir échouer qu'elle conduisit Casilda chez le duc. Que fallait-il pour que don Carlos, arrivé au bord de la tombe et déjà disposé à l'indulgence par les conseils de don Manoël, tendît les bras à la pauvre enfant ? Il suffisait que Casilda, instruite des liens qui l'attachaient au vieillard, oubliât les recommandations de Carmen et prononçât ces seuls mots :

— Mon père !...

La reconnaissance eût été bientôt faite, et le pardon l'eût suivie. La marquise jouait gros jeu en favorisant cette entrevue ; elle le savait ; mais elle voulait pouvoir se dire :

— Je les ai mis en présence ; s'ils ne se sont pas reconnus, c'est que cela ne devait pas être. Je puis m'en laver les mains.

Le duc, trouvant que Casilda se faisait attendre, vint au-devant d'elle jusque sous les arbres qui donnaient de l'ombre à son salon d'été. Ce ne fut qu'au moment où elle parut qu'il pensa à colorer d'un prétexte quelconque le désir qu'il avait témoigné de la revoir.

— Mon enfant, lui dit-il en la regardant avec une attention qui l'intimida, vous voulez donc nous quitter ?

— Oui, monseigneur, répondit Casilda en baissant les yeux.

— Vous direz aux religieuses de Vegas que je vais, par testament, constituer à leur maison une rente qui leur permette d'élever encore un plus grand nombre d'orphelines.

— Monseigneur, dit Carmen, Casilda s'acquittera de votre message. Lui permettez-vous de se retirer ?

— Allez, ma fille ! répondit le duc ; et quand vous aurez retrouvé votre chère solitude, pensez aux pauvres enfants qui n'ont pas d'asile.

La voix de don Carlos était devenue tremblante ; Casilda, qui avait déjà fait un pas en arrière, s'arrêta. Elle allait se jeter aux pieds du vieillard.... La marquise vit le danger. D'un geste, elle imposa silence à Casilda, et, pour empêcher toute explication, elle fixa au lendemain le départ de la jeune fille.

VI.

Deux grandes affaires préoccupaient la marquise : veiller au testament du duc d'Assuna et éloigner au plus tôt Blanche de Villaflor. Elle y songea toute la nuit, et bien avant que le soleil parût, elle guettait l'entrée du docteur et de son protégé.

Don Manoël parut enfin, suivi d'Antonio d'Escavilla, qui jeta du côté des fenêtres de dona Carmen un regard triomphant. Rien qu'à ce regard et à la façon dont il relevait sa moustache, la marquise jugea qu'il avait de bonnes nouvelles à lui annoncer. Impatiente de les connaître, elle fit signe au jeune homme de s'approcher, pendant qu'Alvaredô entrait chez le duc d'Assuna. Antonio seul vit la blanche main qui, pour l'appeler, soulevait la jalousie.

— Il n'y a pas de testament, dit-il en se croisant, les bras.

— Tu en es sûr ?

— J'en répondrais sur ma tête.

— Quels sont donc ces papiers ?

— Des lettres qui m'ont paru intéressantes, mais que je n'ai pas eu le temps de lire.

— Qu'en a fait don Manoël ?

— Il les rapporte à monseigneur.

— C'est bien, Antonio ! Je suis contente de toi, et je saurai te le prouver.

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner ?

— J'ai plus que jamais besoin de ton dévouement.

— Il vous est acquis tout entier.

— Écoute, Antonio. Je veux empêcher une grande injustice et protéger une pauvre enfant à laquelle je m'intéresse. Ai-je eu tort de te choisir pour me seconder ?

— J'espère ne pas me montrer indigne de cet honneur.

— Va donc. Je te donnerai mes ordres devant le duc d'Assuna. Antonio se relira, moins satisfait de cet entretien que de ceux qu'il avait eus d'abord avec la marquise.

— Si elle me met de moitié dans ses bonnes œuvres, pensait-il, et qu'elle me laisse pour récompense le témoignage de ma conscience, cela ne

remplira guère ma bourse. Je l'aimerais mieux moins vertueuse, car j'aurais plus à compter sur sa générosité.

Ce qui surtout inquiétait Antonio, c'était la promesse que la marquise lui avait faite de lui donner ses ordres en présence de don Carlos d'Assuna, et sans doute aussi de Manoël. Pendant qu'il murmurait à part lui contre la Fortune, qui déjà semblait se repentir de lui avoir souri, Pablo vint le chercher, pour le conduire chez le duc.

La marquise y entra en même temps que lui. Elle baisa la main du malade et demeura debout auprès de lui, le coude appuyé à son fauteuil.

— Monseigneur, et vous, madame, dit Alvaredo, voulez-vous me permettre de vous présenter don Antonio d'Escavilla, qui sera toute sa vie votre fidèle serviteur ?

— Docteur, répondit le duc, je serai trop heureux d'être utile à ce cavalier, puisque vous me le recommandez.

— Et moi, ajouta la marquise, je veux lui donner dès aujourd'hui une preuve de la confiance qu'il m'inspire.

— Vous me voyez confus de tant de bontés, répondit Antonio ; mais je le serais encore davantage, si je n'espérais un jour les mériter.

— Je me porte garant de sa reconnaissance, dit Alvaredo.

— Je comptais attacher à ma personne le protégé de don Manoël, reprit le duc ; mais si vous avez disposé de lui, madame, je m'en passerai de ses services.

— Je voulais seulement monseigneur, charger Antonio du soin d'accompagner au couvent de Vegas ma pupille Casilda, que j'y envoie sous la garde de Juana, ma camériste, et de Pedro, votre ancien écuyer.

— Pensez-vous donc que d'ici à Vegas les chemins ne soient pas sûrs ?

— Je suis, au contraire, persuadée qu'ils le sont ; mais j'aime tant cette enfant, que je crois ne pouvoir prendre trop de précautions pour me rassurer moi-même. Pedro est brave ; mais il est vieux, et il a gagné dans les camps des douleurs qui le paralysent au moment où il y pense le moins. SI pourrait être obligé de s'arrêter en chemin, et je ne voudrais pas exposer Gasilda à demeurer plusieurs jours dans une pauvre venta.

— Vous avez raison, madame, il faut tout prévoir, dit le duc ; et comme je m'intéresse autant que vous à cette petite Casilda, je la confie volontiers au protégé de mon savant ami.

Alvaredo, après avoir remercié dona Carmen, se disposait à se retirer. Le duc d'Assuna le retint.

— Vous ne pouvez quitter sitôt votre malade, mon cher docteur, lui dit gracieusement là marquise. Je vous laisse avec monseigneur, et je vais donner à don Antonio mes dernières instructions.

Le senor d'Escavilla passa fièrement devant les valets du duc et daigna honorer d'un sourire protecteur l'intendant Pablo, qu'il rencontra sous le péristyle. Il traversa la cour où il était naguère confondu avec de vils mendiants, et il suivit la marquise dans les somptueux appartements où il désirait si ardemment alors pouvoir glisser un regard.

Carmen appela Casilda.

— Mon enfant, lui dit-elle, voici un vaillant cavalier qui consent à t'accompagner dans le long voyage que tu entreprends malgré moi.

— Que madame la marquise me pardonne, interrompit Antonio ; j'avais cru comprendre que c'était au couvent de Notre-Dame de Vegas qu'il fallait conduire la senora.

— Hésiteriez-vous à aller jusqu'à Séville ? demanda Carmen.

— Pour vous obéir, madame, je ferais voile, s'il le fallait, vers les terres inconnues rêvées par le Génois Colomb. La marquise sourit.

— Laissons ce fou qui offre de donner un monde à l'Espagne, dit-elle, et occupons-nous de nos affaires. Pour un motif qu'il est inutile que vous connaissiez, senor Antonio, ma pupille désire qu'on la croie au couvent de Vegas, pendant qu'elle ira jusqu'à Séville.

— Madame, dit Casilda, permettez-moi de ne point faire mystère à ce cavalier du but de mon voyage. Je vais à Séville pour y chercher ma mère.

— Et si tu ne la trouves pas, ce palais te sera toujours ouvert, ajouta la marquise ; car je t'aime, moi, comme si tu étais ma fille. Vous entendez, senor Escavilla ?

— Oui, madame, et je risquerais mille fois ma vie pour défendre des jours qui vous sont si précieux.

— Je compte sur vous, don Antonio, puisque je n'ai pu décider ma pupille à renoncer à cette entreprise, dont les dangers m'effraient. Soyez brave, senor ; mais surtout soyez prudent, puisque cette enfant l'est si peu,

— Je le serai, madame, répondit Antonio, étonné d'avoir à protéger Casilda plutôt qu'à seconder contre elle quelque ténébreux projet.

— Prenez cette bourse pour les dépenses imprévues, senor, reprit la marquise, et ne craignez pas d'en user largement. Quand vous reviendrez, nous réglerons nos comptes. Si ma chère Casilda est satisfaite de votre

dévouement, rien ne me coûtera pour vous en témoigner ma reconnaissance.

— Quand partirons-nous ? demanda le jeune homme.

— Aujourd'hui même, dit Casilda. Vous me l'avez promis, madame, ajouta-t-elle en regardant la marquise.

Carmen ne songeait pas à retarder ce départ. Son plus grand désir était de se voir débarrassée de la jeune fille, car elle craignait qu'une circonstance quelconque ne remit Casilda en présence du duc. Elle inclina la tête, pour faire comprendre qu'elle se rappelait sa promesse, et elle porta ses mains à ses yeux, comme si elle essuyait des larmes.

— La senora connaît-elle le chemin, ou dois-je dresser d'avance l'itinéraire que nous suivrons ? dit encore Antonio.

— Tracez-le, senor, et vous me le soumettrez, répondit la marquise.

— Évitez les détours, dit Casilda. Je ne crains pas la fatigue ; le seul danger que je redoute est d'arriver trop tard. Antonio sortit, la marquise l'accompagna.

— Le temps presse, en effet, lui dit-elle. Vous ne pourriez éviter les passages dangereux sans risquer de faire un voyage inutile, et Casilda, je le sais, en mourrait de douleur.

— Nous irons donc droit devant nous, madame ? demanda le cavalier, en accompagnant sa question d'un regard scrutateur.

— De deux maux, il faut savoir choisir le moindre, répondit la marquise.

— Mais s'il arrivait malheur à la senora ?... répliqua Antonio.

— Quoi qu'il arrive, senor Escavilla, je ne vous ferai pas de reproches ; je connais trop bien votre zèle et votre dévouement.

Antonio en savait assez. Il employa les heures brûlantes de la journée à tracer l'itinéraire demandé ; puis il alla prendre congé du docteur Alvaredo, et revint ensuite au palais d'Assuna.

Casilda l'attendait, accompagnée d'une camériste et de l'écuyer Pedro. Six mules vigoureuses devaient porter les voyageurs et leurs bagages ; car, si l'on ne voulait ni souffrir de la faim ni coucher à la belle étoile, il fallait avoir soin d'emporter une tente et des vivres.

— Où est votre itinéraire ? demanda la marquise.

— En voici deux, madame ; le premier est peut-être le plus sûr ; mais le second abrège le voyage de plus de huit jours.

— C'est le second qu'il faut prendre, s'écria Casilda.

— Il le faut, dit la marquise. C'est maintenant Casilda qui commande.

L'écuyer Pedro, brave soldat et fidèle serviteur, voulait hasarder quelques observations ; la marquise lui dit avec une apparente bonté :

— Tais-toi, mon vieux Pedro, tu ne serais pas écouté, et l'on pourrait croire que tes conseils, aussi bien que les miens, sont dictés par la peur.

Pedro, déjà blessé de n'avoir pas été choisi pour conduire la caravane, n'insista pas, dans la crainte de paraître moins brave que ce jeune homme qu'on lui avait préféré.

— Ma chère fille, reprit Carmen en s'adressant à Casilda, tu peux compter sur ton guide. Je lui ai fait toutes mes recommandations, et je suis persuadée qu'il ne les oubliera pas.

— Adieu donc, madame, dit Casilda. Dieu, qui sait combien vous avez été bonne pour moi, vous payera ma dette ; car je l'en prierai tous les jours.

— Au revoir, Casilda, répondit Carmen, un peu troublée par cette promesse, dans laquelle sa conscience ne pouvait voir qu'une menace.

Puis, comme si elle eût craint de prolonger une scène trop pénible, elle reprit d'une voix tremblante :

— Va-t'en, Casilda ! Je te retiendrais peut-être.

Casilda sauta sur sa mule, Antonio aida la camériste à monter sur sa sienne, et, cédant la place d'honneur à l'écuyer Pedro, il se tint à trois pas en arrière de la petite troupe, afin d'avoir l'œil sur les voyageuses et sur les provisions. Avant d'arriver au bout de la rue, Casilda se retourna pour saluer une dernière fois la marquise ; mais elle vit le balcon désert et les jalousies fermées.

Carmen n'avait pas eu la hardiesse de pousser plus loin la comédie qu'elle jouait depuis la veille.

Cependant, à force de chercher à s'excuser elle-même, elle se dit qu'après tout elle n'avait point chassé Casilda, et que si elle lui avait inspiré la résolution de s'éloigner, elle n'avait fait que se conformer aux intentions du duc et l'aider à tenir son serment.

Le voyage qu'elle faisait entreprendre à la jeune fille offrait des dangers, sans doute ; mais il n'était pas dit que Casilda dût y succomber, et le souvenir de ces dangers ne ferait qu'augmenter son bonheur, si elle parvenait à retrouver sa mère.

Carmen avait d'ailleurs trop à s'occuper de ses propres intérêts pour songer longtemps à Casilda. Elle reconnaissait qu'elle ne s'était point alarmée sans sujet de l'influence que don Manoël pourrait exercer sur le

duc d'Assuna, et elle savait qu'il l'emploierait à ramener ce seigneur à de paternels sentiments.

S'il en était ainsi, tous les ennuis de Carmen, tous les témoignages de tendresse qu'elle avait donnés à son beau-père, l'esclavage qu'elle s'était imposé pendant des années, deviendraient inutiles.

— Non, dit-elle, cela ne sera pas. Je combattrai moi-même les efforts de cet Alvaredo, et il faudra que je sois bien maladroite, si je n'obtiens pas d'un vieillard malade la confiance de ce que je veux savoir.

L'heure à laquelle la marquise avait l'habitude de se présenter chez don Carlos n'était pas arrivée ; mais elle s'y rendit sans attendre davantage. Elle le trouva devant une table couverte de papiers épars ; et quand il releva la tête pour la : saluer, elle vit que le parchemin placé devant lui était mouillé de larmes et taché de deux grosses gouttes de sang.

— Si ma présence vous gêne, monseigneur, dit-elle, je reviendrai ce soir.

— Je ne vous attendais pas encore, marquise, répondit le duc ; mais vous êtes la bienvenue.

— Merci, mon père. Casilda est partie, le palais me semble désert, et je viens me consoler auprès de vous.

— Vous l'aimez donc beaucoup ?

— Est-ce elle que j'aime ? Je n'en sais rien. Est-ce bien elle que je pleure ? N'est-ce pas plutôt la chère illusion que je m'étais faite, quand je l'ai rencontrée ?

— Etiez-vous donc conduite au couvent de Vegas par l'espoir d'y trouver quelqu'un que vous cherchiez ?

— Non, monseigneur. Le grand renom de Manoël Alvaredo m'avait attirée à Vegas. J'ai entendu chanter Casilda dans la chapelle du couvent, sa voix m'a charmée ; j'ai voulu la voir, et j'ai été frappée de sa ressemblance avec Blanche de Villafior.

— Ne prononcez jamais ce nom ; vous ne savez pas le mal que vous me faites. Parlons de vos fils, ma chère Carmen. Alonzo demande-t-il toujours la permission de se rendre à l'armée ?

— Il la sollicite plus instamment que jamais, depuis qu'on assure qu'Isabelle veut aller en personne assiéger Grenade.

— La reine ira, soyez en sûre. Elle connaît le prestige qu'exerce une princesse qui s'expose aux mêmes dangers que ses soldats.

— Je n'aurais jamais cru qu'un casque pût prêter tant de charme à la beauté d'une femme.

— La grâce unie à la force a des séductions irrésistibles. Il n'y a pas d'homme qui ne s'incline devant l'héroïsme d'une femme, dit le duc, redevenu rêveur ; car il pensait à son fils Gusman. Qu'avez-vous répondu à Alonzo ? ajouta-t-il en faisant un effort sur lui-même.

— Que je lui ferais connaître votre volonté, mon père.

— Je m'étais flatté de la douce idée de lui voir faire ses premières armes ; c'est encore un bonheur auquel je dois renoncer.

— Il est jeune, monseigneur ; il peut attendre encore.

— Qu'attendrait-il ? Mon bras ne pourra plus soulever une épée, et le poids d'une armure m'accablerait.

— C'est le chagrin qui vous a réduit en cet état, monseigneur ; la joie vous rendrait des forces.

— Croyez-vous aux pressentiments, Carmen ? demanda le duc, au lieu de répondre.

— Les miens m'ont si souvent trompée, que je n'y attache plus qu'une médiocre importance.

— Vous croyez du moins aux traditions de famille, aux remarques faites par vos pères et transmises par eux jusqu'à nous ?

— Il me semble que ces traditions sont dignes de tout respect.

— Eh bien ! il y en a dans notre maison une que vous ne connaissez peut-être pas encore, mais dont j'ai ouï parler souvent, dans ma jeunesse, avec assez d'émotion pour que je ne l'aie pas oubliée. Le premier des comtes d'Assuna qui fit en armes le voyage de la terre sainte allait pieusement prier au sépulcre du Sauveur, quand il vit la dalle sur laquelle il était agenouillé se mouiller de sang. « Merci, mon Dieu, dit-il ; vous m'annoncez que ma fin est proche. Je suis prêt à mourir. Recevez mon âme entre vos mains. » Il avait parlé à haute voix. Ceux qui priaient avec lui s'efforcèrent de le rassurer en retournant au camp ; mais ils n'y étaient pas arrivés, quand une flèche lancée au hasard atteignit le comte en plein cœur.

— C'est étrange ! dit Carmen en frissonnant.

— Cinquante ans après, le marquis Pedro d'Assuna était à la chasse, en nombreuse compagnie ; la marquise veillait elle-même aux apprêts du festin destiné aux chasseurs, quand son jeune fils lui montra le coin de la nappe largement taché de sang. La marquise envoya aussitôt dans la montagne un brancard et des matelas, sur lesquels on rapporta son mari, blessé à mort par un sanglier.

— Et depuis, cette annonce s'est-elle renouvelée ?

— Si souvent, que ce récit vous fatiguerait. Mais il faut encore que je vous parle de mon aïeul et de mon frère aîné. Don Carlos, mon aïeul, avait suivi à Naples le roi Alphonse V, qui allait soutenir dans cette ville lointaine la reine Jeanne, son alliée. La guerre était terminée, et déjà don Carlos avait annoncé son prochain retour. Dona Christina, sa jeune femme, heureuse de cette nouvelle, se hâtait de broder une écharpe, dont elle voulait lui faire la surprise. Un jour, en tirant de sa corbeille une pelote de soie blanche, elle vit que cette pelote lui ensanglantait les doigts ; mais comme elle n'avait point entendu raconter la légende, elle crut qu'elle s'était piquée sans s'en apercevoir. Ce ne fut qu'après avoir appris la mort de son époux qu'elle se rappela cette circonstance, en entendant dire autour d'elle qu'il était étonnant que cette perte n'eût point été annoncée.

— Peut-être dona Christina ne s'était-elle point trompée en attribuant ces taches de sang à une cause toute naturelle, dit la marquise, dont la frayeur commençait à se dissiper.

— Écoutez encore. Quand le roi de Navarre Jean II fut appelé à régner sur l'Aragon, de fréquentes révoltes éclatèrent. Mon père et mon frère aîné combattirent plus d'une fois à ses côtés. Un matin qu'ils allaient ensemble à la rencontre de l'ennemi, mon père voulut savoir si les armes de ce cher enfant étaient en bon état. Il tira son épée du fourreau, et pâlit soudain ; car il y vit du sang, quoiqu'elle n'eût pas servi depuis plusieurs jours. « Embrassez-moi, mon fils, lui dit-il en remplaçant par sa propre épée celle qu'il lui avait prise, et recevez ma bénédiction ; car l'un de nous deux mourra sans doute aujourd'hui. » Ils se séparèrent pour ne plus se revoir. On releva mon père grièvement blessé, et mon frère était tombé mort dès le premier choc.

— Mais, monseigneur, quand votre fils Hernandez nous a été enlevé, il me semble que rien ne vous avait préparé à cette cruelle douleur.

— Notre cher Hernandez n'a pas péri de mort violente, et c'est dans ce cas seulement qu'a lieu l'apparition du signe précurseur. Croyez-vous maintenant à cette tradition ?

— Je n'en sais rien, mon père. Si tout autre que vous me parlait de semblables choses, il me serait impossible d'y ajouter foi ; mais si vous-même les aviez vues, je n'en douterais plus.

— Regardez ceci, Carmen, reprit le duc, en présentant à la marquise la lettre marquée de deux gouttes de sang.

— Qu'est-ce que ce papier, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Je puis vous le dire, puisque vous êtes touchée du sort de ceux que j'ai rejetés, puisque vous seriez heureuse de retrouver l'innocente enfant que j'ai cru devoir envelopper dans le châtiment des coupables. Ce papier, c'est la dernière lettre de la comtesse de Villaflor.

— Vous apprend-elle donc quelque mauvaise nouvelle ?

— Il y a plus de quinze ans que je l'ai reçue, et je puis affirmer qu'hier encore ces taches n'existaient pas. Vous voyez, d'ailleurs, que ce sang est trop vermeil pour n'être pas tout nouvellement versé.

— Je le vois ; mais il vous est sans doute arrivé plus d'une fois d'en répandre davantage sans pouvoir dire où et quand vous vous étiez blessé ?

— Cela est vrai, et telle a été ma première pensée ; mais ce sang n'est pas le mien. Hier, j'ai remis divers papiers à don Manoël ; cette lettre était du nombre. Il assure qu'au moment où il les a placés dans son livre d'heures, cette lettre n'avait aucune tache, et qu'il a été fort surpris de voir ce sang, lorsqu'il l'a retirée de sa cachette.

— Et cet illustre savant suppose que cette circonstance a quelque chose de surnaturel ?

— Non. Il a tout fait pour m'en ôter l'idée. Il m'a même dit qu'en ajoutant foi à cette tradition de famille, je me rends coupable de superstition. Il a ajouté qu'on ne peut sans orgueil admettre que Dieu daigne faire un miracle pour nous annoncer l'avenir ; que nous autres, nobles et puissants, nous ne sommes pas plus devant la Majesté suprême que les plus pauvres et les plus petits ; mais, quoi qu'il ait pu dire, j'ai la certitude qu'un affreux malheur menace quelqu'un des miens.

— Si c'était Alonzo ou son frère Ramire ? dit la marquise avec effroi.

— Rassurez-vous, madame, ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, puisque c'est sur la lettre de Dolorès qu'a paru le signe fatal.

— Mais Dolorès ne saurait être exposée à mourir de mort violente.

— Qui sait où elle est, ce qu'elle fait, quels dangers l'entourent ?

— Pour moi, mon père, je vous ai dit souvent que je la crois en France, menant une paisible existence au sein de sa famille.

— Vous me l'avez dit, Carmen ; mais sa famille, c'était nous.

— Sans doute, mon père. Cependant, vous me permettrez de penser que Dolorès a pu, sans ingratitude, nous oublier pour ses autres parents.

— Vous voulez dire que j'ai été bien sévère ; mais il y a des cœurs qui ne connaissent pas l'oubli. Je ne sais où est Dolorès ; mais soyez sûre qu'elle pense à nous.

— Dolorès a toutes les vertus, reprit la marquise d'un ton sec. Précisément à cause de cela, monseigneur, je suppose qu'elle est devenue une très grande dame, et qu'à la cour de France, où vous m'avez dit souvent que sa famille est en faveur, elle n'a pas le loisir de regretter l'Espagne.

— Je le voudrais, répondit le duc.

— Croyez-le, monseigneur, et ne vous inquiétez plus de la comtesse.

— C'est donc Gusman qui est menacé de mort, à moins que ce ne soit leur fille.

— Vous paraissiez penser, monseigneur, que le comte de Villaflor était resté sur un champ de bataille.

— Non, marquise, puisque je n'avais pas reçu l'avis mystérieux. Je craignais seulement qu'il n'eût succombé à la honte d'avoir trahi son roi ou à la douleur d'avoir empoisonné la vie de son père. Mais s'il faut vous dire toute la vérité, c'est Blanche qui m'inquiète le plus. Quand je pense à elle, et j'y pense sans cesse, mon cœur se remplit d'une tristesse profonde, qui ne peut être qu'un pressentiment.

— Ne vous arrêtez pas à cette idée, monseigneur. A quel péril serait donc exposée une toute jeune fille qui n'a sans doute jamais quitté sa mère ?

— Vous devez avoir raison, ma fille. Conseillez-moi donc, je vous en prie

— Moi, monseigneur ?... Ai-je donc quelque chose à vous conseiller ? Et sur quoi me faites-vous la grâce de me demander mon avis ?

— Pardonnez-moi, madame. J'espérais que vous me devineriez.

— Et moi, monseigneur, je n'osais me le permettre.

— Carmen, j'ai confiance en vous, et je vous aime doublement depuis que vous vous êtes exposée à me déplaire, en recueillant une pauvre enfant que vous preniez pour Blanche de Villaflor. Vous pouvez donc répondre sans crainte à la question que je vous adresse.

— Eh bien ! monseigneur, il faut écouter le savant Alvaredo.

— Savez-vous donc ce qu'il m'engage à faire ?

— D'après tout ce qu'on dit de sa charité, je pense, monseigneur, qu'il vous engage à pardonner.

— Il fait plus que cela, Carmen, il me l'ordonne, si je veux recouvrer la paix de l'âme qui seule, dit-il, pourra me rendre la santé.

— Pour un homme qui doit avoir tant d'expérience, il me semble, mon père, que don Manoël pourrait s'épargner tant de raisonnements et de supplications. Il y a longtemps que vous avez pardonné.

— Ma conduite vous l’a-t-elle fait supposer ? demanda le duc en se redressant fièrement, quoiqu’une rougeur subite envahît ses joues.

— Non, monseigneur, parce que vous avez fait violence à vos sentiments ; mais cette lutte contre vous-même a été si douloureuse, qu’elle vous a mis aux portes du tombeau.

— Vous avez vu tout cela, Carmen ?

— Je l’ai vu, monseigneur, et j’en ai gémi bien souvent ; mais je vous savais lié par un serment terrible.

— Ne l’avais-je donc fait que pour un certain nombre d’années, et pensez-vous qu’il ait cessé de m’obliger ? J’ai tout l’orgueil de ma race, et quoique je m’incline devant le grand savoir et la haute raison d’Alvaredo, je me persuade encore qu’en matière d’honneur je suis meilleur juge que lui.

— Mon père, il faut obéir au docteur, puisque votre vie en dépend. Je m’entendrai avec lui ; il a de nombreux amis, j’en ai de puissants ; leurs efforts hâteront le succès de nos recherches. Vous reverrez Blanche et la comtesse de Villaflor. Adieu donc, mon père !

— Vous partez, Carmen ? demanda-t-il.

— Parler est bon, répondit-elle ; agir vaut mieux.

— Pourvu qu’il ne soit pas trop tard ! reprit le duc en montrant d’un geste le papier resté sur la table.

— Mon père, dit la marquise, si la vue de ce sang peut vous disposer à l’indulgence, le fatal augure deviendra cette fois le messager de la paix et du bonheur.

La marquise se retira, satisfaite d’avoir dissipé les préventions que son beau-père avait toujours eues contre elle, et, s’applaudissant d’avoir assez bien joué son rôle pour mériter toute la confiance du duc. C’était en effet le meilleur moyen qu’elle pût employer pour se tenir au courant des démarches de Manoël, pour déconcerter ses plans et pour recueillir à elle seule l’héritage de don Carlos. Il paraissait tout simple que, désormais persuadé de sa tendresse pour Blanche de Villaflôr, le duc la choisît pour dépositaire de la part qu’il laisserait à cette enfant, si l’on ne parvenait pas à découvrir ce qu’elle était devenue. Carmen était fière de ce succès, comme l’est un général d’armée après le gain d’une bataille dont l’issue lui semblait ; douteuse. Toutefois, la marquise n’était pas assez éclairée pour n’être point superstitieuse ; et quoiqu’elle eût fait l’esprit fort en présence du vieillard, elle n’était pas rassurée sur l’annonce mystérieuse à laquelle il ajoutait foi. Depuis qu’elle était seule, Carmen avait sans cesse devant les

yeux ces deux gouttes de sang. Elle pensait qu'elle-même tenait d'aussi près au duc que la comtesse de Villafior, et qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que ce signe fatal prédît sa propre mort.

Puis elle était mère. Ses deux fils, élevés loin d'elle, pouvaient se prendre de querelle avec quelques jeunes gentilshommes et jouer leur vie dans un combat amené par la cause la plus futile.

En proie à ces terreurs, Carmen eût voulu rappeler Casilda ; elle se reprochait, non de l'avoir éloignée du duc, son aïeul, ce qui n'était, à son avis, qu'une ruse de guerre, mais de ne pas l'avoir renvoyée dans son couvent de Vegas, en recommandant aux religieuses de ne jamais l'en laisser sortir.

Elle craignait encore que Casilda ne vînt à retrouver sa mère, et elle regrettait d'avoir donné pour but à son voyage la ville où Dolorès avait des parents et où peut-être la jeune fille recueillerait de précieux renseignements.

Ce soir-là, Carmen voulut sortir pour essayer de se distraire. Elle se fit habiller magnifiquement ; mais sa camériste lui ayant choisi une parure de corail, elle jeta un cri en se regardant au miroir ; car elle crut avoir un collier de gouttes de sang. Elle brisa le fil qui les retenait et les jeta loin d'elle ; mais elle eut beau remplacer les pierres rouges par des perles fines, elle se fit peur, tant elle se trouva pâle et décomposée. Sa femme de chambre, à qui elle dit qu'elle ne sortirait pas, parce qu'elle était souffrante, lui trouva les traits altérés et lui conseilla de faire venir don Manoël.

La marquise répondit qu'un peu de repos suffirait pour la guérir ; mais minuit sonna sans que le sommeil vînt fermer ses paupières. Jamais elle n'avait ressenti pareille agitation. Elle souffrait réellement, et son esprit, encore plus malade que son corps, ne savait plus quelle idée il devait accueillir. Il y eut un moment où elle se crut empoisonnée par Antonio, son complice, tant elle était sûre que c'était elle que la mort devait frapper.

A minuit, un orage terrible éclata. Les coups de tonnerre se succédaient avec un épouvantable fracas, et la lueur des éclairs enflammait tout le ciel. La marquise oublia le poison ; c'était la foudre qui devait venger Casilda et prouver une fois de plus que la tradition de famille ne mentait pas. Carmen, ne pouvant plus rester seule, appela ses femmes. Personne ne vint ; elle se leva pour les aller trouver ; mais un serpent de feu déchira la nue, une horrible détonation se fit entendre, le palais tout entier trembla, et les vitres de la chambre de la marquise se brisèrent avec un sinistre cliquetis.

Elle tomba à genoux en s'écriant :

— Epargnez-moi, mon Dieu ! Je sauverai Casilda....

VII.

Pendant que la terreur arrachait cette promesse à la marquise, Casilda dormait paisiblement sous le toit d'une misérable auberge. Elle n'avait trouvé d'autre lit qu'une peau d'ours étendue sur la terre ; mais la fatigue de cette première marche lui avait fait promptement trouver le repos, et la joie d'avoir enfin commencé son voyage, l'espérance qui rayonnait au loin devant elle, berçaient son sommeil de rêves délicieux.

Elle devait se remettre en route dès les premières clartés du matin ; mais à dix heures la pluie tombait encore avec une telle violence, qu'il était impossible de songer à partir. Malgré toute son impatience, Casilda le reconnut ; et pour trouver le temps moins long, elle continua, tout éveillée, de rêver à sa mère. Antonio allait de la porte à la fenêtre, en maugréant contre ce temps affreux, tandis que l'écuyer Pedro regardait philosophiquement la campagne, en se disant que les chemins allaient devenir impraticables.

Vers le soir, la pluie cessa ; le soleil reparut, et le signal du départ fut donné. Casilda montait déjà sur sa mule, quand un cheval lancé au galop s'engagea dans le sentier qui conduisait à la venta. Dans le hardi cavalier qui le conduisait, Casilda reconnut, avec autant de surprise que de joie, la marquise d'Assuna.

— Vous ici, madame ! s'écria la jeune fille.

— Oui, moi, répondit Carmen. J'accours afin de t'empêcher d'aller plus loin. Tu vas retourner au couvent de Vegas.

— Oh ! madame, que vous ai-je donc fait ? demanda Casilda.

— Rien, mon enfant. Je ne t'adresse aucun reproche.

— Si je ne vous ai point offensée, pourquoi voulez-vous m'enlever l'espoir que vous m'avez donné ? J'ai aimé le couvent de Vegas ; si je l'ai quitté, c'est parce que ma mère Lorenza m'en a donné l'ordre ; mais je sens que maintenant je n'y pourrais plus vivre.

— Que dis-tu donc ? C'est pour n'avoir pas à me reprocher ta mort que je veux t'empêcher de continuer ton voyage.

— Eh bien ! madame, que je vive ou que je meure, votre conscience sera désormais en repos, puisque je refuse de suivre vos conseils. Oh ! je vous

en supplie, ne prenez pas ce refus en mauvaise part. J'apprécie comme je le dois la démarche que vous faites pour moi ; mais il faut que mon voyage s'achève.

— Et si tu ne devais pas retrouver ta mère ?

— Je la retrouverai, madame, je le sens, j'en suis sûre.

— Ainsi tu ne veux pas me suivre ? demanda la marquise.

— Je ne le puis, madame. Pardonnez-moi !

— Va donc, et n'oublie pas que j'ai tout fait pour t'y décider.

La marquise mentait à Casilda et se mentait à elle-même. Elle n'avait qu'à dire à la jeune fille : « Viens avec moi, Blanche ; le duc d'Assuna est prêt à te recevoir. » Et Blanche, trop heureuse de lui obéir, eût été se jeter aux pieds de son aïeul, afin de pouvoir ensuite porter à sa mère la bonne nouvelle du pardon.

Carmen et Casilda regagnèrent ensemble la grande route, puis elles se séparèrent, la marquise pour regagner Tolède et la jeune fille pour continuer à courir vers la chère image qui lui tendait les bras.

La petite caravane avançait lentement La chaleur étant excessive, il était impossible de marcher pendant les heures brûlantes du soleil, et Pedro s'opposait absolument à ce qu'on allât à l'aventure, lorsque la nuit était sombre. Antonio le raillait et voulait poursuivre sa route ; mais Casilda, à qui le vieil écuyer inspirait toute confiance, tandis qu'elle éprouvait pour Antonio un éloignement instinctif, faisait taire son impatience et mettait d'accord ses deux conducteurs, en disant qu'elle avait besoin de repos.

Cependant, comme nos voyageurs n'avaient encore rencontré que de petits corps de troupes se dirigeant vers le sud, pour aller renforcer l'armée d'Isabelle devant Grenade, quelques marchands réunis en caravanes, quelques gitanos, qui paraissaient plutôt les craindre que les menacer, Casilda se rassura peu à peu, et finit par se persuader que les dangers dont lui avait parlé la marquise n'existaient que dans l'imagination des romanciers.

A quelque distance de la Sierra Morena, la jeune fille eut à se prononcer sur la route qu'elle voulait suivre. L'avis de Pedro était de longer le pied des montagnes jusqu'à ce qu'on pût trouver un passage facile et sûr. Il disait qu'on rencontrerait ce passage en appuyant un peu à l'est, qu'il avait plusieurs fois traversé la Sierra de ce côté, en accompagnant le duc dans ses expéditions contre les Maures, et qu'il n'avait jamais été inquiété.

Antonio prétendait qu'en se dirigeant vers le sud-ouest, on éviterait un long détour. Pedro soutenait le contraire. Il avouait que la distance était un peu moins longue ; mais il ajoutait que les chemins seraient si difficiles, qu'on perdrait assurément plus de temps qu'on n'en gagnerait, Antonio répondit qu'on trouverait sans doute d'âpres sentiers, mais qu'on aurait de l'ombre, et que, n'ayant pas le soleil sur la tête ni la route poussiéreuse sous les pieds, on avancerait avec moins de fatigue.

Cette considération décida Casilda à suivre le conseil du jeune cavalier. Elle n'était pas fâchée d'ailleurs de pouvoir, sans perdre un seul jour, traverser ce pays dont le señor Escavilla vantait l'aspect grandiose et les détails pittoresques. Juana, la camériste, se rangea donc vainement à l'avis de Pedro ; le chemin le plus direct fut adopté.

Casilda s'en applaudit d'abord. Les sites les plus sauvages et les plus gracieux s'offraient tour à tour à ses yeux : ici des hauteurs couronnées d'arbres séculaires, là des roches nues, jetées les unes sur les autres, dans quelque convulsion de la nature, des ravins profonds, des torrents, des abîmes, et, pour embellir tout cela, des plantes inconnues, des fleurs magnifiques, des oiseaux de toutes sortes, des troupeaux d'isards, qui fuyaient effrayés par les clochettes des mules et par la voix des cavaliers.

Cependant, à mesure qu'on s'enfonçait dans les montagnes, le pays devenait plus âpre et plus désert. On n'y trouvait que de loin en loin quelques pauvres cabanes ; souvent même la journée s'achevait sans qu'on pût trouver d'autre asile qu'une hutte isolée, ouverte à tous les vents et sans défense contre les larrons.

Casilda ne se sentait pas trop rassurée, Juana ne cachait plus ses terreurs, et Pedro, sans vouloir éveiller les craintes des deux femmes, laissait percer à chaque instant les inquiétudes dont il était assiégé.

Antonio seul n'avait rien perdu de sa belle humeur. Il riait, il chantait, il contait des histoires à ses compagnons de voyage, et il paraissait choisir de préférence les récits qui devaient encore ajouter à leur frayeur.

Le voyage avait cessé d'être agréable. Les chemins étaient rudes, les provisions manquaient, et il était impossible de s'en procurer de nouvelles. Casilda continuait à faire bonne contenance ; mais elle se repentait vivement de n'avoir pas écouté Pedro. Cependant, comme Antonio supportait sans se plaindre les mêmes privations que les autres, et qu'il promettait que bientôt on découvrirait une campagne fertile, où l'on se retrouverait au milieu des humains, Casilda ne lui adressait aucun reproche.

Un soir, nos voyageurs, harassés de fatigue et mourant de faim, se disposaient à passer la nuit à la belle étoile, quand Juana crut apercevoir une lumière qui scintillait à travers les arbres. Elle la montra à la jeune fille et à Pedro, qui offrit aussitôt d'aller s'assurer de ce que c'était.

— Reposez-vous, señor écuyer, dit Antonio, c'est à moi de faire cette course, puisque c'est moi qui suis la cause de tous les ennuis qui nous arrivent.

— Restez, Pedro, ajouta Casilda, qui se sentait plus sûre sous sa garde que sous celle du seigneur Escavilla.

L'absence d'Antonio dura plus d'une heure, et ses compagnons commençaient à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'ils l'entendirent leur crier de loin :

— Bonne nouvelle ! Bonne nouvelle !

— Soyez donc le bienvenu, lui dit Casilda, et apprenez-nous vite quelle est cette bonne nouvelle que vous nous apportez.

— Madame, reprit Antonio, la lumière que j'ai été reconnaître est celle d'une hôtellerie comme nous n'en avons pas rencontré depuis longtemps. J'ai trouvé la table mise, un chevreau tout entier rôti devant un grand feu, et une demi-douzaine de chasseurs, moins affamés que nous ; car ils ont consenti de bonne grâce à nous céder une part de leur souper,

— Il y a donc loin d'ici à cette hôtellerie ? demanda la jeune fille.

— Non, señorita ; mais il m'a fallu parlementer avec les voyageurs, puis avec l'hôtesse, qui n'avait pas, disait-elle, assez de place pour nous recevoir. Maintenant que tout est arrangé, il ne me reste plus qu'à vous montrer le chemin.

Casilda remonta sur sa mule, Juana et Pedro en firent autant ; la perspective d'un bon feu et d'un souper confortable leur avait rendu le courage.

— Comment se fait-il, demanda cependant l'écuyer, qu'on trouve au milieu de ces montagnes une pareille hôtellerie ?

— Réjouissez-vous, mon vieux camarade, répondit Antonio ; demain nous descendrons dans la plaine, et notre voyage ne sera plus qu'une véritable partie de plaisir.

— Où sommes-nous donc ? reprit Casilda, hésitant à croire que la région montagneuse fût si près d'être franchie.

— Nous ne sommes plus qu'à trois heures de marche de la petite ville d'Occismo, située sur le dernier versant de la Sierra Morena.

— Encore un jour peut-être, et nous serons sauvés, s'écria la camériste.

— Vous avez donc eu grand peur de ne pas sortir de ce pays, Juana ?

— J'en ai peur encore, señor Antonio, et je ne vous pardonnerai de nous y avoir amenés que quand nous en serons dehors.

— Puis-je espérer que la senora daignera me pardonner aussi ? demanda Antonio en s'adressant à Casilda.

— Moi, répondit la jeune fille, j'y suis venue parce que je l'ai bien voulu ; mais je me suis promis d'être plus prudente à l'avenir.

L'hôtellerie, masquée par un monticule boisé, se montra tout à coup à vingt pas des voyageurs. C'était un bâtiment d'honnête apparence, dont les volets ouverts laissaient sans obstacle pénétrer le regard dans tous les coins d'une vaste salle éclairée par la lumière d'une torche, posée sur la table et par la flamme du foyer.

A cette époque, le verre était si cher, que toutes les fenêtres des palais n'en étaient pas garnies, et que pour avoir de l'air et du jour, il fallait ouvrir les volets. En hiver, on remplaçait les vitres par du papier huilé ; et si l'on ne voulait pas souffrir du froid, on était obligé de se contenter de cette insuffisante clarté.

Une vieille femme était assise près du feu, surveillant la cuisson du chevreau ; des six chasseurs, trois dormaient, accoudés à la table, tandis que les autres causaient en se chauffant. Casilda vit tout cela d'un coup d'œil, et, remettant sa mule aux soins de Pedro, elle entra, suivie de Juana et d'Antonio.

Celui-ci alla droit à l'hôtesse et lui dit :

— Voici la senora Casilda, dont je suis le fidèle serviteur. Elle a faim et froid, je la recommande à vos bons soins. La vieille le regarda en face et ne répondit pas.

— Est-ce donc ainsi qu'on reçoit la pratique dans cette posada ? demanda l'un des dormeurs, qui avait relevé la tête en entendant la porte crier sur ses gonds.

— On voit bien qu'il n'y en a pas d'autre, lui répondit un de ses compagnons.

— La mère Barbara ne craint pas de perdre sa clientèle, ajouta un troisième.

— Non, dit la vieille entre ses dents, il y en aura toujours trop.

— Ne faites pas attention à ses discours, reprit le chasseur qui avait parlé le premier. La pauvre femme n'a pas toute sa raison. Asseyez-vous et

chauffez-vous, senora ; la nuit est fraîche en diable, et vous auriez certainement gagné la fièvre, si vous aviez été obligée de coucher dehors.

En même temps, l'obligeant inconnu avançait un siège à Casilda et la débarrassait d'une légère valise qu'elle tenait à la main.

— Quand vous aurez chaud, senora, ajouta-t-il, nous nous mettrons à table.

Casilda étendit devant la flamme ses mains glacées et se rapprocha de l'hôtesse, pour que Juana pût avoir une place au foyer.

— Demeurez-vous donc ici toute seule ? lui demanda-t-elle,

— Oui, répondit la vieille ; et quand j'y suis seule, je ne m'en plains pas.

— A ton âge, ma pauvre Barbara, on n'aime plus que la solitude, reprit le voyageur.

— J'étais jeune et belle comme la senora, quand je suis entrée ici, dit la vieille. Il aurait mieux valu pour moi coucher à la belle étoile, au risque de gagner la fièvre. Est-ce vrai, Benavarro ?

— C'est vrai, répondit l'homme. Un soir, ajouta-t-il, en voyant que Casilda le regardait, Barbara est arrivée à la posada pour y passer la nuit. Elle y est restée comme servante ; et l'hôtesse étant morte peu de temps après, elle a épousé le maître de la maison, qui l'a rendue très malheureuse.

— Si malheureuse, que personne sur la terre n'a pu avoir une existence comme la mienne.

— Quand nous aurons soupe, tu raconteras ton histoire à la senora, si elle est curieuse de l'entendre, dit Benavarro.

— Bah ! reprit l'hôtesse, l'expérience des vieux ne sert à personne ; et quand ils parlent de leurs malheurs, on les accuse presque toujours de les avoir mérités.

— Donc tu aimes mieux te taire, Barbara. Je t'assure que tu fais bien.

— Je le sais, répondit la vieille.

— Je n'ai plus froid, senor, dit Casilda en se levant, et je n'ai que trop retardé votre repas.

— A table, mes amis ! cria Benavarro, en frappant sur l'épaule des dormeurs.

Pendant que chacun prenait place, la vieille, en donnant un dernier coup d'œil au couvert, glissa ces trois mots dans l'oreille de la jeune fille :

— Ne buvez pas. Puis, s'apercevant que Benavarro la regardait, elle reprit à demi voix :

— Le rô est cuit à point, senora : je souhaite que vous le trouviez bon.

— Vous voyez, senora, dit Benavarro, que Barbara, notre hôtesse, est plus polie qu'elle ne veut le paraître. On aurait grand tort de se laisser effrayer par son accueil peu aimable, surtout lorsqu'on voit fumer à la broche un chevreau gras et dodu comme celui-ci. Permettez que je vous serve, senora.

— Volontiers, répondit Casilda en souriant. L'air des montagnes donne de l'appétit.

Tout ce que Casilda avait entendu depuis son entrée dans la posada la lui rendait un peu suspecte, et la recommandation de Barbara n'était pas faite pour dissiper ses inquiétudes ; mais elle comprenait que s'il y avait du danger, elle l'aggraverait en paraissant le redouter.

Benavarro lui offrit du vin ; elle le refusa, en disant qu'elle n'en buvait jamais : ce qui, étant la vérité, fut confirmé par Antonio et par l'écuyer. La vieille lui apporta une cruche pleine, en lui disant :

— Goûtez l'eau de notre source, senora. Il n'y en a pas de pareille dans toute la montagne.

— Ma foi ! s'écria Pedro, si bonne qu'elle soit, j'ai peine à croire qu'elle vaille le demi-quart de ton vin, ma pauvre vieille.

— Mon vin est peut-être encore plus vieux que moi, répondit Barbara.

— Le vin prend de la valeur avec les années, reprit Pedro ; ce n'est pas tout à fait comme les femmes.

— Buvez donc, l'ami ! reprit l'hôtesse. Grand bien vous fasse !

Pedro ne se fit pas répéter l'invitation. Il n'aimait pas l'eau, et il s'était trop abreuvé depuis quelques jours aux ruisseaux de la montagne pour résister aux séductions de ce vin qui prenait dans son verre les reflets de la topaze et du rubis. Antonio, placé près de lui, buvait au même flacon, et les autres voyageurs les excitaient à faire honneur à la cave de Barbara.

Tous s'animèrent promptement, et les gais propos commençant à circuler, Casilda demanda qu'on la conduisît à sa chambre. L'hôtesse prit un flambeau, gravit péniblement l'escalier et ouvrit la porte sans entrer, parce que Benavarro l'appelait. Mais en remettant le chandelier aux mains de la jeune fille, elle y joignit un papier que Casilda s'empressa de déplier, lorsqu'elle se vit seule avec Juana.

C'était un feuillet détaché d'un livre tout neuf, qui devait être rare et précieux ; car l'imprimerie, nouvellement introduite en Espagne, ne pouvait encore livrer à bon marché ses merveilleux produits. Casilda lut à voix basse des détails assez insignifiants sur la situation et l'ameublement d'une

hôtellerie placée au milieu d'une vaste forêt ; mais sa vue se troubla et le papier faillit lui échapper, lorsqu'elle arriva au paragraphe suivant, qu'une croix tracée avec du sang recommandait à son attention :

« La posada n'était qu'une caverne de voleurs. Ils y apportaient leur butin et venaient s'y guérir, lorsqu'ils avaient été blessés. L'hôtesse était leur prisonnière ; mais elle n'avait jamais voulu être leur complice. Un jour qu'elle était seule à la posada et qu'elle songeait avec douleur aux méfaits des brigands dont elle était la servante, elle résolut d'arracher de leurs griffes la première jeune fille qui s'arrêterait à la posada. A cette fin, l'hôtesse eut la patience de scier un des barreaux de la fenêtre, comme elle avait entendu dire que cela se pratiquait lorsqu'on voulait s'échapper d'une prison, et elle cacha sous le lit de la plus belle chambre une échelle de corde, assez longue pour qu'en l'attachant à ce qui restait dudit barreau, la pauvre fille pût toucher la terre. »

Casilda relut le feuillet d'un bout à l'autre, pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée et pour se calmer un peu, avant de confier à Juana ce qu'elle venait, d'apprendre. Juana avait au moins trente ans ; c'était une honnête fille, très dévouée à la marquise et par conséquent à Casilda, que sa maîtresse lui avait recommandée ; mais elle s'effrayait de rien, et elle allait assurément jeter les hauts cris, lorsqu'elle saurait qu'elle était dans un repaire de bandits.

— Juana, dit Casilda, en l'appelant tout bas, viens ici, et ne fais pas de bruit, si ce que je vais te dire te surprend.

Juana ne répondit pas ; Casilda éleva quelque peu la voix ; la camériste ne bougea point. Elle s'était mise à genoux pour faire sa prière du soir, et elle dormait profondément, la moitié du corps appuyée sur le lit.

— Réveille-toi, Juana, dit la jeune fille en la secouant, il faut que je te parle. Juana, ajouta-t-elle, si tu ne te réveilles pas, les voleurs vont entrer ici et nous tueront.

La camériste restant immobile, malgré cette menace, Casilda se souvint qu'elle avait bu du vin, et, ne doutant pas qu'on n'y eût mêlé quelque narcotique, elle désespéra d'arracher sa suivante à ce sommeil de plomb.

Qu'on se figure, s'il est possible, la situation de la pauvre enfant, toute seule au milieu des brigands, dont elle entendait monter jusqu'à elle les cris et les éclats de rire. Elle ne pouvait compter sur Pedro, qui avait copieusement fêté les flacons de l'hôtesse, et quelque chose l'avertissait de ne pas se fier à Antonio, qui d'ailleurs ne s'était guère plus ménagé que son

compagnon. Elle ne distinguait leurs voix qu'à de rares intervalles, au milieu du choc des verres et des bruyantes plaisanteries, et elle supposait avec raison que leur cerveau commençait à s'appesantir.

D'un autre côté, elle se demandait si Barbara n'était point atteinte d'un peu de folie, si cette page détachée d'un volume d'aventures n'était pas tombée par hasard entre les mains de la vieille, et si les craintes que cette lecture lui avait inspirées n'étaient pas dénuées de tout fondement.

Pour s'en assurer, elle souleva le léger matelas de mousse qui formait son lit, et elle découvrit une corde solide, garnie de nœuds dans les trois quarts de sa longueur.

Elle s'approcha de la fenêtre, toucha le barreau du milieu, et le sentit remuer sous ce léger effort. Elle en fut consternée, car elle ne pouvait plus douter de son malheur. Une soudaine clarté se faisant dans son esprit, elle se dit que le livre apporté à la posada par quelque bandit plus lettré que les autres, ou laissé là par quelque voyageur qui y avait trouvé la mort, était tombé entre les mains de Barbara, et qu'en le lisant, la vieille avait résolu de faire ce qu'avait fait l'hôtesse dont parlait ce récit. Une chose pourtant l'étonnait, c'était que cette femme sût lire ; car un très petit nombre de personnes possédaient ce talent ; mais elle se rappela que Barbara avait dit à Benavarro : J'étais jeune et belle comme la senora, quand je suis entrée ici. Et elle pensa que cette prisonnière des bandits pouvait appartenir à quelque noble et riche famille, qui avait pris soin de son instruction.

Elle frissonna de tous ses membres à l'idée que le sort de Barbara serait le sien, si elle n'avait pas le courage de s'y soustraire par la fuite. Mais ce n'était pas dans le couvent où s'était passée son enfance qu'elle avait pu apprendre à se servir d'une échelle de corde, surtout aussi grossièrement façonnée que celle-là. Elle ne s'était même jamais livrée, comme beaucoup de ses compagnes, aux jeux qui demandent de la force et de la hardiesse. Ceux qu'elle recherchait étaient paisibles comme son caractère ; les autres eussent été pour elle une fatigue plutôt qu'une distraction.

Toutefois son âme était plus fortement trempée que son corps ; elle l'avait prouvé en s'obstinant à entreprendre un long et dangereux voyage, puis en supportant sans la moindre plainte les rudes marches, les privations et les frayeurs qu'elle avait éprouvées dans la montagne. Mais qu'il y avait loin de ces vagues frayeurs à l'épouvante dans laquelle la plongeait sa terrible situation !

Elle examinait la corde à nœuds ; il lui paraissait plus facile de se précipiter par la fenêtre que d'essayer de descendre en s'aidant de pareils échelons. Puis, il fallait fuir en abandonnant Juana, et Gasilda ne pouvait s'y résoudre.

— J'attendrai, dit-elle. Si Juana se réveille, nous aviserons à ce qu'il faudra faire.

Mais le sommeil de la camériste devenait de plus en plus profond, et sans doute Antonio et Pedro s'étaient endormis ; car la jeune fille n'entendait plus que des voix inconnues. Ces voix n'avaient plus de joyeux éclats ; on discutait plutôt qu'on ne riait, et Gasilda eut beau coller son oreille à la porte, elle ne put savoir si elle était l'objet de la conversation.

— Puisque le barreau est scié, pensa-t-elle, j'aurai toujours un moyen de leur échapper.

Elle l'enleva, le posa doucement à terre, et, voyant que l'espace libre était assez large pour qu'elle pût s'élancer facilement au dehors /elle se sentit un peu plus tranquille.

Elle approcha un escabeau de la fenêtre et s'assit en pleurant ; car elle songeait à sa vie si courte, dont le terme était arrivé. Elle revoyait les religieuses qui l'avaient tendrement élevée, ses compagnes qui sans doute ne l'avaient pas encore oubliée, puis ce vieillard malade qui paraissait si noble, si bon, et qui cependant n'avait pas voulu la reconnaître. Elle se retrouvait sous les ombrages du couvent, puis derrière la grille du chœur, à la place qu'elle occupait quand la marquise, frappée de la beauté de sa voix, avait formé le projet de l'emmener. Après le couvent, venaient le palais d'Assuna, ses magnifiques jardins, le kiosque, le banc de pierre, le ruisseau, et le grand mélèze dans les branches duquel chantaient les oiseaux.

Puis ces souvenirs doux et chers s'effacèrent tous devant l'image de sa mère, qui l'attendait, qui l'appelait peut-être et qu'elle ne verrait jamais.

Elle versait d'abondantes larmes ; mais le désir de retrouver cette mère, qu'elle chérissait sans la connaître, ranima soudain son courage.

— Il ne s'agit pas de pleurer, dit-elle en ramassant la corde qu'elle avait laissée tomber. Je me tuerai peut-être en essayant de me sauver ; mais je préfère la mort au malheur de tomber entre les mains de ces brigands.

L'extrémité de la corde, repliée et solidement attachée, était destinée à faire un nœud coulant. Blanche fit glisser toute la longueur dans cet œillet, et le passa sous l'énorme traverse de fer qui soutenait les barreaux. L'échelle était assez forte pour supporter un fardeau plus lourd que la jeune

filles ; la difficulté était de pouvoir s'en servir ; mais Blanche ne s'en occupait plus.

Elle essaya une dernière fois de réveiller Juana. La camériste, maintenant étendue sur le plancher, ne fit aucun mouvement. Casilda réunit toutes ses forces pour la traîner près de la fenêtre, dans l'espoir que l'air vif de la nuit dissiperait l'influence du narcotique ; tout fut inutile.

Blanche n'était cependant pas encore décidée à fuir sans sa compagne ; mais, en entendant les marches de l'escalier crier sous des pas pesants, elle s'élança sur l'escabeau, et, se cramponnant des deux mains à la corde flottante, elle gagna la terre sans accident.

Malgré la terreur qui la pressait de se cacher, elle jeta les yeux vers la fenêtre, et ne la vit point éclairée.

— Ils ne sont pas entrés, dit-elle. S'ils tardaient à s'apercevoir de ma fuite, je pourrais leur échapper ; mais, au milieu des ténèbres et de la solitude, je ne sais de quel côté diriger mes pas.

Elle s'aperçut alors qu'au lieu de se retrouver dans la forêt, elle était dans une espèce de cour, fermée de trois côtés par des bâtiments et de l'autre par un mur à hauteur d'appui. Les bâtiments étaient des écuries. Casilda crut reconnaître celle où Pedro avait conduit les mules ; et comme elle avait remarqué que cette écurie s'ouvrait sur le bois, elle voulut la traverser. Mais à peine eut-elle poussé la porte, que des ronflements sonores la firent reculer.

— Si c'était Pedro, se dit-elle cependant, et si je pouvais le réveiller, il essaierait de sauver cette pauvre Juana.

Cette pensée lui rendit quelque hardiesse ; elle avança sans bruit sur l'épaisse litière ; mais elle heurta sans la voir une mince échelle dont le bout alla tomber sur les pieds de l'un des dormeurs.

— Qui va là ? cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Qu'y a-t-il ? dirent en même temps deux autres voix, tout aussi inconnues à la jeune fille.

— Je n'en sais rien, répondit le premier ; mais un coup de bâton vient de me réveiller.

— Un coup de bâton.... Tu rêves, Benaja, à moins que ce ne soit le capitaine qui ait la fantaisie de t'appeler de cette façon.

— Bah ! reprit l'autre, Benaja a le cauchemar. C'est un poltron.

— Tu me payeras celle-là, Battista.

— Que je sois pendu si les alguazils et la Sainte-Hermandad ne te font pas perdre la tête, ajouta Battista.

— C'est le sort qui t'attend, camarade.

— Cela se peut ; mais avant que ta prophétie se réalise, laisse moi dormir.

— Ce n'est pas un bâton qui m'a frappé, reprit Benaja, c'est le montant de la petite échelle qui était placée près du râtelier.

— C'est une des mules de la senora qui l'aura fait tomber. Voilà bien du bruit pour peu de chose. Une autre fois, à moins que tu n'aies les jambes cassées, tâche de ne pas réveiller les voisins.

— Dis donc, Battista, est-ce que le capitaine aurait le cœur de faire périr cette jeune senora ?

— Mêle-toi, de tes affaires, Benaja. C'est un conseil d'ami que je te donne, et que tu feras bien de suivre, si tu tiens à ta peau.

— Parole d'honneur, ce serait dommage. Si j'étais le roi de la montagne, je me contenterais de dépouiller la senora. Je ne la tuerais pas.

— Moi, dit Battista, je la prendrais pour remplacer Barbara, qui se fait vieille et qui devient grognon.

— Elle n'a pas peur du capitaine, celle-là.

— C'est-à-dire que le capitaine l'a ménagée longtemps, parce qu'elle lui a sauvé deux fois la vie ; mais il commence à avoir assez des boutades de la vieille. Qu'elle prenne garde ! Bonsoir, Benaja, bonne nuit....

Blanche écoutait, immobile et tremblante. Elle s'était adossée au poteau le long duquel était d'abord placée l'échelle ; mais elle n'avait pas tardé à se repentir d'avoir choisi cette retraite ; car un rayon de la lune, glissant à travers une étroite lucarne, s'avancait vers elle, éclairant déjà le bas de sa robe. Elle n'osait faire un mouvement, de peur d'attirer l'attention, et elle voyait approcher le moment où cette lumière trahirait sa présence, lorsqu'un nuage noir passant devant l'astre indiscret vint replonger dans l'obscurité les mules, les brigands et la senora.

Casilda attendit encore un instant, puis, n'entendant plus rien, elle reprit le chemin qu'elle avait suivi et regagna la porte de la cour. Elle se dirigea vers le petit mur. Elle se réjouit en voyant qu'il était peu élevé, et d'ailleurs en si mauvais état, qu'il offrait de nombreuses cavités où l'on pouvait appuyer les pieds. Elle grimpa donc lestement ; mais quelques pierres détachées par son poids roulèrent les unes sur les autres, et des aboiements formidables retentirent aussitôt.

La jeune fille s'élança de l'autre côté du mur, et, croyant avoir derrière elle le chien furieux, elle prit sa course à travers les grands arbres. Il n'était pas trop tôt. Les trois brigands, à peine rendormis, s'étaient levés aux premiers aboiements de leur fidèle gardien, et ils exploraient minutieusement la cour et les écuries.

Benaja, qui ne se sentait qu'à demi rassuré, courut détacher le dogue, afin que sa dent fît justice des intrus. Le chien fit le tour de la cour en flairant et en jappant ; puis il revint près du mur, au-dessus duquel il voulut sauter.

— Tout beau ! dit Benaja, en le l'amenant vers sa chaîne. Vous êtes ici pour empêcher qu'on n'y entre, mon ami Stello, mais vous ne devez pas inquiéter les passants. Il y a ce soir assez de voyageurs à l'hôtellerie.

— Dites donc, vous autres, cria Battista, qui s'était approché du corps de logis, venez voir ceci. Benaja et son camarade accoururent.

— Une corde à nœuds ! dirent-ils. Quelqu'un est entré dans la posada.

— À moins que quelqu'un n'en soit sorti, dit Battista.

— On peut s'en assurer, reprit Benaja, en mettant son poignard entre ses dents et en commençant à monter ; car il ne méritait pas l'épithète que Battista lui avait donnée.

Personne n'était meilleur que lui pour un coup de main, et sa place était toujours au plus fort du danger. Il eût fait un excellent, soldat ; mais il n'était qu'un médiocre voleur, parce que son cœur n'était pas encore fermé à toute pitié et qu'il ne pouvait s'habituer à l'idée d'une longue prison ou d'une mort ignominieuse. Attaqué par les bandits dont Benavarro était le chef, il était devenu leur compagnon, pour n'être pas leur victime. Il désirait les quitter ; mais, quoique l'occasion s'en fût présentée plusieurs fois, il n'en avait pas profité, dans la crainte de retomber un jour entre leurs mains et d'avoir trop à souffrir de leur vengeance.

Il fit en quelques secondes le tour de la chambre, et, reparaissant à la fenêtre :

— Chut ! dit-il, tout le monde dort. Les poulettes avaient fait leurs préparatifs d'évasion ; mais le sommeil est venu trop tôt. Faites-moi la courte échelle, mes petits, et j'enlèverai ce bout de ruban.

La corde coupée tomba à terre.

— Je leur rends service, reprit Benaja, en la montrant à ses compagnons. Elles y auraient laissé toute la peau de leurs petites mains.

— Il faut porter cela au capitaine, dit Battista.

— Vas-y, si tu veux. Quant à moi, ce diable d'homme me fait peur, et je sais qu'à réveiller les gens on ne gagne que des injures.

— Le capitaine ne dort pas. Je vais le trouver, et je lui dirai que c'est toi ; Benaja, qui t'es emparé de ce joujou.

— Gardes-en l'honneur, Battista, je n'y tiens pas. D'ailleurs, si je l'ai pris, c'est toi qui l'as découvert.

Battista ne songeait guère à laisser à son camarade la gloire d'avoir empêché l'évasion des prisonnières. Il brigua la place de lieutenant, vacante depuis qu'à la suite d'une violente altercation, Benavarro avait tué son second d'un coup de stylet. Un pareil sort ne l'effrayait pas ; car il était adroit, souple et flatteur.

— Capitaine, dit-il en entrant dans la salle où l'on avait soupe, où pensez-vous que j'aie trouvé ce collier ?

— Joli collier, dit le capitaine, que sa capture avait mis en belle humeur ; mais les perles en sont trop grosses. Où l'as-tu trouvé ?

— A la fenêtre de la chambre rouge, dont un des barreaux a été enlevé.

— Mort et sang ! s'écria Benavarro. Où sont mes prisonnières ?

— Rassurez-vous, capitaine ; elles dorment du sommeil de l'innocence.

— Malheur à toi, si tu mens ! reprit le roi de la montagne, en saisissant un flambeau et gravissant quatre à quatre les marches de l'escalier.

— Partie ! cria-t-il en blasphémant. Misérable ! tu l'as aidée dans sa fuite ; et pour que je ne te soupçonne pas, tu viens m'apporter cette échelle. Aux fers le traître !

Deux des brigands s'approchèrent sur un signe du capitaine ; Battista voulut se défendre ; mais il vit briller dans la main de Benavarro le stylet qui avait tué le lieutenant, et il se laissa emmener sans prononcer un mot.

Barbara, assise au coin du feu, la tête sur ses genoux, feignait de dormir ; mais elle était trop inquiète de savoir ce que faisait la jeune senora pour que le sommeil vînt la visiter. En voyant paraître Battista, porteur de la corde à nœuds, elle avait cru tout perdu. L'exclamation du capitaine la réjouit.

— Sauvée ! dit-elle tout bas.

— En route, cria le capitaine. Elle ne peut être loin. Battez la forêt et ramenez-la, morte ou vive. Il y va de votre salut à tous qu'elle ne nous échappe pas ; mais riez la tuez qu'à la dernière extrémité. Je donne ma part de prise à qui la rejoindra.

Les bandits jetèrent un coup d'œil de convoitise sur les piles d'argent alignées au bout de la table ; car, au moment où Battista était entré,

Benavarro, entouré d'une douzaine de ses pareils, se faisait rendre compte de leurs expéditions et se disposait à leur partager le butin.

Antonio et Pedro, qui avaient roulé de leur banc, gisaient par terre, sans que personne prît garde à eux.

— Tu ne vas pas avec les autres, Benavarro ? demanda Barbara.

— Non, répondit-il brusquement.

— Tu as tort.

— Je garde mes prisonniers, de peur qu'ils ne se sauvent aussi.

— Ils dorment trop bien ; ils ne bougeront pas, Tu peux t'en aller.

— Tu y tiens donc ?

— Oui, parce que les autres ne trouveront pas la colombe. Quand ils reviendront sans elle, tu te fâcheras, et tu sais que j'ai peur de ta colère.

— Je l'ai vu tantôt. Tu as fait assez bon accueil à nos voyageurs. Que cela ne t'arrive plus, Barbara. Je suis à bout de patience.

— Tu fais bien de m'en prévenir ; tu ferais encore mieux d'aller à la recherche de la senora.

— Tu crois donc que je la retrouverais ?

— Pas plus qu'eux. Vous seriez dix mille à sa poursuite, qu'elle vous échapperait encore.

— Es-tu folle, Barbara, ou prends-tu plaisir à te jouer de moi ?

— Ce serait un jeu trop dangereux. Je te dis seulement que la colombe n'a rien à craindre, parce que les anges la gardent.

— Eh bien ! les démons la disputeront aux anges.

— Lés démons seront nargués, c'est moi qui te le dis, Benavarro.

— Et moi je te dis qu'avant une heure elle sera ici.

— Cela ne se peut pas. Qui veux-tu qui l'ait sauvée, sinon les esprits célestes qui exécutent les ordres de Dieu ?

— Si tu prends Battista pour un esprit céleste....

— Battista est innocent de cette fuite ; j'en mettrais ma main au feu. Il n'a pas le cœur assez tendre pour avoir cédé aux prières de la senora, et il désire trop devenir ton lieutenant pour risquer de te déplaire,

— C'est vrai, dit Benavarro, frappé de la justesse de ce raisonnement. Il y a quelquefois de la sagesse dans ta vieille tête, Barbara.

— Puisque tu en conviens, pourquoi ne m'écoutes-tu pas, quand je te conseille d'aller chercher fortune à l'armée, plutôt que de risquer ta vie tous les jours, pour gagner quoi ? La potence.

— Tu veux que je fasse comme le capitaine Escavilla, ton défunt mari.

— Ne me parle jamais de lui. J'aurais dû mourir, plutôt que de consentir à l'épouser.

— On ne meurt qu'une fois, Barbara, et tu étais si jeune....

— Si jeune qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche.

— Je sais tout cela par cœur, ma vieille. Parlons d'autre chose. J'ai bonne envie de payer ta dot dans un couvent, pour que tu y finisses saintement tes jours.

— Il y a longtemps que je te l'aurais demandé, si je t'aimais moins.

— Aurais-tu donc tant de chagrin de me quitter ?

— J'en aurais beaucoup ; mais ce n'est pas ce qui me retient auprès de toi. C'est l'espoir de te décider un jour à renoncer à ton métier.

— Barbara, tes remontrances me lassent. Tu m'as sauvé la vie, c'est possible ; mais tu fais payer cher tes services.

— Ecoute, Benavarro, ce n'est pas seulement parce que je t'ai sauvé la vie que tu me dois de la reconnaissance ; c'est parce que je t'ai quelquefois empêché de verser le sang.

— Allons donc ! un peu plus ou un peu moins, qu'est-ce que cela ?

— Tais-toi, Benavarro, et ne me regarde pas comme tu le fais, puisque tu sais que j'ai la faiblesse de trembler devant toi. Je te parle comme si j'étais ta mère, parce que je me suis habituée à te regarder comme mon fils. Tu étais si bon, si naïf encore, quand Escavilla est parti, emmenant mon Antonio, que je t'ai adopté pour le remplacer.

— Si je l'avais oublié, il y a longtemps que tu ne radoterais plus, dit Benavarro, en sortant de la salle et en tirant violemment la porte derrière lui.

Il descendit les degrés qui conduisaient au cachot, et il en ouvrit la porte.

— Battista, dit-il, la vieille prétend que tu es innocent de l'évasion de ma prisonnière.

— La vieille a raison, capitaine, répondit Battista.

— Elle en donne pour preuve le désir que tu as de me plaire, afin de devenir mon lieutenant.

— S'il ne fallait que vous être dévoué, capitaine, je mériterais cette place mieux que personne.

— Hum ! murmura le capitaine, je ne crois guère au dévouement.

— Que faut-il que je fasse pour que vous ne doutiez plus du mien ?

— Je n'en sais rien, Battista ; mais comme je n'ai d'estime pour personne, j'aime autant que tu sois mon lieutenant qu'un autre.

— Serait-il vrai, capitaine ?

- Je n’y mets qu’une condition, c’est que tu retrouveras la fugitive.
- Quand je devrais fouiller toute la Sierra, je la retrouverai, capitaine.
- Va donc, Tu as ma parole,

VIII.

Benavarro n'était pas encore arrivé au cachot de Battista, quand l'hôtesse, restée seule avec Antonio et Pedro toujours endormis, alluma un flambeau, et, redressant sa taille courbée, se dirigea vivement vers un cabinet attenant à la grande salle. Elle prit, dans un panier, du pain, de l'eau, des fruits, et un morceau du chevreau qu'elle avait fait rôtir pour le souper des bandits ; puis, revenant vers le foyer, elle jeta sur son bras la mante de voyage dont Casilda s'était débarrassée en entrant à la posada.

Cela fait, elle éteignit sa torche et sortit par une autre porte que celle qui avait donné passage au capitaine. Elle traversa la cour d'un pied si leste, qu'il eût été difficile de reconnaître dans cette femme la pauvre vieille Barbara. Pourtant Stello ne s'y méprit point ; avant même qu'elle eût parlé, il vint à sa rencontre, en battant ses flancs de sa queue et en laissant échapper de sourds grognements de joie.

— Paix ! mon beau chien, lui dit-elle. Nous allons faire un tour dans la montagne ; mais il ne faut pas qu'on le sache. Silence donc, Stello !

Le chien parut comprendre la recommandation ; car il se tut aussitôt. Pour être plus sûre encore de son obéissance, Barbara lui présenta le panier qu'elle tenait à la main. Stello accepta gaiement ce bâillon, et, levant vers sa maîtresse sa tête intelligente, il parut attendre ses ordres.

— Je ne sais où nous allons, Stello, reprit Barbara. C'est toi qui vas me conduire.

Elle mit sur le panier la mante de Casilda. Le chien la flaira deux ou trois fois, puis, déposant son fardeau, il fit plusieurs tours dans la cour, pendant que Barbara lui disait :

— Cherche, Stello ! cherche !

Stello alla vers l'écurie ; il y entra, s'arrêta près du poteau et revint sur ses pas Barbara, ignorant que la jeune fille se fût hasardée sous ce hangard, s'inquiétait de voir en défaut le flair du bon chien, et elle ne se lassait pas de répéter :

— Cherche, Stello ! cherche !

Le dogue, après avoir un peu hésité, alla droit au mur, écarte les pierres que Casilda avait fait rouler, et, se dressant à l'endroit d'où elles étaient

tombées, il sauta de l'autre côté.

Barbara prit le même chemin, rejoignit Stello, le caressa, et, pour modérer son allure, qu'elle n'eût pu suivre longtemps, elle ouvrit le panier et lui en montra l'appétissant contenu.

Sur un nouvel ordre de sa maîtresse, Stello se remit en quête, mais sans trop s'éloigner du panier dans lequel il était sûr de trouver une succulente récompense. Arrivé à mille pas environ de l'hôtellerie, il abandonna le sentier pour se jeter dans le taillis, et, après y avoir marché pendant quelques minutes, il revint apporter à Barbara, qui avait peine à s'avancer à travers les jeunes pousses, un morceau de drap noir qu'il avait trouvé au pied d'un gros buisson.

— Pauvre petite, dit Barbara, elle s'est vue poursuivie et n'a trouvé d'autre moyen de salut que de s'aventurer au plus épais du fourré. Tout beau, Stello ! Doucement ! Il ne faut pas effrayer la colombe ; car elle reprendrait son vol.

Le chemin devenait de plus en plus difficile. Des ronces entrelacées couraient d'un arbre à l'autre, formant une barrière presque infranchissable, et la pente du terrain était si rapide, que Barbara était hors d'haleine. Pour avoir passé là, il fallait que Casilda, poussée par la terreur, n'eût reculé devant aucun obstacle.

— Ici ! Stello, dit l'hôtesse en s'arrêtant essoufflée, es-tu sûr de ne pas te tromper ?

Le chien lui lécha les mains, se frotta contre le panier et voulut soulever le couvercle du bout de son museau. Barbara lui présenta de nouveau la mante ; il reprit sa course ; mais bientôt il s'arrêta près d'un gros arbre, dont il fit le tour en aboyant.

L'arbre était tout garni de plantes grimpantes ; mais d'un coup de son énorme patte, Stello déchira ce rideau mouvant, et un cri d'angoisse terrible se fit entendre. L'hôtesse arriva pour recevoir dans ses bras la pauvre Casilda, qui se croyait déjà dévorée par le dogue affamé.

— Ne crains rien, ma fille, tu es sauvée, disait Barbara en la pressant sur son sein. Le chien est à moi ; il ne te fera pas de mal.

Casilda, brisée par tant de secousses, s'était évanouie, et les consolantes paroles de sa protectrice étaient perdues. Après avoir échappé une première fois à la dent de Stello, la jeune fille avait pris au hasard un étroit sentier, sans s'inquiéter d'autre chose que de mettre le plus de distance possible entre elle et les bandits. Épuisée de fatigue, elle pouvait à peine avancer

encore, lorsqu'un coup de sifflet, suivi de cris bruyants et répétés, lui apprit qu'on la poursuivait. Elle quitta le chemin battu, et, sans cesse aiguillonnée par ces cris qui se répondaient, elle passa à travers les ronces et les épines sans même s'apercevoir qu'elle avait le visage en sang.

Au moment où le bruit qui l'effrayait semblait se rapprocher encore, ses pieds s'embarrassèrent dans une racine, et elle tomba la tête contre un arbre dont le choc devait la blesser grièvement. Par bonheur, c'était un chêne largement creusé à l'intérieur par la pluie qui s'y était infiltrée et par le temps, qui n'avait guère laissé à ce géant si vigoureux en apparence que l'écorce et l'aubier. Les plantes grimpantes qui l'entouraient tout entier et qui se perdaient dans ses branches, dissimulaient encore sa caducité, et Casilda eût passé sans la voir devant cette retraite, dont elle avait grand besoin, si sa tête n'eût porté contre la flexible enveloppe. Elle écarta le réseau sans le briser et se blottit promptement dans cet asile inespéré.

Les bandits qui la poursuivaient passèrent tout près d'elle, sans se douter que de minces jets de lierre les séparaient seuls d'une si riche capture. Elle les vit s'éloigner et les suivit des yeux, à la clarté de la lune, qui, tout à fait dégagée des nuages, semblait vouloir la désigner à ses persécuteurs.

Casilda écouta longtemps sans rien entendre. Elle pouvait donc se croire sauvée, et, malgré la souffrance qu'elle endurait, malgré les inquiétudes de toutes sortes dont elle était encore assaillie, malgré la gêne qu'elle éprouvait dans ce réduit, elle allait céder au sommeil, quand le bruit des branches froissées par Stello lui rendit toutes ses terreurs. Elle crut d'abord à l'approche d'une bête féroce, et elle ne se sentit guère plus rassurée en reconnaissant que cet animal était un chien ; car ce ne pouvait être que celui de la posada. Les bandits le suivaient assurément, et elle aimait encore mieux être dévorée par Stello que de tomber entre leurs mains.

Toutefois on ne se résigne pas facilement à subir un pareil sort, et quand la jeune fille se trouva face à face avec le dogue, qu'elle sentit sa chaude haleine et vit briller ses longues dents, elle jeta ce cri terrible qui fit accourir Barbara.

Il fallut longtemps à la charitable hôtesse pour ranimer Casilda ; elle la crut morte, et elle se reprocha de n'avoir point deviné la frayeur que causerait à la pauvre petite l'apparition de Stello. Elle gronda le chien, qui, tout honteux, se blottit auprès d'elle et se mit à lécher le pâle visage de Casilda, dont la tête reposait sur les genoux de sa maîtresse.

Barbara le laissa faire, puis, songeant à l'eau dont elle s'était pourvue, elle en imbibait les tempes de la jeune fille, et elle eut enfin la joie de voir ses soins couronnés de succès.

— Où suis-je ? dit Casilda en rouvrant les yeux.

— Sous la garde d'une amie, répondit la vieille. Ne crains plus rien, tu es en sûreté.

— C'est Barbara ! reprit Casilda avec étonnement.

— Moi-même. Les autres te cherchent pour te perdre ; mais moi, c'est pour te sauver.

— Ah ! s'écria la jeune fille en reconnaissant Stello. Encore ce chien !

— Stello est le gardien de la posada ; mais c'est moi qui le nourris. Il m'aime et il m'obéit. N'aie donc plus peur.

Casilda sourit à Stello et lui fit une caresse, qu'il rendit au centuple. Mais il s'arrêta soudain en dressant les oreilles.

— Rentre dans ta cachette, dit Barbara. Il n'y a rien à craindre ; mais la prudence est une bonne chose. Attends un peu ; la terre est dure, je vais te faire un lit.

En quelques instants, l'hôtesse ramassa plusieurs brassées d'herbes sèches, qu'elle jeta dans le creux du chêne, puis elle rajusta devant l'ouverture le rideau verdoyant, qui avait été écarté plutôt que déchiré.

— Regarde, enfant, reprit-elle, tous nos gens peuvent passer et repasser devant cet arbre sans qu'aucun s'avise de t'y chercher. Il fallait l'instinct de mon vieux Stello pour l'y découvrir.

Casilda, rassurée par cette inspection, rentra dans l'étroite chambrette, après avoir embrassé Barbara.

— Dors en paix, ma fille, dit l'hôtesse. Je ne te laisserai manquer de rien.

— Un mot encore, reprit Casilda. Qu'est devenue Juana ? Que fera-t-on de Pedro et d'Antonio ? Sont-ils condamnés à mourir, ou ne sont-ils pas déjà morts ?

— Demain je te donnerai de leurs nouvelles.

— Ma bonne Barbara, sauve-les, je t'en conjure.

— Tu n'as pas besoin de m'en prier. Si je reste avec ces bandits, ce n'est pas pour autre chose que pour leur arracher de temps en temps quelque victime.

— Que Dieu te bénisse ! dit la jeune fille, en lui tendant encore une fois la main.

Stello donnait des signes d'inquiétude de plus en plus marqués ; tout à coup il s'élança dans un sentier voisin et partit comme une flèche, du côté opposé à l'hôtellerie.

— Il reconnaît quelqu'un des nôtres, se dit Barbara. Ils sont las de leur poursuite et reviennent achever la nuit à la posada.

Au lieu de rappeler le chien, l'hôtesse le suivit de toute la vitesse de ses jambes, et elle ne le siffla que lorsqu'elle aperçut Battista.

— C'est toi, la vieille ! lui dit-il.

— Moi-même, Battista. Benavarro a tant d'envie de ravoïr sa prisonnière, que j'ai voulu la chercher aussi.

— Il faut qu'elle se soit envolée dans les airs ou enfoncée dans le sein de la terre ; car nous avons battu la forêt à plus de deux milles à la ronde et nous n'avons pas trouvé le moindre indice qui pût nous mettre sur ses traces.

— Vous pouvez vous épargner de nouvelles recherches, puisque Stello et moi nous retournons à la posada.

— Tu es mieux avisée que nous tous, Barbara. Si nous avions pensé plus tôt à lancer Stello sur la piste, nous ne serions pas rentrés sans gibier.

— Tu vois bien que si, puisque nous revenons tout seuls, Stello et moi.

— Où donc peut être passée la fugitive ?

— Crois-tu aux miracles, Battista ?

— Moi ?... Allons donc !... Je crois à ma bonne lame et à la chance du capitaine, voilà tout.

— Que ta bonne lame et la chance du capitaine te sauvent donc au jour du péril ! C'est tout ce que je puis te souhaiter.

— Grand merci, la vieille !

Trois autres bandits débouchèrent alors du taillis et se joignirent à Barbara. Ils n'étaient pas moins las et découragés que Battista. Ils rentrèrent ensemble à l'hôtellerie, où la plupart de leurs compagnons les avaient déjà précédés.

Benavarro était debout au milieu de la salle ; il interrogeait d'un coup d'œil chacun des nouveaux venus, et ceux-ci portaient silencieusement la main à leur front, pour saluer leur chef et lui annoncer que l'expédition n'avait pas réussi..

— Personne ne l'a donc vue ? demanda-t-il d'un ton farouche.

— Moi, dit Barbara, je l'ai vue, entre le ciel et la terre, enveloppée, par la protection de Dieu, d'un voile qui la dérobe aux regards des méchants.

— Avance ici, vieille folle, et dis-moi si tu connais cet homme, reprit Benavarro en désignant Antonio, dont le lourd sommeil s'était dissipé.

— Oui, répondit-elle. Cet homme est un fils de Judas ; car il t'a vendu sa maîtresse, comme Iscariote a vendu son maître.

— Je te demande si tu sais comment il se nomme.

— Que m'importe le nom d'un lâche et d'un traître ?

— Prends garde, Barbara. Tu te repentiras de ce que tu dis.

— Jamais.

— Cet homme prétend se nommer don Antonio d'Escavilla.

— Oh ! Seigneur, quel châtement ! s'écria la vieille en se tordant les mains.

— Par égard pour toi, Barbara, j'en fais mon lieutenant, reprit Benavarro.

— J'aime mieux que tu prennes Battista. Il te tuera peut-être ; mais celui-ci te trahira.

— Quelle est donc cette vieille sibylle qui prétend avoir des visions et qui veut lire dans l'avenir ? demanda Antonio.

— C'est la veuve de don Juan d'Escavilla, c'est votre mère, mon beau cavalier, répondit Benavarro.

Antonio ne s'était jamais beaucoup occupé de sa mère. Il la croyait morte depuis longtemps ; et si son cœur se fût ouvert à l'espoir de la retrouver, ce n'était pas ainsi qu'il l'eût rêvée.

— Ma mère ! Je ne le crois pas, répondit-il hardiment.

— Je puis vous affirmer le contraire, à moins que vous ne soyez pas le fils de Juan Escavilla, anobli par Henri IV, mais auparavant seigneur de la grande route et capitaine de toutes les bandes de la Sierra Morena.

— Voulez-vous voir les papiers qui établissent mon identité ?

— Veux-tu les voir, Barbara ? demanda Benavarro.

— Je n'en ai pas besoin. Juan m'a abandonnée ; celui-ci me renie. Tu vois bien que c'est son fils.

— Que ferai-je donc de lui, Barbara ?

— Ce que tu voudras ; mais laisse-le vivre, pour qu'il ait le temps de se repentir.

— Je suis un chef de voleurs, un brigand, un homme dur et cruel ; mes mains sont pleines de sang ; mais je n'ai qu'une parole. Je lui ai dit hier qu'il ferait partie de la troupe ; il est des nôtres, Barbara, et je compte te le laisser assez souvent pour que tu puisses travailler à sa conversion. Barbara ne dit rien ; mais elle essuya ses yeux pleins de larmes.

— Quant à cet ivrogne, reprit Benavarro en poussant du pied l'écuyer Pedro, tu lui administreras le breuvage d'oubli, et tout sera fini.

Antonio frissonna ; mais la vieille, sans montrer le moindre trouble, jeta sur les charbons presque éteints quelques branches de bois sec. La flamme jaillit en pétillant. Barbara prit sur la cheminée un petit vase d'argent, qu'elle plaça sur cette flamme, après y avoir mis de l'eau trois fois plein le creux de sa main, quelques feuilles de myrte, de romarin, une pincée de cendre et trois graines de grenade mûre. Elle remua le tout avec un brin d'olivier mort, en prononçant des paroles arabes. Puis, ayant versé ce mélange dans une coupe dorée, elle arracha un de ses cheveux blancs, dont elle entoura sept fois le pied de la coupe, en faisant des signes étranges.

— Qu'il boive, dit-elle. Jamais le souvenir des événements de cette nuit ne se réveillera dans son esprit. Sur l'ordre du capitaine, deux des bandits soulevèrent la tête de Pedro, lui desserrèrent les dents et lui firent avaler le breuvage, ce qui ne fut point difficile ; car il murmurait : « J'ai soif ! » Il se rendormit aussitôt ; les deux bandits l'emportèrent et le jetèrent sur le dos d'un cheval. L'un d'eux sauta en croupe, et, après avoir galopé pendant trois quarts d'heure, il se débarrassa de Pedro, en le déposant au pied d'une haute montagne qui devait, quand sa léthargie se dissiperait enfin, cacher à ses yeux étonnés l'hôtellerie, la forêt et tout le pays qu'il avait traversé.

Benavarro ne croyait guère aux merveilleuses propriétés du breuvage d'oubli, puisqu'il prenait ainsi ses précautions pour que les voyageurs qu'il avait dépouillés ne pussent retrouver la posada. Ils ne savaient pas d'ailleurs ce qu'était cette posada ; car les hôtes qu'ils y trouvaient étaient d'honnête pareil ce, et tout se passait, à l'heure du souper, de manière à ne pas inspirer le moindre soupçon. Le narcotique permettait ensuite à Benavarro et à sa bande de fouiller impunément les poches des passants trop confiants ; et lorsque ceux-ci se retrouvaient seuls au milieu de la campagne, ils se demandaient, sans pouvoir résoudre cette double question, où et comment ils avaient été dépouillés.

Mais les bandits étaient persuadés que ce breuvage préparé par les soins de Barbara, qu'ils croyaient un peu sorcière, avait les propriétés qu'elle lui attribuait, et ils voyaient sans inquiétude les voyageurs quitter l'hôtellerie, après avoir avalé le contenu de la coupe magique.

Quelques années auparavant, les choses ne se passaient pas aussi paisiblement dans ce repaire de brigands. On y assassinait sans pitié ; mais un jour que Benavarro avait été rapporté mourant, Barbara avait eu le

courage de lui dire que le sang qu'il versait criait vengeance contre lui, et qu'il ne guérirait point, s'il ne promettait d'épargner à l'avenir ceux qui tomberaient entre ses mains.

— Malheureuse ! répliqua Benavarro, si je les épargne, ils me livreront.

— Non, reprit Barbara. Je sais composer un filtre qui ôtera pour toujours à tes victimes la mémoire du mal que tu leur auras fait. J'en ai trouvé la recette dans un vieux manuscrit que le capitaine Escavilla avait rapporté ici avec des papiers et des parchemins auxquels nos gens ont mis le feu. Si tu veux en faire l'essai, tu sauras à quoi t'en tenir.

— Merci, répondit Benavarro, craignant que le filtre ne fût du poison.

Mais, lorsqu'il le vit composer, il consentit à le goûter, un jour que des murmures avaient éclaté contre lui et qu'il avait menacé de punir sévèrement les mutins. A peine eut-il vidé la coupe, que sa colère fit place à la gaieté, et que tout se passa comme s'il eût compté autant d'amis que de soldats.

Les bandits, presque tous gens grossiers et ignorants, devaient être superstitieux. Ils savaient que le capitaine ne pardonnait jamais ; donc ils ne doutèrent plus de la vertu du breuvage d'oubli. Barbara en doutait-elle plus qu'eux ? Benavarro ne le lui avait, jamais demandé ; mais il la supposait peut-être moins crédule qu'elle ne l'était réellement. Née avec de bons instincts, élevée au sein d'une honnête famille, Barbara était tombée entre les mains du capitaine Escavilla, comme Blanche de Villaflor dans celles de Benavarro ; seulement, elle n'avait trouvé personne pour la protéger et pour la sauver.

Escavilla, tout bandit qu'il était, tenait encore à régulariser sa position. Il avait présenté à Barbara une épée et un anneau de mariage, en lui disant de choisir. La jeune fille, écoutant d'abord une vertueuse indignation, s'était prononcée pour la mort ; mais, en sentant la lame aiguë pénétrer dans son sein, elle avait crié grâce, et elle avait consenti à devenir la femme du capitaine Escavilla.

Bientôt les scènes dont elle était témoin lui inspirèrent pour son mari l'éloignement le plus profond, et elle ne put se pardonner à elle-même la faiblesse qui l'avait fait reculer devant la mort. La naissance d'Antonio lui causa plus de douleur que de joie ; lorsqu'elle voulait embrasser son fils, elle le repoussait, en se rappelant que c'était aussi celui du plus célèbre bandit de la montagne.

Cette répulsion ne tint pas cependant contre les sourires et les caresses de l'enfant. Le sentiment maternel s'éveilla peu à peu dans ce pauvre cœur déshérité de toute affection, et il y prit un empire sans bornes. Barbara ne vivait plus que pour Antonio ; elle se réfugiait auprès de son berceau pour ne rien voir, ne rien entendre de ce qui se passait autour d'elle, et pour y trouver un abri contre la colère divine.

Cent fois peut-être elle avait pris l'enfant dans ses bras, pour fuir la perfide hôtellerie ; mais le souvenir du serment terrible par lequel elle s'était engagée à ne jamais la quitter l'y avait retenue. Elle y vivait sans profiter, ni pour elle ni pour son fils, d'une opulence achetée au prix du sang ; les vêtements les plus humbles, la nourriture la plus frugale lui suffisaient, et elle les gagnait en servant Escavilla, devenu son maître plutôt que son époux.

Elle s'était promis d'élever Antonio dans l'horreur du crime, et elle y travaillait sans se laisser effrayer par les menaces du capitaine ; mais un jour, en s'éveillant, elle appela vainement son fils. Escavilla, qui parlait depuis quelque temps de se rendre en Castille, pour avancer sa fortune à la faveur des guerres civiles, était parti avec ses plus hardis compagnons et il avait emmené l'enfant.

Barbara faillit mourir, et le chagrin la rendit folle pendant plus d'une année. Ce fut à l'époque de cette folie qu'elle adopta Benavarro, le fils d'un de ceux qu'Escavilla avait choisis pour l'accompagner. Benavarro, que personne n'avait aimé, s'attacha à la pauvre femme, sans cependant se laisser persuader par elle de quitter le métier qu'il avait toujours vu faire. Tout jeune encore, il était si vaillant, si hardi, si avisé, que ses camarades le chargèrent de remplacer Escavilla.

La raison ne revint pas tout d'un coup à la mère si cruellement éprouvée ; il resta même toujours un peu d'exaltation dans son esprit et quelque chose d'étrange dans ses discours. Mais, loin de lui nuire, ce qu'il y avait de bizarre en elle lui donnait un certain ascendant sur les bandits et même sur Benavarro, qui, bien supérieur à ses compagnons sous le rapport de l'intelligence, n'était pas plus qu'eux à l'abri des mystérieuses terreurs d'une conscience coupable.

Pendant une absence de seize années, Barbara n'avait point oublié son fils ; mais, en le retrouvant dans l'élégant cavalier qui accompagnait Casilda, elle n'éprouva que de l'indignation et de la douleur.

Ce cavalier, arrivé seul à la posada, avait aussitôt deviné dans quel piège il était tombé. On l'avait invité à se mettre à table, après l'avoir débarrassé de ses armes et de son manteau, dans lequel sa bourse était roulée, et Benavarro s'était acquitté de ce soin avec tant de prestesse et d'autorité, que le fils de Juan d'Escavilla n'avait pu se méprendre sur la profession qu'il exerçait.

— Seigneur, dit Antonio en le saluant, vous êtes le maître de la posada, je n'en doute pas ; mais vous vous entendez mieux, j'en répondrais, à manier l'épée ou le stylet que le couteau de cuisine.

— Quand cela serait ? répliqua Benavarro.

— Cela est, je vous en fais mon compliment. Donc vous avez trop d'esprit pour vous contenter d'une prise aussi médiocre que la mienne, quand vous en pouvez faire une magnifique.

— En effet, dit Benavarro, qui venait d'ouvrir la bourse d'Antonio, vous n'êtes pas riche, seigneur cavalier.

— Je ne suis que le serviteur d'une jeune et noble dame qui m'attend là-bas, en compagnie d'une camériste et d'un écuyer. Laissez-moi retourner vers elle, et je vous l'amènerai.

— Oui-da, mon bel ami, répondit le capitaine en souriant. Vous me croyez par trop novice. Je vous tiens, je vous garde.

— Tant pis pour vous, dit Antonio en s'asseyant à table. Je vous offre une riche capture, vous la refusez, ce n'est pas ma faute.

— Pourquoi me l'offrez-vous ?

— Parce que je suis las de servir la senora, et que, comme j'ai le goût des aventures, je suis tout prêt à m'enrôler sous vos ordres, seigneur capitaine. Je n'y mets qu'une condition, c'est que ce soir ma part de butin sera égale à la vôtre, c'est-à-dire double de celle des compagnons.

— Si tu parles sérieusement, nous pourrons nous entendre ; si tu te joues de moi, tu payeras cher la plaisanterie.

— Gardez mon or et donnez-moi un gardien, si vous craignez que je ne vous trompe.

— Va, dit Benavarro. Nous sommes trop poils pour nous mettre à table sans attendre la senora.

En même temps le capitaine faisait à Battista un signe que celui-ci comprit ; car il sortit avec Benaja et suivit Antonio d'assez loin pour ne pas éveiller les soupçons des autres voyageurs, mais d'assez près pour ne pas le perdre de vue.

Barbara, présente à cet entretien, s'était indignée de voir une âme si perverse se cacher sous des traits si doux, et elle avait senti naître dans son cœur une profonde pitié pour la pauvre fille qu'Antonio allait livrer. Depuis longtemps elle avait tout préparé pour l'évasion d'une prisonnière dont la situation lui rappellerait la sienne, et elle avait mis de côté, pour s'en servir à l'occasion, le feuillet du livre qui lui avait inspiré cette charitable idée. Quant au danger qu'elle pouvait attirer sur elle-même, en travaillant au salut de la senora, l'hôtesse s'en souciait peu ; car elle s'était habituée à regarder une mort violente comme le terme de son expiation.

Elle se sentait assez forte pour avouer à Benavarro la part qu'elle aurait prise à la fuite de Casilda, s'il ne lui était pas possible de faire autrement ; mais comme elle ignorait encore si la jeune fille était sauvée, elle se réjouit de n'être point obligée d'affronter en cet instant la colère du capitaine.

Lorsqu'elle apprit qu'Antonio était son fils, elle trouva qu'elle avait trop vécu, et son premier mouvement fut de dire à Benavarro : « Tue-moi, car je t'ai trahi. » Mais elle réfléchit aussitôt que c'était à elle de réparer le mal fait par ce misérable, dont elle avait le malheur d'être la mère, et elle se hâta d'assurer le salut de Pedro, en préparant pour lui le prétendu breuvage d'oubli.

Restait Juana, dont le sort l'inquiétait encore plus que celui de Pedro ; car depuis des années déjà Benavarro souhaitait une autre ménagère, Barbara se faisant plus vieille et plus cassée qu'elle ne l'était réellement, pour inspirer aux bandits non pas du respect, mais une certaine crainte de son mystérieux pouvoir.

Le capitaine paraissait avoir oublié la camériste ; car il donna à ses hommes l'ordre de se retirer, et il s'étendit sur son manteau, près du foyer, où il ne tarda point à s'endormir. Barbara s'assit sur l'escalier qui conduisait à la chambre rouge et elle y acheva la nuit, en songeant aux moyens de délivrer Juana.

Au point du jour, Benavarro se leva, prit ses armes et se disposa à sortir ; mais Barbara alla au-devant de lui.

— Que ferai-je de la prisonnière ? lui demanda-t-elle.

— Je te la donne, répondit-il. Ce sera ta part du butin d'hier.

— Merci, dit Barbara. Je suis contente de mon lot.

— Oh ! mais, entendons-nous, reprit le capitaine. Je te donne cette fille pour qu'elle soit ta servante et la nôtre.

— Non, répliqua la vieille en secouant la tête. Si elle est plus forte, plus leste, plus adroite que moi, ses services te seront plus agréables que les miens ; elle en sera fière, et moi, Benavarro, j'en aurai du chagrin.

— Tant pis pour toi.

— Elle voudra devenir maîtresse ; je ne céderai pas, et chaque fois que tu rentreras à la posada, tu auras des plaintes à écouter, des querelles à apaiser.

— Sois tranquille, j'y mettrai bon ordre.

— En te débarrassant de l'une de nous. Laquelle garderas-tu ?

— Ce sera toi. Qui donc préparerait le breuvage d'oubli ? dit le capitaine en souriant.

— Puisque tu as besoin de moi, laisse-moi faire ce que je voudrai de l'autre.

— Pour que tu la mettes en liberté ?

— C'est le plus sage. Si elle reste ici, je ne pourrai la surveiller d'assez près pour qu'elle ne trouve pas l'occasion de s'échapper, Je serais partie cent fois, si je l'avais voulu.

— Je ne me méfie pas de toi, Barbara.

— Mais tu aurais à te méfier de celle-ci. Quand elle connaîtra tes secrets, qui l'empêchera de les livrer ? Pendant qu'elle ne sait rien encore, fais-la porter de l'autre côté de la montagne.

— Soit ! répondit Benavarro. Puisque je te l'ai donnée, je te permets d'en disposer, à moins qu'elle ne dorme plus, car alors il serait trop tard. Notre sûreté avant tout.

Barbara monta l'escalier, bien décidée à dire que Juana dormait encore ; mais à peine l'eut-elle aperçue, qu'elle jeta un cri en appelant Benavarro.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda celui-ci.

— Elle est morte, répondit Barbara.

— Le narcotique était trop fort pour elle. Ce n'est pas ma faute, dit le capitaine. On la jettera dans le torrent, et tout sera dit.

Benaja, qui entra, suivi de ses camarades, fut chargé de la commission, et l'hôtesse accompagna le cadavre, pendant que les bandits buvaient gaiement au succès d'une nouvelle expédition.

Antonio était avec eux ; mais il demanda de n'en pas faire partie. Il avait encore la tête lourde et le cœur embarrassé.

— Tu veux rester avec ta mère, répondit Benavarro. Que ne le dis-tu franchement ? Après seize ans d'absence, on peut bien donner vingt-quatre heures à l'amour filial.

— Le capitaine a raison, dit Antonio, dès qu'il se vit seul avec Barbara. N'avez-vous rien à me dire, ma mère ?

— Rien, qu'à vous supplier, à genoux, de ne pas embrasser cet odieux métier que vous voulez choisir.

— Que puis-je donc faire ? Il faut vivre.

— Qu'à cela ne tienne ! Vous êtes riche, Antonio ; car je le suis. Antonio, transporté de joie, eût volontiers embrassé Barbara ; mais il jugea cette démonstration superflue.

— Tenez, reprit Barbara en ouvrant un coffre placé dans le fond d'une armoire dont elle avait la clef, tout cela est à moi. Prenez-le, et tâchez de vivre en honnête homme.

Dans le coffre il y avait de l'or, de l'argent, des bijoux, des pierreries. Antonio n'y laissa rien. Sa mère le regardait avec une compassion pleine de douleur.

— Aussi cupide que lâche, murmura-t-elle. C'est bien le fils de son père. Antonio, ajouta-t-elle en élevant un peu la voix, sais-tu que cet or est le prix du sang ?

— Voyez, répondit le jeune homme, il ne me salit pas les mains.

— Mon fils, reprit la vieille, si tu veux qu'il te profite, donne-le aux pauvres. C'est pour cela que je l'ai amassé.

— En ce cas, il n'a pas manqué sa destination, puisque je ne possède pas une obole.

— Si tu le gardes, poursuivit Barbara, il deviendra pour toi une source de honte et de malheur.

— Merci de tes leçons et de tes prédictions ! dit Antonio. Indique moi seulement le chemin que je dois suivre pour sortir au plus tôt de ces maudites montagnes.

— Antonio, continua l'hôtesse, pourquoi as-tu amené ici la senora Casilda ?

— Parce que j'avais hâte de m'en débarrasser, pour retourner à Tolède, où je suis attendu.

— A Tolède comme ailleurs, le remords te suivra. Rappelle-toi ce que je te dis, Antonio : celui qui commet une lâche et coupable action renonce pour toujours au bonheur.

— Il paraît que la senora s'est sauvée, donc je n'ai rien à me reprocher. Allons, Barbara, viens me montrer le bon chemin.

— Le bon chemin, mon fils, c'est celui de l'honneur. Que Dieu daigne t'y faire rentrer ! Quant aux sentiers de la montagne, je ne les connais pas.

— Il fallait donc le dire plus tôt. Je me serais épargné l'ennui de tes remontrances. Pourtant je ne les paye pas trop cher, ajouta Antonio, en soupesant le sac dans lequel il avait entassé le trésor de la vieille. Je vais faire bonne figure à Tolède avec l'héritage de ma mère. Adieu donc, Barbara !

— Adieu ! répondit l'hôtesse, sans pouvoir retenir ses larmes.

Elle s'avança jusque sur le seuil de la posada, et, quand elle vit disparaître Antonio, elle tomba sur ses genoux en s'écriant :

— Mon Dieu ! si vous m'avez pardonné, prenez pitié de lui !

Une heure plus tard, elle était encore à la même place. Brisée par ce dernier coup, la pauvre femme avait tout oublié ; mais Stello, que la faim pressait, ayant rompu sa chaîne, vint à elle et faillit la renverser.

— Allons voir Casilda, dit-elle, après avoir donné au bon chien un ample déjeuner.

Stello partit tout joyeux ; mais, comprenant cette fois que sa maîtresse voulait le suivre, il ne s'éloignait plus, ou du moins il revenait à chaque instant vers elle en faisant de folles gambades. Casilda, attentive au moindre bruit, reconnut celui qui l'avait tant effrayé la veille ; elle écarta elle-même la verdure qui la cachait et sortit de sa retraite, pour aller au-devant de Barbara.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle en remarquant sa pâleur. Ah ! je le vois, il est arrivé malheur à mes compagnons.

— Antonio et Pedro sont partis, répondit la vieille ; mais si c'est un malheur de mourir, il est arrivé malheur à Juana. Ne pleure pas, reprit-elle, en voyant l'émotion de la jeune fille. N'aurais-je pas été bien heureuse si j'étais morte, comme Juana, le lendemain de mon arrivée à la posada ? Elle s'est endormie en faisant sa prière et elle ne s'est pas réveillée ; dis toi-même si cela vaut mieux que de passer vingt années au milieu des brigands.

— Etait-ce donc le sort que le capitaine réservait à Juana ?

— Oui, répondit, la vieille. Il me l'avait donnée, pour être ma servante et celle de ses compagnons.

— Pauvre Juana ! Que Dieu ait son âme ! dit Casilda en essuyant ses yeux. Tu dis qu'Antonio et Pedro sont sortis sains et saufs de la posada ? Où pourrai-je les retrouver ?

— Si jamais tu rencontres Antonio, fuis-le comme un serpent. Il est en route pour Tolède. Quant à Pedro, je ne sais de quel côté il a dirigé ses pas.

— Comment ferai-je pour continuer seule mon voyage ? dit avec effroi la pauvre enfant. Mais, bientôt rassurée, elle ajouta :

— Le courage ne me manquera pas : je vais à la recherche de ma mère.

— Ta mère est bien heureuse, Gasilda ; mais il y en a qui sont bien à plaindre.

— As-tu perdu tes enfants, ma bonne Barbara ?

— Je n'ai jamais eu qu'un fils. Je l'ai pleuré pendant seize ans, et je ne l'ai retrouvé que pour rougir de lui.

— Est-il donc du nombre des bandits ?

— Peut-être vaut-il moins qu'eux.

— Peux-tu me dire son nom, Barbara ?

— Il faut bien que je te le dise, pour que lu te méfies de cet homme. C'est lui qui t'a livrée aux brigands de la posada. Mon fils se nomme Antonio d'Escavilla.

— Il retourne à Tolède ; il annoncera ma mort à la marquise, et personne ne songera plus à moi, dit Blanche tristement.

— Crois-tu donc que je puisse jamais t'oublier ? demanda Barbara. Écoute, enfant. Je ne suis qu'une pauvre femme incapable de te conseiller et de te défendre ; mais si tu le veux, je t'accompagnerai, pour réparer, autant que je le pourrai, le mal que t'a fait Antonio.

— N'y a-t-il donc rien qui te retienne à là posada ? demanda Blanche.

— Je n'y reste depuis longtemps que pour empêcher Benavarro de se montrer trop cruel ; mais je me dois à toi plutôt qu'à Benavarro. Quand tu seras guérie, et reposée, nous partirons.

— Nous partirons demain, répondit la jeune fille en serrant la main de Barbara.

— A demain donc ! dit la vieille. Je serai ici avant le lever du soleil.

Barbara n'attendait les bandits que le soir ; mais en approchant de l'hôtellerie, elle reconnut Benavarro, qui se promenait de long en large, les mains dans les poches de son habit, et elle l'entendit siffler un air de chasse ; ce qui était chez lui l'indice d'une colère difficilement contenue.

— Bon ! dit-elle, je cherchais à rompre avec lui, et voici qu'il y arrive de lui-même.

— D'où viens-tu ? cria le capitaine, dès qu'elle fut à portée de lui répondre.

— Tu le vois, Benavarro. Je viens de me promener dans la forêt.

— Et tu as emmené Stello, pour que les larrons pussent me dévaliser en toute sécurité ?

— Tu sais le proverbe, reprit Barbara : « Quand un voleur en vole un autre, le diable ne fait qu'en rire.

— Est-ce ainsi que tu prendrais la chose, s'écria Benavarro, si l'on m'avait réellement dépouillé ?

— Ne fais donc pas tant de bruit, puisqu'il n'est entré personne en mon absence.

— Qui sait si l'on ne m'a pas volé souvent sans que je m'en sois aperçu ?

— Voici la première fois que je quitte la posada lorsque vous n'y êtes pas.

— Et pourquoi l'as-tu quittée aujourd'hui ?

— Parce qu'il y a maintenant quelqu'un que j'aime plus que toi, Benavarro,

— Ah ! oui..., le senor Antonio d'Escavilla. Un jeune homme de belle espérance. Je t'en fais mon compliment, Barbara.

La vieille allait dire que ce n'était pas d'Antonio qu'elle voulait parler ; mais elle se tut, effrayée de l'imprudence qu'elle avait failli commettre.

— Où est-il, ce noble et intéressant hidalgo ? Appelle-le, Barbara. J'ai à lui parler.

— Il n'est plus à la posada.

— Misérable ! tu l'as laissé partir. Tu ne sais donc pas qu'à la première ville qu'il rencontrera, il ira dénoncer le lieu de notre retraite, et qu'il guidera lui-même jusqu'ici un détachement de la Sainte-Hermandad ?

— Je n'y ai pas pensé, répondit Barbara.

— Oh ! mais, je le rejoindrai ! s'écria Benavarro, et tu me prieras vainement pour lui. En route, Stello ! cherche !

Le capitaine, persuadé que Barbara venait de faire la conduite à son fils, et que Stello reprendrait le chemin qu'il avait parcouru avec sa maîtresse, marcha vivement sur les traces du chien. La vieille appelait Stello de toutes ses forces ; mais si l'intelligent animal aimait beaucoup Barbara, il aimait aussi la promenade, et il ne répondit à cet appel désespéré qu'en se retournant deux ou trois fois, comme pour prier l'hôtesse de lui pardonner sa désobéissance.

La pauvre femme le vit prendre le sentier que Casilda avait suivi la veille, et, quoiqu'elle eût peine à se soutenir, elle s'y engagea derrière

Benavarro, pour essayer encore de lui disputer la fugitive. Stello prit ensuite à travers le fourré où il s'était pratiqué un passage plus facile, et il alla droit à l'arbre creux, autour duquel il fit, en aboyant, ses plus joyeuses cabrioles.

— Antonio s'est arrêté là, je te comprends, lui dit Benavarro. Mais cela ne me suffit pas. Quel chemin a-t-il pris ? Cherche, Stello....

Stello continua ses gambades, puis, las sans doute de ne pas voir paraître celle qu'il attendait, il se dressa contre la barrière de feuillage, qu'il entraîna sous son poids.

Barbara, éperdue, s'était laissée tomber sur le gazon. Elle étendait les bras vers le chêne, en jetant les hauts cris ; mais le rideau déchiré lui laissa voir la cachette vide. Casilda avait disparu. La pauvre femme crut à un miracle et elle frappa la terre de son front, en disant par trois fois :

— Dieu est grand !...

— Ne te réjouis pas, s'écria le capitaine. Je saurai bien le retrouver.

Il comptait que Stello le mettrait sur la piste du fugitif ; mais il eut beau exciter son chien, le flatter et le menacer tour à tour. Stello s'éloignait de quelques pas seulement, puis revenait vers l'arbre et recommençait ce manège sans vouloir aller plus loin.

— Il ne s'est pourtant pas envolé, disait Benavarro, en fouillant des yeux les branches touffues du vieux chêne. Par où peut-il être passé ?

L'inutilité de ces recherches augmentait à chaque instant la colère du capitaine. Stello en ressentit le premier les effets. Pendant qu'il se réfugiait, en hurlant de douleur, dans le creux de l'arbre, naguère habité par Casilda, Benavarro courut à Barbara, et, levant sur elle la crosse de son arquebuse, il la menaça de l'en frapper, si elle ne lui faisait pas connaître aussitôt par quel chemin s'était enfui son prisonnier.

— Si je le savais, répondit la vieille avec calme, je ne te le dirais pas ; mais je te jure que je n'en sais rien. Quant à ma vie, prends-la, situ veux, Benavarro.

— Non, dit le capitaine, paraissant se raviser, je ne te tuerai point. Tu resteras à la posada jusqu'à ce que ton fils y revienne. Tu seras arrêtée avec nous ; tu le défendras, je l'accuserai, et notre sort sera le sien.

— Ta sentence est juste, Benavarro. Je m'y sou mets sans murmure ; et s'il arrive que la posada soit cernée par la faute d'Antonio, j'occuperai les alguazils, afin que tu aies le temps de fuir.

— Tu ferais cela, Barbara ? demanda le capitaine.

— Tu le sais bien, répondit la vieille.

— Oui, je le sais, murmura Benavarro désarmé.

Et, sans ajouter un mot, il reprit le chemin de l'hôtellerie, où Barbara le suivit.

IX.

En quittant Casilda, la bonne hôtesse lui avait recommandé de ne pas sortir de sa cachette avant qu'elle-même vînt, le lendemain, lui annoncer que l'heure du départ était arrivée. Depuis que la douce enfant avait trouvé cet asile contre la poursuite des bandits, l'inquiétude, plus encore que la souffrance, l'avait empêchée d'y goûter un instant de repos ; mais quand Barbara lui eut promis de l'accompagner, elle se sentit délivrée d'une cruelle angoisse, et pour la première fois elle s'étendit avec un bien-être délicieux sur la couche d'herbes qu'elle devait à la sollicitude de la pauvre vieille.

Celle-ci n'avait pas fait deux cents pas dans la forêt, que Casilda s'assoupit malgré elle. Elle tressaillait encore au bruit des feuilles sèches emportées par le vent, et le moindre craquement la rappelait au sentiment de sa position. Elle rouvrait les yeux ; mais ils se refermaient aussitôt. Le besoin de sommeil était devenu si fort, que la peur ne pouvait plus le chasser.

Casilda entendit comme en un rêve des voix inconnues qui n'éveillèrent aucune idée dans son cerveau ; elle se souleva sur son lit de feuillage ; mais ce fut son dernier effort ; elle retomba profondément endormie. La chute d'un corps pesant et un cri de surprise, auquel la jeune fille répondit par un autre cri, la réveillèrent en sursaut. Le rideau de plantes qui la protégeait avait été déchiré, et elle n'était plus seule dans le tronc du chêne. Un petit garçon venait d'y tomber, et le nid qu'il tenait encore à la main disait assez comment lui était arrivé cet accident.

Au cri qu'ils avaient jeté l'un et l'autre, plusieurs personnes étaient accourues. Casilda crut rêver encore, en apercevant autour de son arbre ces gens dont le visage, la langue et le costume ne lui rappelaient rien de ce qu'elle avait vu jusque-là. Par un brusque mouvement, elle se débarrassa de l'enfant qui lui sautait à pieds joints sur les jambes, et elle se frotta les yeux pour achever de se réveiller. Mais la vision ne s'évanouit pas, et Casilda crut n'avoir échappé aux brigands que pour tomber au milieu d'une bande de démons. Elle se rejeta dans son étroit réduit, moins pour se sauver que pour ne plus voir ces figures étranges et ces accoutrements bizarres.

Quatre mains noires et ridées s'étendirent vers elle, et deux têtes grimaçantes, couvertes de lambeaux d'étoffe rouge et de cheveux gris ébouriffés comme à plaisir, se penchèrent curieusement sur ce pâle et doux visage. Casilda tomba à genoux et joignit les mains ; deux grandes bouches édentées répondirent à sa pantomime par un fou rire, qu'elle trouva lugubre comme la cloche des morts.

— Je suis perdue ! dit-elle.

Et, jugeant toute résistance inutile, elle sortit du creux de l'arbre, sans donner à ces mégères la peine de l'en arracher.

Dès qu'elle fut à terre, elle se vit entourée d'un groupe encore plus nombreux. Des hommes, des femmes, des enfants dansaient avec des gestes et des cris qui ne lui semblaient avoir rien d'humain, Mais l'enfant dont la chute avait amené sa découverte s'approcha d'elle, et, lui sautant au cou, lui dit tout bas :

— N'aie pas peur. Ils ne te feront pas de mal.

Ces paroles, dites en espagnol avec un accent étranger, firent à Casilda l'effet de la musique la plus harmonieuse. En les entendant, elle se rappela qu'on lui avait parlé de bandes errantes qu'on rencontrait quelquefois dans les campagnes ou aux abords des grandes villes, et elle reconnut qu'elle était tombée au milieu d'une troupe de Zingari.

Les Zingari appartenaient à la race des Parias de l'Inde, et l'avaient quittée lors de l'invasion de ce pays par Tamerlan, au commencement du XV^e siècle. Les uns s'étaient dirigés vers l'Orient, les autres s'étaient enfuis en Perse et dans le Turkestan, d'où ils avaient pénétré en Europe. On les rencontrait depuis longtemps déjà en Espagne, en Suisse, en Italie. Ils vivaient au milieu des populations de ces pays, sans en prendre ni les mœurs, ni le langage, ni les croyances.

Le vol était leur principal moyen d'existence, et ils s'y livraient autant par plaisir que par besoin. Ils joignaient toutefois encore deux autres ressources à celle-là : les jeunes filles dansaient sur les places publiques, et les vieilles femmes disaient la bonne aventure.

Les Zingari étaient désignés en France sous le nom de Bohémiens ; dans le Nord, on les appelait Tartares ; en Angleterre, Gypsies ; en Ecosse, Gaird ; en Norvège, Fante ; en Portugal, Cyganos ; chez les Arabes, Arami ou voleurs ; en Espagne, Gitanos ou Malicieux.

On les craignait généralement ; et quoiqu'on les proscrivît presque partout, on ne parvenait point à s'en débarrasser. Leur physionomie avait un

caractère asiatique très prononcé ; ils se couvraient d'oripeaux fanés ou s'enveloppaient de haillons sordides, rendus plus hideux encore par le contraste des ornements qu'ils y ajoutaient, lorsqu'ils parvenaient à s'en procurer. Tout en eux était étrange ; peut-être cette bizarrerie contribuait-elle, autant que leurs méfaits, à en faire pour les autres peuples un objet de répulsion et d'effroi.

La rencontre de Casilda étonna et réjouit les Malicieux. Ils se la montraient en riant, et ils causaient entre eux avec animation. La jeune fille ne connaissait pas leur langue, qui n'était autre que le sanscrit ; mais elle devinait à leurs gestes et à leurs regards qu'ils délibéraient sur une question très importante pour elle : devaient-ils la laisser ou l'emmenner ?

Une des deux vieilles qui l'avaient tirée de sa cachette s'approcha d'elle, lui prit la main gauche, et parut en étudier les lignes avec une extrême attention.

Casilda voulut retirer cette main, la gitane ne lâcha point prise, et, après quelques secondes d'examen, elle se répandit en exclamations et en gestes sur le sens desquels on ne pouvait se méprendre. Elle levait les bras au ciel, frappait dans ses mains et sautait aussi joyeusement que si elle eût trouvé un trésor. Elle alla vers les autres et leur parla vivement, pendant que le petit garçon, cause innocente de l'embarras dans lequel se trouvait Casilda, lui disait :

— Laisse-toi emmener, tu seras bien heureuse avec nous.

— Où allez-vous ? demanda la jeune fille, qui ne voyait guère la possibilité de résister.

— Bien loin d'ici, par delà les monts.

— Du côté de Séville ? ajouta Casilda.

— Oui, dit l'enfant, qui lut dans ses yeux le désir d'entendre cette réponse.

— Ma belle fille, dit la gitane, s'exprimant à son tour en mauvais espagnol, vous appartenez à une riche et noble famille, dont vous êtes momentanément éloignée ; mais vous la retrouverez bientôt, si vous voulez venir avec nous.

— Qui vous a dit cela ? demanda Casilda.

— Votre main, qui m'a révélé bien d'autres choses touchant vos hautes destinées.

— C'est ma main qui vous a appris que je cherche ma mère ? reprit naïvement Casilda, sans songer que la gitane n'avait pas eu besoin de se

mettre en frais d'imagination pour deviner qu'elle était séparée de sa famille.

— L'avenir n'a pas de secrets pour nous, reprit la vieille, et quand il s'annonce sous de fâcheux augures, nous savons conjurer les maux dont il menace nos amis.

— Et celle-ci est mon amie, dit le petit garçon, en se plaçant devant Casilda. Tu m'entends, Linda ?

— C'est bon, répliqua la vieille en serrant l'enfant dans ses bras.

— Je la veux, ajouta-t-il dans sa langue maternelle.

— Tu l'auras, reprit la gitane.

Elle fit un signe, et avant que Casilda eût le temps de dire si elle voulait ou ne voulait pas suivre les Zingari, deux hommes l'enlevèrent de terre et la placèrent avec le petit garçon sur une espèce de brancard, qu'ils chargèrent sur leurs épaules, pendant que Linda s'écriait :

— Es-tu content, Nipo ?

L'enfant répondit en se pressant contre Casilda et en passant, autour de sa tête le bras de la jeune fille.

Casilda n'était pas charmée de voir si près d'elle ce petit être sale et déguenillé ; mais elle était trop sensible aux témoignages d'amitié qu'il lui donnait pour ne pas cacher sa répugnance. Je ne sais quel instinct lui disait d'ailleurs que Nipo, malgré son jeune âge et sa faiblesse, devait être son protecteur.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Casilda, répondit-elle.

— Veux-tu que nous soyons amis, Casilda ? reprit-il. Moi, je suis Nipo le saltarello. Mon père était le chef de tous ceux que tu vois ; il a été écrasé par une de nos voitures, et c'est Linda, sa mère, qui conduit la troupe, en attendant que je sois grand.

— Où sont vos voitures ?

— A l'entrée du bois, dans lequel j'ai voulu pénétrer pour me reposer un peu, pendant la grande chaleur. J'ai vu un nid sur un arbre, j'ai grimpé ; mais en redescendant, j'ai mis mon pied dans le creux et je suis tombé. J'en suis bien aise, Casilda ; si je n'étais pas tombé, tu ne serais pas avec nous.

— Non, dit la jeune fille.

Elle n'osait ni s'affliger ni se réjouir de ce qui lui était arrivé. Barbara, qui s'était engagée à l'accompagner, avait toute sa confiance ; mais la pauvre vieille n'était guère en état de la conduire ni de la défendre, tandis

qu'au milieu d'une bande de gitanos elle était sûre de n'être pas attaquée. Puis, ces gens ayant des voitures, elle espérait voyager plus promptement ; et puisqu'ils se rendaient en Andalousie, elle ne pouvait rien demander de mieux.

Les deux Zingari qui s'étaient chargés du brancard le portèrent jusqu'à la lisière du bois, et Casilda vit quelques maigres haridelles broutant l'herbe au pied des arbres auxquels on les avait attachées. La somptuosité des voitures répondait à la beauté de l'attelage. C'étaient de petites charrettes montées sur des roues très basses et couvertes de mauvaises toiles, trouées et rapiécées. L'aspect de cette misère suffisait sans doute pour éloigner les voleurs ; car les gitanos n'avaient fait garder leurs bagages que par des femmes et des enfants.

En apercevant ces ignobles charrettes dans lesquelles s'entassaient déjà les Zingari, Casilda, qui venait de mettre pied à terre, fit un mouvement pour s'enfuir ; mais le souvenir de la posada et l'image de Benavarro, qu'elle vit se dresser devant elle, la clouèrent à sa place.

Les gitanos restés près des voitures la regardaient avec étonnement. Linda leur dit quelques mots dans sa langue, et ils parurent très satisfaits.

— Monte, Nipo, reprit la vieille en tendant la main à son petit-fils.

— Après Casilda, répondit Nipo.

— Là, dit Linda à la jeune fille, en lui désignant un étroit espace resté vide entre des paquets et de grossiers ustensiles.

— Non, s'écria Nipo. Je veux qu'elle ait une place auprès de moi.

— Il n'y en a pas, répondit la vieille.

C'était vrai. Nipo le vit. Il s'élança sur la charrette, se blottit entre les ballots et fit asseoir Casilda sur un sac de mousse, auprès de sa grand mère. La plus âgée des autres gitanes parvint à se hisser à la droite de Linda, et deux Zingari prirent place sur une planchette, en dehors du véhicule.

— Es-tu bien, Casilda ? demanda Nipo.

Jamais la pauvre enfant ne s'était trouvée si mal. Les planches grossières qui servaient de ridelles à la charrette lui meurtrissaient les os ; la toile qui la couvrait l'empêchait de relever la tête, et les deux gitanos interceptaient l'air dont elle avait besoin pour n'être point asphyxiée par l'odeur qu'exhalaient les provisions de bouche et les haillons réunis dans la voiture. Pourtant Casilda répondit qu'elle était bien.

— Je le crois, répliqua la vieille. On ne voyage pas toujours aussi commodément. Pour remercier Nipo de la bonne place qu'il t'a donnée,

ajouta-t-elle, raconte-nous ton histoire.

— C'est inutile, dit Casilda, puisque vous l'avez lue dans ma main.

— Oui, je l'ai lue, reprit Linda ; mais Nipo n'a pas comme moi la science du passé et de l'avenir.

— Mon histoire est courte, répondit la jeune fille. J'ai été élevée dans un couvent de la Castille. Je me croyais orpheline ; mais je sais maintenant que j'ai une mère, et je vais à Séville pour la chercher.

— Ah ! tu vas à Séville ? dit Linda.

— Elle va à Séville, répétèrent en riant les gitanos.

— Je vais où vous allez, reprit Casilda, puisque vous êtes mes maîtres.

— C'est bon, ma petite ; tout chemin mène à Rome, répondit Linda.

Les rosses efflanquées qui traînaient les gitanos allongeaient le pas, grâce à une ample distribution de coups de fouet. Elles arrivèrent à la nuit close près d'un grand village, aux abords duquel se trouvaient plusieurs maisons isolées.

— Descendons ici, dit Linda aux deux Zingari. Attachez à cet arbre la Golondrina (l'Hirondelle) et tenez-lui la corde assez longue pour qu'elle puisse se rassasier de cette bonne herbe. Donne-moi ta main, ajouta la vieille en s'adressant à Casilda, et allons frapper à la porte de cette grande maison. On nous ouvrira, et tu demanderas l'aumône pour ta mère et pour toi.

— Moi, demander l'aumône ! répondit Casilda. Jamais !

— De quoi donc vivras-tu ? Si tu manges notre pain, ne te ferons nous pas l'aumône ? Aurais-tu plus de honte de la demander aux Espagnols, qui sont tes frères ?

— Je la demanderai donc, dit Casilda ; mais je ne puis dire que vous êtes ma mère, puisque cela n'est pas. La seconde gitane dit quelques mots à Linda. Elle paraissait fort en colère ; mais elle ne parlait pas du tout espagnol, et Casilda ne la comprenait pas.

— Prends garde, murmura Nipo en se glissant derrière la jeune fille, Linda est bonne, mais Urca est méchante.

— Si tu ne veux pas obéir, reprit Linda, nous saurons bien t'y forcer. En route ! N'oublie pas que je suis ta pauvre vieille mère, sourde, muette, presque aveugle, et fais en sorte d'apitoyer les honnêtes chrétiens sur ton sort et sur le mien.

Casilda hésitait encore. La main sèche et noire de la gitane Urca s'abattit sur sa joue, et la pauvre enfant s'achemina tout en pleurs vers la maison

indiquée. Linda heurta à la porte avec son bâton. Une jeune et belle fille, au visage riant, vint ouvrir.

— Ayez pitié de nous ! senorita, dit Casilda en sanglotant.

— Voici ma bourse, répondit la belle fille, en lui donnant cinq piécettes d'argent. C'est fête aujourd'hui chez nous, ajouta-t-elle. Mon père était parti, et il est revenu avec mes deux frères aînés. Casilda remit l'argent à Linda ; celle-ci le prit et l'examina.

— La maison est riche ; mais trois hommes et peut-être plus, c'est trop, dit-elle en revenant vers les deux gitanos qui l'attendaient.

Les autres n'avaient pas perdu leur temps. Ils s'étaient répandus dans les jardins et en revenaient avec une provision d'olives, de grenades, de fruits de toutes sortes. Nipo portait sur sa tête une miche énorme, et la vieille Urca tenait entre ses bras un agneau, dont elle comprimait les bêlements. Un des Zingari l'étrangla et le jeta sur la charrette en faisant entendre un sifflement modulé, qui devait être un signal ; car les chevaux furent, aussitôt attelés et les voitures reprirent leur marche, en se détournant du village.

Tout cela s'était fait sans bruit ; mais nos gitanos se dédommagèrent de ce silence, lorsqu'ils furent arrivés au lieu où ils devaient passer la nuit. Les provisions furent étalées sur le gazon brûlé par le soleil ; l'agneau, dépouillé et rôti, fut partagé, au milieu de cris, de chants, de rires si bruyants, que Casilda n'avait jamais rien entendu de semblable. Grâce à Nipo, elle ne fut point oubliée dans la distribution des vivres ; mais, quoiqu'elle eût faim, elle ne put se décider à toucher à ce repas, qui était le fruit du vol, et elle jeta loin d'elle tout ce que l'enfant lui avait apporté.

Les pauvres haridelles marchèrent toute la nuit, sans qu'on les pressât. Chacun dormait dans les voitures, et deux gitanos à pied veillaient à ce qu'aucune des charrettes ne demeurât en arrière. Casilda dormit comme les autres et plus longtemps que les autres ; car elle n'ouvrit les yeux que quand on la secoua par le bras, pour l'inviter à descendre.

C'était à peu de distance d'une ville, dont on voyait les trois clochers se détacher sur le ciel bleu. Les gitanes faisaient leur toilette au bord d'un ruisseau, et Casilda remarqua que deux d'entre elles, à part leur teint olivâtre, pouvaient passer pour jolies. Elles avaient de longs cheveux, qu'elles arrangeaient avec un certain soin, et elles s'étaient débarrassées de leurs sombres haillons, pour revêtir un costume où le clinquant et la verroterie jouaient un grand rôle. C'étaient les deux danseuses de la troupe. Nipo le saltarello avait endossé une sorte de tunique jaune, bordée de rouge

; il avait les jambes et les bras nus. Quatre gitanos joueurs d'instruments et la vieille Linda, diseuse de bonne aventure, complétaient le personnel de la troupe artistique. Les autres Zingari, hommes, femmes et enfants, n'avaient qu'à mendier et à voler, pendant que ceux-ci donnaient leurs représentations.

— Sais-tu danser ? demanda Nipo à Casilda.

— Non, répondit-elle, en se félicitant intérieurement de ne pouvoir se donner en spectacle.

— Nous t'apprendrons, pour que tu puisses venir avec nous. Tu verras comme on nous regarde, comme on nous applaudit, et comme les pièces de monnaie tombent à nos pieds.

— Ma belle, dit Linda, qui entendait la conversation, puisque tu ne sais pas danser, tu vas aller avec Urca, et tu tâcheras de rapporter ton dîner ; car nous ne pouvons te nourrir à ne rien faire.

Urca lui fit signe de la suivre. La pauvre enfant, devenue tremblante à l'idée d'accompagner l'horrible mégère, et plus encore à celle de dérober sa nourriture, se rapprocha de Nipo, en lui jetant un regard suppliant.

— Va-t'en, Urca, dit Nipo. Je partagerai mon pain avec Casilda ; mais je veux qu'elle me voie danser.

— Auras-tu la folie de céder à ce caprice ? demanda Urca à sa sœur Linda. Tu n'es pas encore le maître, ajouta-t-elle en s'adressant à Nipo.

— Laisse-le faire encore aujourd'hui, répondit Linda. Tu sais que je l'aime.

Urca se retira à l'écart en grondant. Elle avait pris Casilda en haine dès l'instant où elle l'avait vue dans le creux de son arbre, et la subite amitié de Nipo pour l'étrangère ne devait pas diminuer cette aversion. Urca était maussade, brusque, exigeante, grondeuse, et elle s'irritait de ce que tant de séduisantes qualités ne la fissent point aimer.

Elle suivit les musiciens et les danseuses, pour ne pas perdre de vue la jeune Espagnole ; mais celle-ci parvint à se placer entre Linda et Nipo, en avant des autres gitanos, derrière lesquels venait Urca.

La troupe fit son entrée dans la ville au bruit des instruments. Les fenêtres s'ouvrirent ; les enfants et les femmes, puis les hommes eux-mêmes, sortirent de leurs maisons et suivirent les Zingari jusque sur la place où devait avoir lieu la représentation. La danse et la musique ont tant de charme pour les Espagnols, que la répulsion inspirée par les Malicieux cédait à cet attrait.

Les deux gitanes commencèrent à danser l'une après l'autre ; Nipo leur succéda et fit preuve d'une agilité sans pareille ; puis les deux jeunes filles luttant de grâce, de souplesse et de légèreté, les bravos éclatèrent de toutes parts.

— Vois comme c'est beau ! murmura Nipo, en passant près de Casilda.

Au même instant, la douce enfant se sentit frapper sur l'épaule, et la vieille Urca lui dit :

— Viens avec moi, fainéante !

— Non, répondit-elle résolument. Je ne danse pas ; mais on m'appelle Casilda la chanteuse.

— Place à Casilda la chanteuse ! s'écria Linda, en écartant les musiciens et en la faisant avancer au milieu du cercle formé par les curieux.

Casilda avait parlé sous l'influence de la terreur que lui inspirait Urca ; déjà elle s'en repentait ; mais ce fut bien autre chose lorsqu'elle vit les regards de la foule se fixer avidement sur elle.

— Je ne puis chanter, dit-elle en tremblant de tous ses membres.

— Viens donc ! répéta la mégère en étendant le bras, comme pour la saisir.

— Ne regarde que moi, Casilda, dit Nipo, qui vint se placer devant elle, et chante comme si nous étions tout seuls.

— C'est impossible, répondit-elle avec découragement.

— Chante, ou je t'abandonne à ma sœur Urca, pour qu'elle fasse de toi tout ce qu'elle voudra, dit Linda.

— La chanteuse ! la chanteuse !... criait la foule mécontente.

— Chante, reprit Linda, si tu veux retrouver ta mère.

Casilda fut frappée de cette promesse, et, sans prendre le temps d'examiner quel degré de croyance elle y devait ajouter, elle commença de chanter une romance qu'elle avait apprise au couvent de Vegas, et dont le refrain était : Tout pour ma mère !

Sa voix, d'abord un peu tremblante, mais fraîche et pure, se raffermir peu à peu, puis s'éleva si sympathique et si brillante, que des applaudissements enthousiastes l'interrompirent à diverses reprises. Nipo triomphait ; Linda, heureuse d'avoir emmené Casilda, la regardait avec admiration ; mais Urca secouait la tête d'un air mécontent.

Après cette première romance, Casilda en chanta une autre, et la monnaie de cuivre et les piécettes d'argent tombèrent devant elle comme la grêle.

Casilda venait de conquérir le premier rang parmi les artistes de la bande. Elle fut fêtée et reconduite avec des cris de joie par ses compagnons jusqu'à l'endroit où ils avaient fait halte. Là, les marmites fumaient sur des feux allumés en plein air ; un chevreau tout entier rôissait devant la flamme, et des châtaignes cuisaient dans les cendres brûlantes.

— Tu as gagné ton dîner, dit Linda à la chanteuse, en la faisant asseoir auprès d'elle.

— Oui, pensa Casilda ; je ne l'ai ni mendié ni volé.

La pauvre enfant mourait de faim ; mais quand cette impérieuse faim, qui ne raisonne pas, fut apaisée, ses scrupules se réveillèrent, et elle résolut de se séparer, dès qu'elle le pourrait, de ces gitanos qui ne vivaient que de rapines.

L'heure de se remettre en marche étant arrivée, Casilda fut agréablement surprise en voyant la vieille Urca monter dans une autre charrette, et Nipo reprendre sa place entre elle et Linda. L'affection que lui témoignait l'enfant, les attentions dont il l'entourait la touchaient d'autant plus, que sans lui son isolement eût été complet.

— Dors-tu ? lui demanda-t-il, pendant que les gitanos conducteurs de la voiture causaient avec Linda.

— Non, répondit-elle.

— Pourquoi ne dis-tu rien ?

— Parce que je pense à tout ce qui m'est arrivé depuis hier.

— Tu voudrais être encore dans le creux de l'arbre.

— Cela dépend de l'endroit où nous allons. Le connais-tu, Nipo ?

— Oui. Nous allons où l'on se bat. Il y aura beaucoup d'Arabes et d'Espagnols qui seront tués, et les morts se laissent dépouiller.

— Vous ne craignez donc aucun châtiment ? dit Casilda, frissonnante.

— C'est la nuit que nos gens parcourent le champ de bataille. Personne ne peut les voir.

La conversation allait sans doute se prolonger. Linda s'était endormie ; les deux gitanos se disposaient à l'imiter, et Golondrina en profitait pour aller au petit pas. Tout à coup des cris de détresse se firent entendre à l'arrière du convoi, et les gitanos, s'élançant des voitures, coururent à l'aide de leurs frères. Nipo ne fut pas le dernier à sauter sur la route, et Linda, restée seule dans la charrette avec Casilda, tourna bride pour aller s'assurer de ce qui se passait.

— Qu’y a-t-il, Nipo ? demanda-t-elle à son petit-fils, dans sa langue maternelle.

— C’est un voyageur chargé d’or et d’argent qui a voulu prendre un de nos chevaux, répondit Nipo en espagnol. Arondo s’est réveillé au moment où l’homme coupait les traits de sa bête ; et si le larron ne peut pas continuer son chemin, ce ne sera pas le poids de ses poches qui l’en empêchera.

— Qu’on l’amène ici, reprit Linda. Je suis curieuse de voir quelle figure il fait. Deux gitanos s’emparèrent du voyageur et l’entraînèrent, pendant que les autres le poursuivaient de leurs cris et de leurs railleries,

— Antonio ! s’écria Casilda en voyant paraître le prisonnier.

Antonio, car c’était lui qui avait eu la fâcheuse idée d’arrêter les Zingari, releva la tête, tout étonné d’entendre prononcer son nom ; mais Casilda avait eu le temps de se rejeter en arrière.

— Est-ce ton ami ou ton ennemi ? demanda Linda à la jeune fille.

— Ni l’un ni l’autre, répondit Casilda, qui, tout en se rappelant la trahison de son guide, ne pouvait oublier qu’il était le fils de Barbara.

— Qu’allons-nous faire de lui ? dirent les gitanos.

— Ce que vous voudrez, répliqua Linda.

— Il a un pourpoint magnifique, reprit Arondo. — Prends-le, mon fils, dit la gitane.

— Et ses armes ? Et la plume de son feutre ? ajouta un musicien.

— Prenez tout. C’est lui qui a voulu nous voler le premier.

— Remerciez-nous, mon gentilhomme, dit Arondo. Vous n’aurez plus besoin d’un cheval pour porter votre bagage.

— Misérables coquins, je vous ferai pendre ! s’écriait Antonio, furieux de se voir dépouillé et bafoué.

— Il nous menace, grondèrent les gitanos. Il faut le tuer.... Tuons-le, tuons-le.

— Veux-tu qu’il meure ? demanda Linda à sa voisine.

— Oh ! non, faites-lui grâce, je vous en supplie, dit Casilda.

— Laissez cet homme, reprit Linda. Nous n’avons pas peur de lui.

La troupe se remit en marche ; mais Antonio, dont la colère était au comble, continuant de poursuivre et d’insulter les Zingari, d’eux d’entre eux le terrassèrent et le portèrent au pied d’un chêne, où ils l’attachèrent avec des cordes, en lui souhaitant une bonne nuit.

Il serait difficile de se faire une idée de l'état d'Antonio. Il grattait la terre de ses ongles ; il se frappait la tête contre l'arbre avec des cris, des sanglots, des imprécations. Pour de l'argent il s'était fait le complice de la marquise ; pour de l'argent il avait vendu Casilda ; et le hasard l'ayant servi, malgré ses vices et ses fautes, il s'était vu tout d'un coup plus riche qu'il n'eût jamais osé l'espérer.

Chargé du trésor de Barbara, il l'avait quittée sans verser une larme, sans lui demander un baiser, quoiqu'il sût qu'elle était sa mère. Il avait vu la douleur de la pauvre femme, et n'en avait point été touché. Il retournait à Tolède, emportant cet or et ces pierreries qu'il savait être tachés de sang, et il rêvait délicieusement aux plaisirs qu'une telle fortune allait lui donner.

Il lui tardait d'en jouir ; mais il lui tardait plus encore d'être hors de la montagne, car il craignait Benavarro et ses compagnons. Il s'était dirigé le matin vers le bourg, pour acheter un cheval ; mais il avait cru reconnaître sur la route un des chasseurs de la posada, et il avait rebroussé chemin.

— Ce n'est pas seulement un cheval qu'il me faut, pensait-il, caché sous l'épaisseur du bois, c'est un costume qui ne permette pas de me reconnaître ni de supposer que je porte une fortune.

Il ne savait encore comment il se procurerait ces deux choses si nécessaires à sa sûreté, lorsqu'il vit défiler devant lui sur la route les pauvres voitures des Zingari.

D'après l'ordre établi, Arondo, qui conduisait la dernière, devait aller à pied ; mais Casilda avait fait bonne recette, et les musiciens avaient rapporté de la ville une outre de vieux vin dont le contenu avait appesanti le cerveau des gitanos et rendu leur marche incertaine. Arondo s'était lassé de conduire son cheval par la bride, et celui-ci s'était tout bonnement arrêté pour brouter le feuillage d'un jeune taillis.

Antonio laissa filer les premières charrettes ; il ne bougea pas tant que la dernière demeura immobile ; mais quand la pauvre rossinante fit mine de vouloir enfin suivre les autres, il jugea que le moment était venu de se procurer la monture dont il avait besoin.

Il coupa de son poignard les traits de l'animal, mais celui-ci, légèrement atteint, fit un brusque mouvement, et Arondo, apercevant l'Espagnol, sauta à terre en jetant des cris de chouette effarouchée. Antonio eut en un instant sur les bras toute la bande des Zingari. Pendant que les hommes le tenaient en respect, les mains des gitanes se glissèrent dans ses poches et en ramenèrent à profusion l'or, l'argent, les bijoux de prix. Jamais pareille

aubaine ne s'était offerte à nos bohémiens, et la plaisante déconfiture d'Antonio doublait leur joie.

Ils en riaient encore le matin, pendant que l'Espagnol, brisé par l'explosion de sa fureur et transi par le froid, appelait de tous ses vœux le passage d'un être humain, fût-ce Benavarro ; car il aimait autant mourir que de voir se prolonger le supplice qu'il endurait.

Il attendit longtemps en vain. Le soleil était déjà haut, et le désespoir du patient s'était changé en abattement, quand il crut entendre des pas dans un sentier voisin.

— A moi ! cria-t-il en se ranimant soudain. À moi ! au secours !

Le bruit cessa. Antonio crut avoir été le jouet d'une illusion ; mais bientôt il aperçut, entre les basses branches d'un arbre voisin, deux yeux fixés sur lui.

— Qui que vous soyez, reprit-il, délivrez-moi.

Deux hommes s'approchèrent.

— Tiens ! dit l'un, c'est le fils de Barbara.

— Oui, c'est moi, mes amis, répondit Antonio. Dénouez ces cordes et reconduisez-moi à la posada des chasseurs.

— Ne nous as-tu donc pas volontairement quittés ? demanda l'autre.

— Non, certes, répondit effrontément le jeune homme. Le capitaine m'ayant dispensé de vous accompagner, je m'étais éloigné de la posada pour achever sous l'ombrage le sommeil que votre vin m'avait donné.

— Quand on n'est pas habitué à boire, on a la tête lourde le lendemain d'une orgie, reprit un des voleurs en ricanant.

— Surtout quand le vin a été préparé par de bons compagnons comme les chasseurs de la montagne, dit Antonio. Donc, j'avais la tête lourde, si lourde, que je m'endormis derrière une grande roche. Je me réveillai dans une charrette qui me cahotait sans doute depuis longtemps ; car j'avais tous les os brisés.

— Quel conte nous fais-tu là ? répliquèrent les bandits en riant,

— Ce n'est pas un conte. Si vous avez passé la nuit à regarder les étoiles à travers le feuillage, au lieu de rentrer à la posada, vous avez dû voir défiler une bande de Zingari.

— En effet, leurs ignobles voitures ont passé tout près de nous hier, à la fin du jour.

— Ah ! si je vous avais vus, mes amis, vous m'auriez prêté secours, et à nous trois nous aurions mis en déroute ces damnés gitanos ; mais, seul

contre eux tous, que pouvais-je faire ? Les traîtres d'ailleurs m'avaient désarmé pendant mon sommeil.

— Mais pourquoi t'emmenaient-ils ? Que voulaient-ils faire de toi ?

— Le sais-je ? demanda Antonio. Peut-être ont-ils deviné que j'étais des vôtres et se sont-ils réjouis de vous faire un affront. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les Malicieux.

— Tout cela ne nous dit pas comment nous te retrouvons attaché à cet arbre.

— C'est bien simple pourtant. A peine éveillé, je voulus m'échapper ; ils me retinrent ; mais plutôt que de rester avec ces maudits, je me serais fait tuer. J'en blessai plusieurs ; les autres me terrassèrent, et, pour se venger, ils me condamnèrent à mourir de faim dans la profondeur de la forêt.

— Par ma foi ! dit un des larrons, voilà des nœuds si solidement faits, que tu n'aurais jamais pu les dénouer. Pourtant je te ferai observer que tu n'es point dans la profondeur de la forêt, mais au bord du grand chemin qui va au bourg d'Anduze ; d'où je conclus que les gitanos, en te condamnant à une mort affreuse, n'ont voulu que se moquer de toi.

— Ah ! si je les retrouve jamais, ils payeront cher la plaisanterie.

— Te voilà libre. Veux-tu courir après eux ?

— Je veux retourner à la posada. Benavarro pourrait s'irriter de mon absence, dit Antonio, qui, ne possédant plus rien, ne voyait pas d'autre moyen de rétablir sa fortune que de s'enrôler parmi les chasseurs de la montagne.

Ses libérateurs partagèrent avec lui leurs provisions ; et comme il était presque nu, ils prièrent poliment le premier paysan qu'ils rencontrèrent de lui donner ses vêtements. Celui-ci obéit, trop heureux d'échapper sans autre dommage à messieurs les bandits.

Le capitaine ne fut dupe qu'à moitié de la fable inventée par Antonio, dont il connaissait la fourberie ; mais comme, à tout prendre, elle pouvait être vraie, il feignit d'y ajouter foi, et il accueillit le fugitif avec une apparente cordialité. Pendant quelques jours cependant il se tint prêt à tout événement ; car il craignait que le secret de sa retraite n'eût été livré.

Il ne quittait point la posada ; il y retenait son nouveau compagnon, afin d'avoir toujours l'œil sur lui et de se faire justice au moindre signal d'alarme. Quant aux autres bandits, il les avait envoyés en expédition et leur avait assigné pour rendez-vous à leur retour non pas l'hôtellerie, mais un carrefour de la forêt. Il avait même préparé pour lui des vivres et un

déguisement, au bout d'un souterrain qui, de la posada, allait aboutir à ce carrefour.

La semaine s'étant écoulée dans la plus profonde tranquillité, le capitaine commença à penser que la scène du bois n'était point une comédie concertée entre le fils de Barbara et les officiers de la Sainte-Hermandad.

La pauvre Barbara n'avait pu dissimuler sa douleur en voyant revenir Antonio et en apprenant qu'il était décidé à faire partie des chasseurs de la montagne. Elle essaya de l'en détourner ; mais Antonio lit de ses prières et demeura insensible à ses larmes.

— Rends-moi ce que m'ont volé les gitanos, lui dit-il enfin, fatigué de ses instances, et tu pourras ensuite me donner des conseils.

— Je n'ai plus rien, répondit Barbara.

— La bornée du capitaine doit valoir encore mieux que la tienne, reprit Antonio. Ne sais-tu pas où elle est ?

Barbara frémit ; mais elle cacha son indignation.

— Benavarro tient à son autorité plus qu'à l'argent, dit-elle. Il laisse souvent sa part à ses compagnons, et ce qu'il possède ne peut tenter personne.

La bonne vieille parlait ainsi pour épargner un nouveau crime à son fils, dont elle entrevoyait les coupables intentions. Antonio était revenu à la posada sans savoir encore ce qu'il ferait, mais bien décidé à ne reculer devant rien pour ressaisir la fortune qui lui avait échappé. L'idée du trésor amassé par Benavarro s'était présentée à son esprit, pendant que, resté seul à la posada avec le capitaine, il avait pu épier ses mystérieuses démarches ; mais il avait cherché sans rien trouver, et c'était alors seulement qu'il avait pris le parti d'interroger Barbara.

Insensiblement ce rêve d'opulence si tendrement caressé par l'avidé Antonio s'évanouit. Les expéditions se succédaient sans amener de grands résultats. Benavarro était entré dans une mauvaise veine, sans doute parce que la terreur qui s'attachait à son nom éloignait tout le monde des passages occupés par les chasseurs de la montagne. On dépouillait bien encore par-ci par-là quelque voyageur ou quelque marchand assez imprudent pour s'y être engagé sans une escorte suffisante ; on pillait bien encore quelques convois de grains destinés à l'armée ; on faisait main basse sur quelque troupeau ; mais les parts de butin étaient trop nombreuses pour satisfaire la cupidité d'Antonio.

Il régnait d'ailleurs parmi les bandits une discipline à laquelle il ne se soumettait qu'avec peine, et le capitaine, loin de faire fléchir la règle en faveur du fils de Barbara, semblait prendre plaisir à le traiter encore plus sévèrement que les autres.

Au bout d'un mois, Antonio, ne se voyant pas beaucoup plus riche que le jour de son enrôlement parmi les chasseurs, perdit l'espoir d'y refaire sa fortune. Il tourna dès lors ses regards vers Tolède, et borna ses vœux à l'acquisition d'une somme qui lui permît de s'y rendre.

— Une fois là, pensait-il, ou je serai bien maladroit, ou la plus claire partie des revenus de la marquise d'Assuna passera dans mon escarcelle.

Une bonne prise faite peu de jours après par toute la bande mit Antonio à même d'exécuter son projet ; mais il en chercha vainement l'occasion, et il reconnut avec un profond dépit qu'il était gardé à vue par le capitaine et par ses compagnons.

X.

Le jour même où Blanche de Villafior s'échappait delà posada, un courrier arrivait au palais d'Assuna, porteur d'une lettre de don Ramire pour la marquise, sa mère.

« Madame et très honorée mère, disait cette lettre, je me mets à vos genoux pour vous requérir de me pardonner la douleur que va vous causer une bien triste nouvelle. Don Alonzo, mon frère aîné, n'ayant pas eu la patience d'attendre votre permission pour se rendre à l'armée de la reine, j'ai partagé sa désobéissance ; car je brûlais, comme lui, de prendre l'épée contre les Musulmans, dont la présence au cœur de l'Espagne est une honte pour toute la nation.

Nous avons eu le bonheur d'arriver devant Malaga la veille d'un combat. Je dis le bonheur, parce que don Alonzo et moi nous ne pouvions rien désirer de mieux. Mon frère s'est battu comme un lion ; il a tué de sa main plus de dix infidèles ; mais, emporté par son ardeur, il a été fait prisonnier et remis, avec plusieurs des nôtres, à l'émir Boabdil.

J'ai vu ces mécréants les faire entrer dans la place, en les chassant devant eux comme un vil troupeau, et j'ai ouï dire que Boabdil les a fait enfermer dans une tour, d'où ils ne sortiront qu'en reniant leur foi.

Don Alonzo est prêt à supporter la plus longue captivité. Mais je vous écris ceci, madame ma mère, pour que monseigneur le duc d'Assuna daigne écrire au roi Ferdinand ou à Madame Isabelle, notre reine, à seule fin de les prier de demander la liberté de don Alonzo, mon frère, en échange de celle d'un des chefs arabes que les nôtres ont pris dans un défilé voisin de Malaga.

Je vous demande aussi, madame et honorée mère, d'envoyer au camp une forte somme d'or et d'argent, afin que si l'échange ne peut avoir lieu, j'essaie d'obtenir l'élargissement de don Alonzo, en faisant offrir à l'émir une rançon capable de le tenter. Si je n'y réussis pas, je vous prie, madame, de croire que je tâcherai du moins de venger mon frère, en combattant jusqu'à la mort contre ceux qui nous l'auront méchamment occis.

« Sur ce, madame et très honorée mère, je vous baise les mains et vous fais hommage de mon très profond respect. »

La marquise fut atterrée par la lecture de cette lettre. Elle aimait ardemment ses deux fils ; mais Alonzo surtout lui était plus cher qu'elle-même. Elle le vit plongé dans un horrible cachot, écrasé sous le poids de ses fers, en proie aux tortures de la faim et peut-être aux cruelles visites des bourreaux. Pour comble de souffrance, elle crut entendre son fils lui adresser ce reproche : « C'est vous, ma mère, qui avez creusé pour moi ce noir cachot. Vous avez été sans pitié pour l'enfant de votre frère ; vous l'avez chassée de sa propre maison, livrée sans défense à la rencontre des bêtes féroces et des larrons ; n'est-il pas juste que Dieu me rende tout le mal que vous lui avez fait ? »

Carmen s'arrachait les cheveux et elle s'écriait en sanglotant :
— Pour qu'Alonzo soit sauvé, il faut que je sauve Casilda.

*Vous faites bien, mon fils, de pleurer comme une femme ce que vous n'avez pas su défendre comme un homme. (Hôtellerie de la Montagne.
— Ch. XV.)*



Mais que faire ? A qui s'adresser ? Où chercher la jeune fille, déjà partie depuis plus d'un mois ? La marquise ne trouvait aucune réponse à ces questions, qu'elle se répétait sans cesse.

Après avoir longtemps gémi, enfermée seule dans son oratoire, sans oser invoquer l'aide du Dieu vengeur, elle relut la missive et remarqua seulement que don Ramire lui indiquait deux moyens d'arracher Alonzo à son triste sort.

— Oui, dit-elle, se rattachant à cet espoir, la reine réclamera mon fils, dût-elle rendre, pour lui seul, tous les prisonniers qu'elle a faits. Des

milliers d'Arabes ne valent pas don Alonzo d'Assuna ; et quand on me demanderait pour lui la rançon d'un roi, je la trouverai.

Elle réunit aussitôt, avec une fiévreuse activité, tout ce qu'elle avait d'or, d'argent, de bijoux de pierres précieuses, d'armes, de peintures, de reliquaires ; puis, avant de les entasser dans une caisse qu'elle avait préparée, elle courut chez le duc.

— Monseigneur, s'écria-t-elle en entrant, la tradition n'a pas menti. Le sang que vous avez vu est celui de mon fils.

— Ma fille, ma chère fille, calmez-vous, dit le malade, effrayé de sa pâleur et de son agitation.

— Ah ! monseigneur, puis-je être calme pendant qu'on massacre mon fils ! Sauvez-le, je vous en conjure, sauvez mon Alonzo.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Lisez, reprit Carmen, en cherchant dans son sein la lettre de don Ramire, et dites si je ne suis pas la plus malheureuse des mères.

Don Manoël entra alors. Le duc lui passa le papier trempé de larmes ; mais la marquise lui laissa à peine le temps d'en achever la lecture.

— On assure, lui dit-elle, que vous êtes un grand savant, un sage, un homme de bon conseil ; prouvez-le en m'indiquant le moyen de sauver mon fils.

— Ramire lui-même vous en propose deux, reprit le duc. J'écirai à la reine ; mais il nous faut un messenger fidèle et dévoué, qui puisse se charger de la rançon du prisonnier, en même temps que de ma lettre.

— Si Antonio était revenu de Vegas, dit Manoël, nous n'aurions pas besoin de chercher ailleurs.

— Antonio ! interrompit la marquise. Antonio est un traître, qu'il faudra bannir de votre présence, si jamais il ose l'affronter.

— Madame, répondit le docteur, la souffrance ne doit jamais nous rendre injustes.

— Je sais ce que je dis, répliqua la marquise.

— J'irai donc moi-même, madame, porter la supplique à la reine, dit Manoël, sans insister pour défendre Antonio ou pour établir sa culpabilité.

— Vous ! senor, s'écria Carmen ; ah ! vous me rendez la vie.

— S'il vous faut une lettre d'introduction auprès de Madame Isabelle, je vous la donnerai, ajouta le duc.

— La reine est accessible à tous ceux qui demandent justice, répondit modestement le savant, qu'elle honorait de sa confiance.

— Senor, reprit Carmen, il y a loin d'ici à Grenade.

— Je ferai diligence, dit Alvaredo, et j'espère aller coucher cette nuit au couvent délia Cruz, à six milles au sud de Tolède.

La fière marquise prit la main de Manoël et la porta à ses lèvres, avant qu'il pût l'empêcher de lui donner une telle preuve de reconnaissance et de respect.

Toute l'Espagne avait alors les yeux tournés vers celle riche et belle contrée qu'on appelait le royaume de Grenade. C'était tout ce qui restait aux Maures du vaste empire que jadis ils avaient conquis dans la péninsule, et qu'ils avaient su rendre si florissant. Peu à peu cet empire s'était amoindri, sans cesse attaqué par les princes de Castille, de Navarre, de Portugal et d'Aragon.

Les divisions de ces princes entre eux, leurs jalousies, les querelles qu'amenèrent à de fréquentes reprises d'impolitiques partages de territoire, avaient empêché jusque-là l'expulsion complète des Arabes ; mais nulle pensée n'était à la fois plus populaire et plus digne des projets de la nouvelle dynastie.

Isabelle, paisible maîtresse du royaume de Castille, après la bataille de Toro, dut songer d'abord à réparer les maux que la guerre civile avait faits à ses Etats. Ferdinand, devenu roi d'Aragon, la même année, par la mort de son père, trouva des factieux que le grand âge du défunt avait enhardis. Il les mit à la raison, réforma l'es abus, et s'efforça de diminuer le pouvoir des grands, au profit de l'autorité royale.

Tout changea de face dans les deux royaumes, où les plus grands abus s'étaient introduits. Animés d'une généreuse émulation, Isabelle et Ferdinand se déclarèrent les protecteurs de l'ordre et de la justice. Le crime, longtemps impuni, triomphait ; les grands abusaient de leurs titres pour écraser les petits, et souvent leurs forteresses servaient d'asile à des bandes d'aventuriers, voleurs de grand chemin, dont ils ne rougissaient pas d'être les chefs. Isabelle et Ferdinand firent raser les manoirs suspects, et s'efforcèrent de purger les routes, encore infestées de larrons.

Le succès ayant couronné les efforts tentés par Isabelle et par Ferdinand pour rétablir dans leurs Etats l'ordre et la paix, ces deux souverains, auxquels la réunion de leurs forces assurait un grand avantage, méditèrent l'expulsion des Maures de Grenade. Ils firent en secret leurs préparatifs, aidés par le célèbre ministre Ximénès, archevêque de Tolède, et par quelques généraux que les guerres civiles avaient formés. A la tête de ces

habiles et vaillants hommes, il faut placer Gonzalve de Cordoue, que l'Espagne surnomma alors le Grand Capitaine, et auquel l'histoire a confirmé ce titre glorieux.

Le trésor public, épuisé par les largesses de Henri IV envers d'indignes favoris, s'était rempli par la sévère économie d'Isabelle ; les troupes étaient nombreuses et aguerries ; Ximénès, placé à la tête du conseil, et Gonzalve à celle de l'armée, n'attendaient plus que le moment d'agir, quand Muley-Hassen, roi de Grenade, donna lui même le signal des hostilités en s'emparant de Zahara, place très forte, voisine de sa capitale.

Isabelle, indignée d'apprendre cet échec, jura d'en effacer la honte dans le sang des derniers princes musulmans.

Muley-Hassen pouvait résister longtemps ; mais une imprudence qu'il commit souleva contre lui ses propres sujets. Arrivé à la vieillesse et affaibli par les maladies, il répudia sa femme Aïxa, sortie du sang illustre des Alhamares, et il épousa une esclave chrétienne, nommée Zoraïa. Les Arabes murmurèrent. Il l'apprit, et donna l'ordre de faire mourir les enfants qu'il avait eus de la reine disgraciée.

Aïxa implora l'aide des Abencérages, la plus noble tribu des Maures, et leur remit Boabdil, l'aîné de ses fils, qu'elle allait pu parvenir à sauver du carnage. Les Abencérages emmenèrent le jeune prince à Cadix, où ils le proclamèrent roi sous le nom de Zaquir. Puis ils soulevèrent le peuple en criant vengeance, au nom de l'épouse outragée, et Muley-Hassen, chassé de sa capitale, eut à combattre à la fois les chrétiens et ses propres sujets.

Les Espagnols attaquèrent le royaume de Grenade par le Sud, et sans doute ils eussent fait de rapides conquêtes, pendant que Boabdil et son père se disputaient la couronne ; mais un frère de Muley-Hassen, nommé Zagal, sut arrêter pour un temps leurs progrès.

Zagal était brave et ambitieux ; il désirait s'élever, à la faveur des troubles, sur le trône de Grenade, auquel il n'avait pour compétiteurs qu'un vieillard et un enfant. L'armée chrétienne se réunissait devant Malaga, lorsqu'il résolut de se poser par un coup d'éclat. A la tête de toutes ses troupes, qu'il avait haranguées de manière à leur inspirer le courage du désespoir, il alla se poster dans un défilé que les Espagnols devaient traverser. Quand il les y vit engagés, il fondit sur eux avec tant d'impétuosité, qu'il les culbuta, les mit en déroute et en fit un grand carnage.

La victoire de Zagal lui valut la confiance et l'estime des Maures. Beaucoup se rattachèrent à lui, comme au plus capable de défendre le royaume de Grenade, menacé d'une complète destruction. Son parti devint bientôt plus puissant que celui de Boabdil, et le jeune prince, dont la valeur et le génie militaire n'étaient point à la hauteur de ces difficiles circonstances, fut pris par les Espagnols, qui l'enfermèrent à Cordoue.

Muley-Hassen, ayant vu se réunir autour de lui les amis et les serviteurs de Boabdil, se sentit assez fort pour triompher de Zagal. Il le battit en plusieurs rencontres et remonta sur le trône de Grenade. Ce n'était pas ce que voulaient Isabelle et Ferdinand. Leur plan était de laisser les Maures s'affaiblir par de sanglantes querelles. Ils offrirent à Boabdil de lui rendre la liberté, et même de l'aider contre Muley-Hassen, à la condition qu'il se reconnaîtrait leur vassal et leur payerait un tribut.

Boabdil, qui n'avait ni patriotisme ni respect filial, promit tout ce qu'on voulut et s'arma de nouveau contre son père. Les Maures, divisés en trois partis, de force à peu près égale, se livrèrent de furieux combats, et mirent tout à feu et à sang dans le royaume de Grenade, comme si ce n'eût pas été assez des Espagnols pour le dévaster.

A la suite d'un de ces combats, Muley, vaincu et blessé par Zagal, mourut, en laissant son fils et son frère non moins acharnés que lui-même à la ruine de ses Etats.

Pendant que les deux princes continuaient la guerre civile, Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume. Alors seulement Boabdil et Zagal ouvrirent les yeux ; et, pour retarder quelque peu la chute de la domination arabe, ils convinrent de se partager les restes de ce malheureux royaume.

Cette union, conclue au mépris de la foi jurée aux Espagnols par Boabdil, n'arrêta pas les progrès des chrétiens. Ils attaquèrent Malaga, place très forte, dont la prise devait abattre le pouvoir de Zagal, et le souvenir de l'échec qu'ils avaient essuyé près de cette ville leur conseilla de déployer toutes leurs forces, pour triompher de la résistance des Arabes.

Ferdinand commandait l'armée ; Isabelle, qui le suivait dans toutes ses expéditions, montrait tant de vaillance, que chacun tenait à honneur de combattre sous ses yeux ; et tout ce que l'Espagne avait de jeunes seigneurs courait à Malaga, attiré par le double désir de conquérir de la gloire et de contribuer à faire disparaître de la terre d'Espagne les derniers vestiges de la domination ottomane.

La place se défendit vaillamment ; mais cette résistance ne put décourager les Espagnols ; et Zagal, se voyant incapable de sauver les villes qui lui restaient, les vendit à Ferdinand pour une pension annuelle.

Grenade seule restait à conquérir. Les souverains de Castille et d'Aragon envoyèrent sommer Boabdil de la remettre entre leurs mains. Le roi maure répondit qu'il mourrait plutôt que d'en ouvrir les portes, et l'opulente cité fut assiégée le 9 mai 1491.

Bâtie sur deux collines, au pied de hautes montagnes, à la cime neigeuse, Grenade était flanquée de mille tours et défendue par deux citadelles. Ce n'était pas une médiocre entreprise que de vouloir s'emparer d'une telle place, qui comptait plus de deux cent mille habitants. Ferdinand, aussi habile que brave, résolut d'employer le blocus, plutôt que de recourir à des assauts qui ne pouvaient manquer de lui enlever ses plus vaillants guerriers.

L'ardeur des Espagnols s'accommodait mal de cette manière de guerroyer, qui cependant était la meilleure ; et quoiqu'ils ne fussent point à plaindre au milieu d'une campagne délicieuse, où jaunissaient d'abondantes moissons, où les oliviers, les orangers, la vigne croissaient presque sans culture, ils regrettaient la fatigue, les privations, les souffrances, que la gloire fait accepter avec joie.

Ils brûlaient en outre de contempler les magnificences de la célèbre capitale, que les rois maures avaient embellie, et qui était en quelque sorte devenue le temple des sciences et des arts. Ceux qui l'avaient visitée, pendant un des rares intervalles de paix laissés aux Arabes par les Espagnols, en racontaient des merveilles. C'était un palais plutôt qu'une ville. Le marbre, le jaspe, l'albâtre y étaient prodigués ; et comme si ces matières n'eussent pas encore été assez précieuses, elles étaient incrustées d'or, d'argent, de pierreries. Au milieu d'édifices somptueux, les mosquées se distinguaient par leurs coupoles dorées et les milliers de colonnes qui soutenaient leurs voûtes sculptées ; pourtant la splendeur de ces mosquées s'effaçait encore devant celle de l'Alhambra, commencé par l'émir Al-Moumenin et seulement achevé par Muley-Hassen.

L'imagination ne peut rêver plus de prodiges que n'en réunissait ce palais enchanté. La nature et l'art semblaient s'y être à l'envi surpassés. De magiques perspectives, ménagées sur la montagne, sur deux fleuves et sur les incomparables jardins de l'Alhambra, doubleraient la beauté de ses vastes galeries où jaillissaient des eaux vives et où le parfum des plus riches aromates se mêlait à celui des fleurs les plus rares.

Le jardin, connu sous le nom de Généralif, était célèbre dans le monde entier, précisément parce que la nature seule paraissait en avoir fait tous les frais. C'étaient des bois de myrtes et d'orangers, coupant des plaines de verdure, arrosées par des ruisseaux limpides, et laissant voir au loin, par des éclaircies habilement ménagées, de riants villages, des champs cultivés, des coteaux fertiles.

Ces récits couraient d'un bout de l'Espagne à l'autre, et l'on s'indignait de ce que tant de merveilles appartenissent encore aux Arabes. Chacun voulait contribuer à les chasser de ce paradis terrestre leur dernier refuge et leur unique rempart.

Les deux fils de la marquise frémissaient d'impatience en songeant que Grenade succomberait sans qu'ils prissent part à sa ruine, et que jamais ils ne retrouveraient si belle occasion de combattre. Un jour donc, ils quittèrent furtivement le palais de l'évêque leur oncle, et ils se rendirent au camp, sans demander autre chose que de savoir bientôt si leur bras manierait l'épée aussi glorieusement que l'avaient fait leurs nobles aïeux.

Tous deux devaient être satisfaits ; car ils s'étaient intrépidement battus ; mais la fougue d'Alonzo l'avait emporté trop loin, et il pouvait tout à son aise déplorer son imprudence.

Pendant son séjour au couvent des cordeliers de Tolède, Ximénès avait eu de fréquentes relations avec le savant arabe et son élève Manoël, dont il avait su apprécier les rares qualités. D'une part, le plus bienveillant intérêt, de l'autre, le respect et la reconnaissance avaient créé entre le père Francisco et le senor Alvaredo un lien que ni le temps ni les événements ne devaient détruire.

Avant de partir, le médecin alla demander au supérieur des cordeliers s'il n'avait pas quelque message à faire parvenir au puissant ministre, qui se trouvait alors au camp devant Grenade.

— Vous entreprenez un voyage long et pénible, lui dit le supérieur ; mais je puis en diminuer les périls, en vous autorisant à prendre le costume de notre ordre. L'escarcelle d'un pauvre moine ne saurait tenter les voleurs. Ils savent bien qu'ils n'y trouveraient qu'un morceau de pain, et qu'en le demandant, ils en obtiendraient la moitié.

Alvaredo accepta avec joie l'offre du prieur et se chargea de son message. Il revint trouver la marquise, qui lui remit la rançon de son fils. Elle voulait lui donner une escorte ; mais il se garda bien de l'accepter. Il refusa de même une mule qu'on devait charger d'une foule d'objets

précieux, et, comme le temps manquait pour opérer la vente de ces objets, il pria seulement le duc d'Assuna de signer un papier par lequel ce noble seigneur prenait l'engagement de ratifier les promesses que le cordelier Ximénès ferait en son nom pour le rachat de son petit-fils.

Francisco Ximénès, un des plus grands ministres qui aient jamais gouverné, avait alors cinquante ans, et jouissait d'une haute réputation de piété, de talent et de charité. Il avait fait ses études à Alcala et à Salamanque. Ce qu'on apprenait alors dans ces universités ne répondant point aux besoins de son intelligence, il partit pour Rome, dans l'espoir d'y trouver d'autres lumières ; mais ayant été dépouillé par des larrons avant d'y arriver, il reprit le chemin de l'Espagne, après avoir obtenu du pape une bulle qui lui accordait le premier bénéfice vacant dans le ressort de l'archevêché de Tolède.

L'archevêque le lui refusa ; et Ximénès, qui voulait établir ses droits à cette place, fut enfermé dans la tour d'Uzéda. Un vieux prêtre qui y était détenu en même temps que Francisco, et qui se mêlait de prophétiser, lui annonça qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ximénès rit de la prédiction, qui cependant devait s'accomplir ; et lorsqu'il fut rendu à la liberté, il devint le grand vicaire du cardinal Gonzalès de Mendoza.

Ce premier pas fait dans le chemin de la fortune et des honneurs ne fit que lui en dévoiler le néant. Dégoûté du monde, il entra chez les cordeliers de Tolède et y prononça ses vœux. Mais déjà sa réputation était si grande, qu'il ne trouva pas dans ce monastère la paix qu'il y était venu chercher. Sans cesse assailli par d'illustres visiteurs, il se réfugia dans un couvent isolé, pour y vivre dans la retraite et le silence. Là, l'étude de la théologie et des langues orientales occupait tous ses loisirs. Il y était heureux, et ne désirait rien autre chose que d'y finir ses jours, lorsque ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la chaire. Son éloquence le fit remarquer, et ses lumières lui assignèrent bientôt la place de premier ministre.

Don Manoël se mit en route, seul et à pied, portant dans sa ceinture les pierreries de la marquise. Il devait les transformer en argent, dès qu'il serait au camp, et il avait consenti à s'en charger, parce que sous un petit volume elles représentaient une valeur considérable.

Il alla, comme il l'avait promis, coucher au monastère délia Cruz. Deux jours après, il fit la rencontre de riches marchands qui se rendaient à Zarzosa, et qui lui offrirent un de leurs chevaux, s'il voulait aller avec eux.

Il accepta d'autant plus volontiers, qu'il commençait à craindre d'arriver bien tard, quelque diligence qu'il pût faire.

Zarzosa est peu éloigné de la Sierra Morena, qui servait alors de refuge à de redoutables brigands. Alvaredo avait à peine fait quelques milles dans la montagne, lorsqu'il trouva, couché au pied d'un arbre, un chasseur baigné dans son sang. Si pressé qu'il fût, il n'eut pas un instant l'idée de passer outre. Il souleva le blessé dans ses bras, l'adossa au sapin près duquel cet homme était étendu, alla chercher de l'eau pour laver sa plaie, et déchira, pour la panser, le peu de linge qu'il portait avec lui.

Ces soins ne demeurèrent point inutiles. Le chasseur ouvrit les yeux.

— Vais-je donc mourir ? demanda-t-il, en voyant un moine agenouillé près de lui.

— Non, répondit Manoël. Je puis même vous assurer que votre blessure n'est pas grave.

— Si elle n'était pas grave, me serais-je donc évanoui comme une femmelette ? reprit l'inconnu.

— Que cela ne vous étonne pas, señor. Vous avez perdu presque tout votre sang.

— Ainsi, mon père, c'est vous qui m'avez sauvé ? Vous devez bien vous applaudir de ce que vous avez fait.

— Je m'en réjouis de tout mon cœur.

— Vous ne vous en réjouiriez pas si vous me connaissiez.

— Pourquoi donc ? Qui que vous soyez, vous êtes mon frère.

— Moi, votre frère !... Je me nomme Benavarro, et je suis le roi de la montagne. C'était le titre que prenait le chef des bandits de la Sierra Morena.

— Laissez-moi penser qu'un jour vous abdiquerez cette royauté.

— Je veux du moins m'en servir aujourd'hui pour vous être utile. Où allez-vous, mon père ?

— Au camp devant Grenade.

— Vous n'y arriverez pas sans être encore inquiété par les chasseurs dont je suis le chef. Toute la Sierra est à nous ; mais je puis vous donner un sauf-conduit pour la traverser. :

— Vous me payez généreusement le service que je vous ai rendu, señor Benavarro, dit le savant. Cependant je ne puis vous quitter sans vous demander encore une autre récompense.

— Parlez, mon père.

— Eh bien ! senor, je vous supplie de me promettre que chaque soir, avant de vous endormir, vous penserez un moment à moi.

— Chaque soir, c'est peut-être beaucoup ; mais j'y penserai souvent, soyez-en sûr.

— Je l'espère, mon fils. Alors vous vous direz : « Si ce pauvre moine avait pris le sentier de droite plutôt que celui de gauche, je serais mort là, sans secours, sans consolation, et j'aurais eu un gros compte à régler avec le juge suprême, à qui rien n'est caché. »

— C'est pourtant vrai, dit Benavarro en soupirant.

— C'est la vérité même, poursuivit Manoël. Vous y réfléchirez. Adieu, mon fils ; n'oubliez pas votre promesse.

— Attendez donc votre sauf-conduit, dit le blessé, en faisant un effort pour chercher quelque chose dans la poche de son pourpoint. (Il jeta un cri de douleur, car sa blessure était à l'épaule droite.) Je ne puis écrire, ajouta-t-il ; mais voici mon anneau. Vous le montrerez au premier chasseur que vous rencontrerez sur votre chemin, et vous lui direz que vous avez trouvé Benavarro mourant, près de la butte au Vautour. Les autres vous laisseront passer, et vous guideront même si vous avez besoin d'eux, jusqu'à l'entrée de la plaine. Là vous serez hors de mes domaines, et vous remettrez mon anneau à Gomez Davera, l'hôtelier du bourg d'Occismo, à moins que vous ne vouliez le garder, en souvenir de votre charité.

— Nous ne pouvons garder ni or, ni argent, ni bijoux. Je rendrai donc l'anneau à Gomez Davera. Mais vous oubliez une chose, senor, c'est que je pourrais ne rencontrer personne en mon chemin. Devrais-je alors vous envoyer l'hôtelier d'Occismo ?

— Les chasseurs sont en vedette sur ce point de la montagne. Vous les verrez, mon père, répondit le blessé.

Malgré cette assurance, Manoël marcha longtemps dans la plus complète solitude. Quoique la rencontre des bandits ne pût rien avoir d'agréable pour lui, il la désirait cependant ; car il souffrait de penser que la nuit pourrait venir sans que Benavarro fût secouru.

Déjà le soleil était sur son déclin, quand Alvaredo aperçut une vieille femme qui venait précipitamment de son côté. De temps en temps elle s'arrêtait comme pour prêter l'oreille aux bruits de la forêt, puis elle reprenait plus vivement sa marche.

— Mon père, dit-elle en joignant les mains et en accourant vers le religieux, c'est Dieu qui vous envoie ; car il doit y avoir par ici un mort ou

un mourant.

— Rassurez-vous, ma fille, répondit Manoël. Il y a un blessé ; mais son état n'a rien de dangereux.

— Vous l'avez vu, mon père ? Où est-il ?

— A la butte au Vautour.

— Si loin ! dit la vieille. Comment le transporterai-je à la posada ?

— Êtes-vous donc seule, ou ne pouvez-vous réclamer l'aide des chasseurs de la montagne ?

— Les chasseurs de la montagne.... Quoi ! mon père, vous savez....

— Je sais que le blessé est leur capitaine. Mais j'y songe, ma chère femme, ce n'est peut-être pas lui que vous cherchez, dit le docteur, frappé soudain de l'idée qu'un meurtre pouvait avoir été commis par le capitaine, et que lui, Manoël, avait secouru l'assassin et non pas la victime.

— C'est bien le roi de la montagne que je cherche, reprit la vieille, dans laquelle nos lecteurs ont sans doute reconnu Barbara ; mais il n'a plus de compagnons qui puissent venir à son aide. Us l'ont abandonné, trahi ; ils viennent de se donner un autre chef, et ce chef c'est mon fils. Comprenez-vous ma honte et ma douleur ?

— Je vous plains, pauvre mère. Mais nous ne pouvons laisser mourir ce blessé. Si vous voulez m'accompagner jusqu'à la butte au Vautour, nous tâcherons de le conduire chez vous.

— Pourvu qu'il y soit en sûreté, pensa tout haut Barbara.

— Si vous en doutez, allez seule à la butte au Vautour et engagez le à prendre patience. Je continuerai ma route jusqu'à l'hôtellerie d'Occismo et je vous enverrai Gomez Davera.

— Vous le connaissez ? demanda la vieille avec surprise.

— Je ne le connais pas ; niais lui connaît cet anneau, que je dois lui remettre de la part du capitaine.

— Il viendra, c'est certain ; mais Occismo est de l'autre côté de la montagne. Quelque diligence qu'on fasse, le secours se fera longtemps attendre. Allons plutôt à la posada. Ces gens sont si lâches, qu'un regard de Benavarro les fait tous trembler. Quand ils le reverront vivant, ils renieront leur nouveau chef.

— Allons donc ! dit Manoël.

Chemin faisant, la pauvre femme lui raconta ses fautes et ses malheurs. Quand elle en vint à dire comment elle avait retrouvé son fils, et à parler de l'évasion de la jeune senora qu'il conduisait de Tolède à Séville, Alvaredo

se rappela l'accusation portée contre Antonio par la marquise d'Assuna, et, frappé d'un trait de lumière, il demanda à la mère désolée quel était le nom de son fils.

— Antonio d'Escavilla ! répéta-t-il, après avoir entendu sa réponse. Mais c'est moi qui l'ai recommandé au duc d'Assuna. Il mentait donc, le malheureux, quand il témoignait tant de honte de son oisiveté, tant de désir de vivre en honnête homme ?

— Il ne sait que mentir, reprit Barbara. Il est aussi lâche que cruel. Mais, grâce à Dieu, j'ai pu sauver la senora. J'ignore ce qu'elle est devenue ; mais il ne lui arrivera aucun mal : Dieu et ses anges sont avec elle.

Barbara n'avait pas tenu d'autre langage la première fois que Casilda avait échappé à Benavarro, et elle croyait plus que jamais à cette miraculeuse protection, depuis que le capitaine, cherchant Escavilla, était arrivé près du chêne creux et qu'elle avait vu de ses yeux la solitude de cet asile où, moins d'une heure auparavant, elle avait laissé Casilda.

Quand Manoël et Barbara arrivèrent à la butte au Vautour, le roi de la montagne était debout. Las d'attendre ses gens, et ne sachant s'il devait croire à la parole du moine, il s'était levé, par un effort découragé, et, pâle comme un mort, il s'avavançait en chancelant.

— C'est vous, mon père ? dit-il au religieux. Je croyais que vous m'aviez oublié.

— Ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublierai, mon frère, et tout ira bien. Je n'ai trouvé personne à vous envoyer, et me voici revenu.

— Où sont-ils donc ? demanda Benavarro à la bonne vieille.

— A la posada. Ils ont enfoncé la porte de la cave, dont je n'ai pas voulu leur donner les clefs, et ils boivent à la santé du nouveau capitaine.

— Ils me croient mort. Tonnerre et sang ! je leur ferai voir que je ne le suis pas.

— Prenez garde, mon fils, dit Alvaredo. Un accès de colère pourrait rouvrir votre blessure ; et vous êtes si faible, que tout est à craindre.

— Mais ils savent donc que j'ai reçu un coup de feu ? reprit le chasseur. Et s'ils le savent, pourquoi m'ont-ils laissé là comme un chien crevé ?

— Que veux-tu que je te dise, Benavarro ? répliqua Barbara. Il y a longtemps qu'ils murmurent contre toi. Ils disent que tu vieillis et que la fortune ne sourit qu'à la jeunesse.

— Voyez, mon père, comme une bonne action porte bonheur. Je les ai empêchés de piller l'église d'Occismo, et c'est de là que vient la révolte.

Mais j'y songe, c'est peut-être l'un d'eux qui, caché derrière la butte, a lâchement tiré sur moi.

Barbara baissa la tête sans répondre.

— C'est Battista, reprit-il, j'en étais sûr. Le misérable né périra que de ma main.

— Mon fils, dit Manoël, vous êtes encore sur le bord de la tombe, et vous parlez d'y précipiter un de vos frères !

— Point de pitié pour les traîtres ! continua le blessé.

— N'as-tu donc jamais trahi personne ? demanda Barbara.

— Jamais, répondit-il.

— Pas même les voyageurs auxquels tu offrais l'hospitalité ? Ce fut au capitaine de garder le silence.

— Pardonnez donc, mon fils, pour qu'il vous soit pardonné, dit Alvaredo, qui n'avait besoin que d'écouter son bon cœur pour tenir ce pacifique langage.

Tout en marchant, péniblement appuyé au bras de Barbara et à celui du religieux, Benavarro murmurait encore avec colère le nom de Battista.

— Ce n'est pas Battista qui t'a frappé, dit la vieille, aimant mieux livrer son propre fils à la vengeance du capitaine que de laisser périr un innocent.

— Si ce n'est pas Battista, qui est-ce donc ? demanda le chasseur en s'asseyant sur une roche, pour reprendre haleine. Barbara se laissa glisser à ses genoux.

— Grâce pour lui ! murmura-t-elle.

— Relève-toi, Barbara, dit le capitaine, sans s'expliquer davantage.

Deux heures plus tard, il arrivait à la posada, dont la vieille avait laissé la porte ouverte, et il pénétrait dans la grande salle sans avoir été entendu.

— Vous faites bonne garde, compagnons, dit-il. Si les morts entrent à la posada, les vivants pourraient y entrer aussi.

La foudre éclatant au milieu d'eux eût moins effrayé les bandits que cette voix, qu'ils avaient cru ne plus entendre. Ils se levèrent tout confus, et l'ivresse à laquelle plusieurs étaient en proie se dissipant soudain, tous quittèrent la table et sortirent sans articuler un mot.

— Suis-je encore le roi de la montagne ? demanda le capitaine avec orgueil.

Mais ni Manoël ni Barbara n'eurent l'embarras de lui répondre. Epuisé par le suprême effort qu'il venait de faire, il s'évanouit dans leurs bras.

On le porta sur son lit, où, grâce aux soins d'Alvaredo, il reprit bientôt ses sens. Barbara voulait panser la blessure du capitaine ; mais l'habile docteur s'en chargea, et il ne consentit à prendre un peu de repos que quand il le vit endormi.

Aux premiers rayons du jour, les yeux de Benavarro tombèrent sur Manoël, assis à son chevet.

— Mon père, lui dit-il, vous êtes un grand médecin en même temps qu'un digne religieux. Que pourrais-je faire pour vous témoigner ma reconnaissance ?

— Venir au plus tôt me retrouver sous les murs de Grenade, et tourner contre l'ennemi les armes dont vous n'avez pas toujours fait bon usage.

— Vous partez donc, mon père ? demanda le capitaine.

— La mission que j'ai à remplir ne souffre point de retard ; mais je ne regrette pas de m'être arrêté ici.... Dans quelques semaines vous serez complètement guéri et vous songerez au rendez-vous que je vous donne.

— Mon père, demanda Barbara en accompagnant Manoël hors de la posada, dans quel couvent me conseillez-vous d'aller achever ma triste vie ?

— Restez ici, ma fille, répondit le docteur. Quand vous n'épargneriez à Antonio qu'un seul crime, vous pourriez dire que vous n'avez pas perdu votre temps.

Manoël passa près de plusieurs bandits, qui l'avaient vu la veille et qui ne pensèrent point à l'inquiéter. Il arriva sans montrer l'anneau du capitaine jusqu'à la butte au Vautour. Là, il vit trois chasseurs, dont l'honnête apparence devait éloigner tout soupçon, mais sur la profession desquels il ne pouvait plus se méprendre.

— Où allez-vous, mon révérend ? lui demanda l'un d'eux.

— Au camp devant Grenade, répondit-il.

— Livrez-nous d'abord ce que vous avez d'or et d'argent, reprit le bandit. Nous verrons ensuite si nous devons vous laisser poursuivre votre route.

— Vous vous adressez mal, mon ami, dit Alvaredo. Les religieux de Saint-François n'ont ni or ni argent, puisqu'ils ne vivent que d'aumônes.

— Aussi ne vous attaquerions-nous pas, mon révérend, si vous étiez un vrai religieux, répliqua un autre chasseur. Mais Balthasar, que voici, vous reconnaît pour un gentilhomme de Séville ; et sous votre robe de moine, il espère trouver une bourse bien garnie.

— On ne change pas de visage comme de vêtement, et rien d'ailleurs n'est plus facile que de savoir qui, de vous ou de moi, dit en ce moment la vérité, ajouta Balthasar.

Manoël, voyant les bandits prêts à le dévaliser, tira de son sein le sauf-conduit de Benavarro.

— L'anneau du capitaine ! s'écrièrent-ils avec un certain effroi. Comment se trouve-t-il entre vos mains ?

— Il me l'a remis hier, ici même, quand je l'ai relevé presque mourant.

— Ce sang que nous avons vu près d'un sapin, c'est donc celui de Benavarro ! s'écria Balthasar.

— Nous avons trop attendu pour le prévenir du complot, ajouta Benaja.

— Puisqu'il faut avoir un chef, dit Balthasar, j'aime mieux Benavarro que le fils de Barbara. — Benavarro est sévère ; mais il est juste et il n'a pas peur du danger.

— S'il meurt, j'abandonnerai la troupe, reprit Benaja.

— Il ne mourra pas de sa blessure, répondit Alvaredo ; mais si lui-même quitte la montagne, vous ferez bien de le suivre, mon fils.

— Le reverrez-vous bientôt, mon révérend ? demanda Balthasar.

— Je l'espère.

— Ne lui dites pas que nous avons voulu vous dépouiller. Il ne croirait pas que nous vous avons pris pour un autre et il se fâcherait ; car il défend les violences inutiles.

— S'il en est ainsi, vous avez tort de ne pas lui obéir.

— Pardonnez-nous, mon père, et permettez-nous de vous accompagner. Il y a là-bas un passage difficile ; nous vous aiderons à le franchir.

— Quand j'étais enfant, je gardais les chèvres dans la Sierra de l'Albarracin, répondit Manoël ; je me tirerai bien seul du ravin dont vous me parlez.

Les bandits l'escortèrent malgré lui ; car ils tenaient à gagner sa bienveillance. Ils ne le quittèrent que quand il fut arrivé à la dernière rampe de la montagne. Il les remercia de cette courtoisie, en les engageant à quitter leur coupable métier pour se joindre à l'armée espagnole.

— A quoi vous serviront, ajouta-t-il, ces richesses injustement acquises ?

— Elles nous ouvriront la porte du ciel ; car nous comptons les employer en œuvres pies, répondit Balthasar. L'église de mon village avait autrefois deux clochers ; les Maures en ont abattu un, et j'ai toujours eu l'idée de le faire reconstruire.

— Moi, dit Benaja, je fonderai, si je deviens riche, un hôpital pour les lépreux.

— Et moi, ajouta le troisième bandit, je donnerai une châsse à saint Pierre, qui tient les clefs du paradis.

Manoël crut d'abord que ces gens voulaient railler ; mais il vit bien ensuite qu'ils parlaient sérieusement, et, après avoir fait d'inutiles efforts pour les éclairer, il s'éloigna en disant :

— Pardonnez-leur, Seigneur : ils ne savent ce qu'ils font.

XI.

La première maison d'Occismo était l'hôtellerie de Gomez Davéra. Elle pouvait prendre ce nom ; car elle était vaste, bien bâtie, et sans doute abondamment pourvue, si l'on en jugeait par le bruit des assiettes, des verres et des causeries qui s'en échappaient à travers les jalousies demi-closes. Le docteur avait marché tout le jour, bravant l'ardeur du soleil, afin que sa charité envers Benavarro ne portât point préjudice à don Alonzo d'Assuna. Il s'arrêta devant l'hôtellerie, sur le seuil de laquelle se tenait Gomez Davera.

— Pour l'amour de Dieu, *senor*, dit Manoël, accordez-moi l'hospitalité.

— Impossible, répondit Gomez, l'osteria est pleine de monde, et j'ai déjà congédié plusieurs voyageurs.

— Mon ami, je tombe de fatigue et de besoin. Où voulez-vous que j'aille, si vous me fermez votre porte ?

— Que Dieu vous conduise, mon père, dit l'hôte en lui présentant un morceau de pain.

Alvaredo étendit, pour prendre cette aumône, sa main à laquelle brillait l'anneau du roi de la montagne.

— Connaissez-vous ceci, *senor Gomez* ? demanda-t-il, en voyant que l'hôte attachait sur la bague des regards étonnés.

— Entrez, mon père, je vous en supplie, répondit Davera, en s'effaçant pour laisser passer le religieux.

Celui-ci ne bougea pas ; mais il sourit en disant :

— Vous ne pouvez me recevoir, puisqu'il ne vous reste pas la moindre place.

— J'en ai toujours pour ceux qui me sont envoyés par celui que vous savez.

— Mon ami, reprit avec douceur notre savant, comment se fait-il que vous me pressiez d'accepter, au nom du roi de la montagne, ce que vous avez refusé de m'accorder au nom du maître de l'univers ?

Gomez ne répondit pas ; mais un voyageur qu'il venait aussi d'éconduire, et qui s'était assis sur une pierre au bord de la route, dit au religieux :

— Vous êtes bien heureux, mon révérend. Si je savais où trouver ce roi de la montagne, j'essaierais de me traîner jusqu'à lui ; car la pluie va tomber à torrents, et je suis tellement harassé, qu'il m'est impossible d'aller jusqu'au village voisin.

— Senor Gomez, répondit Manoël, donnez à cet étranger la place que vous m'offriez. Je pourrai mieux que lui continuer ma route, et la pluie ne me fait pas peur.

— Non, mon père, le maître de cette bague ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé partir ; mais rien ne vous empêche, si bon vous semble, de partager votre souper et votre lit avec ce voyageur.

— Tout est donc pour le mieux, répondit Alvaredo, en invitant l'inconnu à le précéder dans l'hôtellerie.

L'hôtellerie était pleine de marchands qui se rendaient à la foire d'Andujar, et le docteur ne put s'empêcher de penser qu'en les accueillant si bien, Gomez Davera ménageait à ses bons amis de la montagne une riche et facile capture. L'hôtelier devina sans doute la crainte qui l'agitait ; car il lui dit à voix basse, en le servant :

— Tous ces gens que vous voyez, mon père, sont en sûreté sous mon toit, comme s'ils étaient entre les murs de votre couvent. Je suis un honnête homme.

— Je m'en réjouis pour vous, senor Gomez, répondit Manoël. Il n'y a pas d'oreiller plus doux qu'une bonne conscience.

— Et je dors en paix, mon révérend, même quand les chasseurs viennent coucher à la posada ; car ils ont juré de ne rien tenter contre ceux que j'y reçois.

— Ont-ils toujours respecté leur serment ?

— Toujours Benavarro mourrait plutôt que de manquer à sa parole. Il est homme d'honneur et gentilhomme.

Le savant ne s'étonna pas d'entendre donner la qualification d'homme d'honneur à un chef de bandits. Il y avait si peu de temps que les grands seigneurs eux-mêmes ne rançonnaient plus les passants, que cette profession n'inspirait pas encore tout le mépris qu'elle méritait.

Alvaredo cependant n'ajouta pas une foi entière aux promesses de l'hôtelier, parce qu'il savait que le nouveau capitaine Antonio d'Escavilla ne connaissait pas le scrupule et pourrait, avoir l'idée de tenter une expédition du côté d'Occismo. Il se retira donc dans sa chambre, bien

décidé à ne pas s'endormir, afin d'être prêt à courir au moindre bruit, et, pour occuper sa veillée, il ouvrit un livre arabe.

L'étranger, si fatigué qu'il fût, ne paraissait pas plus pressé de se reposer que le religieux. Pendant que celui-ci lisait, il étala sur la table des papiers couverts de dessins, et s'absorba dans cette étude au point d'oublier la présence de son compagnon.

— Non, je ne rêve pas, dit-il tout haut. Cette terre existe. Elle est là ; il faut qu'elle y soit. Je naviguerais des années sans la découvrir, que je ne pourrais changer d'avis.

Le moine s'était doucement rapproché.

— Vous croyez donc, senor, demanda-t-il, à l'existence de ce monde dont on parle depuis quelque temps ?

— J'y crois aussi sûrement que si je l'avais vu, répondit l'étranger.

— Est-ce le Génois Colomb qui a eu le talent de vous persuader ?

— C'est moi-même, mon père, qui suis Colomb. Je vais pour la dernière fois demander à la reine Isabelle, si elle veut-ajouter ce vaste empire à sa couronne,

— Vous allez au camp, senor ?

— Il le faut bien. J'ai vu la reine à Tolède, il y a déjà trois ans. Elle m'a promis de faire examiner mes plans, et rien n'est encore décidé. Le temps presse pourtant. La vie de l'homme est si courte, elle est sujette à tant d'accidents, qu'il faut que je me hâte, si je ne veux pas que mon idée descende avec moi dans la tombe.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Cinquante-cinq ans. Il y en a plus de quarante que je navigue. J'aime la mer avec passion, et je me rappelle que quand j'étais enfant, le récit des grandes découvertes des Portugais excitait déjà mon enthousiasme. Ce n'était pas assez pour moi de lire la relation de ces voyages ; je voulus voir les hardis navigateurs qui les avaient accomplis. Je me rendis donc à Lisbonne. Fernand Gomez me reçut à bras ouverts, et Perestrello me donna sa fille, ses plans, ses cartes, ses instructions. Trouver la route des Indes orientales en suivant la côte d'Afrique était alors, comme aujourd'hui, la grande préoccupation des hommes de mer. Je m'associai de toutes mes forces à leurs idées et à leurs travaux ; mais, en comparant les observations faites par les anciens et les modernes, en y réfléchissant sérieusement, je compris qu'il devait y avoir, pour arriver aux Indes, autre chose à faire que de longer le continent africain. Dès cette époque, la pensée d'un monde à

conquérir s'éveilla dans mon esprit, et je me replongeai dans l'étude pour y chercher un démenti à ce rêve dont je commençais à me bercer.

— Et cette étude approfondie, ces laborieux calculs n'ont pas ébranlé votre conviction ?

— Ils n'ont fait que la fortifier. La terre est ronde, c'est une vérité que personne ne songe à contester. Donc, en s'embarquant sur l'Atlantique et en voguant toujours au couchant, on doit arriver promptement aux terres que les voyageurs ont signalées à l'est de l'Asie ; et ces terres ne peuvent être des îles de peu d'importance ; car il faut un contrepoids au monde que nous habitons.

— Cela me paraît vraisemblable, dit Alvaredo.

— Cela est certain, mon père. Vous avez d'ailleurs ouï parler de ces deux cadavres jetés par les flots sur la côte occidentale d'une île des Açores ? Ils appartiennent à une race d'hommes encore inconnue, et qui doit peupler cette terre sur laquelle aucun Européen n'a mis le pied.

— J'ai entendu parler aussi d'une pièce de bois d'essence étrangère trouvée sur les sables de Madère.

— J'ai vu ce bois, reprit Colomb. Il ne ressemble à aucun de ceux de nos forêts, et jamais personne n'en a rencontré de pareil. Les flots l'ont apporté de cette même terre que les Portugais cherchent par la route la plus longue et la plus périlleuse.

— Je suis peu versé dans les mathématiques ; mais vous avez sans doute fait part de votre idée à d'illustres savants, à d'habiles marins, qui ont dû en apprécier la justesse ? dit Manoël.

— J'ai d'abord exposé mes plans à la république de Gênes. Je suis trop bon citoyen pour ne pas désirer, avant tout, la gloire et l'agrandissement de ma patrie. Mais les Génois sont si fiers de la prospérité de leur commerce, qu'ils ne songent point à de nouvelles richesses. Puis, vous le savez, mon révérend, nul n'est prophète en son pays ; et je n'ai rencontré dans le sénat de Gênes qu'incrédulité et raillerie. J'ai pensé alors au roi de Portugal. Jean II aime les entreprises hasardeuses ; il honore le courage des marins et il se plaît à les protéger.

— C'est un témoignage que tout le monde lui rend. Ne l'a-t-on pas surnommé le Sage et le Parfait ?

— Personne en ce monde n'est parfait, mon père, dit Colomb avec amertume.

— Le roi a-t-il donc refusé de vous écouter ? Il suit avec tant d'attention les progrès faits par Barthélémy Diaz, que tout ce qui est voyage ou découverte doit exciter au plus haut point son intérêt.

— Diaz est un habile marin ; mais, encore une fois, il se trompe de route en longeant la côte d'Afrique.

— Pourtant il a reconnu toute cette côte, et il est parvenu jusqu'à la pointe qui la termine. S'il ne l'a pas doublée, c'est parce que ses soldats l'ont forcé de les ramener en Portugal.

— Je le sais, et je dis, comme le roi Jean, que le cap des Tourmentes sera mieux appelé le cap de Bonne-Espérance ; car ce passage, qu'on s'habituerait bientôt à franchir, deviendra très utile à la navigation. Mais c'est vers l'ouest que je veux me diriger, et le roi, après avoir entendu les raisons qui m'y déterminent, les a jugées assez sérieuses pour être mûrement examinées.

— Ayez donc confiance, seigneur étranger ; vous ne pouvez avoir de protecteur plus puissant et plus zélé.

— Je l'ai cru comme vous, mon père. Trop heureux de trouver un prince qui voulût croire à mes promesses, j'ai rendu compte à Jean II de toutes les preuves sur lesquelles s'appuie l'existence du monde inconnu que je lui offrais, et je lui ai tracé la route à suivre pour y arriver. Si vous saviez comme il m'écoutait, et de quel feu brillaient ses yeux attachés sur les miens !... Il était persuadé ; moi, je me sentais heureux ; car j'allais obtenir enfin la flottille objet de tous mes désirs. Mais au moment où la parole si impatiemment attendue allait tomber de ses lèvres, il se ravisa et me dit : « Nous avons de savants géographes ; ils examineront vos plans et jugeront de la réalité de vos espérances. » Les géographes m'interrogèrent. Je leur répétai tout ce que j'avais dit au roi, et je leur remis mes cartes, afin qu'ils pussent les examiner à loisir.

— Le temps devait vous paraître bien long ?

— Aussi long que si j'eusse attendu mon arrêt dévot ou de mort. Tandis que j'endurais ces angoisses, ils disaient au roi que mes plans étaient impraticables ; mais ils lui conseillaient en même temps de s'en assurer, en envoyant un autre navigateur à la recherche des terres occidentales.

— Ne vous trompez-vous pas, seigneur ? J'ai peine à admettre tant de perfidie.

— Ce qui est encore plus difficile à croire, mon père, c'est que le roi ait prêté les mains à cette déloyale expérience.

— A qui se fier, s'il en est ainsi ?

— A personne, je le crains, reprit Colomb. Jean II a envoyé vers l'ouest un navigateur portugais ; mais une tempête a rejeté la caravelle sur les côtes orientales, et le roi, apprenant le mauvais succès de l'expédition, a dit que le Génois Colomb n'était qu'un visionnaire et un fou. C'est en m'entendant accuser ainsi que j'ai appris de quelle injustice je venais d'être victime. Aussitôt j'ai résolu de passer en Espagne, pour offrir mes services à la reine Isabelle. Il y a déjà trois années, trois années perdues, et je puis vous le dire à vous, mon père, passées dans des ennuis et des privations de toutes sortes. Je ne suis pas plus avancé que le jour où j'ai vu la reine. Au contraire, j'espérais alors, et je n'espère plus.

— La reine aime les grandes choses ; votre projet a dû lui sourire.

— Oui ; mais il est fâcheux que les princes ne puissent pas tout voir et tout décider par eux-mêmes. Madame Isabelle m'aurait compris, tandis que les savants chargés d'examiner mes plans me suscitent une foule d'objections dans lesquelles percent leur jalousie et leur mauvais vouloir. Tout est perdu, si je ne puis encore une fois voir la reine.

— Vous allez au camp devant Grenade ; j'y vais aussi, dit Alvaredo. Achéons la route ensemble, et nous reparlerons de tout cela.

Manoël pensait que si les terres rêvées par le Génois existaient réellement, ce serait une gloire pour l'Espagne de contribuer à les découvrir. Mieux que personne, il pouvait obtenir pour Colomb une audience de la reine ; toutefois il était décidé à ne rien demander à Isabelle, et à ne rien faire qui pût le rappeler au souvenir de cette puissante princesse. Mais il se proposait de parler à Ximénès du projet de Colomb, si, dans le cours de ce voyage, l'étranger ne laissait rien échapper qui pût le faire soupçonner d'exaltation ou d'inconséquence dans ses idées.

Christophe, reconnaissant du service que le religieux lui avait rendu en partageant avec lui son repas, sa chambre, et surtout en l'écoutant avec un intérêt marqué, accepta de grand cœur sa proposition. Manoël lui inspira bientôt une entière confiance ; et pendant les huit jours qu'ils passèrent ensemble, ils s'entretenaient si souvent de ces régions inconnues, qu'en arrivant à l'armée, le savant espagnol n'était pas moins persuadé de leur existence que le Génois lui-même.

Sa première visite fut pour Francisco Ximénès. Il le retrouva tel qu'il l'avait laissé trois ans auparavant, si ce n'est encore plus austère et plus détaché des biens de ce monde, dont chaque jour le grand homme

reconnaissait mieux la vanité. Au milieu des camps aussi bien que dans le palais des rois, Ximénès vivait comme dans le cloître, et ce mépris de ses aises, ce désintéressement complet lui permettaient de conserver toute l'indépendance de son caractère.

Les grands, qui avaient été fort étonnés de voir cet homme du désert prendre place au milieu d'eux, l'étaient plus encore de ce que, malgré la faveur royale, il ne voulût renoncer ni à sa pauvreté ni à des austérités dont la pensée seule les effrayait. Lorsqu'ils le regardaient passer, le front pâle, les yeux baissés, le corps rendu presque diaphane par des jeûnes continuels, ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Lui, doux, affable, plein de tendresse et de charité pour les pauvres, montrait avec les courtisans une rigidité qui leur inspirait de la crainte et de Péloignement. Ils se plaignaient, de ce qu'il les écrasait sous ses sandales ; mais Ximénès se souciait peu de ces plaintes. Politique habile, sincèrement dévoué à la grandeur de l'Espagne et au bonheur du peuple, il ne voyait pas de plus sûr moyen d'y travailler que d'abaisser l'orgueil des grands et de les obliger à se soumettre à la loi, qu'ils avaient toujours bravée impunément.

Le puissant ministre reçut Alvaredo comme un ami dont la présence lui rappelait des jours passés dans les joies de l'étude et les douceurs de l'obscurité.

— Vous avez bien fait, Manoël, lui dit-il après quelques instants donnés à ces chers souvenirs, d'apporter à nos blessés-le secours de votre talent. Pas un de ceux qui les soignent ne possède comme vous l'art de guérir et de consoler.

— Me voici au camp, mon père ; j'y resterai, si vous jugez que j'y puisse être utile ; mais ce n'est pas pour les blessés que j'y suis venu, répondit le voyageur.

Il lui fit ; part de ce que don Ramire avait écrit à la marquise d'Assuna, et lui remit l'engagement pris par le duc de ratifier toutes les promesses faites en son nom : par Francisco Ximénès de Çisneros.

— Ai-je trop présumé de votre bonté, mon père, lui demanda-t-il, en promettant à cette famille désolée que vous vous occuperiez de don Alonzo ?

— Je le ferai volontiers. Je n'ai d'ailleurs pas attendu votre prière, mon cher Manoël, pour disposer la reine à l'échange des prisonniers.

— Je voudrais vous demander encore une faveur, mon père, reprit Manoël. On parle beaucoup d'un monde inconnu jusqu'à présent, mais dont

l'existence paraît assurée.

— Vous aussi, Manoël, vous ajoutez foi à de semblables rêveries ? demanda Ximénès.

— Je n'y croyais pas plus que vous, mon père ; mais la Providence m'a donné pour compagnon de route celui-là même qui a parlé le premier de cette nouvelle terre, et je puis vous assurer que c'est lin homme de génie plutôt qu'un visionnaire.

— C'est possible ; mais il ne faut pas abandonner sa tâche pour en aller chercher une autre. Nous avons à ruiner l'empire des Maures, à effacer du sol de notre vieille Espagne les derniers vestiges du mahométisme ; et tant que nous n'aurons pas mené à bonne fin cette glorieuse entreprise, nous ne pourrions raisonnablement songer à aucune autre.

— Pourtant, mon père, si ce monde existe, ce serait une riche conquête pour la couronne d'Espagne et pour la foi du Christ.

— Oui, s'il existe, répondit Ximénès en souriant.

— Voulez-vous, mon père, que je vous amène Colomb le Génois ?

— À quoi bon ? Pour décider si ses espérances sont réalisables ou s'il se berce de vaines chimères, il faudrait des connaissances que je n'ai pas.

— Et que je suis bien loin de posséder, ajouta le savant ; mais cet étranger parle avec tant d'autorité, il est si sûr de ce qu'il avance, qu'on est forcé d'y croire avec lui.

— Et vous voulez, mon cher Manoël, que je m'expose au danger de subir cette influence ?

— J'ai fait espérer à Colomb que vous consentiriez à le recevoir.

— Vous oubliez, Alvaredo, que je ne suis ni un roi, ni un prince, mais un pauvre moine, accessible à tous ceux qui ont à réclamer de moi quelque secours ou quelque service. Je verrai donc cet étranger, et, s'il parvient à me persuader comme il vous a persuadé, je lui obtiendrai une audience de la reine. Toutefois, il fera bien de ne pas se flatter d'un prompt succès. Nous n'avons ni trop d'argent ni trop de soldats pour suffire à la guerre, et nous ne pouvons former aucune entreprise de quelque importance avant d'avoir pris Grenade.

— La domination arabe touche à sa fin ; c'est l'opinion générale. Je ne mets donc pas en doute le succès des armes espagnoles. Je regrette seulement que l'expédition projetée par le Génois doive encore être retardée.

— Ne peut-il pas attendre ?

— Il ne le peut pas, Les ressources dont il disposait sont épuisées, et il craint d'ailleurs que tant d'impatiences, de déceptions et d'angoisses, en achevant de détruire sa santé, ne rendent son voyage impossible.

— Que fera-t-il donc, si la reine lui propose un nouveau retard ? — Il ira trouver le roi d'Angleterre, vers lequel il a déjà député son frère, et qui désire le voir pour prendre avec lui toutes les mesures nécessaires à cette expédition.

— L'Espagne manquerait une occasion sans doute unique d'augmenter sa puissance et sa richesse. Et si les Portugais, qui font tant d'efforts pour étendre leur empire au delà des mers, y réussissaient, comme ils l'espèrent, ils deviendraient pour nous de dangereux voisins, dit Ximénès, se parlant à lui-même.

— Ils y parviendront, n'en doutez pas, mon père. Le commerce de toute la côte occidentale ne leur est-il pas garanti, et Jean II ne prend-il pas déjà le titre de seigneur de Guinée ? répliqua Manoël.

— Et s'ils doublent le cap des Tourmentes, en s'éloignant des terres, pour éviter la violence des courants, ils auront bientôt dans l'Inde de vastes établissements. Amenez-moi votre compagnon de voyage, Manoël, répondit Ximénès.

Alvaredo ne demandait que cette permission. Il courut chercher son nouvel ami et le présenta sans retard à don Francisco.

Les hommes de génie se devinent et s'entendent. Colomb dissipa les préventions que des jaloux avaient inspirées contre lui à l'habile ministre, et Ximénès lui promit de disposer la reine à l'écouter avec faveur.

Alvaredo, ayant réussi dans cette première partie de sa mission, ne tarda point à s'occuper de la seconde. Des négociations étaient entamées pour l'échange des prisonniers ; mais elles marchaient lentement au gré du savant, qui partageait les inquiétudes : de la marquise et le chagrin du vieux duc.

Il résolut donc de ne s'en rapporter qu'à ses propres démarches, pour hâter la délivrance de don Alonzo d'Assuna. Il fallait, avant tout, convertir en or les pierreries de la marquise. Alvaredo se mit en relation avec un juif de Grenade qui venait quelquefois au camp, et qui faisait métier de prêter de l'argent aux chevaliers chrétiens, lorsqu'ils avaient de bonnes terres et de beaux châteaux. Le roi tolérait sa présence, en considération des services qu'il rendait aux seigneurs ; et les Maures le laissaient librement sortir de leur ville, parce qu'il les renseignait, en y rentrant, sur ce qui se passait au

camp. Il était tout disposé à en faire autant pour les Espagnols ; car il disait naïvement :

— Je ne suis ni Maure ni chrétien ; je suis marchand ; et pourvu qu'on me laisse faire tranquillement mon petit commerce, peu m'importe que le roi de Grenade se nomme Ferdinand ou Boabdil.

Lui se nommait Abraham. Il était riche comme Crésus ; mais il n'en discutait pas avec moins d'âpreté les plus minimes affaires. Toutefois, à part la question d'argent, sur laquelle il était intraitable, il se montrait bon, serviable et fidèle observateur de sa parole. Peut-être ne fallait-il pas lui en savoir gré ; car il avouait qu'il devait à sa loyauté et à son désir de se rendre agréable à chacun la petite fortune qu'il avait acquise.

Il offrit des diamants de la marquise à peu près la moitié de ce qu'ils valaient ; mais il le dit franchement, en s'excusant de ne pas les payer plus cher, attendu qu'il ne savait quand il trouverait l'occasion de les revendre.

— Si les chrétiens levaient le siège, ajouta-t-il, la sultane me les achèterait. Maintenant Boabdil a plus besoin d'armes et de vivres que de diamants. Mais si je puis vous être utile en quoi que ce soit, seigneur, disposez de moi, je vous en supplie.

Ce n'était pas tout d'avoir la rançon de don Alonzo, il fallait traiter du rachat de ce prisonnier ; et don Manoël, ne pouvant pénétrer dans Grenade, ne savait à qui s'adresser. Il accepta donc les offres d'Abraham et le chargea de savoir à quelles conditions don Alonzo d'Assuna pourrait obtenir sa liberté.

— C'est de don Alonzo d'Assuna que vous vous occupez, seigneur ? demanda le juif avec étonnement. S'il en est ainsi, gardez votre or pour quelque autre circonstance.

— Est-il donc mort ? s'écria le docteur. Le juif secoua la tête négativement.

— Abraham, ne pourrais-tu me faire entrer à Grenade ? reprit Manoël.

— Non, seigneur.

— Tu fixeras toi-même le prix de ce service ; mais il faut que je voie don Alonzo dans sa prison, et quand je devrais me charger de ses chaînes....

— Il est trop tard, seigneur, la place est promise.

— Que dis-tu donc ?

— La vérité, seigneur. Non seulement elle est promise, mais elle est payée. Si j'avais pu supposer qu'il y aurait deux amateurs, je me serais montré plus difficile sur les conditions ; mais je vous le répète, il est trop

tard. Malgré tout le regret que j'éprouve de vous désobliger, je ne puis vous vendre ce qu'un autre m'a acheté.

— Qui donc se dévouerait ainsi pour Alonzo ? dit Manoël d'un air de doute. Fais-le-moi connaître, Abraham, si tu veux que je te croie.

— C'est un noble espagnol, encore jeune et d'une remarquable beauté. Voilà tout ce que je puis vous dire ; car voilà tout ce que je sais.

— N'est-ce pas don Ramire d'Assuna ?

— Don Ramire n'est qu'un enfant, quoiqu'il soit brave comme un lion. Celui dont je vous parle est un homme.

— Et tu dis que tu le feras entrer à Grenade ?

— Je m'y refuserais, seigneur, si je pensais trahir les Maures, qui m'ont accueilli, et chez lesquels mon petit commerce a prospéré ; mais qu'importe à la défense de la ville que ce soit celui-ci ou celui-là qui soit enfermé dans les cachots del'Alhambra ? Le désavantage est même pour la reine Isabelle, plutôt que pour Boabdil ; car un hidalgo qui tient si peu à sa vie ne doit pas s'épargner dans le combat. Je délivre donc l'émir d'un ennemi redoutable ; et si ma supercherie vient à être découverte, je ne serai point compromis.

— J'admire ta prudence, fils d'Israël ; mais je me demande comment tu feras pour introduire ce seigneur dans une ville si bien gardée.

— Je n'y vais jamais seul. Je suis vieux, et, si mince que soit mon bagage, il me faut un serviteur pour le porter. Jonas restera au camp, et ce seigneur me suivra, sans que personne puisse le reconnaître sous la robe de mon valet.

— Je désire pour toi et pour ce généreux inconnu la réussite de ton projet, auquel je m'intéresse plus que je ne puis te le dire.

— Rien ne me sera plus facile que de vous en apprendre le succès.. Je le ferai, parce que vous m'avez appelé fils d'Israël, sans m'accabler de la haine et du mépris que les vôtres ont pour ma race. La première tour du mur d'enceinte est gardée par un Maure de mes amis. J'irai lui faire visite, dès que don Alonzo sera libre, et je poserai, comme par mégarde, le flambeau sur la fenêtre que vous voyez d'ici.

Manoël attendit la nuit avec impatience ; et lorsqu'elle commença de tomber, il se trouva sur le chemin que devait suivre Abraham. Il le vit passer, et avec lui le faux Jonas, courbant sa haute taille sous le poids d'une valise, derrière laquelle il cachait ses traits, déjà dissimulés sous une épaisse et longue barbe.

Alvaredo marcha de loin sur leurs traces, aussi longtemps qu'il crut pouvoir le faire sans danger ; puis, s'abritant près d'une haie d'oliviers, il les vit se faire ouvrir la porte de la ville et y entrer sans aucun retard.

Le docteur se réjouit. Il désirait d'autant plus la délivrance du fils de la marquise, qu'il la croyait accablée de douleur par la perte de sa pupille. Manoël pensait souvent à Gasilda, qu'il n'avait jamais vue et dont il ne soupçonnait pas la noble origine, mais qu'il se reprochait d'avoir laissé confier à l'hypocrite Antonio.

Il demeura longtemps sur le seuil de la tente que Ximénès avait fait mettre à sa disposition. Les yeux fixés sur la fenêtre de la tour, il éprouvait des inquiétudes et des craintes qu'il n'avait jamais ressenties. Il aimait ce généreux inconnu qui se livrait pour sauver Alonzo ; mais ni cette ardente sympathie, inspirée par un noble dévouement, ni l'intérêt qu'il portait à ce jeune prisonnier ne lui paraissaient justifier suffisamment ses angoisses. Il souffrait cruellement, lorsqu'il vit tout à coup briller, comme une étoile, le signal tant désiré.

Ce n'était pas la faute d'Abraham s'il s'était fait attendre, mais seulement celle de don Alonzo, à qui le juif avait jugé inutile de demander son consentement, et qui ne voulait point-être délivré.

Abraham, si riche qu'il fût, ne négligeait aucun moyen d'augmenter sa fortune. Il se plaisait à répéter que les petits ruisseaux font les grandes rivières ; aussi n'avait-il pas hésité à se charger de la nourriture des prisonniers. On disait tout bas que c'était moins pour bénéficier sur cette chétive nourriture que pour profiter des bonnes occasions que cet emploi pouvait lui procurer. Il est vrai que plus d'un captif lui avait largement payé les nouvelles qu'il apportait du dehors ou les messages dont il promettait de s'acquitter. Il aimait trop l'argent pour avoir le cœur bien sensible ; mais il se montrait doux et humain, quand son intérêt n'en pouvait souffrir ; et à plus forte raison, lorsqu'il en espérait quelque avantage.

La grande jeunesse d'Alonzo, son courage, et, plus que tout cela, son titre de marquis d'Assuna, le crédit et la fortune de sa famille, avaient disposé Abraham à lui être utile. Deux fois il lui avait remis des lettres de son frère ; plus souvent encore il l'avait engagé, de la part de don Ramire, à prendre patience jusqu'à ce que leur mère eût envoyé de quoi payer sa rançon.

Alonzo voyait toujours avec plaisir le vieux juif entrer dans sa prison ; ce soir-là, il lui trouva l'air si joyeux, qu'il en conçut bonne espérance.

— Que m'apportes-tu donc ? lui demanda-t-il avec émotion.

— La liberté, seigneur, répondit Abraham.

— A quelles conditions ? reprit Alonzo, redevenu soucieux.

— Enveloppez-vous de ce vêtement, seigneur ; mettez ce panier sur votre tête, et suivez-moi.

L'inconnu, qui était resté à l'entrée du cachot, s'approcha du jeune marquis ; puis, après s'être débarrassé du panier qui contenait la pitance des prisonniers, il lui donna l'ample tunique qu'il portait sur son pourpoint et la barbe postiche dont son visage était à demi couvert.

— Vous n'êtes ni juif ni Arabe, senor ; qui donc êtes-vous ? dit Alonzo surpris.

— Votre frère don Ramire ne me connaît que sous le nom de Diego, qui n'est pas le mien. Voulez-vous, comme lui, vous en contenter ? répondit l'Espagnol.

— Il le faut bien, si vous avez des raisons pour cacher vos titres. Vous ne pouvez du moins cacher votre noblesse, seigneur ; car elle est écrite sur votre front.

— Donnez-moi votre main, don Alonzo, puisque vous ne me jugez pas indigne de la serrer.

Pendant que Diego retenait cette main dans les siennes, ses yeux se remplirent de larmes ; et, comme il remarqua l'air étonné du prisonnier, il lui dit :

— J'ai été l'ami de voire père, et c'est lui que je pleure en vous voyant.

— Je vous remercie, seigneur, répondit Alonzo, du souvenir que vous lui conservez, et auquel je dois sans doute l'intérêt que vous prenez à ma délivrance. Mais permettez-moi de vous demander de quelle manière vous comptez l'assurer.

— Abraham vous l'a dit, senor. Au moyen de ce déguisement, vous sortirez du palais et de la ville sans être inquiété.

— Mais vous, seigneur ? objecta le marquis.

— Ne vous inquiétez pas de moi, don Alonzo. Abraham trouvera bien l'occasion de me délivrer aussi.

— C'est-à-dire, seigneur, que vous voulez prendre ma place dans ce cachot, au risque d'y demeurer longtemps et peut-être d'y mourir. Je vous rends grâce de votre dévouement ; mais je me mépriserais moi-même si je songeais à l'accepter.

— Je vous jure, don Alonzo, répliqua l'inconnu, que si vous consentiez à fuir, vous me rendriez un service dont toute ma vie je serais reconnaissant.

— Je regrette donc, seigneur, qu'il me soit impossible de céder à vos instances.

— J'espère encore que vous reviendrez sur cette décision. Tout le monde assure qu'une bataille ne tardera pas à se donner, et que de longtemps on n'en aura vu de semblable.

— Vous voulez me tenter, seigneur Diego, répondit le marquis. C'est peu généreux de votre part ; mais, quelque envie que j'aie de voir une belle bataille, je me contenterai pour cette fois d'en entendre le bruit.

— C'est que vous ne me croyez pas, seigneur, quand je vous affirme que c'est pour moi, pour moi seul, que je vous supplie de me laisser ici. Don Hernandez d'Assuna, votre noble père, ne m'aurait pas fait l'injure de douter de ma parole.

— Pardonnez-moi, don Diego. Mon intention n'est pas de vous offenser ; mais tout est si mystérieux dans votre conduite, que je ne sais ce que je dois en penser.

— Écoutez-moi donc, Alonzo. J'ai commis une faute que vous pouvez m'aider à effacer. Vous êtes trop bon, sans doute, pour me condamner à vivre avec un remords dont il ne tient qu'à vous de me délivrer.

— Vous ne me persuaderez pas, seigneur, que vous soyez un grand criminel ; mais si vous avez fait vœu, pour expier quelque erreur de jeunesse, de vous exposer à la persécution des infidèles, il y a maintenant à Grenade beaucoup de prisonniers.

— C'est de vous seul, don Alonzo d'Assuna, que dépendent mon honneur et mon bonheur. Faut-il que je me mette à vos genoux, pour que vous cessiez de me les refuser ?

— Seigneur marquis, dit Abraham, témoin de ce débat, qui menaçait de ne pas finir, don Diego n'ose pas vous dire toute la vérité. Il s'est battu en duel avec votre frère ; il l'a blessé, et, pour obtenir son pardon, il veut donner à don Ramire la consolation de vous revoir.

— Et j'ai pressé sa main, teinte du sang de mon frère ! s'écria le jeune homme avec horreur. Diego voulait protester. Abraham lui imposa silence d'un geste plein d'autorité.

— Hâtez-vous donc, seigneur, de quitter cette prison, dit-il, don Ramire vous attend.

— Je ne veux rien devoir à cet homme, répliqua don Alonzo. Au nom de tout ce que tu aimes, Abraham, je t'en supplie, laisse-moi sortir sans que

personne me remplace. J'irai embrasser mon frère et je reviendrai, je t'en fais le serment, avant qu'on se soit aperçu de mon absence.

— Je ne le puis, répondit le juif.

— Je te donnerai autant d'or que tu en voudras. Je te donnerai tout ce que je possède, et les d'Assuna sont riches, presque aussi riches ; que le roi Ferdinand.

Les petits yeux d'Abraham pétillèrent de convoitise. Il parut hésiter un moment, puis il répondit :

— J'aime l'or, don Alonzo ; mais j'aime encore mieux ma tête, et elle roulerait assurément sous le cimenterre de Boabdil, si ce cachot était vide lorsqu'il lui plaira de venir visiter ses prisonniers.

— Don Ramire vous dira, seigneur, reprit don Diego, que je me suis loyalement battu contre lui, et il ne vous blâmera pas de m'avoir cédé votre place, que vous pourrez venir reprendre aussitôt que vous le voudrez.

— Seigneur, ajouta l'Israélite en tirant de son sein un petit sablier dont la partie supérieure était presque vide, il ne vous reste plus qu'un instant pour vous décider. L'heure qu'il m'est permis de passer dans la tour va finir ; et quand les portes en seront refermées, vous penserez vainement à don Ramire.

— Je ne puis pourtant le laisser mourir en m'appelant, dit Alonzo, faisant à l'amour fraternel le sacrifice de sa fierté. Au revoir, senor, ajouta-t-il, après qu'Abraham l'eut aidé à revêtir son déguisement. Au revoir ! Vous ne m'attendrez pas longtemps.

Il sortit du cachot. Abraham le suivit ; mais, revenant aussitôt sur ses pas, le juif dit tout bas à Diego :

— Demeurez en paix. Je ne le ramènerai point.

Abraham n'avait pas menti, en parlant d'un duel entre l'inconnu et don Ramire. Presque chaque jour il y avait des combats, plus ou moins sérieux, entre les seigneurs espagnols, dont l'humeur hautaine s'aigrissait encore d'une inaction forcée. Le roi blâmait ces querelles sans pouvoir les empêcher, et la voix de la religion, qui les proscrivait, n'était guère mieux écoutée. Don Diego et don Ramire n'avaient jamais échangé une parole, quand ils se trouvèrent face à face, l'épée à la main, chargés de soutenir deux adversaires qui les avaient choisis pour seconds.

Don Ramire se battit avec toute la fougue de la jeunesse ; Diego, plus habile et plus maître de lui-même, se bornait à parer ses coups et ne cherchait qu'à le désarmer ; car il se fût reproché toute sa vie le meurtre de

ce courageux enfant. Il espérait y réussir sans verser une goutte de sang ; mais don Ramire s'aperçut qu'il le ménageait, et, devenu furieux à cette humiliante pensée, il s'élança au-devant du fer, qui, par bonheur, glissa le long d'une côte et ne lui fit qu'une blessure légère. Par bonheur encore, il se crut mortellement atteint ; ce qui fit qu'au lieu de continuer le combat, il lendit, en vrai paladin, la main à son adversaire. Diego l'accompagna jusqu'à sa lente, et apprit seulement alors que cet impétueux jeune homme était don Ramire d'Assuna.

Il ne permit à personne de panser la blessure qu'il avait faite, et il entourait le malade de soins si paternels, que don Ramire lui voua une tendresse pleine de reconnaissance. Ils parlaient souvent ensemble d'Alonzo. Diego avait habité, Tolède ; il connaissait toute la famille d'Assuna, et il avait fait ses premières armes avec Hernandez : c'était plus de raisons qu'il n'en fallait pour justifier la sollicitude que lui inspiraient don Ramire et son frère.

La première fois qu'il, sortit avec, le blessé, ils rencontrèrent Abraham, qui leur donna des nouvelles du prisonnier. Jusque-là, les cruelles menaces faites par les Arabes aux chrétiens qui refusaient d'abjurer ne s'étaient pas encore réalisées. Ils ne souffraient que de l'infeste humidité de leurs cachots et de l'insuffisance de la nourriture qu'on leur distribuait ; mais on disait dans la ville que Boabdil se disposait à traiter avec une extrême sévérité ceux qui oseraient lui résister.

Diego fit signe à l'Israélite qu'il désirait l'entretenir secrètement. Lorsqu'il sortit de la lente où il venait de reconduire le convalescent, il trouva le vieillard qui l'attendait. Tout fut réglé entre eux dans cette seule conférence, l'hidalgo ayant fait briller aux yeux éblouis d'Abraham une magnifique escarboucle, arrachée au turban d'un chef arabe.

Le juif demandait huit jours pour préparer la substitution projetée. Diego lui en accorda trois, au bout desquels l'entreprise réussit, comme nous l'avons vu. Ce n'était pas assez pour Abraham d'être sorti de l'Alharnbra avec Alonzo, dont l'impatience pouvait le compromettre ; il l'enferma dans sa propre maison pendant le reste de la nuit, après lui avoir avoué que, pour le décider à fuir, il avait de beaucoup aggravé la situation de don Ramire. Le jour venu, il alla trouver le sultan, pour lui proposer l'acquisition des pierreries qu'il avait achetées la veille. Boabdil admira l'escarboucle et témoigna le regret de n'en avoir pas une autre semblable. Abraham répondit qu'il pouvait s'en procurer une autre plus belle encore.

— Va la chercher, dit le sultan, et sache bien que si tu ne me l'apportes pas, tu mourras.

Abraham n'avait rien à craindre, la pierre dont il parlait étant dans son coffre, en compagnie d'autres plus rares et plus précieuses ; mais il se fit donner l'ordre de retourner au camp des Espagnols.

Don Ramire commençait à s'inquiéter de n'avoir pas encore vu don Diego, quand Alonzo entra dans sa tente, où déjà se trouvait Alvaredo.

Tout s'expliqua, excepté l'intérêt que portait aux deux frères le généreux inconnu. Alonzo, confus d'avoir accueilli par des reproches un si noble dévouement, ne parlait de rien moins que d'aller aussitôt reprendre ses fers ; mais Abraham, qui se tenait à l'écart, lui dit :

— Ne comptez pas sur moi pour cela, seigneur. On réussit une fois, rarement deux ; et vous me donneriez la moitié de votre fortune pour rentrer à Grenade, que je refuserais de vous y introduire.

— J'irai donc seul, reprit Alonzo ; car je ne laisserai pas don Diego douter de mon honneur.

— Don Diego sait que vous n'irez pas reprendre votre place et que ce sera moi qui vous en empêcherai.

— Juif maudit ! s'écria le jeune marquis, tu as donc juré de me désespérer ?

— Faites mieux que cela, seigneur. Chargez-moi de traiter avec l'émir de la rançon du prisonnier.

Alonzo regarda tristement son frère ; Manoël surprit ce regard.

— Vous pouvez, seigneur, dit-il, accepter les services d'Abraham. La marquise d'Assuna trouvera qu'il est juste d'employer à la délivrance du prisonnier la rançon qu'elle destinait à la vôtre.

— Cette rançon, où est-elle ? demanda Alonzo.

— La voici, répondit le docteur en lui présentant un sac rempli d'or et d'argent. Sachant que vous n'en aviez plus besoin, je l'apportais à don Ramire.

— Prends tout, Abraham, et cours, sans perdre un instant, dire à don Diego que tu vas travailler à sa liberté.

— Boabdil n'a pas besoin de cet argent, seigneur, et je n'oserais le lui offrir. Mais il veut, pour l'offrir à la sultane Zoraïa, une escarboucle comme il n'en a jamais vu.

— Où la trouver ? dirent en même temps les deux frères.

— Elle est trouvée ; il ne s'agit plus que d'y mettre le prix.

— Si cela ne te suffit pas, reprit Alonzo, en montrant la sacoche, je te payerai le surplus, dès que la guerre sera finie.

— J'aime mieux autre chose, mes chers seigneurs. Grenade sera prise, je ne sais quand ; mais elle le sera, puisque Boabdil s'occupe moins de la défendre que de parer la sultane. Que le Dieu de mes pères ait alors pitié de moi ! Les Espagnols ont en horreur les enfants d'Israël ; ils les livreront, eux et leurs richesses, à la brutalité du soldat. Rappelez-vous alors, don Alonzo, que je ne vous ai pas traité en ennemi de ma race ; et, puisque je refuse aujourd'hui une part de votre héritage, défendez alors mon pauvre petit bien.

— Je te le promets, répondit le marquis.

— Moi aussi, ajouta don Ramire, en riant aux éclats de la piteuse figure que faisait Abraham.

— Voilà, dit Alvaredo, un homme sage, qui songe à se faire des amis pour l'instant où leur protection lui sera nécessaire. Le docteur savait bien que les pierreries en échange desquelles il avait reçu la somme qu'Alonzo rendait à l'Israélite valaient au moins l'escarboucle qu'Abraham voulait présenter à l'émir ; mais il jugea inutile d'exprimer là-dessus son opinion. Sans aimer beaucoup les juifs, il ne pouvait oublier qu'ils faisaient partie de la grande famille humaine, et il ne croyait pas qu'on eût le droit de les haïr ou de les persécuter.

— Seigneur, lui dit Abraham, vous êtes sage entre tous. Soyez, je vous en prie, le garant de la parole que don Alonzo m'a donnée.

XII.

Ferdinand était un prince aussi habile que vaillant ; l'idée qu'il avait conçue de réduire Grenade par le blocus en était la preuve ; car il eût inondé du sang de ses plus braves serviteurs les formidables remparts de la cité arabe, avant de parvenir à s'en emparer. Toutefois, comme nous l'avons dit, la bouillante valeur espagnole s'accommodait mal des lenteurs de ce siège. Les jeunes gens surtout, qui s'étaient réjouis d'acquérir de la gloire par de brillants faits d'armes, commençaient à murmurer contre cette profonde sagesse, qu'ils ne savaient point apprécier.

Pour prévenir le découragement qui devait résulter d'une longue inaction, Isabelle, dont le génie l'emportait peut-être encore sur celui de son mari, eut l'heureuse pensée de remplacer par des jeux guerriers la véritable guerre, qui se réduisait alors à enlever des convois de vivres et d'armes destinés à la ville, et à vaincre en détail les renforts que les Maures envoyaient à Boabdil.

Des joutes, des tournois, dans lesquels la victoire était ardemment disputée, ramenèrent la vie au milieu du camp, naguère si paisible et si morne. Isabelle y assistait avec les plus nobles dames de sa cour, et sa présence faisait autant de héros de ces jeunes combattants, pour lesquels une écharpe aux armes de la reine était la plus belle des récompenses.

Les Arabes pouvaient suivre, du haut de leurs murailles, ces joutes magnifiques, prélude de sérieux combats, et ils s'effrayaient de voir leurs ennemis se livrer à la joie, comme si ces fêtes eussent été célébrées en pleine paix, au milieu de l'opulente ville de Tolède.

Un jour, des cris et des applaudissements plus bruyants que de coutume attirèrent leur attention : Isabelle annonçait à ses soldats qu'une bande de taureaux sauvages, venus de la Sierra Morena, arriverait prochainement au camp.

Un combat de taureaux est encore aujourd'hui le spectacle favori des Espagnols ; et, quoiqu'on ait peine à s'expliquer comment la civilisation n'a pas banni le goût de ces luttes sanglantes, elles passionnent encore les populations à tel point, que nulle ivresse ne peut être comparée au délire qu'elles excitent.

Qu'on se figure donc, s'il est possible, la joie que la nouvelle de ce divertissement national fit éclater dans toute l'armée, en ce temps où les mœurs encore barbares permettaient de se livrer, sans rougir, aux émotions de ce combat sauvage. Ce qui doublait encore l'allégresse des Espagnols, c'est qu'ils ne devaient pas rester simples spectateurs de la fureur et de l'agonie du taureau, mais descendre eux-mêmes dans l'arène et risquer leur vie contre ce formidable adversaire.

On ne parlait plus que de l'émouvant spectacle qu'on avait en perspective, et l'on trouvait qu'il se faisait longtemps attendre, quand on apprit enfin que le troupeau avait été vu à quelques milles du camp. Les porteurs de cette heureuse nouvelle étaient des Zingari, qui avaient fait diligence pour n'être pas suivis de trop près par les farouches animaux. Les Espagnols, par reconnaissance, firent bon accueil aux gitanos, et, pour tromper l'impatience qui les dévorait, les uns s'assemblèrent autour des artistes, pendant que les autres consultaient les devineresses sur le succès des combats qu'ils allaient livrer, soit aux hommes, soit aux sauvages hôtes de la Sierra Morena.

Ces Zingari n'avaient pas d'ailleurs l'aspect misérable de ceux qu'on rencontrait ordinairement. Leurs vêtements, de couleurs éclatantes, n'avaient encore été ni souillés par la pluie ni fanés par le soleil ; et si le goût le plus pur n'avait pas présidé au choix des étoffes, leur coupe bizarre et la disposition de leurs ornements en rendaient l'effet agréable.

Quiconque eût vu ces bohémiens autour du chêne de Casilda ne les eût pas reconnus à Grenade ; mais nous pensons que le trésor de Barbara, en passant des poches d'Antonio dans la charrette de Linda, n'avait pas peu contribué à cette transformation.

Les danseuses eurent un grand succès ; la hardiesse et l'agilité de Nipo furent applaudies ; mais leur gloire à tous s'effaça devant celle de Casilda la chanteuse. Linda lui avait bistré le visage avec une eau dont elle avait le secret ; puis, en lui ombrant les sourcils et en les relevant un peu vers les tempes, elle avait donné à sa physionomie quelque chose d'asiatique ; et sa beauté, en changeant de caractère, en était peut-être devenue plus remarquable. Casilda n'avait fait aucune résistance ; peu lui importait de passer pour une gitane ; tout ce qu'elle désirait, c'était d'obtenir que Linda la conduisît à Séville et l'aidât à y retrouver sa mère.

Cependant la jeune fille, en se voyant au milieu du camp espagnol, si près d'une reine dont on vantait la justice et la bonté, avait eu la pensée

d'aller se jeter aux pieds d'Isabelle, pour implorer ma protection, ou tout au moins d'invoquer l'appui de quelqu'un de ces nobles chevaliers qui se vouaient à la défense des faibles et des opprimés. Au moment où elle les vit se former en cercle autour d'elle, le rouge lui monta au front, et tout l'orgueil de sa race vint gonfler son cœur. Cet orgueil même lui imposa silence : mieux valait, dans l'état d'humiliation où elle était réduite, être Casilda la gitane que Blanche de Villaflor.

Elle s'enhardit donc, et, tout à la fois musicienne et poète, selon la mode du temps, elle chanta sa paisible et joyeuse enfance, les malheurs de sa famille, sa vie errante, et le délicieux espoir qui seul pouvait lui donner le courage de supporter tant de maux. Le charme de sa voix et de ses vers, la force et la douceur des sentiments qu'elle exprimait, trouvèrent de l'écho dans tous les cœurs. Les plus rudes guerriers versaient des larmes, et tous, vieux et jeunes, applaudissaient avec enthousiasme.

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'elle chanta la valeur des chevaliers partant pour la croisade, qu'elle célébra leur entrée à Jérusalem, et qu'elle promit aux Espagnols le même triomphe à Grenade.

Les bravos retentirent comme un tonnerre et portèrent l'alarme jusqu'à la tente royale. Isabelle, croyant à une attaque des Maures, envoya un de ses chevaliers pour savoir au juste de quoi il s'agissait et, quand elle connut la cause de tout ce bruit, elle déclara qu'elle aussi voulait entendre la gitane.

Linda n'avait pas rêvé un semblable succès ; elle en fut épouvantée. Elle allait fuir, et tous les Zingari étaient prêts à la suivre ; mais Nipo s'accrocha aux vêtements de la chanteuse, en protestant qu'il ne l'abandonnerait jamais. Linda, de son côté, ne pouvait abandonner Nipo. Elle se laissa conduire, avec sa troupe, au centre du camp, où s'élevaient les superbes tentes de Ferdinand, d'Isabelle et des grands dignitaires des deux couronnes de Castille et d'Aragon.

Casilda se soutenait à peine, tant son trouble était violent. Nipo lui vint en aide, en s'élançant le premier dans l'espace resté libre devant la reine, et en exécutant, avec un aplomb merveilleux, ses tours les plus hardis et ses plus légères gambades. Les sarabandes et les seguidillas, dansées ensuite par les gitanes, donnèrent à Casilda le loisir de se calmer. Quand vint son tour, il ne lui restait plus que ce qu'il fallait d'émotion pour rendre sa voix plus vibrante et plus sympathique.

Isabelle jeta une pièce d'or aux pieds de la chanteuse ; les dames qui l'entouraient, les grands d'Espagne, les comtes, les barons, les simples

hidalgos, imitèrent à l'envi la générosité de leur souveraine. Casilda regardait avec indifférence tomber autour d'elle une si abondante moisson ; mais Linda frissonnait de joie, et la vieille Urca, dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, faisait signe à Nipo de ramasser promptement cette monnaie retentissante. Mais Nipo ne songeait point à la vieille Urca ; il pensait, le pauvre enfant, que la reine allait s'éprendre de sa Casilda bienaimée, qu'elle la garderait toujours, et que lui, Nipo, mourrait de chagrin, s'il se retrouvait seul avec sa mère Linda et ses frères les gitanos.

Lasse de n'être pas obéie, Urca, sans songer à ses haillons sordides, s'avança jusqu'au milieu du cercle, et, de ses longues mains sèches et noires, elle se mit à réunir avidement les offrandes faites à la chanteuse. Nipo la vit, et, courant à elle, il la repoussa, en s'écriant :

— Tout cela appartient à Casilda.

— Laisse donc, Nipo, dit la jeune fille. Je ne tiens pas à cet argent. Tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir conserver la pièce d'or de la reine.

— Rends-la, reprit Nipo, en s'emparant du sac que tenait la mégère.

Mais il ne put reconnaître cette pièce entre les autres, et il cherchait à consoler son amie, quand Isabelle, instruite par un de ses chevaliers du regret de Casilda, détacha l'un des boutons de perles qui ornaient son corsage, et le donna à la jeune fille, en disant :

— Ceci est pour toi, ma jolie chanteuse.

Casilda porta le bijou à ses lèvres, en s'agenouillant devant la reine, et se retira, suivie d'une foule de seigneurs, qui l'accompagnèrent jusqu'aux limites du camp. La belle voix de la gitane, son air timide, sa grâce pudique furent, pendant le reste du jour, le sujet de toutes les conversations. Chacun s'étonnait qu'une fille de ces parias possédât un si rare talent, et qu'elle s'exprimât si purement dans une langue qui n'était pas la sienne. Plusieurs soutenaient que cela était impossible ; et de là à dire que Casilda était une enfant volée, il n'y avait pas loin ; mais au moment où les suppositions allaient leur train, les mugissements des taureaux se firent entendre, et la chanteuse fut oubliée.

Le cirque était prêt. Il avait servi aux tournois dans lesquels n'avaient pas craint de figurer les plus grands seigneurs des deux royaumes ; mais il ne peut y avoir de trop noble arène pour le combat qui fait battre le cœur de tout Espagnol, qu'il soit prince ou muletier, bandit ou mendiant.

Tout s'éveilla de bonne heure au camp. Les jeunes seigneurs, laissant de côté leurs pesantes armures, se revêtirent d'élégantes tuniques de soie, et,

choisissant leurs plus vaillants coursiers, ils se disposèrent à poursuivre le taureau dans le cirque, à l'agacer du bout de leurs lances, seule arme qu'ils eussent conservée. D'autres, à pied, tenaient de la main droite un paquet de flèches aiguës, et de la gauche un voile de couleur écarlate, dont ils devaient se servir pour exciter encore la colère de l'animal.

Isabelle et Ferdinand ayant pris place au milieu des gradins qui garnissaient l'enceinte, les trompettes sonnèrent, la barrière s'ouvrit, et un énorme taureau, noir et luisant comme l'ébène, bondit au milieu du cirque.

Les cris de l'armée couvrent aussitôt le bruit des fanfares ; il s'arrête inquiet, les naseaux fumants, l'œil en feu ; puis, apercevant les toréadors qui l'attendent, il s'élance vers eux. Le plus hardi lui épargne la moitié du chemin et le frappe de sa lance ; mais d'un coup de corne le taureau déchire les flancs du cheval qui se cabré de douleur et lance au loin son cavalier.

Dédaignant d'achever l'animal, dont le sang coule à flots, le taureau court à l'homme ; mais il trouve sur son chemin deux lutteurs à pied, qui lui présentent leurs voiles de pourpre et lui enfoncent dans le cou deux flèches acérées.

Ivre de fureur, le taureau veut frapper ces nouveaux adversaires ; mais ils ont fui, et voici quatre cavaliers qui s'avancent. Ils l'aiguillonnent, le pressent, le harcèlent ; lui, fait volte-face, enlève sur ses cornes un des lutteurs, qui vient de lui lancer ; une troisième flèche, et le fait voler au-dessus de la barrière.

— Bravo, taureau ! bravo ! s'écrient des milliers de voix.

Mais d'autres picadors s'approchent. La puissante encolure de l'animal se hérisse de traits ; il laboure là terre de ses cornes et broie les cailloux sous ses pieds, en poussant des hurlements de douleur et de rage ; Ses efforts pour se débarrasser des flèches qui le percent, ne font que les enfoncer davantage et irriter encore sa fureur. Soudain il se redresse et semble chercher l'ennemi qu'il va mettre en pièces. Deux cavaliers, qui ne peuvent fuir assez tôt, après l'avoir de nouveau frappé, vont être ses victimes ; mais l'un saute adroitement sur la palissade qui sépare les combattants des spectateurs, et l'autre, plus hardi, s'élance par-dessus le taureau, pendant qu'il se rue sur les deux chevaux qu'il laisse éventrés au milieu de l'arène.

Les bravos éclatent encore une fois, si bruyants, si prolongés, que l'animal semble comprendre que ce n'est plus à lui qu'ils s'adressent. Comme s'il voulait les mériter encore, il fond, tête baissée, sur les picadors,

qui se jettent de côté, pour éviter cette suprême attaque. Un seul l'attend de pied ferme ; et quand il sent presque sur son visage l'haleine brûlante du taureau, il lui lance ses deux dernières flèches et le coiffe de son voile d'écarlate.

Des applaudissements frénétiques s'élèvent de toutes parts. Le taureau, arrivé au comble de la rage, se débarrasse, en se roulant sur le sable, du lambeau de pourpre suspendu à ses cornes et bondit avec un si terrible mugissement, que l'assemblée entière en frémit. Isabelle, fascinée par ce spectacle émouvant, se penche au-dessus de l'arène. Son bouquet s'échappe de sa main. Le taureau va le fouler aux pieds. Le jeune picador, que la foule vient d'applaudir, accourt, sans penser au danger. Il saisit les fleurs ; mais le taureau s'élance à son tour, et le picador se trouve sans armes, à deux pas de ce féroce adversaire. La fuite est impossible ; car il a derrière lui la palissade, deux, fois plus haute en cet endroit que dans le reste du cirque. Il est perdu.... Il le sait ; car il élève le bouquet vers la loge royale, et il le porte à ses lèvres, comme pour rendre à sa souveraine un dernier et respectueux hommage. L'armée bat des mains, malgré ses angoisses : on ne peut recevoir plus héroïquement la mort.

Soudain, du milieu d'un groupe placé à la droite des dames de la cour, un homme se détache. Il franchit la balustrade, saute dans l'arène, l'épée à la main, et avant même que le picador sache d'où lui vient le secours, cette épée disparaît jusqu'à la garde dans la poitrine du taureau, qui tombe en poussant un rauque mugissement.

— Vous êtes sauvé, don Ramire ! dit le vainqueur, en pressant dans ses bras le jeune picador.

Mais à peine Ramire avait-il eu le temps de nommer don Diego, que celui-ci s'était dérobé aux témoignages de sa reconnaissance et aux félicitations de toute l'armée. On le chercha vainement, et ses deux amis, Alonzo et Ramire, se persuadèrent qu'après avoir obtenu de Boabdil quelques heures de liberté seulement, en échange de l'escarboucle, il était allé reprendre ses fers.

Ce combat, dont le dénouement eût été si tragique sans l'intervention de Diego, fut suivi de plusieurs autres, pendant lesquels les émotions ne manquèrent pas non plus aux spectateurs. Deux seigneurs des plus illustres et des plus puissants furent grièvement blessés ; un picador, lancé à une grande hauteur par l'animal furieux, se tua en retombant sur le sol, et plus de dix vaillants coursiers périrent dans l'arène.

Dans le dernier de ces combats, le taureau, couvert de blessures, se rua si furieusement contre la barrière, qu'il la brisa et prit la fuite à travers la foule, qui n'avait pu trouver place sur les gradins.

Francisco Ximénès se promenait alors devant sa tente, en compagnie de don Manoël.

Ils entendirent des cris de détresse, et bientôt ils virent accourir le taureau furieux. Manoël rentra précipitamment ; mais don Francisco continua sa promenade aussi paisiblement que s'il n'eût été menacé d'aucun danger.

Le savant, se voyant seul dans la tente où il croyait que l'illustre moine l'avait suivi, le crut mort ou blessé, et sortit pour aller à son secours. Il le trouva calme et souriant comme toujours.

— Ah ! mon père, lui dit-il, quelle frayeur vous m'avez causée ! Pourquoi donc exposer une vie si précieuse ?

— Ne savez-vous pas, répondit Ximénès, qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans la permission de Dieu ?

— Mais Dieu ne défend pas la prudence, mon père, reprit Alvaredo.

— Il y a des positions dans lesquelles il ne faut pas avoir peur de montrer le mépris qu'on fait de la vie, répliqua Ximénès.

— Il est vrai, dit Manoël, que tout ce peuple vous regarde avec admiration.

— Croyez, docteur, que je ne tiendrais point à cette admiration, si elle ne m'aidait à faire le bien ; toutefois ce n'est pas à ceux-ci que je veux prouver que je sais braver la mort. C'est aux grands, qui font plus de cas de la bravoure que de tout autre mérite. Pensez-vous, mon cher Manoël, que s'ils me croyaient accessible à la crainte, ces fiers seigneurs se laisseraient ravir par un pauvre moine l'autorité dont ils ont si souvent abusé ?

Le taureau, vivement poursuivi, sortit du camp et prit sa course à travers la plaine, du côté où les Zingari s'étaient arrêtés. Mais tous avaient abandonné leurs charrettes, pour assister au combat, et ils n'avaient laissé, pour les garder, que Nipo, Casilda et Arondo, à qui sa lutte productive contre Antonio le bandit avait valu la considération de toute la troupe.

Ces trois gardiens s'étaient offerts à demeurer au lieu du campement : Arondo, parce qu'il préférerait le repos aux plus brillants spectacles ; Casilda, parce qu'elle avait été trop péniblement émue le jour où don Ramire avait failli périr, et Nipo, parce qu'il ne voulait pas s'éloigner de Casilda.

Il serait difficile de définir l'affection que l'enfant portait à la chanteuse. C'était un sentiment dans lequel il entraît autant d'admiration et de respect

que de tendresse et de légitime amour-propre. Nipo trouvait Casilda si différente de tous les êtres avec lesquels il avait vécu depuis sa naissance, qu'il la jugeait d'une nature supérieure à la sienne. Elle lui parlait si bien ; il avait tant de plaisir à l'écouter, que toute autre distraction avait cessé de le charmer ; il ne pouvait se lasser d'admirer la bonté dont elle faisait preuve en s'entretenant avec lui. Cependant, il était trop fier pour n'être pas un peu jaloux de la supériorité de la jeune fille, et, tout en lui sachant un gré infini des efforts qu'elle faisait pour éclairer son intelligence et le rendre meilleur, il se disait avec joie que s'il avait besoin d'elle, elle n'avait pas moins besoin de lui, pour l'aimer et pour la protéger.

Casilda était heureuse, en effet, d'avoir Nipo pour ami. Elle appréciait son dévouement, et, sûre de sa discrétion, elle lui confiait ses ennuis et ses espérances.

— Sois tranquille, disait l'enfant, quand nous aurons ramassé beaucoup d'argent ici, ce qui sera fait, si tu veux seulement chanter encore cinq ou six fois, je dirai à ma mère Linda qu'il faut aller à Séville ; et si elle ne le veut pas, je prendrai un des chariots, qui sont tous à moi, et je t'y conduirai.

Nipo, on le voit, commençait à avoir quelques notions du juste et de l'injuste. Ce n'était ni sa mère Linda ni les gitanos qui les lui avaient données ; mais Casilda, qui voyait avec horreur les Malicieux vivre du bien d'autrui. Elle s'était emparée de ce cœur tout neuf, et elle y avait fait revivre les principes d'équité naturelle que les leçons et les exemples des Zingari y avaient presque effacés. Nipo savait que nous ne devons pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit ; que nous sommes tous frères, enfants d'un même Dieu, qui punit les méchants et répand sur les bons ses plus douces bénédictions.

Casilda était zélée, Nipo était docile, et chaque fois qu'ils se trouvaient seuls, la conversation, courant d'abord sur divers sujets, revenait bientôt à celui-là, soit que la jeune fille l'y ramenât doucement, soit que le gitano, avide de s'instruire, la priât de lui continuer ses leçons. Quand Linda les voyait ainsi, causant à l'écart, elle se réjouissait ; car elle songeait que Nipo, devenu chef de la troupe, pourrait épouser la chanteuse et devenir, s'il le voulait, un riche et élégant seigneur.

Cette union, il est vrai, devait encore être éloignée ; car Nipo n'avait que douze ans ; mais Linda pensait que si ce mariage ne devait pas se faire, l'avantage des gitanos était toujours de garder Casilda le plus longtemps possible, et elle comptait, pour l'y retenir, sur l'amitié réciproque de

l'Espagnole et du gitano, au moins autant que sur les égards dont elle comblait la chanteuse. Il n'y avait rien de trop beau pour Casilda ; les paillettes d'or et les pierres fausses brillaient sur sa robe blanche ; et depuis qu'elle avait fait de si abondantes recettes, de véritables sequins cliquetaient dans ses cheveux.

Les danseuses en étaient quelque peu jalouses ; mais elles n'osaient le témoigner, et la vieille Urca, subitement adoucie par le produit du talent de la chanteuse, n'avait plus pour elle que des caresses et des sourires, dont, il faut l'avouer, la jeune fille ne paraissait que fort peu charmée.

Pendant que les Zingari parvenaient à grand peine à se faire une place au milieu des soldats qui remplissaient les gradins du cirque, Nipo, demeuré près de Casilda, l'aidait à cueillir des fleurs ; car elle préférait une couronne de grenades et d'oranger à sa couronne de sequins.

Ils admiraient ensemble l'éclat et la délicatesse de ces fleurs ; ils en respiraient le parfum, et ils s'entretenaient ensemble avec un égal plaisir.

— Que tu as donc bien fait, Casilda, de rester ici ; nous y sommes mieux que là-bas. Je ne me lasse jamais de t'entendre.

— Et moi, Nipo, j'ai toujours quelque chose à te dire, parce que tu es mon meilleur ou plutôt mon seul ami.

— Maintenant, reprit l'enfant avec tristesse, parce que tu vis avec les gitanos, que tu méprises ; mais plus tard, quand tu auras revu ta mère....

— Plus tard, comme aujourd'hui, Nipo, je me rappellerai ce que tu as fait pour moi, et je t'aimerai toujours de tout mon cœur.

— Que tu es bonne, Casilda, pour moi qui suis si méchant ! Tu me regardes ? Oui, je suis méchant, Casilda ; car il y a des moments où je désire que tu ne retrouves jamais ta famille.

— Non, tu n'es pas méchant, comme tu le crois, Nipo ; car tu donnerais ta tunique brodée et ton gilet à grelots, avec lesquels tu te trouves si beau, pour entendre dire tout à l'heure : « Voici la mère de Casilda. »

— Je donnerais bien autre chose encore ; pourtant tu nous quitterais, je le sais, et peut-être ne te reverrais-je plus.

— Toi-même, Nipo, tu ne resteras pas toujours avec ces gitanos, qui vivent de vols et de rapines.

Nipo n'eut pas le temps de répondre. Un bruit semblable à celui d'un tonnerre lointain se fit entendre, et d'épais tourbillons de poussières élevèrent sur la route.

— C'est le solano ! s'écria l'enfant.

On nomme solano, en Espagne, le vent brûlant du midi, qui arrive comme un ouragan, et qui, soufflant avec une violence extrême, brise, arrache, détruit tout sur son passage et force les habitants à se renfermer chez eux, s'ils veulent éviter de graves maladies. C'est le sirocco des Italiens.

— Courons vers les charrettes, dit Casilda effrayée.

Mais, tout en causant, tout en cueillant des fleurs, ils s'étaient éloignés du campement des gitanos, et les tourbillons de poussière se rapprochaient. Tout à coup, la jeune fille crut distinguer au milieu de ce nuage une masse norre et bondissante ; puis elle reconnut que le bruit qu'elle avait pris pour le vent ou le tonnerre était produit par de sourds mugissements.

— C'est le taureau ! dit-elle en s'arrêtant, comme pétrifiée.

— Suis-moi, cria Nipo en rebroussant chemin ; car il voyait bien que l'animal arriverait avant eux près des charrettes.

— Je ne puis, répondit Casilda, dont les pieds semblaient cloués au sol. Sauve-toi, Nipo. L'enfant, au lieu de lui obéir, se campa fièrement devant elle.

— Le taureau ne te tuera qu'après moi, dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Je ne veux pas que tu meures, reprit Casilda. Fuyons !

L'intention de Nipo avait été de courir jusqu'à l'entrée d'une maison placée au bord de la route ; mais il comprit que la jeune fille ne pourrait aller si loin, et il se jeta avec elle dans un bois de lentisques et d'oliviers, qui, bordant la droite du chemin, montait jusqu'au mur d'enceinte de la ville assiégée.

En s'éloignant du danger, Casilda retrouvait des forces ; et comme elle croyait ne pouvoir mettre trop d'espace entre elle et l'animal furieux, elle n'écoutait point Nipo, qui l'engageait à s'arrêter. Ce ne fut qu'après qu'il lui eut donné la certitude que le taureau était passé, ce dont il s'assura en grim pant à un arbre qu'elle consentit à se reposer.

Elle mourait de soif. Nipo remonta, et, apercevant un endroit où le feuillage était vert et touffu, il en conclut qu'une source y devait produire cette belle végétation. Il ne se trompait pas : un joli ruisseau coulait sur un lit de sable fin, entre deux talus couverts de fleurs et de hautes herbes. Tout autour de cette eau féconde régnait un épais massif d'arbustes, enlacés aux branches des grands arbres, et Casilda ne se rappelait pas avoir vu rien de plus frais ni de plus agréable.

Ils se félicitaient d'avoir trouvé cette oasis, lorsqu'ils entendirent, à quelques pas d'eux, une voix qu'ils ne connaissaient que trop..

— Urca ! dit tout bas Nipo, en mettant un doigt, sur ses lèvres.

Casilda n'avait pas besoin d'être invitée au silence pour le garder exactement. Elle avait peur de la vieille gitane, surtout depuis que cette avide créature la comblait de témoignages d'amitié.

Urca n'était pas seule, et son compagnon n'appartenait pas à la troupe des gitanos ; car, au lieu de parler la langue des Zingari, ils s'exprimaient en arabe. Nipo connaissait l'arabe à peu près autant que l'espagnol, c'est-à-dire assez pour ne pas perdre un mot de la conversation. Casilda le vit pâlir en écoutant.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle.

Nipo ne répondit qu'en lui faisant une seconde fois signe de se taire.

Au bout de quelques instants, elle entendit un son de pièces d'or ; elle en conclut que la gitane venait de passer, avec son interlocuteur, un marché dont elle recevait le prix. Nipo eut la même idée, et, comprenant que l'entretien touchait à sa fin, il s'étendit sur l'herbe et feignit de dormir profondément.

Ce qu'il avait prévu arriva : Urca passa tout près d'eux, et parut interdite en les apercevant.

— Que fais-tu là ? dit-elle durement à Casilda.

La chanteuse lui montra la couronne de fleurs qu'elle tressait.

— Et Nipo ? ajouta la vieille.

Casilda écarta les branches de citronnier qui cachaient le visage de l'enfant.

— Y a-t-il longtemps que tu dors ? demanda la gitane, en le secouant.

— Qu'en sais-je ? répondit-il. Peut-être une heure, peut-être deux. Le combat est donc fini ? ajouta-t-il en se frottant les yeux.

— Le taureau s'est échappé, tout le monde a pris la fuite.

— Et tu es entrée dans ce bois pour te sauver de ses cornes ?

— Je n'y étais pas seule. Tu n'as pas entendu ce que me disait l'Arabe ?

— Entends-tu quelque chose, quand tu dors ? répondit Nipo.

— Mais la chanteuse ne dormait pas, continua la gitane.

— Tu sais bien qu'elle ne veut ni comprendre l'hindou ni se mettre à le parler. Mais tu as donc des secrets, ma mère Urca ? dit l'enfant.

— Des secrets, non vraiment, mon fils. Le Maure me disait qu'il y a des serpents dans ce bois. Si Casilda le savait, elle aurait grand peur.

— Il ne faut pas le lui apprendre. Nous partons avec toi, dit Nipo, qui avait ses raisons pour surveiller la gitane.

De son côté, la vieille paraissait se méfier de quelque trahison ; car elle ne perdait pas de vue la chanteuse, et chaque fois que Nipo voulait s'approcher de Casilda, il trouvait entre elle et lui la vieille Urca. Pourtant il avait à lui parler, et elle le devinait fort bien ; car elle n'avait jamais remarqué chez son ami une semblable agitation.

L'heure de se rendre au camp espagnol étant arrivée, Nipo prit les devants avec Casilda, ce qui n'étonna personne, chacun connaissant sa préférence pour la chanteuse. Ils n'étaient qu'à dix pas du reste de la troupe, quand Urca les rejoignit et leur dit, en les prenant l'un et l'autre par la main :

— Allons ensemble, mes bons enfants. Je ne puis me résoudre à vous quitter.

Nipo fit un geste d'impatience, mais il ne dit pas un mot. Il savait qu'au moment où la représentation commencerait, Urca serait forcée de les laisser seuls ; car sa face de mégère excitait les murmures et les huées des Espagnols.

Pendant que les danseuses exécutaient leurs pas les plus gracieux, Nipo, tout en faisant ses pirouettes, dit à Casilda :

— Aimes-tu la reine ? La jeune fille montra du doigt le bouton de perles qui fermait sa fraîche couronne de fleurs.

— On veut la tuer cette nuit, reprit Nipo, en baissant la voix.

— Urca ? demanda Casilda.

— L'Arabe, répondit Nipo. Urca lui donnera un costume de gitano, pour qu'il puisse pénétrer jusqu'ici.

— Que faire ? dit la chanteuse.

Une gambade emporta le saltarello jusqu'à l'extrémité du cercle. Une autre le ramena, et, ne pouvant parler d'assez près à Casilda, il fléchit le genou en face de la tente royale, pour lui faire comprendre qu'elle devait prévenir la reine. Mais ce soir-là, Isabelle ne parut point. Elle ne donnait au plaisir que le temps qu'elle pouvait sans préjudice dérober aux affaires ; et pendant que les dames et les seigneurs écoutaient chanter Casilda, la reine donnait audience à Colomb le Génois, présenté par Ximénès.

Don Manoël les avait accompagnés jusqu'au seuil de la tente ; mais, trop heureux d'être oublié des grands, il avait supplié Francisco de le dispenser d'aller plus loin. Il se tenait debout clans l'ombre, sans prendre garde à ce

qui se passait autour de lui, quand la voix de Casilda vint l'arracher à sa rêverie.

La jeune fille chantait la gloire d'Isabelle, la reine incomparable, sage au conseil vaillante au combat, partout si grande et si noble, que ses ennemis la redoutaient plus que dix mille guerriers.

Elle finit chaque couplet par ce refrain :

Veillez, veillez, beaux chevaliers, Pour la reine veillez toujours.

Alvaredo subit, comme tout l'auditoire, le charme de cette voix pure et vibrante qui exprimait en termes choisis les sentiments les plus élevés. Il s'avança pour voir la chanteuse, et il l'aperçut entourée des gitanos, pareille à un beau lis épanoui au milieu des ronces.

— Est-ce donc une gitane ? demanda-t-il à don Ramire, qui, l'ayant reconnu, venait le saluer.

— On le dit, mais je ne le crois pas, répondit le jeune homme. Celle qu'un grand d'Espagne avouerait sans peine pour sa fille ne saurait devoir le jour à d'ignobles Zingari. Regardez cette horrible vieille, señor, ajouta Ramire, en désignant Urca, et dites-moi si elle peut être la mère de Casilda.

— Vous avez dit Casilda ? répéta Manoël.

— C'est le nom de la chanteuse, dit Ramire. On ne lui en connaît point d'autre. Manoël, qui pensait sans cesse à la jeune fille livrée aux bandits par Antonio et sauvée par Barbara, tressaillit de joie.

Il se rappela aussitôt que la bonne hôtesse de la posada des chasseurs lui avait parlé, de son fils, dépouillé par une bande de Malicieux. Il s'expliqua l'opulence relative de ceux-ci, et, en calculant bien, il en vint à se dire que la disparition de Casilda réfugiée dans le creux d'un chêne, devait coïncider avec le passage des Zingari dans cette partie de la forêt.

Urca, ayant lestement ramassé la recette, donna l'ordre aux gitanos de se retirer, et reprit sa place entre la chanteuse et Nipo.

— Comme tu nous aimes, ce soir, ma vieille Urca ! lui dit Nipo.

— C'est parce que je vous ai sauvés des serpents dans le bois d'oliviers, répondit-elle.

— Penses-tu que nous voulions y aller encore aujourd'hui, que tu nous suis de si près ?

— Elle a dit : « Veillez, veillez, beaux chevaliers. » Je ne suis pas un chevalier ; mais je veille, je veille toujours.

— Sais-tu donc l'espagnol ? demanda Nipo.

— Je sais tout ce qu'il faut que je sache. Quand mes oreilles ne me suffisent pas, j'en ai d'autres à mon service, répliqua la vieille.

La troupe passait alors devant la tente de Ferdinand, où se tenait le conseil ; la chanteuse et Nipo paraissaient ne s'en éloigner qu'avec peine.

— Venez donc, dit Urca avec impatience.

— Que Dieu te garde, ma fille, et que Notre-Dame de Vegas te protège ! dit Manoël, au moment où la brillante robe de Casilda frôlait la robe de bure qu'il portait encore.

Casilda se retourna vivement ; mais elle ne put savoir qui lui avait parlé. Elle vit seulement, à la lueur des torches qui éclairaient la tente, dont les toiles venaient de s'écarter, le roi, la reine et le cordelier Ximénès. Urca les vit aussi, et, quittant aussitôt la troupe qu'elle conduisait, elle courut, droit devant elle, jusqu'au bout des tentes alignées.

Elle allait vite, malgré son âge ; mais pour le léger saltarello, la suivre ne pouvait être une tâche difficile.

— Attends-moi là, dit Nipo à Casilda, en s'élançant sur les traces de la vieille.

Il la vit s'avancer vers un gitano, qu'il ne reconnut point pour faire partie de la bande.

— Ils sont seuls, lui dit-elle en arabe, seuls avec un moine. Hâte-toi.

Le faux gitano se glissa le long des tentes. Urca revint vers celle du roi, où elle avait laissé les musiciens et les danseuses. Elle ne les retrouva pas ; mais elle crut entendre le bruit de leurs instruments, et elle suivit le chemin que ce bruit lui indiquait.

Nipo, devançant la vieille, avait silencieusement entraîné Casilda.

— Il faut entrer là, lui dit-il, en désignant la tente de Ferdinand. C'est pour cette nuit.

— On nous repoussera, Nipo, sois en sûr, répondit la chanteuse. Songe donc à ce que nous sommes, pour vouloir pénétrer chez la reine.

— Allons toujours, reprit l'enfant. S'ils nous repoussent, ce sera tant pis pour eux.

Devant la tente, Alvaredo et le Génois Colomb se promenaient, en attendant Ximénès.

— Plus tard, plus tard, voilà ce qu'ils disent tous, murmurait Colomb. Et le temps passe, et la mort vient....

— Grenade ne peut tarder à succomber, dit Manoël. Grenade prise, la domination arabe est détruite, l'Espagne se pacifie, et la glorieuse Isabelle

tourne ses regards vers de lointaines conquêtes.

— Si elle n'a point oublié ses promesses, reprit Colomb.

— Le révérend Ximénès se chargera de les lui rappeler. Patience donc, ami ! Sachez attendre.

Casilda, pressée par Nipo, se décida pourtant à s'approcher de la tente du roi.

— Parlons à ce religieux, dit-elle à Nipo.

— Et si c'était un faux moine, comme l'autre est un faux gitano ? répondit l'enfant. Il faut se méfier de tout le monde, Casilda.

Elle ne distinguait point le visage du savant, mais seulement sa longue robe et le chapelet qui brillait à son côté ; elle pensa que Nipo pouvait avoir raison, et elle continua de s'avancer lentement.

Deux épées croisées lui barrèrent le passage, et deux voix crièrent en même temps :

— Qui va là ?

— Partons ! dit Nipo. La reine est bien gardée.

Il n'était plus temps de s'esquiver. Nipo et Casilda furent obligés de répondre.

— Je voulais voir la reine, dit la jeune fille.

— Voir la reine, ma belle chanteuse ! On voit la reine, quand elle daigne se montrer ; mais ce n'est ni vous ni moi qui oserions nous présenter devant elle sans y être appelés, dit l'un des deux gardes.

— Ces mendiants sont la pire engeance qu'il soit possible de rencontrer, dit l'autre d'une voix grondeuse. Si j'étais roi d'Espagne, je jetterais dans le même brasier les Arabes, les juifs et les gitanos. En attendant que je sois roi, je vais toujours m'assurer de ceux-ci.

Casilda et Nipo étaient déjà loin ; et, comme l'Espagnol avait voulu les effrayer plutôt que leur faire du mal, il les laissa prendre la fuite.

— Où irons-nous ? demanda la chanteuse, après avoir longtemps couru.

— Retournons près de Linda, répondit Nipo.

— Mais il faudra passer encore devant ce méchant homme qui nous a si cruellement menacés.

— As-tu peur avec moi ? dit Nipo fièrement.

Casilda n'était pas trop rassurée ; mais elle ne voulut pas blesser son ami.

— Marchons ! reprit-elle.

Ils allaient lentement, étouffant le bruit de leurs pas et retenant leur souffle. La nuit était tiède, mais sombre, et le silence commençait à régner

dans le camp. De la tente royale partait encore un jet de lumière, passant entre les toiles et dorant le casque des deux gardes. Le docteur et son compagnon étaient partis avec Ximénès, dont la veillée laborieuse allait se prolonger dans la solitude.

Casilda, encore plus effrayée de ce silence que des injures qu'on lui avait naguère adressées, regrettait de s'être attardée en vain, lorsqu'elle crut voir une ombre, puis deux, puis quatre, se glisser entre les tentes. Elle serra la main de Nipo, qui lui répondit par une semblable pression, et tous deux se blottirent dans un coin, de peur d'être aperçus.

Les ombres s'éloignèrent dans plusieurs directions, et Nipo, dont les yeux perçaient les ténèbres, vit avec étonnement que tous étaient vêtus comme les gitanos. L'un d'eux, qu'il reconnut pour l'Arabe auquel Urca s'était adressée, vint se cacher à dix pas des deux enfants, que ce voisinage força de demeurer immobiles ; car ils comprirent que cet homme, n'ayant sans doute pas de bonnes intentions, serait furieux de se voir découvert et ne manquerait pas de s'en venger sur eux.

Ils passèrent ainsi plus d'une heure, qui leur parut avoir la durée d'une semaine. Alors Casilda, qui regardait du côté de la ville, poussa du coude son ami Nipo, pour lui faire voir un serpent de feu courant le long de la muraille.

C'était un signal sans doute ; car l'Arabe sortit de sa cachette, se rapprocha sans bruit du centre du camp, et s'abrita derrière les gradins du cirque.

— Suivons-le, dit Nipo.

Casilda ne résista point ; mais avant qu'ils eussent rejoint l'Arabe, ils virent de plusieurs points s'élever une épaisse fumée, au milieu de laquelle brillaient des jets de flamme.

— Au feu ! cria de toutes ses forces le saltarello.

Ce cri fut aussitôt répété par mille voix. De toutes les tentes, les soldats sortirent en foule, les uns armés, les autres demi-nus et encore endormis. A droite, à gauche, au centre et sur les limites du camp, le feu se propageait avec une effrayante rapidité. Les hommes, ne sachant de quel côté porter du secours, allaient, venaient, se croisaient en tous sens ; c'était une horrible confusion. Bientôt les chefs parurent, les trompettes sonnèrent ; mais au moment où les secours allaient s'organiser, les Maures, sortis de la ville à la faveur des ténèbres, tombèrent sur les Espagnols épouvantés.

Le roi monte à cheval, rassemble ses guerriers, et, pour repousser l'ennemi, il abandonne aux flammes ses tentes, ses provisions, ses machines. Il consent à tout perdre, pourvu que l'honneur soit sauf.

Plusieurs capitaines se sont réunis autour d'Isabelle ; l'intrépide reine les envoie rejoindre son époux. Le feu est encore loin de sa tente ; et s'il s'en rapproche, quelques soldats suffiront pour la conduire hors du camp. En la voyant si résolue, les dames de sa suite n'osent montrer leur effroi ; elles feignent de croire que cet incendie est le résultat d'un simple accident. Toutefois, il ne s'étend pas seulement de propre en proche, il éclate à chaque instant sur quelque nouveau point. On dirait qu'un génie destructeur l'allume à la fois au nord, au midi, et le porte, en un instant, d'un bout à l'autre du camp.

Des soldats racontent qu'ils ont vu des gitanos s'agiter, en riant comme des démons, au milieu des flammes, et en quelques minutes le bruit se répand que ce désastre est l'œuvre des Malicieux. On en saisit deux, qui protestent de leur innocence ; on les amène à la reine, pour qu'elle les entende et les juge.

Casilda les voit passer. Elle reconnaît Arondo et Linda.

— Ma mère ! s'écrie Nipo, en s'élançant vers la vieille.

— En voici deux autres, s'écrient les soldais. Oui, oui, c'est la chanteuse et le saltarello.

— Que faisiez-vous dans le camp ? demande sévèrement la reine.

— Je cherchais mes enfants, répond Linda.

— Quels enfants ?

— Ceux-ci, s'écrie la vieille, en apercevant Casilda et Nipo, qu'elle serre sur son cœur et qu'elle couvre de baisers. Je les ai crus perdus, grande reine, en ne les voyant pas revenir avec les autres.

— Cette femme ne ment pas, dit un gentilhomme. La chanteuse que voici voulait entrer, pendant le conseil, dans la tente du roi.

— Quel projet t'y amenait ? reprit Isabelle.

— Nous voulions sauver la reine, dit Nipo.

— Vous saviez donc que cette nuit on devait mettre le feu au camp ?

— Nous ne le savions pas, répondit Casilda ; mais un autre danger menaçait noire bien-aimée souveraine, et c'était celui-là que nous espérions conjurer.

— Si tu veux que je croie à tes bonnes intentions, reprit Isabelle, dis-moi quel était ce danger.

Quelques-unes des personnes réunies autour de la reine écoutaient l'interrogatoire de la chanteuse ; mais c'était le plus petit nombre ; les autres, plus occupées des progrès de l'incendie, se tenaient à l'entrée de la tente, pour entendre les rapports des officiers et pour s'assurer par elles-mêmes de l'imminence du péril. La reine était debout, à quelques pas seulement d'une riche portière en tapisserie, qui servait de communication entre sa tente et celle de Ferdinand.

Casilda, obligée de raconter l'entretien surpris par Nipo, se demandait comment elle s'y prendrait, pour ne point attirer la vengeance royale sur les gitanos, lorsqu'elle vit la tapisserie se soulever doucement et donner passage à l'Arabe dont Urca était la complice. Elle ne dit pas un mot, ne jeta pas un cri ; mais au moment où le poignard brillait, comme un éclair, dans la main du misérable, elle se jeta au-devant de lui et reçut le coup destiné à la reine.

Isabelle, surprise par le brusque mouvement de la chanteuse, s'était retournée assez promptement pour la voir frapper. Elle étendit les bras et la soutint, pendant que Nipo sautait à la gorge de l'Arabe et donnait aux soldats le temps de le saisir.

On déposa Casilda sur le lit de la reine, et l'auguste princesse voulut panser elle-même la blessure de la gitane. A cette époque de guerres continuelles, les nobles dames se faisaient un devoir d'étudier les vertus des plantes, et les mains les plus délicates savaient poser un appareil. Isabelle reconnut que le poignard n'avait fait que traverser les chairs de l'épaule ; toutefois, elle n'osait encore se réjouir ; car elle craignait que le fer meurtrier n'eût été trempé dans du poison.

Au dehors, le feu grandissait toujours. Les tentes consumées s'affaissaient et ne formaient plus que des débris, d'où s'exhalait une fumée noire et suffocante ; mais, semblables aux vagues soulevées par la tempête, les flammes s'avançaient vers le pavillon royal. Isabelle, ne pouvant plus tarder à fuir, fit placer Casilda sur un brancard, et, sans la quitter un instant, la fit porter près du campement des gitanos, au pied d'une petite colline où les soldats avaient à la hâte construit un abri pour leur souveraine.

En jetant un regard sur ce grand désastre, Isabelle sentit ses yeux se remplir de larmes ; mais une reine doit à tous l'exemple du courage ; elle dit à ceux qui l'entouraient et qui déploraient ce malheur :

— Ne vous affligez pas tant de cette perte. Si le roi revient victorieux, elle sera bientôt réparée.

— Pourvu que les vaincus ne corrigent pas leur mauvaise fortune par le poignard ou par le poison, dit un vieil hidalgo qui marchait près d'Isabelle. Voici la seconde fois que la reine échappe, comme par miracle, au fer des assassins.... En sera-t-il toujours ainsi ?

— Qui peut savoir si ce gitano en voulait aux jours de la reine ? Je croirais plutôt qu'il a frappé celle qu'il cherchait. Cette chanteuse a trop de talent pour n'avoir pas des envieux, répondit Isabelle, qui ne doutait pas du dévouement de Casilda, mais qui voulait, atout prix, rassurer son armée. On interrogera cet homme, et l'on saura par lui la vérité, ajouta-t-elle.

— Il est trop tard, dit Nipo, qui venait de rejoindre le cortège. Les soldats l'ont mis en pièces ; et quand il n'y aurait eu que moi pour le tuer, Casilda n'en serait pas moins vengée.

XIII.

Le premier soin d'Alvaredo, en voyant libre le jeune marquis d'Assuna, avait été de dépêcher à Tolède un courrier, pour annoncer cette heureuse nouvelle au duc et à la marquise. Quoiqu'il eût reçu l'ordre de faire diligence et que ce fût un serviteur d'une fidélité éprouvée, ce courrier n'était pas encore arrivé six semaines après son départ.

Ce que la marquise souffrait ne peut se dépeindre. Elle avait toujours eu pour Alonzo la plus vive tendresse ; mais depuis qu'elle le savait prisonnier, cet amour, qui semblait grandir encore, lui faisait endurer mille tortures, parmi lesquelles le remords d'avoir causé la perte de ce fils d'Hernandez, en travaillant à celle de Casilda, tenait le premier rang.

Carmen n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle passait ses jours dans la solitude et dans les larmes, ses nuits dans la prière et l'insomnie. Tantôt elle voulait partir pour Grenade, au risque d'apprendre la mort de son fils, la plus douloureuse certitude lui paraissant encore moins pénible que les angoisses qu'elle éprouvait, tantôt, accablée par les reproches de sa conscience, elle voulait, pour les apaiser, se mettre à la recherche de Casilda.

Le duc n'était guère moins malheureux. Ce nouveau chagrin ravivait ceux qui avaient laissé de si profondes traces dans son âme, et, sans s'être rendu coupable de la même faute que la marquise, il se disait qu'en détruisant le reste de sa famille, Dieu punissait l'orgueil qui l'avait empêché de pardonner à Gusman.

Toutefois, Carmen et don Carlos avaient plus de douleur que de repentir. La marquise faisait des aumônes et s'imposait des austérités pour obtenir le pardon de sa conduite envers sa nièce ; mais si elle s'était interrogée sévèrement, elle aurait été forcée de s'avouer qu'elle n'était pas encore disposée à réintégrer Blanche de Villaflor sous le toit de son aïeul. Le duc, de son côté, tout en s'accusant d'une sévérité excessive envers son fils, se disait encore que si ce coupable fils se présentait devant lui, il le chasserait sans pitié.

La marquise, levée chaque jour avant le soleil, allait s'asseoir près d'une fenêtre qui donnait sur la route de Grenade, et chaque fois que, sur cette

route, un tourbillon de poussière annonçait l'approche d'un cavalier, son cœur battait à lui rompre la poitrine. Elle éprouvait toutes les alternatives de la crainte, de l'espérance, de la joie, dû désespoir ; et quand le cavalier passait, sans s'arrêter, devant le palais d'Assuna, elle retombait dans un morne découragement, dont elle ne sortait que pour ressentir encore les mêmes émotions.

Quand la nuit tombait, elle quittait son poste, et, s'enveloppant d'une mante, elle sortait pour aller au-devant du message qui se faisait si longtemps attendre ; et quand elle s'était inutilement fatiguée, elle s'asseyait au bord du chemin, jusqu'à ce que le serviteur qui la suivait de loin vint l'avertir que les portes de la ville ne tarderaient point à se fermer.

Ceux qui la voyaient passer, richement parée, le front hautain, l'œil sévère, ne devinaient point sa souffrance ; mais les mendiants savaient bien que cette grande dame n'était pas heureuse, lorsqu'elle leur disait, en laissant tomber devant eux son aumône :

— Priez pour le marquis d'Assuna !

Ils ignoraient si ce marquis était vivant ou mort, et ils n'osaient pas le demander ; ce qui faisait que la plupart empochaient l'aumône, sans songer à la recommandation de l'opulente, promeneuse.

Un soir qu'elle s'était, comme de coutume, éloignée de la ville, elle voulut se reposer ; mais elle trouva sa place occupée par une femme, dont un long voile cachait la taille et le visage.

— C'est moi, lui dit Carmen, qui ai fait placer là cette pierre, sur laquelle je viens m'asseoir tous les jours.

— Puisqu'elle est à vous, répondit l'inconnue en se levant, il est juste que je vous la rende.

— Gardez-la, reprit Carmen. Vous venez de loin, peut-être, et vous avez marché beaucoup aujourd'hui ?

— Le plus que j'ai pu, répliqua l'étrangère.

— Vous ne venez pas de Grenade ? insista la marquise.

— Non, madame. Je viens du couvent de Vegas, et Tolède est le but de mon voyage.

— Il n'y a rien de nouveau à Sainte-Marie de Vegas ? demanda Carmen.

— Rien, madame, si ce n'est que des larrons se sont introduits dans la chapelle et l'ont dépouillée de ses plus riches ornements.

— Que Dieu punisse ces misérables ! dit la marquise.

— Ou plutôt qu’il les touche et les convertisse ! reprit l’inconnue. Les méchants sont assez à plaindre pour qu’on ne leur souhaite pas d’autre châtiment...

— Oui, les méchants sont à plaindre, répéta Carmen, en songeant à tout ce que sa conduite envers Casilda lui avait causé de terreurs et de remords.

— Que Dieu donne donc aux coupables le repentir et qu’il remplisse de miséricorde le cœur de ceux qui n’ont point failli, ajouta l’étrangère.

— Qu’allez-vous faire à Tolède ? demanda Carmen, sans songer à ce que sa question pouvait avoir d’indiscret.

— J’y vais chercher des nouvelles de Casilda la chanteuse. J’oubliais de vous dire, madame, que les religieuses de Sainte-Marie s’affligent et s’inquiètent de ne pas la revoir.

— Quelle est donc cette chanteuse ? Que peut-il y avoir de commun entre elle et moi ?

— La marquise d’Assuna ne me parlerait pas de cette manière, si elle savait qui je suis.

— Vous me connaissez donc ? s’écria Carmen.

— C’est à moi, madame, que vous avez demandé l’autorisation d’emmener Casilda, notre enfant bien-aimée, dont la voix vous avait ravie.

— Vous êtes l’abbesse du monastère de Sainte-Marie ?

— Non, madame. Je ne suis que la sœur Lorenza.

— N’est-ce donc pas à l’abbesse que je me suis adressée ?

— Le soin des orphelines me regardant tout particulièrement, c’est moi que notre révérende mère avait chargée de vous répondre.

— Mais je vous ai vue dans le jardin, au moment où Casilda faisait ses adieux à la communauté ?

— Oui, madame. J’avais cru remarquer que vous cherchiez à voir mon visage, et, comme j’avais alors des raisons pour le cacher, j’ai prié notre mère abbesse d’accompagner auprès de vous la pauvre enfant.

— Aviez-vous donc la lèpre ? J’en doute, d’après la manière dont vous embrassiez votre chère Casilda.

— Ne devinez-vous pas, Carmen, ce qu’il me reste à vous dire ?

— Apprenez-moi d’abord, s’il vous plaît, comment il se fait que la sœur Lorenza me nomme ainsi, dit la marquise avec une hauteur affectée, sous laquelle elle espérait cacher un trouble trop réel.

— Avez-vous besoin que je vous l’apprenne ? Vous vouliez me voir parce que ma voix, mes manières et ce je ne sais quoi que ni l’âge ni le costume

ne peuvent changer, vous rappelaient des souvenirs déjà lointains. Eh bien ! Carmen, ces souvenirs ne vous trompaient point : la sœur Lorenza se nomme Dolorès de Villaflor.

— Vous, la comtesse de Villaflor !... C'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Dolorès est jeune encore.

— On vieillit vite dans les larmes ; et vous-même, Carmen, vous devez avoir souffert depuis que je vous ai vue. Il n'est rien arrivé pourtant au duc d'Assuna ; car vous n'êtes point en habits de deuil.

— Mon fils Alonzo est à Grenade, prisonnier des Maures.

— Que je vous plains, ma sœur ! Hélas ! je sais combien sont cruelles les angoisses d'une mère qui tremble pour son enfant.

— Qu'est donc devenue Blanche ? demanda la marquise.

— C'est à vous de me le dire, Carmen. Qu'avez-vous fait de Casilda ?

— Casilda est votre fille ? s'écria la marquise, avec une consternation parfaitement jouée,

— Ne le saviez-vous pas quand vous l'avez emmenée ?

— Je vous jure que je n'en avais pas le moindre soupçon, répondit Carmen, qui, cette fois, disait la vérité.

— J'ai pensé que vous la reconnaissiez, et que, touchée du malheur de cette innocente enfant, vous vouliez la présenter à son aïeul.

— Comment avez-vous pu accueillir une semblable idée ?

— Je me reprocherais de n'être pas tout à fait franche envers vous, ma sœur, et je vous prie de ne pas vous offenser de cette franchise. Il me semblait que, comme vous aviez été un peu.... sévère pour Gusman et pour moi, vous désiriez vous montrer bonne envers ma chère Blanche, à qui du moins on ne pouvait imputer aucun tort.

— C'est-à-dire que vous me supposiez le désir de réparer une injustice.

— Qui donc peut se flatter de n'en avoir jamais commis ? Je ne vous accuse pas, Carmen ; mais au milieu de mes chagrins, j'ai quelquefois pensé qu'il ne tiendrait qu'à vous de les adoucir.

— C'était une erreur, Dolorès. J'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu.

— Recevez-en donc mes remerciements ; pardonnez-moi des soupçons auxquels ma souffrance peut servir d'excuse, et dites-moi bien vite où est ma fille.

— Vous me trouvez pâle et changée, Dolorès. J'ai beaucoup pleuré mon fils, je le pleure encore ; cependant Casilda m'a causé presque autant

d'inquiétude et de douleur que don Alonzo d'Assuna.

— Mon Dieu ! s'écria Dolorès en joignant les mains, ma fille est morte !...

— J'espère que non, répondit la marquise.

— Elle est mourante, et vous l'abandonnez ! Vite, madame, courons auprès d'elle. Que je la voie seulement, et je suis sûre que je la guérirai.

— Écoutez-moi, Dolorès. Casilda n'est point à Tolède.

— Mais vous savez où elle est, ce qu'elle fait, à qui vous l'avez confiée ? Dites-le-moi donc. Ah ! vous m'avez causé une cruelle frayeur.

— Ayez la patience de m'entendre, reprit la marquise. Ce que vous venez de me révéler concernant Casilda, je l'ai deviné par un étrange hasard. Oui, Casilda et Blanche de Villaflor ne sont qu'une même personne, et je le lui ai dit à elle-même, en lui apprenant une partie de vos malheurs. Elle m'a demandé où était sa mère. J'ai répondu que vous deviez être à Séville ; car le marquis de Pegnastro affirme qu'il vous y a vue, il y a dix ans.

— Je n'ai jamais été à Séville ; mais j'y serai bientôt, si vous pensez que j'y dois retrouver ma fille.

— Elle a dit comme vous : « Si ma mère est à Séville, je la verrai bientôt ; car je veux partir aujourd'hui même. »

— Mais elle n'est pas partie seule ? Vous n'auriez pas laissé voyager comme une aventurière la fille du comte de Villaflor, le frère de votre mari.

— Je lui ai donné pour escorte une de mes camérières, notre écuyer Pedro, que vous connaissez, et un brave cavalier qui m'avait été recommandé par un savant homme qui a toute la confiance du duc d'Assuna.

— S'il en est ainsi, ma sœur, que pouvez-vous craindre ?

— Ne craint-on pas toujours pour ceux qu'on aime ? Blanche devait m'écrire de Séville, et je n'ai rien reçu.

— Combien y a-t-il de temps qu'elle vous a quittée ?

— Près de trois mois.

— Où lui avez-vous dit de s'adresser à Séville ?

— Chez don Juan d'Altamira, notre cousin.

— Si Blanche est arrivée chez don Juan, elle y est en sûreté ; mais il y a loin d'ici à Séville.

— Et les voyages offrent mille dangers. Je l'ai dit à Casilda, je l'ai suppliée de rester, elle ne m'a point écoutée.

— Pauvre enfant ! Il y a si longtemps qu'elle aspire au bonheur de connaître sa mère !

— Vous ne lui avez donc jamais dit quels droits vous avez à son amour ?

— J'avais promis le secret ; mais rien ne pourra désormais m'obliger à le garder. Voulez-vous, Carmen, m'accorder pour cette nuit l'hospitalité et pouvez-vous mettre demain une mule à ma disposition ?

— Vous comptez partir demain ? demanda la marquise, en s'efforçant de cacher la joie que lui cachait ce prochain départ.

— Je n'attendrais même pas jusque-là, répondit Dolorès, si je n'avais à m'acquitter d'un message de l'abbesse de Sainte-Marie pour l'archevêque de Tolède et pour le duc d'Assuna, les deux principaux protecteurs du monastère.

— Osez-vous donc paraître devant le duc ? s'écria Carmen.

— Il ne me reconnaîtra pas plus que vous ne m'avez reconnue, et j'aurai du moins la consolation de le revoir encore une fois.

— Vous savez, Dolorès, que la moindre émotion pourrait lui être funeste.

— Je ne serai pour lui que la sœur Lorenza. Que je le voie seulement, et j'aurai le courage d'attendre.

— D'attendre quoi ?

— Puisque vous aimez Blanche, je puis vous confier mes espérances. Don Gusman travaille à rentrer en grâce auprès de la reine, et le moment où il pourra réclamer la récompense de ses services n'est peut-être pas éloigné. D'ici-là, ma chère Carmen, ne ferez-vous rien pour nous ?

— Comptez sur moi, répondit la marquise ; mais ne vous bercez pas d'illusions qui rendraient la réalité trop cruelle.

— Je ne suis point exigeante. Le bonheur de Casilda sera le mien, je n'en désire pas d'autre.

— Ce bonheur, vous le partagerez, Dolorès, à moins que vous n'ayez prononcé des vœux qui nous privent de votre présence, dit Carmen, qui brûlait de savoir si elle avait encore à craindre quelque chose de la comtesse de Villaflor.

— Les religieuses de Vegas me nomment leur sœur ; mais elles me donnent ce titre sans qu'aucun lien me retienne au milieu d'elles.

Cette confidence rendit à la marquise toutes ses appréhensions. Elle revit Dolorès auprès du vieux duc, et elle sentit se ranimer la jalousie qui l'avait si longtemps conseillée. Elle eut la pensée de refuser à sa belle-sœur l'entrée du palais d'Assuna ; mais elle n'en laissa rien paraître.

— Il me reste une question à vous faire, reprit la comtesse. Le duc a vu Casilda, puisque c'était pour le distraire que vous désiriez emmener notre jeune chanteuse. A-t-elle réussi à lui plaire, à l'intéresser ? Elle est douce, aimante, naïve ; si je n'étais pas sa mère, je dirais qu'elle possède le talent de se faire aimer.

— Elle est charmante, dit la marquise ; mais don Carlos était si accablé, qu'il ne pouvait songer qu'à ses souffrances.

— Ah ! vous parlez d'illusions, ma sœur... En voilà une que je regretterai toujours d'avoir trop facilement accueillie.

— Que voulez-vous dire, Dolorès ?

— Je n'aurais jamais consenti à me séparer de ma fille, si je n'avais espéré que ses doux soins la rendraient chère au duc et le disposeraient à l'indulgence.

— Don Carlos n'a vu Casilda que deux fois. Il a d'abord été frappé de sa ressemblance avec vous, Dolorès ; mais il n'a pas reconnu Blanche ou n'a pas voulu la reconnaître.

— Et Casilda sait-elle que le duc est son aïeul ?

— Elle le sait.

— Tant pis. Si la pauvre enfant est condamnée à passer sa vie dans la misère et dans l'obscurité, elle en souffrira beaucoup, maintenant qu'elle connaît sa noble origine.

— Tâchez de la retrouver, dit la marquise. Revenez avec elle ; et si mon fils m'est rendu, je vous promets, Dolorès, d'employer pour elle et pour vous toute l'influence que je puis avoir sur le duc d'Assuna.

— Merci, Carmen. Je suis aussi confuse que touchée de votre généreuse amitié, dit la comtesse en lui tendant la main.

Une larme de joie brilla dans les yeux de Carmen. Elle n'avait point mérité jusque-là ces témoignages de reconnaissance ; mais en promettant son aide à la sœur Lorenza, elle faisait un sacrifice qui lui semblait assez grand pour effacer tous ses torts envers Casilda.

En causant ainsi, Dolorès et Carmen arrivèrent aux portes de Tolède. Elles y rencontrèrent un élégant cavalier, qui salua la marquise d'un air insolent, quoique la plume de son feutre balayât le pavé de la rue.

— Antonio ! s'écria-t-elle.

— Don Antonio d'Escavilla, qui vient, madame la marquise, vous rendre compte de la mission que vous avez bien voulu lui confier.

— Je vous attendrai demain, don Antonio, reprit la marquise.

— Permettez-moi, madame, de vous faire observer que je suis fort pressé, répliqua le jeune homme, avec l'assurance des gens qui savent qu'on ne peut rien leur refuser. Je me rendais de ce pas à l'hôtel d'Assuna, espérant que, malgré l'heure avancée, vous consentiriez à m'y recevoir.

— Je serais désolée de vous déranger, madame la marquise, dit la sœur Lorenza en s'éloignant quelque peu, afin de laisser à Antonio la liberté de s'expliquer.

— Restez, ma sœur, répondit Carmen, qui craignait que le nom de Casilda ne vînt aux oreilles de la comtesse. Don Antonio nous suivra jusqu'au palais, et je l'écouterai pendant que vous prendrez du repos.

La marquise avait décidé qu'elle partagerait cette nuit-là son appartement avec Dolorès ; la rencontre d'Antonio modifia sa résolution. Elle entra chez elle et en ressortit aussitôt, accompagnée d'une femme de chambre qui portait un flambeau.

— Tenez, dit-elle à Dolorès, en lui remettant une clef. Vous êtes ici chez vous, ma sœur Lorenza.

La clef était celle de l'aile gauche du palais, habitée autrefois par la comtesse de Villaflor. Dolorès la saisit en tremblant, et, de peur que la camériste ne vît son émotion, elle lui dit, en lui prenant des mains le flambeau :

— Donnez, ma fille. De pauvres religieuses comme nous sont habituées à se servir elles-mêmes.

Il y avait longtemps que Dolorès désirait revoir ces lieux où elle avait été si heureuse, et où si souvent elle se retrouvait par la pensée ; mais elle n'aurait pas osé demander à Carmen la permission d'y entrer. Elle parcourut en frissonnant ces galeries, ces salons encore remplis d'objets dont le souvenir lui était cher, et elle arriva à la chambre où elle avait reçu les adieux de son père adoptif.

Elle voulut l'ouvrir. La porte, solidement fermée en dedans, résista ; mais, à travers le large trou de la serrure, elle vit que rien dans cette chambre n'avait été changé.

Pendant que Dolorès se retirait, la marquise, imposant silence à son agitation, avait fait entrer Antonio dans son appartement.

— Madame la marquise me permettra d'abord de lui dire que je suis ravi de la voir en bonne santé, dit-il en s'asseyant sans façon sur un divan.

— Trêve de compliments inutiles, répondit Carmen. Qu'avez vous fait de Casilda ?

— J'ai suivi vos intentions, madame, et je crois pouvoir vous assurer que vous ne reverrez jamais la senora Casilda.

— A-t-elle donc retrouvé sa mère plus tôt encore qu'elle ne l'espérait ?

— Vous vous rappellerez, madame, que je n'étais point chargé de la remettre à sa mère, mais seulement de vous débarrasser de sa personne.

— Que dites-vous donc, Antonio ? Je crois que vous avez perdu l'esprit.

— Pas plus que vous n'avez perdu la mémoire, madame la marquise.

— Plus bas, don Antonio ; plus bas, je vous en prie.

— Bien, madame ! Voici que nous recommençons à nous entendre. Je suis la discrétion même, soyez tranquille.

— Ne vous ai-je donc pas recommandé de prendre le plus grand soin de ma pupille ?

— Oui, madame, et de lui obéir en tout, même si, dans son impatience d'arriver au but de son voyage, elle voulait s'engager dans des chemins que je croirais dangereux.

— C'est vrai. J'ai été trop faible pour cette enfant. Mieux valait la contrarier que de l'exposer à des périls certains.

— Peut-être, madame, que si vous ne m'aviez pas ordonné de, céder aux désirs de la senora, je ne lui aurais pas moins obéi.

— Vous me délivrez d'un regret cuisant, moucher Antonio.

— J'en suis heureux, madame. La senora Casilda est née pour commander, cela se voit, et moi j'en ai la certitude ; mais quiconque résisterait à ses ordres céderait assurément à ses prières. Elle a refusé de prendre un détour pour éviter les mauvais passages de la Sierra Morena, et nous l'avons suivie.

— Achevez, Antonio, dit la marquise en pâlisant.

— Tout alla bien pendant quatre jours, et nous nous croyions sauvés, quand un soir j'allai frapper à la porte d'une hôtellerie située au milieu de la montagne. Nous mourions de faim et de froid, j'y trouvai bon feu, bonne table, bon visage, et je me hâtai d'y ! amener la senora. Mais quelle surprise ! La posada n'était qu'un repaire de voleurs.

— Et Casilda.... Qu'est-elle devenue ? L'ont-ils tuée ? demanda la marquise avec une véritable frayeur.

— Je crois que le chef des bandits la destinait à l'honneur de devenir sa femme ; mais la senora s'est enfuie, au moyen d'une échelle de corde qui lui a été fournie par quelqu'un de ces brigands.

— Et vous savez où elle est ? Dites-le vite, Antonio. Que ne donnerais-je pas pour la sauver ?

— S'il en est ainsi, madame, je la retrouverai, dussions-nous, moi et mes gens, battre tous les ravins de la montagne, tous les buissons de la forêt !

— Retrouvez-la, Antonio, et demandez-moi ce que vous voudrez.

— Comptez sur mon zèle, madame. Toutefois il me semble qu'un serviteur aussi dévoué que je le suis a droit à quelque confiance. J'oserai donc vous demander quel événement a pu modifier ainsi vos sentiments envers la senora Casilda.

La marquise jeta sur celui qui osait l'interroger un regard plein de hauteur.

— Vous ne voulez pas le dire, madame, soit ! je le devinerai. Quelqu'un vous réclame cette jeune fille. Est-ce son père, sa mère ou son aïeul ? Je n'en sais rien encore ; mais demain je le saurai, s'il ne vous plaît pas de me l'apprendre.

— Casilda n'a ni père, ni mère, ni aïeul, répondit Carmen.

— Ni père ni mère, c'est possible ; mais le duc d'Assuna est son aïeul.

— Le duc d'Assuna.... Si c'est elle qui vous l'a dit, elle a voulu se jouer de votre curiosité.

— Ce n'est pas elle, madame ; c'est vous-même.

— Moi !....

— Vous, et pas d'autre, madame. Prend-on tant de précautions pour éloigner une orpheline qu'on a eu la fantaisie d'appeler sa fille ? Le caprice passé, on la renvoie dans son couvent, et tout est fini. Casilda n'est donc pas une pauvre enfant abandonnée.

— J'y consens ; mais de là à supposer qu'elle soit la petite-fille du duc d'Assuna....

— Je ne le suppose pas, madame, je l'affirme...

— Vous êtes fou....

— Non, madame, j'ai toute ma raison ; et vous en serez persuadée, si vous voulez bien vous rappeler que j'ai lu les papiers remis à don Manoël par le duc d'Assuna.

La marquise ne savait comment ces papiers pouvaient avoir donné à Antonio le secret de la naissance de Casilda ; mais il parlait avec tant d'assurance, qu'elle n'essaya pas de le dissuader.

— Quand vous auriez deviné juste, dit-elle, quel profit en tireriez-vous ?

— Le duc d'Assuna est riche et généreux. Je m'adresserai à lui, si vous m'y forcez.

— Vous venez réclamer la récompense que je vous ai promise, quand vous seriez de retour à Tolède. La voici, répondit Carmen, en prenant un rouleau d'or dans un coffret placé sur sa table.

— C'est bien cela, madame, dit Antonio, après l'avoir compté. Voici le prix de mon voyage ; j'attends maintenant celui de ma discrétion.

— Vous abusez de ma bonté, répliqua la marquise. Quel besoin ai-je de votre discrétion ?

— Vous en êtes le juge, madame, et ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider. J'irai donc, puisque vous le voulez, trouver le duc d'Assuna, et je lui dirai : « Monseigneur, don Manoël Alvaredo m'a chargé de m'informer de la comtesse de Villaflor et de sa fille, et je viens, en l'absence du savant docteur, vous rendre compte du succès de nies démarches. Blanche de Villaflor était près de vous, il y a trois mois. La marquise d'Assuna, justement alarmée de ce voisinage, qui pouvait vous troubler, a envoyé la jeune fille à Séville, en lui promettant qu'elle y trouverait sa mère. J'espère, monseigneur, que, par reconnaissance pour le soin qu'elle prend de votre repos, vous ferez votre testament en faveur de dona Carmen d'Alméda, veuve de don Hernandez d'Assuna. »

— Combien demandez-vous pour ne pas vous occuper de mes intérêts ?

— On ne taxe que les vilains, répondit le jeune homme. Une grande dame comme vous sait proportionner la récompense au service rendu.

— Je ne suis pas riche, Antonio. Mon fils est prisonnier des Maures. Il faut que je paye sa rançon.

— J'oubliais de vous dire, madame, que j'apporte aussi des nouvelles de Grenade.

— Vous venez de Grenade, et vous ne le dites pas....

— Que donneriez-vous à celui qui vous annoncerait que don Alonzo est libre ?

— Je lui donnerais mon sang, s'il me le demandait.

— Je me contenterai de cette cassette, dit Antonio, en étendant la main vers le coffret.

— Mais qui me prouvera que vous dites la vérité ? demanda la marquise.

— Voilà, madame, un doute dont je pourrais m'offenser ; mais l'ai toujours passé pour avoir un bon caractère, et je tiens à ne pas perdre cette réputation.

— Antonio, vous me faites mourir....

— J'en serais au désespoir, madame ; votre vie m'est trop précieuse.

— Assez ! dit Carmen, qui croyait voir une raillerie dans ces paroles.

— En douteriez-vous ? reprit Antonio. Ne vous rappelez-vous plus que vous êtes mon bon génie ?

— Par pitié, dites-moi comment vous vous êtes procuré des nouvelles de mon fils. Vous raillerez ensuite, si cela vous convient.

— Quant à la manière dont je me suis procuré ces nouvelles, je suppose que cela vous importe peu. L'essentiel pour vous, c'est qu'elles soient certaines. Connaissiez-vous cette écriture, madame la marquise ?

— C'est celle d'Alonzo ! s'écria Carmen, en portant à ses lèvres la lettre qu'Antonio lui présentait. Il est libre, ajouta-t-elle, après l'avoir parcourue. Vous êtes un misérable, Antonio, vous êtes un lâche et un insolent. ; mais je vous pardonne. Prenez cette cassette et allez-vous-en.

— Si j'étais ce que vous dites, madame, je vous rendrais les injures dont vous m'accablez ; mais je les oublie, pour ne me souvenir que de votre générosité. Comme le lierre, je meurs où je m'attache, et je vous suis dévoué pour toujours. Au revoir donc, marquise, à bientôt !

Carmen ne répondit pas ; l'indignation la suffoquait. Elle si fière, si hautaine, se voir traitée ainsi par un aventurier, par un mendiant, qu'elle avait empêché de mourir de faim, c'était une souffrance plus facile à comprendre qu'à décrire. Cet impertinent adieu : « Au revoir, marquise, à bientôt ! » résonnait à son oreille, aussi redoutable qu'une menace, aussi cruel qu'un outrage ; ses joues brûlaient comme si le misérable l'eût souffletée, et des larmes de honte et de colère s'échappaient de ses yeux.

Si elle avait pu faire jeter à la porte cet insolent, avec quelle joie elle l'eût fait ! Mais pour appeler ses valets, il eût fallu n'avoir rien à craindre des révélations d'Antonio ; et ce qui surtout effrayait et humiliait la marquise, c'était de se sentir à la merci d'un tel homme. Elle essayait vainement de se rassurer, en se rappelant qu'elle ne lui avait donné aucun ordre dont il pût se faire une arme contre elle ; mais elle se disait aussi que s'il osait parler, le trouble dont elle ne pourrait se défendre suffirait à la faire condamner. Elle avait d'ailleurs avoué à la comtesse de Villaflor qu'elle avait reconnu Blanche dans l'orpheline de Vegas, et elle avait dit au duc d'Assuna qu'ayant cru d'abord amener sa nièce à Tolède, elle s'était assurée depuis qu'il n'y avait aucun rapport entre Blanche et Casilda.

Ces contradictions, qui lui étaient échappées sans qu'elle sût comment, l'irritaient contre elle-même, et, après s'être applaudie de son adresse et de sa prudence, elle s'accusait de s'être compromise avec une impardonnable étourderie. Le regret, l'inquiétude qu'elle en éprouvait, la douleur que lui causait l'humiliation qu'elle venait de subir, sans pouvoir remettre à sa place l'intrigant qu'elle avait tiré de la poussière, l'empêchaient de se réjouir comme elle l'aurait dû de la liberté d'Alonzo, et la lettre tant désirée avait perdu la moitié de son prix en passant par les mains de cet odieux, messenger,

Ce n'était pas Antonio qui devait la remettre à la marquise, mais un fidèle serviteur de la maison d'Assuna. Alonzo l'avait chargé de donner à sa mère tous les détails relatifs à sa délivrance, et Manoël lui avait recommandé de dire à dona Carmen qu'elle ne se méfierait jamais assez du cavalier auquel il l'avait priée naguère d'accorder sa protection.

Le docteur avait en outre donné au courrier de don Alonzo les instructions nécessaires pour éviter la rencontre des chasseurs de la montagne ; mais, malgré toute son attention, le courrier avait pris un sentier pour l'autre et il était arrivé tout droit à la perfide hôtellerie.

— Que voulez-vous ? lui demanda Barbara, qui s'y trouvait seule en ce moment.

— Me reposer un peu, ma bonne dame, et vous prier de m'indiquer le chemin le plus sûr pour me rendre à Tolède, répondit le nouveau venu.

— Allez droit devant vous, et partez sans retard. Quant au repos dont vous avez besoin, vous le prendrez sous un arbre de la forêt. Cela vaudra mieux pour vous que de rester ici. Voici dû pain, du vin, de la viande ; prenez et partez.

Le courrier voulut payer ces provisions.

— Non, dit l'hôtesse, partez vite, c'est tout ce que je vous demande.

Avant qu'elle eût eu le temps de répondre aux explications qu'il réclamait, quatre bandits, au nombre desquels se trouvait Antonio, rentrèrent à la posada.

— Asseyez-vous là, mangez et buvez, sans vous presser, dit Barbara au voyageur, en accompagnant ces paroles d'un coup d'œil qui signifiait : Faites ce que je vous dis, quand vous ne comprendriez pas pourquoi j'ai changé si vite de manières et de langage.

L'étranger s'assit. Antonio et ses compagnons en firent autant.

— Verse-nous à boire, Barbara, dit-il, comme s'il eût été l'un des habitués de la posada. Il fait chaud, et nous avons soif. Vous venez de loin, señor ? ajouta-t-il en s'adressant à l'étranger.

— Je viens du camp, répondit celui-ci.

— La ville est-elle prise ? demanda Antonio.

— Non, señor ; mais on la prendra, soyez tranquille.

— Je suis trop bon Espagnol pour en douter. Console-toi, Barbara ton ami Benavarro n'arrivera pas trop tard pour prendre sa part de gloire et de dangers.

— Si tu veux aller le rejoindre, Antonio, répliqua la vieille, il y en aura aussi pour toi.

— Qui sait si je ne m'y déciderai pas, quand je serai revenu de Tolède ?

— Vous allez à Tolède, seigneur ? demanda le courrier.

— Oui ; et vous ?

— Moi aussi, et je vous assure que c'est bien malgré moi. Je regretterais tant de n'être pas à l'armée, quand on donnera l'assaut. Je ne me suis jamais battu, et je brûle d'envie d'occire quelques-uns de ces Sarrasins.

— Il faut que le motif qui vous appelle à Tolède soit bien sérieux, reprit Antonio, pour que vous entrepreniez ce voyage, au risque de voir vous échapper une occasion qui ne se représentera sans doute jamais.

— Je suis de noble naissance ; mais depuis longtemps ma famille est au service de la maison d'Assuna.

— C'est un titre qui en vaut bien un autre, dit Antonio. La maison d'Assuna est une des plus illustres et des plus puissantes. Son chef actuel, don Carlos, est en grande estime auprès du roi.

— Vous connaissez le duc d'Assuna ?

— Et dona Carmen d'Alméda, veuve du marquis Hernandez d'Assuna, et don Alonzo, qui a hérité du titre de son père, et don Ramire, le plus jeune des fils de la marquise. J'ai connu aussi don Gusman de Villafior et la comtesse Dolorès, fille adoptive du vieux duc ; mais chut ! On ne prononce pas ces noms-là, depuis que le malheur a frappé ceux qui les portaient.

— Je vois que vous savez aussi bien que moi toute l'histoire des chagrins de monseigneur.

— Cela ne vous surprendra plus, señor, quand vous saurez que je vais à Tolède, uniquement pour rendre compte à la marquise d'Assuna d'une mission dont elle m'a chargé.

— Eh bien ! nous irons ensemble. On dit que la montagne est infestée de bandits ; nous serons deux pour répondre à qui nous attaquera.

— Faites mieux que cela, reprit Antonio, confiez-moi votre message. Je m'en acquitterai en même temps que du mien. Vous pourrez retourner ainsi à l'armée sans perdre un moment ; car j'ai ouï dire que l'attaque de la place aura lieu plus tôt qu'on ne le croit.

— Je ne sais si je puis, sans la permission du marquis, vous remettre la lettre qu'il écrit à sa mère. Cette lettre ne renferme pourtant rien de bien mystérieux, puisqu'elle annonce seulement à la marquise que don Alonzo, prisonnier des Maures, a recouvré sa liberté.

— Acceptez ou refusez, mon cher ami, cela m'est indifférent. L'offre que je vous fais m'est inspirée par le désir de vous être agréable. Je n'ose insister ; car je ne connais don Alonzo que de nom, et je serais fâché de vous attirer quelque reproche de sa part.

— Comment vous nommez-vous ?

— Pablo Valgomas. Je suis le filleul et le neveu de Pablo le majordome, répondit Antonio, sans la moindre hésitation.

— Pablo Valgomas.... Que ne le disiez-vous plus tôt ? Le majordome est mon ami. Nous sommes même un peu cousins, et je vous ai vu tout petit.

— Comme on se retrouve ! dit Antonio, en serrant la main que le brave homme lui tendait.

— A présent, mon cher Pablo, je ne vois plus rien qui puisse m'empêcher de vous charger de ce papier. Don Alonzo m'ayant recommandé de retourner bien vite à Grenade, je ne trouverai jamais plus belle occasion d'abrégé mon voyage.

— C'est de bon cœur que je vous rendrai ce petit service, dit Antonio.

— A charge de revanche, mon jeune ami, répondît le courrier en remettant au bandit la lettre de son maître. Vous direz à madame la marquise, ajouta-t-il, que son fils a été délivré par un chevalier qui a pris "sa place dans les cachots de Grenade, et qu'on ne le connaît que sous le nom de don Diego. Vous lui direz aussi que le senor Alvaredo est arrivé au camp sain et sauf, et qu'il la supplie de se méfier d'Antonio d'Escavilla, comme elle se méfierait du démon.

— Vous dites Antonio d'Escavilla ? reprit le larron.

— Oui ; si vous oubliez ce nom, vous saurez que cet Antonio a été présenté au duc d'Assuna par le célèbre médecin.

— Cela suffit. Vous pouvez compter que je m’acquitterai fidèlement de la commission.

Le courrier se reposa pendant une heure encore, puis il reprit le chemin de Grenade, tandis qu’Antonio se mettait en route pour Tolède avec deux des chasseurs, dont il était définitivement le capitaine.

Dès que Benavarro s’était senti assez fort pour quitter la posada, il avait réuni ses anciens compagnons, et, sans perdre son temps en frais d’éloquence, il leur avait tenu à peu près ce langage :

— Mes amis, vous avez trop longtemps vécu aux dépens des voyageurs et des paysans. Si vous en avez regret comme moi, vous me suivrez à Grenade. Vous êtes presque tous braves et vous avez cent fois affronté la mort. Vous ne pouvez donc craindre beaucoup de la rencontrer là-bas. Si elle vous épargne, il y aura pour vous de la gloire à acquérir et des trésors à partager. Réfléchissez à cela ; et si vous vous décidez à devenir de véritables soldats, venez me rejoindre dans huit jours à l’hôtellerie d’Occismo.

— Je suis prêt à partir avec vous, capitaine, dit Benaja.

Deux autres suivirent cet exemple, et deux autres encore allèrent, avant la fin de la semaine, retrouver Benavarro chez Gomez Davera. Le reste de la troupe élut Antonio pour chef, et il accepta ce titre, au grand chagrin de Barbara, qui s’était un instant flattée de le voir se rendre à l’armée.

Antonio avait rêvé tout autre chose que d’être capitaine de bandits. Il aimait passionnément le plaisir, et son ambition était de briller au milieu d’un monde dont sa naissance et sa pauvreté semblaient devoir l’exclure. Il tenait à s’enrichir promptement, parce qu’il savait qu’avec la jeunesse s’envolent les avantages sur lesquels il comptait pour réussir. Il ne reculait donc devant aucune entreprise, pourvu qu’elle lui rapportât un riche butin ; aussi la terreur de son nom commençait à se répandre de tous côtés. Il le savait, et il croyait ne pouvoir trop veiller à sa propre sûreté. C’était afin de voyager sans pouvoir être inquiété qu’il s’était chargé de la lettre écrite par don Alonzo à la marquise d’Assuna, et cette lettre était devenue pour lui non seulement un sauf-conduit, mais une excellente aubaine.

Pendant que Carmen, restée seule après sa visite, s’indignait de son insolence, Antonio s’étonnait lui-même d’avoir osé parler comme il l’avait fait à cette grande dame, qui pouvait assurément l’en punir. Il avait cédé au désir de l’humilier, plutôt qu’il n’avait consulté la prudence ; aussi se

pressa-t-il de rejoindre les deux chasseurs qui l'attendaient et de sortir au plus tôt de Tolède, pour se soustraire à la vengeance de la fière marquise.

Ses terreurs étaient exagérées. Carmen commençait à connaître le remords, et elle regrettait trop de s'être donné un complice pour songer à charger quelqu'un du soin de la venger. Elle avait encore le cœur gonflé de dépit et d'indignation, lorsqu'elle alla retrouver la comtesse de Villaflor, qu'elle devait accompagner chez le duc d'Assuna.

Le duc, que l'insomnie tourmentait, passait une partie des nuits dans son fauteuil, et Carmen était sûre de lui faire plaisir, chaque fois qu'elle, allait le voir à une heure avancée.

— Mon père, lui dit-elle, je vous apporte une bonne nouvelle. Alonzo est libre ; il a rejoint son frère dans l'armée de la reine et il se propose de faire payer cher aux infidèles les ennuis de sa captivité.

— Enfin ! répondit le vieillard, sans pouvoir retenir ses larmes. Si ce cher enfant avait succombé, je n'aurais pu supporter cette dernière douleur. Pourtant je demande à vivre assez pour voir la ruine de Grenade et le triomphe de nos souverains. Mais vous n'êtes pas seule, marquise ; qui donc vous accompagne ?

— Une religieuse de Sainte-Marie de Vegas, qui vient solliciter votre libéralité en faveur de son monastère.

— Soyez tranquille, ma sœur, dit le duc à Dolorès, qui s'était timidement avancée, je n'oublie pas les promesses que j'ai fait faire à votre communauté.

— Je ne viens pas réclamer l'exécution de ces promesses, monseigneur, répondit la sœur Lorenza, mais vous faire part d'un malheur qui nous est arrivé. Notre chapelle a été dévastée par des voleurs ; et pour réparer ce désastre, nous nous adressons aux bienfaiteurs du couvent.

— Encore un vol sacrilège ! Ces misérables bandits ne respectent rien ! s'écria le vieillard. Mais que la paix se rétablisse, et nous leur ferons si bonne chasse, que nous en purgerons toute l'Espagne. En attendant, il ne faut pas que le sanctuaire de Vegas reste nu, et les filles de Sainte-Marie n'aient pas en vain mis leur confiance en moi. Je ferai porter ma vaisselle d'or à l'argentier de la reine et j'enverrai à Vegas la somme que j'en tirerai.

— Vos intentions seront remplies, monseigneur, répondit Dolorès en s'inclinant.

— Allez donc, ma sœur, reprit le duc.

Il était temps que la comtesse se retirât ; car elle ne pouvait plus, maîtriser son trouble ni contenir son émotion. En retrouvant, brisé parla souffrance morale et par la maladie, ce noble seigneur qu'elle avait vu si fier et si robuste encore le jour où il lui avait dit adieu, elle avait éprouvé une douleur profonde. Ce fut bien autre chose encore, lorsqu'elle vit que ni ses traits ni sa voix n'éveillaient le moindre souvenir au cœur de son père adoptif. Il était cruellement changé ; pourtant elle le reconnaissait, et elle l'eût reconnu partout où elle l'eût rencontré, tandis que lui.... Dolorès se crut oubliée, et ce moment fut un des plus douloureux qu'elle eût traversés depuis longtemps. Elle s'était ensevelie dans un couvent, sans regretter sa brillante position ; elle y avait vécu dans la plus complète abnégation ; elle s'était résignée à ne plus voir le duc, mais non à être effacée de son cœur.

— Tout est fini ! s'écria-t-elle. Mon père ne m'aime plus, puisque rien ne lui a dit que c'était sa fille qu'il voyait pâlir et trembler devant lui. Ne lui parlez plus de nous, Carmen.... Laissez-le mourir en paix.

— Courage, Dolorès ! dit la marquise, que ses propres chagrins disposaient à la compassion.

— Je me croyais plus forte, reprit la comtesse. Il me reste beaucoup à faire pour arriver à souffrir sans murmure.

— Ma chère Dolorès, dit Carmen en serrant les mains de sa belle-sœur, si vous n'avez jamais commis de faute dont le souvenir vous poursuive, si personne n'a le droit de vous jeter l'injure et le mépris au visage, vous ne savez pas ce que c'est que souffrir.

— Si j'étais coupable d'un crime, je demanderais miséricorde, et Dieu me pardonnerait.... Je suis innocente ; pourtant j'ai crié grâce, et mon père m'a repoussée. Il a fait plus, Carmen : il m'a oubliée....

Pendant que Dolorès se plaignait avec tant d'amertume, don Carlos, appuyé à sa fenêtre, la regardait s'éloigner avec la marquise, à travers le jardin, éclairé seulement par l'incertaine lueur des étoiles.

— Il faut, se disait-il, que l'âge et la maladie aient affaibli mon cerveau. Je vois partout ceux auxquels je voudrais ne jamais penser. Dans cette petite orpheline que la marquise avait amenée, j'ai cru reconnaître Blanche de Villafior ; et tout à l'heure encore, dans cette sainte fille, il me semblait retrouver quelque chose de ma Dolorès tant aimée.

XIV.

Les Espagnols combattirent longtemps à la clarté de l'incendie qui dévorait leurs tentes ; enfin la flamme fit place à de noirs tourbillons de fumée, et les Maures, sûrs de la destruction du camp, reprirent le chemin de Grenade. Toutefois, ce fut plutôt une déroute qu'une retraite. Leurs plus vaillants soldats, leurs chefs les plus intrépides restaient sur le champ de bataille, et les chrétiens, animés d'un ardent désir de vengeance, poursuivaient les fuyards en jetant au milieu d'eux le carnage et l'épouvante. Il fallut que Ferdinand les empêchât d'entrer dans la place avec les vaincus. N'ayant plus ni provisions ni abri, ils voulaient en aller chercher à Grenade ; mais le moment n'était pas encore venu de risquer cette dernière attaque.

Le son des trompettes avertit la reine du retour de l'armée victorieuse. Elle alla au-devant du roi, le front calme, l'œil serein, comme si elle n'eût pas été témoin d'un affreux désastre et qu'elle n'eût pas, en l'absence de son époux, manqué dépérir sous le fer d'un assassin. Ce que l'auguste princesse craignait le plus, c'était d'effrayer ses dévoués Castellans, en leur laissant supposer que ses jours étaient menacés.

Elle savait que s'ils tremblaient pour elle, ils n'iraient au combat qu'avec regret, et que l'inquiétude qui les y suivrait paralyserait leur valeur. Elle avait donc fait défense à tous ceux qui l'entouraient de parler du danger qu'elle avait couru ; et pour que cette défense fût plus sûrement observée, elle feignait de croire que le gitano mis à mort par les soldats était entré dans le camp à la recherche de la chanteuse, contre laquelle il nourrissait une haine féroce, et qu'il l'avait poursuivie jusqu'à la tente royale, où la pauvre fille avait cru trouver un refuge assuré.

Ce n'était pas sans faire violence à ses généreux sentiments qu'Isabelle niait le dévouement de Gasilda ; mais il y a des nécessités auxquelles les princes sont obligés de se soumettre, s'ils veulent éviter de grands malheurs. Les dames et les seigneurs qui avaient vu le poignard levé sur la reine ne furent pas dupes de ce courageux mensonge ; mais tous se turent, et il est même à croire que plusieurs se réjouirent de ne pas voir publier la belle action de la gitane, dont la faveur les eût inquiétés.

Ferdinand reçut seul la confidence de ce qui s'était passé, et la reine s'assura la discrétion de Nipo en lui permettant de rester auprès de son amie, s'il s'engageait à ne parler à qui que ce fût du complot formé contre Isabelle.

La nuit s'acheva dans les alarmes. Les soldats, harassés de fatigue, s'étendirent sur la terre, sans oser se désarmer ; car on s'attendait à une nouvelle attaque. Pendant qu'ils prenaient un peu de repos, les chefs se réunirent pour aviser aux moyens de repousser l'ennemi et de hâter la prise de la ville.

Le jour parut enfin, pour éclairer le désastre de l'armée chrétienne. Les tentes, les chariots, les machines de guerre, les munitions, les vivres, tout était détruit, et au milieu de ces débris gisaient une multitude d'hommes surpris par l'incendie ou trop acharnés à l'éteindre. Chacun retrouvant dans ces victimes un père, un frère, un ami, gémissait sur un si triste sort, et, passant du camp au théâtre du combat, dont les ténèbres avaient caché l'horreur, tous laissaient éclater une affliction voisine du découragement.

*Le roi m'a pardonné, dit Gusman en tendant un
parchemin scellé. Mon père ne me pardonnera-
t-il pas ?*



En vain les vieux capitaines s'efforçaient de les rassurer, leur voix n'était pas écoutée. Gonzalve, malgré toute l'autorité qu'une incomparable valeur donnait à ses paroles, ne parvenait pas à les persuader. Ils restaient mornes et glacés, quoiqu'il leur promît une brillante revanche ; et le roi lui-même ne savait que dire pour les consoler.

Isabelle monta à cheval et parcourut les rangs. Des applaudissements éclatèrent sur son passage. On l'admirait pour son courage autant qu'on l'aimait pour sa bonté ; et sans que personne sût comment avait transpiré la nouvelle des événements de la nuit, des bruits sinistres circulaient dans l'armée, alors disposée à tout accueillir, excepté les espérances dont ses chefs voulaient la bercer.

La reine, heureuse de ces preuves d'affection, y répondait en adressant à tous des éloges, des encouragements, des témoignages d'intérêt et de sympathie.

— Mes amis, dit-elle, après avoir payé un juste tribut à ceux qui avaient péri dans cette nuit funeste, bientôt les remparts de Grenade tomberont sous l'effort de vos armes, et l'étendard de la croix flottera sur la plus haute tour de l'Alhambra. Encore quelques jours, et l'heure du triomphe sonnera. Vous tous qui m'écoutez, vous verseriez votre sang pour voir cette heure. Eh bien ! mes amis, elle est proche, c'est votre reine qui vous le dit. Les Maures ont cru nous porter un coup terrible en détruisant nos tentes ; c'est contré eux-mêmes qu'ils ont travaillé. A la place de ces tentes, nous élèverons une ville, pour qu'ils sachent bien que le siège de Grenade ne sera jamais levé. Nous allons aujourd'hui même en marquer l'enceinte, et ils nous croiront encore abattus par notre désastre, quand ils verront s'élever à leurs portes les murs de la nouvelle cité.

Cette grande idée, digne du génie d'Isabelle, sourit à tous les esprits et releva tous les courages. Des applaudissements coururent dans l'armée, et chacun se rapprocha involontairement de la reine, qui savait si bien trouver le chemin des cœurs.

— Nous allons, reprit-elle, ensevelir nos morts, panser nos blessés, et faire disparaître du sol ces débris dont la vue nous attriste. Puis l'armée sera partagée en deux corps, dont l'un s'occupera des travaux de construction, et dont l'autre veillera à la sûreté du premier ; et pour que chacun ait une égale part de gloire, tous les deux combattront et travailleront alternativement. Quant aux machines de guerre, aux vivres, aux munitions, la perte en sera bientôt réparée. Il ne faut pour cela que de l'argent, et le trésor royal en est rempli. A l'œuvre donc, Aragonais et Castellans ! A l'œuvre, Espagnols, réunis sous le sceptre de Ferdinand et d'Isabelle ! A l'œuvre, chrétiens, combattant pour la plus sainte des causes, sous le plus glorieux des étendards !

Des cris d'enthousiasme éclatèrent de toutes parts, et la reine fut portée en triomphe, au milieu des bataillons, jusqu'à la tente qu'on lui avait élevée. On ne pleurait plus, même en recueillant les morts et les blessés ; on pensait aux succès promis par Isabelle, et toutes les pertes étaient oubliées.

La reine voulut elle-même tracer l'enceinte de la ville qui allait surgir à sa voix, et elle en posa la première pierre, aux acclamations de toute l'armée. Les plus grands seigneurs donnèrent l'exemple d'un zèle admirable, qui ne se refroidit pas un instant. Les mains habituées à manier l'épée creusèrent les fondements de la cité, abattirent les géants des forêts, arrachèrent aux flancs des montagnes des blocs de rochers, et, soumettant au joug les taureaux indomptés qu'on réservait à leurs plaisirs, elles les firent servir à d'utiles travaux.

L'armée n'avait plus de loisirs et ne regrettait pas le temps où il fallait, pour les remplir, des jeux et des simulacres de combats. On travaillait avec ardeur, et l'on se reposait en repoussant les ennemis ou en allant, à travers les Alpuxares, au-devant des convois d'armes et de vivres qui arrivaient de l'Andalousie.

Isabelle et Ferdinand semblaient être partout à la fois, au milieu des constructeurs, dans les rangs des soldats, à la tête des conseils. On voulait leur élever un palais dans la nouvelle cité.

— C'est inutile, dit la reine. Nous aurons bientôt l'Alhambra. Cette noble réponse, portée de tous côtés, fit éclater de bruyants transports.

— Vive la reine ! Vive Isabelle ! s'écriait-on. La nouvelle ville portera son nom ; car c'est elle qui l'a créée.

— Non, mes amis, répondit-elle, c'est votre foi qui l'a fait en si peu de temps surgir des entrailles de la terre. Appelons-la donc Santa-Fé (Sainte-Foi), autant pour rendre hommage à la vérité que pour inspirer à nos ennemis une légitime terreur.

Les Maures essayèrent en vain d'interrompre les travaux ; ils trouvèrent toujours les Espagnols prêts à les repousser, soit qu'ils vinssent fondre sur eux en grand nombre, soit que les chefs des principales tribus, honteux de l'inaction de Boabdil, voulussent ! prouver aux chrétiens qu'il y avait parmi les Arabes des adversaires dignes de les combattre.

Les Abencérages, bannis de Grenade, oublièrent cet outrage pour ne songer qu'au danger de leurs frères. Ils laissèrent les Espagnols pleins d'admiration pour leur brillante valeur ; mais cet éclat, semblable au dernier

jet de lumière d'une lampe qui s'éteint, ne put intimider les chrétiens, commandés par les plus illustres capitaines de ce siècle.

Chaque jour, quelque nouvel exploit du brave Gonzalve réveillait l'ardeur des Espagnols et jetait l'épouvante dans la ville assiégée. Commandés par cet intrépide chevalier, les chrétiens étaient sûrs de la victoire ; et quand les Maures reconnaissaient au premier rang son panache flottant et les glorieux emblèmes de son bouclier, ils se sentaient à demi vaincus.

C'était contre lui que les chefs arabes dirigeaient leurs efforts, et plus d'une fois, s'ouvrant un chemin à travers la mêlée, ils le défièrent en priant Mahomet de les délivrer d'un si terrible ennemi. Les deux armées alors suspendaient leurs coups, pour demeurer spectatrices de la lutte, et toutes deux applaudissaient aux beaux coups portés par les brillants adversaires ; mais les Arabes rentraient en deuil dans leur ville, tandis que les Espagnols ramenaient Gonzalve en criant victoire.

Un jour, cependant, le Grand Capitaine, atteint par le cimeterre d'un Musulman, crut que la vie allait l'abandonner ; mais au moment où son ennemi se disposait à l'achever, il saisit son épée de ses deux mains défaillantes, et, la dirigeant au défaut de la cuirasse, il la lui enfonça dans la poitrine.

L'Arabe tomba pour ne plus se relever ; les Espagnols qui entouraient Gonzalve se pressèrent autour de lui, et, le soutenant dans leurs bras, ils l'emmenèrent du champ de bataille, en s'efforçant de cacher également son état aux Espagnols et aux Musulmans.

Le lendemain, la trompette retentit dans la ville encore inachevée ; les Maures revenaient en attaquer les murailles. Les chrétiens s'armèrent à la hâte, et le roi lui-même se mit à leur tête. Déjà le combat s'engageait, quand les Espagnols remarquèrent l'absence du héros. Le nom de Gonzalve courut de bouche en bouche, accompagné des bruits les plus alarmants. Les uns disaient que le Grand Capitaine venait d'être fait prisonnier ; les autres, qu'il était tombé le premier sous les coups des Musulmans. L'inquiétude grandissait à chaque instant et se trahissait par une certaine hésitation. Les Maures, cherchant des yeux Gonzalve et ne le trouvant pas, faisaient les mêmes suppositions ; mais l'ardeur et la confiance se répandaient dans leurs rangs, à mesure qu'elles abandonnaient ceux des Espagnols.

Le roi, suivi de ses plus braves guerriers, se battait comme un lion, sans pouvoir entraîner le reste de l'armée, dont Gonzalve était le maître et le

héros.

— En avant ! en avant ! criaient les Arabes. Mort aux chrétiens ! Leur ville est à nous ! En même temps, des portes de Grenade sortit une troupe de cavaliers rapides comme un tourbillon, qui s'élancèrent au secours des Musulmans. A la vue de ce renfort, l'épouvante s'empara des Espagnols, et, malgré les efforts de leurs chefs, ils commencèrent à lâcher pied. Mais soudain les fuyards se trouvèrent en face d'un chevalier armé de toutes pièces, qui accourait au galop.

— Où allez-vous ?... s'écria-t-il. Aragonais et Castellans, mes frères, c'est là qu'est l'ennemi !...

— Gonzalve ! vive Gonzalve ! répondirent tout d'une voix les Espagnols, honteux de leur faiblesse. Avec lui nous serons vainqueurs.

— Sus aux Arabes, mes enfants ! cria de nouveau le chevalier, en s'élançant l'épée haute au milieu de la mêlée.

— Gonzalve ! c'est Gonzalve ! répéta-t-on dans les deux armées.

Les Espagnols, jaloux de faire oublier leur fuite, tombèrent, comme lui, sur les Maures, les rejetèrent au delà des remparts de Santa-Fé, et les poursuivirent jusqu'à Grenade.

Isabelle, qui avait craint nue défaite, alla féliciter les vainqueurs et s'approcha de Gonzalve, qu'entouraient un groupe de seigneurs.

— Dieu a donc fait un miracle pour nous, brave capitaine ? lui dit-elle ; car elle le savait grièvement blessé. Le chevalier s'inclina sans baisser sa visière.

— Embrasse-moi, vaillant Gonzalve, reprit la reine ; car cette victoire est ton ouvrage. Il n'y avait plus à reculer : le chevalier ôta son casque.

— Don Diego ! s'écrièrent à la fois Alonzo et Ramire, qui avaient cru combattre aux côtés de Gonzalve.

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir osé revêtir aujourd'hui l'armure d'un héros, dit le chevalier en mettant un genou en terre devant la reine.

— Tu l'as dignement portée, répondit Isabelle. Dis-moi ton nom ; car c'est celui d'un vaillant homme et d'un dévoué serviteur.

— Don Diego, répéta le chevalier, en levant vers la reine un regard suppliant.

— Garde ton secret, lui dit-elle. Si je ne sais pas ton nom, j'ai vu ton visage, et je saurai te reconnaître, quand j'aurai besoin de toi.

Les seigneurs accompagnèrent don Diego jusqu'à la tente de Gonzalve. Le Grand Capitaine était debout ; les cris de victoire qu'il venait d'entendre

l'avaient presque guéri.

— Merci ! dit-il à don Diego. Je suis pour toujours votre frère d'armes et votre ami.

Gonzalve eut le temps de se rétablir avant que les Maures, découragés par l'échec qu'ils venaient de recevoir, fissent contre la ville naissante quelque nouvelle entreprise ; et quand il reparut à la tête de l'armée, on put voir, entrant avec lui au milieu des escadrons arabes, le brave chevalier qui s'était senti la hardiesse de le remplacer. La ville fut construite en quatre-vingts jours, et si bien fortifiée, qu'une surprise n'était plus à craindre. On en avait posé la première pierre en détournant les yeux des désastres les plus cruels, on en célébra l'achèvement avec des transports de joie.

La ville de Santa-Fé offrant un abri plus sûr que les tentes incendiées par les Maures, beaucoup de nobles dames y avaient rejoint Isabelle, soit pour y faire leur cour, soit pour prendre en quelque manière part à la croisade entreprise contre les Musulmans. La reine leur avait fait bon accueil, parce qu'elle savait que les chevaliers tiendraient à honneur de se distinguer sous les yeux de leurs sœurs, de leurs épouses ou de leurs fiancées.

Le cortège d'Isabelle était donc magnifique. Les seigneurs, en voyant se placer autour de la reine ces belles dames richement parées, murmuraient les noms les plus illustres de la Gastille et de l'Aragon. Cependant, au milieu d'elles, tous remarquaient une jeune fille qui, presque aussi blanche que sa blanche robe, semblait être un beau lis clans un bouquet de fleurs éclatantes. Personne ne la connaissait ; aucun page à ses armoiries ne l'accompagnait ; elle ne portait ni pierreries ni diadème, et n'avait pour tout ornement qu'un bouton de perles à demi caché dans ses cheveux blonds.

Était-ce cette grande simplicité qui fixait sur elle tous les regards, ou l'attrait qui s'attache toujours à l'inconnu ? N'était-ce pas plutôt la faveur dont la reine paraissait l'honorer ? Toujours est-il que, sans le désirer et sans le savoir, la jeune fille était l'objet de l'attention générale. On louait son air modeste, sa beauté, sa grâce touchante. Alonzo et Ramire l'admiraient comme les autres, et don Diego, qui ne les quittait guère, était le confident de cette admiration.

— Ne trouves-tu pas, mon cher Ramire, dit Alonzo, après avoir prodigué une foule d'éloges à l'étrangère, ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à la gitane qui chantait tous les soirs dans le camp ?

— Non, répondit le jeune d'Assuna. La gitane était petite ; elle avait le teint jaune comme la cire et les cheveux noirs comme l'aile du corbeau ;

mais elle chantait si bien, que je n'ai pu m'empêcher de la regretter.

— Ce n'était qu'une gitane, reprit Alonzo, et je ne m'explique pas comment la reine a pu s'abaisser à lui donner des soins.

— C'est que la reine se plaît à pratiquer dans toute son étendue le saint devoir de la charité, dit Alvaredo, qui venait de rejoindre les deux fils de la marquise.

— Est-ce bien cela, señor ? demanda Diego en se penchant à l'oreille du savant.

— Puisque la reine respecte tes secrets, mon fils, répondit Manoel, est-il juste que tu cherches à pénétrer les siens ?

— Non ; mais je donnerais beaucoup pour savoir si la gitane est morte.

— La reine l'a dit, répliqua le docteur.

La reine avait dit, en effet, que la gitane avait succombé à sa blessure le lendemain même du jour où elle l'avait reçue. Personne n'avait songé à s'en affliger, si ce n'est quelque admirateur de son talent, qui s'était contenté de dire, comme don Ramire : C'est dommage !

Pendant la terrible nuit où l'on emportait la chanteuse hors du camp incendié, Nipo était accouru, regrettant de n'avoir pu la venger, Casilda sortait à peine d'un long évanouissement ; elle y retomba, une secousse imprimée au brancard ayant rouvert sa blessure.

Quand elle revint à elle pour la seconde fois, elle aperçut, autour du lit sur lequel on l'avait déposée, Linda et Nipo tout en pleurs, puis la reine elle-même, qui s'empressa de demander à son médecin ce qu'il pensait de la blessure.

— Elle est grave, madame, mais elle n'est pas mortelle, répondit-il.

— Entends-tu, Casilda ? s'écria Nipo, transporté de joie. Tu ne mourras pas....

— Non, dit Linda. C'est demain le troisième jour de la lune ; j'irai cueillir l'herbe de vie pour toi, ma fille. Je sais les paroles qu'il faut dire pour en composer un baume infailible ; je reviendrai et je te guérirai.

— Je mourrai sans regret, s'il le faut, répondit Casilda en regardant la reine.

— Sois sans crainte, chère enfant, nous te sauverons, dit Isabelle, et ton dévouement sera récompensé comme il le mérite.

En ce moment le son des trompettes appela Isabelle hors de la tente. Ferdinand ramenait ses troupes ; et pendant qu'elles allaient, prendre un peu de repos, le roi, la reine et le ministre devaient se rendre au conseil. Vers le

matin seulement, Isabelle put s'échapper un instant, pour venir s'assurer de l'état de la chanteuse. Casilda dormait, elle était sauvée.

Trois jours après, on jetait déjà les fondements de la nouvelle ville ; mais, malgré toute l'activité qu'elle déployait au dehors, la reine n'oubliait point Casilda.

Linda passa la nuit suivante à composer le baume de vie. Elle demeura persuadée de l'efficacité de ses paroles magiques et de ses invocations à la lune, quand elle vit que chaque jour l'état de la jeune fille s'améliorait ; mais comme Casilda ne paraissait pas croire à son pouvoir surnaturel, et que Nipo se fâchait lorsqu'elle contrariait Casilda, elle s'était résignée à murmurer secrètement ses formules, dont personne ne comprenait le sens.

Il avait été impossible de séparer Nipo de sa chère blessée, et Linda, ne voulant pas quitter Nipo, avait suivi la chanteuse, pendant que les gitanos, épouvantés de s'entendre désigner comme les auteurs de l'incendie, se hâtaient de plier bagage. La vieille Urca, loin de s'opposer au départ, l'avait pressé de toutes ses forces, non seulement parce que sa complicité dans le crime de l'Arabe lui faisait craindre un châtiment terrible, mais aussi parce que l'absence de Linda et de Nipo lui assurait le premier rang parmi les Zingari. Elle promit donc à la troupe que l'enfant la rejoindrait avec Linda et la chanteuse, et elle ajouta qu'elle avait l'ordre de décamper au plus vite.

Tant que Casilda fut en danger, Nipo ne songea point à ses compagnons ; mais dès qu'il la crut en état de se remettre en route, il voulut lui faire préparer la plus commode de ses charrettes. Il vit seulement alors que les gitanos étaient partis, et il vint avec colère l'apprendre à Linda. La pauvre vieille ne put croire à cet abandon ; et quand elle se fut assurée de la vérité, elle versa des larmes amères.

— Ne pleure pas, lui dit Nipo, je m'informerai du chemin qu'ils ont pris, Casilda demandera une voiture à la reine, et nous les rejoindrons bientôt.

— Mon cher Nipo, répondit Casilda, si tu veux retourner avec tes frères les Zingari, nous nous dirons adieu pour toujours. Si, au contraire, tu veux renoncer à ta vie vagabonde, je serai ta sœur et ton amie.

— Que ferais-je sans toi, Casilda ? dit Nipo. Je serai bien partout, pourvu que je ne te quitte pas.

— Reste donc, la reine y consent, et elle m'a promis d'avoir soin de ta fortune.

— Que faut-il au gitane ? dit Linda. Le grand air, le soleil, les nuits à la belle étoile, et chaque jour un pays nouveau. Il y a des oiseaux qui ne

peuvent vivre en cage, tu sais cela, Casilda ?

— Prends patience, ma bonne Linda, répondit la jeune fille. Tu retrouveras plus facilement la troupe des Malicieux que je ne retrouverai ma mère.

— Quand ils seraient ici, je ne les suivrais pas, puisque Nipo veut rester avec toi, répliqua la gitane. Nipo n'aime que toi au monde ; moi, je n'aime que Nipo.

— Je t'aime aussi, ma mère Linda, reprit l'enfant en l'embrassant avec tendresse. Casilda t'aimera comme moi quand elle connaîtra toute ta bonté.

Le sentiment maternel est peut-être le seul instinct généreux qui n'ait besoin pour se développer d'aucun secours étranger, et la gitane, sans éducation, sans principes arrêtés, sans respect pour le devoir, trouvait tout simple de se sacrifier pour son cher Nipo.

Elle consentit donc à demeurer au camp, puisqu'il y demeurerait. Si elle regrettait sa vie errante, personne ne le savait, car elle ne se plaignait jamais ; seulement chaque soir, quand tout dormait autour d'elle, Linda s'échappait pour aller respirer en liberté. Elle rentrait aux premières clartés de l'aube ; mais un jour elle ne revint pas.

Nipo la chercha de tous côtés et finit par diriger ses pas vers le bois de lentisques au bord duquel les gitanos avaient établi leur dernier campement, sous les ordres de Linda. Il l'aperçut assise au bord du chemin, le dos appuyé au tronc d'un arbre. Il l'appela, elle ne répondit pas, et sa main, qu'il avait prise, retomba glacée sur ses genoux. Linda n'avait pu s'habituer à sa cage ; elle était morte au milieu des champs.

De ce jour, la jeune fille redoubla de soins et de tendresse pour Nipo, dont elle était devenue la seule mère. Elle lui jura de ne jamais l'abandonner, et ce serment, dont l'enfant connaissait la valeur, fut pour lui la plus efficace des consolations.

La reine venait souvent se délasser auprès de Casilda des fatigues qu'elle s'imposait pour entretenir le zèle des travailleurs, et des soucis que lui causait en outre l'administration de son royaume. La naïveté de la jeune fille la charmait, et elle prenait un plaisir extrême à l'entendre exprimer avec une franchise inconnue à la cour ses idées et ses sentiments.

La guérison de Casilda marchait rapidement, grâce aux soins que lui prodiguaient Nipo et Linda. La vieille gitane était réellement habile dans le choix des plantes qu'il convenait d'appliquer sur les blessures, de celles qui calmaient la fièvre et procuraient aux malades un bienfaisant repos. Elle ne

manquait pas plus de tact que de bonté. Aussitôt que Casilda eut déclaré qu'elle n'irait pas retrouver les gitanos, Linda se mit en devoir de composer une eau dont quelques ablutions rendirent à la jeune Espagnole la blancheur de son visage et la teinte dorée de ses cheveux.

Casilda n'était point coquette ; cependant, lorsqu'elle se revit telle qu'elle était à Vegas et à Tolède, elle ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie ; et cette métamorphose, complétée par l'abandon de tous les oripeaux dont elle était vêtue, ne fut pas moins agréable à la reine qu'à la jolie chanteuse.

— Il ne te reste plus qu'à changer de nom, lui dit-elle, pour que personne ne te reconnaisse. Lequel te donnerons-nous ?

— Le mien, madame, répondit-elle. Je me nomme Blanche, et non pas Casilda.

— Blanche..., répliqua la reine. Jamais nom ne fut mieux choisi. Mais tu en as encore un autre, que tu peux, j'en suis sûre, prononcer avec orgueil ?

— Madame, dit Casilda, n'exigez pas que je vous le fasse connaître, avant qu'il me soit possible d'implorer à vos genoux la grâce de mon père.

Isabelle fronça le sourcil.

— Quel crime a-t-il donc commis ? demanda-t-elle.

— Il a combattu contre la reine, répondit la jeune fille avec confusion.

Isabelle réfléchit quelques instants.

— Tu viens de Tolède, dit-elle, et dans ton délire tu as parlé du duc d'Assuna. Ne serais-tu pas la fille du comte de Villaflor ?

Blanche, intimidée par la sourde irritation qu'elle crut voir percer dans ces paroles de la reine, baissa les yeux en murmurant encore une fois le mot : Grâce !

— Ma chère enfant, dit Isabelle, je ne puis pardonner au comte de Villaflor, tant qu'il n'aura pas fait sa soumission. Mais, puisque tu es sa fille, dis-lui qu'il vienne, et que, pour l'amour de toi, le roi et moi nous oublierons qu'il a porté les armes contre nous, et que sa rébellion nous a privés des services du duc d'Assuna, l'homme le plus sage peut-être et le plus intègre des deux royaumes.

— Hélas ! madame, répondit Blanche, je ne sais si mon père a pu survivre à son malheur, et j'ignore si je reverrai jamais ma mère.

— J'ai ouï dire, reprit la reine, qu'après la retraite de la princesse Jeanne, le comte de Villaflor était passé en France, et depuis cette époque je n'ai plus entendu parler de lui ; mais on assurait que la comtesse s'était enfermée dans un couvent.

— On m’a fait espérer que je la trouverais à Séville, et c’est en allant à sa recherche que je suis tombée des mains des bandits dans celles des gitanos, dont Nipo était le chef.

Isabelle voulut que Blanche lui racontât son enfance, son séjour au palais d’Assuna et son voyage rempli de tant d’émotions. Quand elle entendit nommer le roi de la montagne, elle interrompit la jeune fille.

— Tu t’es trompée, lui dit-elle. Il n’y a plus dans toute la Castille une bande de voleurs ayant son chef et ses règlements. Autrefois il y en avait, je le sais ; mais depuis que notre autorité s’est affermie, elles ont complètement disparu.

— Ne peut-on pas l’avoir dit à la reine, pour la délivrer d’un grand souci ? demanda Blanche.

— Ou pour lui inspirer une haute idée de sa puissance et lui donner la satisfaction de penser qu’elle a rétabli l’ordre et la justice dans son royaume. Nous ne sommes entourés que de courtisans, et la flatterie se glisse dans toutes les paroles de ceux qui nous approchent.

— C’est donc toi que je veux croire, Casilda. Dès que nous serons maître de Grenade, j’enverrai des troupes contre ces brigands, qui osent braver les lois et outrager la majesté royale en donnant à leur chef le titre de roi de la montagne. Sais-tu où est située cette posada, et pourrais-tu y conduire mes soldats ?

— Non, madame, répondit Blanche ; mais le célèbre Alvaredo y a été comme moi, et il pourra affirmer à Votre Altesse que la bande des chasseurs de la Sierra Morena existe encore.

— C’est donc Alvaredo qui en a parlé à don Francisco Ximénès ? Ce pieux et habile ministre me disait hier qu’il désirait ardemment notre victoire pour travailler à faire disparaître des deux royaumes les désordres et les abus que la guerre perpétue, à donner toute sécurité aux laboureurs, aux marchands, aux voyageurs, et à assurer ainsi la paix et la prospérité de l’Espagne. Nous bannirons aussi les gitanos, qui vivent de rapines, et les juifs, qui possèdent à eux seuls plus de trésors que tous les Espagnols ensemble. Puis, quand la Castille et l’Aragon seront délivrés de tant de plaies, nous irons à la découverte du monde inconnu dont on nous annonce l’existence.

Blanche écoutait Isabelle en se disant qu’il y avait bien loin des grands projets de l’illustre princesse au récit des aventures d’une pauvre fille comme elle, et en se demandant si elle oserait encore parler à la reine du

désir qu'elle éprouvait de se rendre à Séville, où elle comptait trouver sa mère.

Elle savait si peu dissimuler, que son visage trahit sans doute ses regrets ; car Isabelle lui dit en souriant :

— Tout cela t'occupe peu, n'est-ce pas ? Cependant je veux que tu y penses ; car ce n'est pas assez que tu m'aies sauvé la vie, il faut que tu pries Dieu de la rendre utile au triomphe de son nom et au bonheur de mon peuple.

— C'était ma prière de tous les jours, quand je n'avais pas encore le bonheur de connaître la reine. Qu'elle juge s'il me serait possible d'y manquer maintenant.

— Que ferai-je donc pour toi, puisque je te dois tant ? Je voulais te donner un nom et un titre, tu n'en as pas besoin, et ce n'est pas en t'offrant de l'or que je puis m'acquitter envers toi. Demande-moi ce que tu voudras, Casilda, je te l'accorderai.

— Tout ce que je désire, madame, c'est de revoir ma mère et de savoir s'il me reste un père. Permettez-moi de continuer mon voyage aussitôt que je le pourrai.

— Non, répondit Isabelle. Puisque les routes sont infestées par les bandits et les gitanos, jeté garde auprès de moi. Je suis sûre, d'ailleurs, que l'impatience que tu éprouverais de ne pouvoir partir encore retarderait ta guérison. Tu allais à Séville, chez don Juan d'Altamira, qui en est le gouverneur ; je vais lui écrire, pour qu'il s'informe de la comtesse de Villaflor et qu'il l'envoie à Santa-Fé avec une escorte suffisante. Puis, comme je soupçonne la marquise d'Assuna de ne t'avoir pas très bien renseignée, et qu'il me paraît plus probable que ta mère ait cherché asile dans un couvent, je donnerai l'ordre aux prieures de tous les monastères de Castille et d'Aragon de me faire savoir si dans leur communauté se trouve la comtesse de Villaflor.

— Que de bonté, madame ! dit Blanche. Qui pourrait hésiter à donner sa vie pour vous ?

— Quant à ton père, je lève dès aujourd'hui la sentence qui l'expulse du royaume, et je l'attends pour lui pardonner. Le même soir, la reine fit partir un courrier pour Séville, et chargea don Ximénès, son ministre, d'instruire de la volonté royale toutes les abbesses de Castille et d'Aragon. Ximénès et don Manoël étaient, avec le roi et le médecin de la reine, les seuls qui

sussent que Casilda était morte en ce sens que la gitane avait fait place à une noble espagnole.

Manoël, qui avait reconnu dans la chanteuse la pupille de la marquise, s'était senti délivré d'une grande inquiétude, presque d'un remords, en voyant qu'elle avait échappé aux dangers auxquels l'avait exposée l'hypocrite Antonio. Quand il sut qu'elle avait sauvé la reine, sa joie fut telle, que, malgré le déplaisir qu'il éprouvait de reparaître à la cour, il se rendit volontiers auprès de la jeune fille.

Casilda, l'entendant parler du duc et de la marquise d'Assuna, crut qu'il savait quels liens l'attachaient à cette illustre famille. Elle ne songea donc pas à lui en faire un mystère, et elle lui raconta comment elle avait amené dona Carmen à lui avouer qu'elle était la fille du comte Gusman de Villaflor,

Ce récit causa plus de peine que d'étonnement à l'illustre savant, Il ne lui restait plus aucun doute sur la malveillante influence qui s'était placée entre le duc et son fils, et qui avait fait le malheur de l'un et de l'autre. Sa première idée fut d'écrire à don Carlos d'Assuna pour lui annoncer que Blanche de Villaflor existait et qu'elle était digne de lui ; mais il changea d'avis ; car il ne pouvait dire, sans trahir les secrets de la reine, comment il l'avait retrouvée et pourquoi elle était au camp.

Il ne dit pas non plus à Casilda ce qu'il pensait de dona Carmen. Il ne crut pas devoir jeter ces soupçons au milieu des espérances de la jeune fille ; mais il se réserva, si les circonstances l'exigeaient, de la mettre en garde contre les menées de l'artificieuse marquise.

XV.

Le soir du jour où Casilda, guérie de sa blessure, parut pour la première fois en public, les dames et les seigneurs s'inquiétèrent beaucoup de savoir quelle était cette pâle inconnue que les yeux de la reine cherchaient à chaque instant et sur laquelle ils semblaient s'arrêter avec complaisance. C'était un nouvel astre qui s'élevait à l'horizon de la faveur royale ; aussi chacun s'empressait autour de la jeune fille ; et, sans rien savoir de sa naissance ou de son mérite, on lui prodiguait les hommages les plus flatteurs, les protestations du dévouement le plus absolu.

Personne n'osait lui demander son nom ; mais la reine, après s'être amusée pendant quelques instants de la curiosité générale, dit à sa camerera mayor, assez haut pour être entendue :

— Voici M^{lle} de Santa-Fé, que je recommande à vos bons soins. Le nom était nouveau, comme la ville. Plus d'une belle dame se pinça les lèvres, en réprimant un sourire de dédain pour cette noblesse si récente, et plus d'une jeune senora, que la beauté de Blanche éclipsait, se sentit à demi consolée.

La soirée allait finir, quand on annonça un courrier de don Juan d'Altamira, gouverneur de Séville. Tout le monde remarqua que M^{lle} de Santa-Fé devenait plus pâle encore, et don Alonzo, la voyant chanceler, s'élança pour la soutenir.

— Don Alonzo, dit la reine, en s'approchant de Casilda, tu feras savoir à la marquise d'Assuna, ta mère, que je la verrais avec plaisir.

— Madame, répondit Alonzo, ma mère sera profondément touchée de l'honneur que lui fait la reine ; mais elle ne peut abandonner le duc mon aïeul.

— Don Alonzo, reprit Isabelle, tu t'es distingué dans plusieurs combats, et don Ramire s'est montré ton digne frère. Voilà ce que je voulais dire à la marquise d'Assuna.

Pendant qu'Alonzo, tremblant de joie, s'inclinait devant la reine, Casilda la remerciait par un éloquent regard. Elle comprenait qu'en rendant ce témoignage aux deux jeunes gens devant toute la cour, Isabelle prouvait que le passé était oublié et que la famille d'Assuna allait rentrer en grâce.

Tous les seigneurs interprétèrent de la même façon les paroles de la reine, et, se pressant autour d'Isabelle, ils la supplièrent de leur fournir bientôt l'occasion de mériter des éloges pour lesquels tous auraient sans regret donné leur vie.

— Attaquons la place, disaient-ils. C'est trop nous arrêter devant une ville musulmane

— Oui, oui, donnons l'assaut, ajoutaient les autres. Il ne faut pas que ce lâche Boabdil puisse se vanter de nous avoir résisté si longtemps.

— Vous les entendez, seigneur, dit Isabelle au roi ; leur accorderez-vous bientôt ce qu'ils demandent avec tant d'ardeur ?

— Patience ! répondit Ferdinand, patience, mes amis ! Je suis plus avare de votre sang que vous-mêmes ; je veux que, quand nous attaquerons Grenade, le succès soit assuré. Déjà nos mines approchent de leurs murailles, et les machines de guerre que nous attendons ne tarderont point à arriver. Mais avant que ce grand jour luise pour nous, il faut que nous nous emparions des forteresses qui avoisinent Grenade, et que tous les passages par lesquels les Arabes pourraient recevoir des secours nous appartiennent. Demain donc, nous nous mettrons à l'œuvre.

Pendant que le roi parlait ainsi et que les braves Espagnols se réjouissaient à la pensée des périls qu'il leur promettait, Isabelle remettait à Casilda la lettre par laquelle don Juan d'Altamira annonçait qu'il allait faire chercher la comtesse de Villafior dans toute l'Andalousie ; car il était certain qu'elle n'avait jamais habité Séville.

— Ai-je bien fait de ne pas te laisser partir ? demanda la reine.

— Ah ! madame, si j'ai le bonheur de revoir ma mère, répondit Blanche, ce n'est qu'avons que je le devrai.

Les deux mois qui suivirent l'achèvement de la ville de Santa-Fé ne furent qu'une suite de petits combats, dans lesquels les Maures, presque toujours vaincus, s'affaiblirent et se découragèrent, tandis que les Espagnols redoublaient d'ardeur et de confiance. Enfin, les mines étant complètement creusées, et les engins destinés à battre les murailles étant prêts à fonctionner, le roi décida que l'assaut serait donné le lendemain.

Cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme par les soldats, aussi bien que par leurs chefs.

On eût dit que la victoire était assurée. Les capitaines étudiaient le plan d'attaque dressé par Ferdinand, avec l'aide de Gonzalve de Cordoue, et la

reine parlait à tous, petits et grands, comme si elle attendait de chacun en particulier le succès de cette grande journée.

L'aurore paraissait à peine, quand les bataillons espagnols sortirent de Santa-Fé. Le roi les avait divisés en deux grands corps d'armée, les Castellans et les Aragonais, qui devaient disputer d'audace et de valeur. Il s'était réservé le commandement en chef ; mais Gonzalve était partout, excitant les uns, modérant les autres, inspirant à tous la confiance dont il était animé.

Les Arabes, voyant se déployer dans la plaine toute l'armée chrétienne, comprirent que l'instant décisif était arrivé. Ils coururent vers l'Alhambra, où Boabdil était enfermé, et l'avertirent du danger. Mais Boabdil, qui souffrait encore de plusieurs blessures reçues depuis longtemps, songeait plus à sa propre sûreté qu'à la défense de sa capitale. Il laissa les Grenadins organiser eux-mêmes la résistance ; et, comme chacun avait à sauver ses biens, sa famille, sa propre vie, les Maures retrouvèrent à ce moment terrible toute l'énergie du désespoir.

Les murs se couvrirent de soldats, portant des vases remplis de bitume, d'huile, de poix bouillante, ou montant, à grand renfort de bras, des poutres et des quartiers dérocher. Dès que les Espagnols furent à portée du trait, une nuée de flèches obscurcit l'air ; mais leur marche n'en fut point retardée ; et, sans prendre garde aux vides que la mort faisait dans leurs rangs, ils gagnèrent le pied des murailles. Les premiers qui voulurent y dresser des échelles tombèrent écrasés ou brûlés ; d'autres leur succédèrent et furent remplacés par d'autres encore.

Soudain un bruit affreux se fit entendre. Les deux plus fortes tours, arrachées de leurs fondements par l'explosion des mines patiemment creusées, sautèrent avec ceux qui les défendaient, et leurs débris, lancés au loin, portèrent dans la ville le désastre et l'épouvante.

Les Castellans et les Aragonais s'élancèrent alors par ces brèches, à travers les morts et les mourants ; mais l'imminence du danger avait réveillé le courage des Arabes. Réunis en masses serrées, ils offraient aux assaillants un mur plus redoutable que celui qui venait de s'écrouler.

Isabelle, debout sur une des tours de Santa-Fé, suivait d'un œil ardent toutes les péripéties du combat. Elle vit les Castellans, commandés par Gonzalve, renverser les Arabes, après une lutte sanglante ; mais elle vit aussi plier les Aragonais sous l'effort du plus vaillant chef des Grenadins. Elle jeta un cri de douleur, presque aussitôt suivi d'un cri de triomphe. Un

chevalier, dont elle distinguait la haute taille et l'armure brillante, s'était détaché du milieu des assiégeants, et, suivi d'un petit groupe de braves, il marchait de nouveau vers les défenseurs de la place.

— Courage, amis ! s'écria-t-il, en se retournant vers les Aragonais. Il s'agit de vaincre ou de mourir ! Reculer, c'est se déshonorer. En avant donc ! Dieu est avec nous !....

Cette harangue et l'exemple des plus hardis ramènent les autres. Tous veulent arriver les premiers ; mais le vaillant chevalier les précède, et bientôt la reine l'aperçoit, plantant au sommet d'une tour le drapeau de la croix.

Les Arabes, voyant tout perdu, veulent arracher Boabdil de sa retraite. Ils se précipitent en tumulte vers l'Alhambra ; Gonzalve les suit, y pénètre avec eux, et porte le carnage jusqu'au pied du trône de l'émir.

Boabdil, éperdu, déclare qu'il est prêt à se soumettre au vainqueur, et demande seulement qu'il lui soit permis de se retirer dans les Alpujarras. Gonzalve fait aussitôt mettre bas les armes et ordonne que le sultan soit conduit devant le roi. Boabdil sort de son palais, les yeux baissés, la rougeur au front. Les cris, les pleurs, les reproches de ses sujets augmentent encore sa honte et sa douleur.

Ferdinand, averti d'un si heureux dénouement, s'était approché de Grenade, avec Isabelle et les principaux capitaines de son armée. Boabdil s'avance vers lui, accompagné de sa mère, la sultane Aïxa, et de quelques-uns de ses serviteurs. Il fléchit les genoux, et remet au monarque espagnol les clefs de la cité musulmane.

— Je t'accorde les terres que tu m'as demandées, dit Ferdinand, et je souhaite que tu puisses oublier ton infortune.

Boabdil prit aussitôt la route des fertiles montagnes dans lesquelles le roi lui laissait un asile. Il marchait lentement, accablé par le coup qui venait, en le frappant, de détruire l'empire des Maures sur la terre d'Espagne. Arrivé au sommet du mont Padul, il s'arrêta, pour contempler une dernière fois sa belle ville de Grenade, dont les palais dorés brillaient aux rayons du soleil couchant. Il attacha ses regards sur l'Alhambra, qui semblait étaler devant lui sa façade de briques rouges, incrustées de stuc, et ses magnifiques coupoles, se détachant sur les massifs toujours verts de ses délicieux jardins. Ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria d'une voix entrecoupée par des sanglots :

— O Dieu ! ô Dieu tout-puissant !....

— Vous faites bien, mon fils, lui dit Aïxa, de pleurer comme une femme ce que vous n’avez pas su défendre comme un homme.

Pendant que le sultan déchu s’éloignait de Grenade, les Espagnols prenaient possession de l’opulente cité. Toutefois Ferdinand et Isabelle n’y devaient pas faire encore leur entrée solennelle. Ils se retirèrent à Santa-Fé, et leur premier soin fut de récompenser ceux de leurs serviteurs qui s’étaient surtout distingués dans cette journée.

A Gonzalve appartenait la gloire d’avoir le premier pénétré dans la place et forcé l’entrée de l’Alhambra ; mais plusieurs capitaines avaient fait des prodiges de valeur, et lui-même se plaisait à exalter leurs belles actions aux dépens des siennes. Isabelle, après les avoir remerciés tous par les éloges les plus flatteurs, semblait chercher quelqu’un parmi les seigneurs assemblés. Ferdinand comprit sa pensée.

— Quel est, demanda-t-il, celui d’entre mes braves Aragonais qui a planté l’étendard chrétien sur les débris de la tour ?

— C’est don Diego, s’écrièrent à la fois Alonzo et Ramire, en forçant leur sauveur inconnu à sortir d’un groupe au milieu duquel il se tenait caché.

— C’est moi, seigneur roi, dit Diego ; mais j’ai été suivi de si près, que si je suis arrivé le premier au sommet de la tour, je le dois à ma bonne fortune plutôt qu’à ma vaillance.

— Tu es aussi modeste que brave, reprit Ferdinand. Que demandes-tu pour ta récompense ?

— Que le roi daigne se souvenir de sa bonté, quand il sera rentré dans sa capitale.

— Si je pouvais oublier tes services, la reine me les rappellerait.

— Oui, dit Isabelle ; car je tiens en haute estime la valeur de don Diego. L’Espagnol se tourna vers la reine ; mais il aperçut, un peu en arrière des princesses, Blanche de Villafior, qui le regardait avec une curieuse émotion, et il s’inclina en pâlisant.

— Peux-tu me nommer ces soldats intrépides qui t’ont suivi de si près sur la brèche ? reprit le roi.

— J’ai reconnu d’abord Alonzo et Ramire d’Assuna....

— Bon sang ne peut mentir, dit Ferdinand, en faisant signe à Diego de continuer.

— J’ai vu un homme de haute taille, qui semblait entraîner sur ses pas cinq ou six compagnons, vêtus, comme lui, d’un simple habit de chasse,

sans autres armes qu'un bouclier, derrière lequel ils dédaignaient de s'abriter, et une épée dont ils se servaient si bien que, partout où ils se montraient, ils ouvraient, au milieu des ennemis, une large trouée.

— Qu'ils viennent ! s'écria le roi. On ne saurait trop honorer un si grand courage.

Personne ne paraissant, Ferdinand répéta cet ordre. Alors on vit s'avancer, en chancelant, un homme dont la tunique souillée de poussière et de sang était déchirée en maint endroit.

— Qu'as-tu à demander à ton roi ? dit Ferdinand.

— L'amnistie pour mes compagnons et pour moi, répondit l'inconnu, en fléchissant le genou.

— Je te l'accorde pleine et entière, dit le roi, croyant avoir affaire à quelques mécontents, coupables de murmures ou de sédition. Es-tu blessé ? ajouta-t-il avec intérêt.

— Le roi m'a pardonné, je ne regrette pas de mourir, répondit le chasseur, en se relevant avec l'aide de Diego.

— Benavarro ! s'écria Blanche, que le visage du bandit avait trop frappée pour qu'elle pût hésiter à le reconnaître.

— La senora Casilda ! dit Benavarro.

— Casilda la gitane ? demanda Diego. Le roi de la montagne regardait Blanche sans penser à répondre.

— Parlez-vous delà protégée de la reine ? insista Diego.

— Si Casilda est la protégée de la reine, Barbara ne se trompait pas. Les anges l'ont prise entre leurs mains pour l'amener jusqu'au pied du trône.

— Cet homme est fou, pensa Diego, et je suis encore plus fou que lui de prendre mes illusions pour des souvenirs.

Le lendemain, avant l'aurore, Diego sortait de Santa-Fé, monté sur un magnifique cheval que la reine lui avait envoyé, et qui venait des écuries du sultan. Il n'avait prévenu personne de son départ, et ses jeunes amis Alonzo et Ramire, habitués à ses mystérieuses allures, s'affligèrent de son absence bien plus qu'ils ne s'en étonnèrent. On supposait d'ailleurs que la guerre était terminée, et beaucoup de seigneurs se disposaient à regagner leurs châteaux. Il n'y avait pas alors de troupes réglées ; chacun servait en volontaire et pouvait s'éloigner sans congé.

Diego allait vite ; ses traits, ordinairement sombres et abattus, reflétaient de douces espérances ; cependant, à plusieurs reprises il s'arrêta, comme s'il voulait retourner sur ses pas, ou comme s'il craignait de laisser derrière

lui le bonheur qu'il allait chercher au loin. Toutefois, à mesure qu'il avançait, ses incertitudes se dissipaient ; et il n'avait pas chevauché plus de trois heures, quand elles l'abandonnèrent tout à fait.

Alonzo et Ramire dormaient encore, lorsqu'on vint les avertir que le juif Abraham demandait à leur parler. Les gens du marquis avaient voulu reconduire ; mais il avait déclaré qu'il ne s'en irait pas sans avoir vu les deux jeunes gens, et il venait d'obtenir, par son importunité, l'audience qu'on lui avait d'abord refusée.

— Mes bons seigneurs, dit-il en se courbant jusqu'à terre devant les deux jeunes gens, ce que j'avais prévu est arrivé : Grenade est tombée aux mains des chrétiens, et les juifs sont menacés dans leurs personnes et dans leurs biens. Je viens donc vous rappeler la promesse que vous m'avez faite de sauvegarder mes intérêts.

— Notre parole est sacrée, répondit Alonzo. Dis-nous donc, Abraham, ce que tu veux que nous fassions pour toi.

— Indiquez-moi vous-mêmes, seigneurs, un lieu où je puisse être en sûreté.

— Tu ne seras pas inquiété, reprit Alonzo, quand nous devrions te donner pour asile notre propre maison.

— Je savais bien, répondit le vieillard, que de si nobles seigneurs sauraient remplir leurs engagements.

— Es-tu donc décidé à quitter Grenade ? demanda don Ramire.

— J'espérais y finir paisiblement mes jours, et je ne m'en arracherais qu'avec regret ; mais il le faudra bien, si les propositions que j'ai à faire aux souverains de Gastille et d'Aragon ne sont point accueillies.

— Viens-tu donc à Santa-Fé en qualité d'ambassadeur ?

— Oui ; mais comme je ne serais point admis en présence du roi ni de la reine, je demande seulement à être introduit auprès du ministre.

— Don Francisco Ximénès est accablé d'affaires. Ce n'est ni moi ni mon frère qui oserions l'importuner en un pareil moment, dit Alonzo.

— Aussi n'est-ce pas sur vous que je compte, mes jeunes et bons seigneurs, pour lui transmettre mon message ; c'est sur le seigneur Alvaredo, qui a bien voulu se rendre le garant de vos promesses.

— Alvaredo.... En effet, lui seul peut vous servir auprès du puissant ministre ; mais pour le trouver aujourd'hui, c'est au milieu des blessés qu'il faut l'aller chercher.

Des combats partiels ayant lieu presque chaque jour sous les murs de Santa-Fé, un vaste bâtiment avait été élevé dans la ville pour recevoir les blessés, et la reine avait elle-même veillé à ce qu'il fût abondamment pourvu de tout ce qui pouvait leur être utile. Ce jour là, les longues galeries étaient encombrées ; et quel que fût le zèle des infirmiers, ils ne pouvaient suffire à leur tâche.

Au moment où Abraham pénétrait dans cet asile de la souffrance, don Manoël était penché vers un mourant, dont il tenait les mains dans les siennes.

— N'essayez pas de me rendre l'espoir, disait le blessé, je sens que ma dernière heure va sonner. Mais allez vous-même, quand vous le pourrez, dire à mes anciens compagnons que Benavarro a obtenu pour eux le pardon du passé, et qu'au moment de quitter la vie, il vous a chargé de les supplier tous, au nom de leur honneur et de leur bonheur, de rentrer dans le droit chemin.

Manoël ne croyait pas, comme le blessé, que l'amnistie accordée à Benavarro dût s'étendre à tous les chasseurs de la montagne ; mais il ne voulut pas ôter cette douce idée à leur chef, et il lui répondit simplement qu'il s'acquitterait de sa commission.

— Je n'attendais pas moins de vous, seigneur, reprit Benavarro. Vous direz aussi à la vieille Barbara que je la bénis de tout mon cœur, et vous lui donnerez des nouvelles de la senora Casilda.

— Ce que vous désirez sera fait, répondit le docteur.

— Merci, seigneur. Maintenant ne vous occupez plus de moi, je vous en prie ; car vous m'avez donné mille fois plus de soins et de consolations que je n'en méritais.

Don Manoël, se relevant alors, aperçut Abraham, qui le salua profondément et lui fit comprendre par ses gestes qu'il avait à l'entretenir. Se rappelant aussitôt ses engagements envers le vieillard, le médecin le rejoignit près de la porte, dont il franchit le seuil avec lui.

— Seigneur, dit Abraham, vous êtes un homme juste et bon, quoique vous soyez un des plus grands savants de toute la Castille.

Le docteur sourit à cet exorde et ne releva pas ce qu'il lui paraissait avoir d'étrange.

— Je viens donc à vous, continua le juif, pour vous demander deux grands services : le premier, c'est de vouloir bien recevoir en dépôt l'or,

l'argent, les bijoux qui composent ma petite fortune ; car vous seul m'inspirez assez de confiance pour que je vous en constitue le gardien.

— Que voulez-vous que je fasse de ce dépôt ? demanda Manoël.

— Vous en ferez ce qu'il vous plaira, seigneur ; mais je suis certain que le jour où je vous le réclamerai, il n'y manquera pas une piécette.

— Je ne resterai pas ici, Abraham. Je dois retourner bientôt à Tolède.

— Soit ! répondit le juif. Ce qui m'appartient y sera en sûreté sous votre garde.

— Quelle autre chose puis-je faire pour vous, Abraham ?

— Voici, seigneur. Le bruit court parmi les juifs de Grenade qu'on veut les chasser de la terre d'Espagne. Tous se sont réunis et m'ont chargé d'offrir aux souverains de Castille et d'Aragon 30, 000 ducats pour les frais de la guerre. Ce don volontaire prouvera aux vainqueurs que les juifs veulent être des sujets fidèles et dévoués, et qu'à ce titre ils comptent sur la protection d'Isabelle et de Ferdinand.

— Ce n'est pas à moi qu'il faudrait faire ces propositions, répondit Alvaredo ; car je n'ai nulle autorité.

— Vous avez l'estime et l'amitié du ministre ; et si vous daignez lui parler en notre faveur, il vous écoutera.

— Je répéterai au père Francisco Ximénès tout ce que vous m'avez dit ; vous pouvez y compter.

— Je vous rends grâce, seigneur, dit le vieillard, et je veux vous laisser un témoignage de ma reconnaissance.

— C'est inutile, Abraham.

— Je connais votre désintéressement, seigneur ; cependant j'espère que vous ne parlerez pas toujours ainsi. Savez-vous quelles sont les armes gravées sur cet anneau ?

— Un lion au repos, la tête appuyée sur Une ancre. C'est l'écusson des d'Assuna. D'où vous vient cette bague ?

— Je ne l'ai pas dérobée, et celui qui me l'a remise en était assurément le légitime possesseur.

— Est-ce donc le marquis Alonzo ou son frère doit Ramire ?

— Non, seigneur. Vous vous rappelez le jour où le marquis fut rendu à la liberté, grâce au dévouement de don Diego ; car ce jour-là vous vouliez m'acheter la place que je lui avais déjà vendue.

— Oui, et je me rappelle aussi que vous regrettiez d'avoir conclu le marché.

— Parce que don Diego n'avait pu me donner une somme égale à celle que vous m'offriez. Don Diego n'était pas riche alors, mais il le deviendra sans doute, s'il ne l'est déjà. Quand il eut vidé sa bourse dans la mienne, je m'aperçus qu'il portait au doigt un anneau d'or. Je le lui demandai, non pas, comme vous pourriez le croire, parce que cet anneau me paraissait avoir une certaine valeur, mais parce que j'avais remarqué que don Diego en tournait toujours le chaton en dedans, et que je désirais savoir d'où venait son attachement au marquis d'Assuna. Je suis peu curieux de ma nature ; mais rien n'est avantageux comme de connaître les secrets d'autrui : c'est une manière de battre monnaie qui m'a souvent réussi. Don Diego refusa d'abord de se dessaisir de ce bijou. Puis il céda ; car la délivrance du jeune homme lui tenait fortement au cœur. Je cessai de m'en étonner, quand je reconnus sur son anneau les mêmes armes que sur le bouclier de don Alonzo, et que je m'assurai que ces armes étaient celles de la maison d'Assuna.

— C'est étrange, murmura Manoël.

— Ce qui me parut plus étrange encore, seigneur, c'est que don Diego ne fût point connu du marquis, et que celui-ci lui demandât vainement à quel titre il prétendait le tirer de sa prison. Il y avait là-dessous un mystère que je parvins à pénétrer : don Diego cache à tous son véritable nom, parce qu'il est proscrit ; mais ce nom, je l'ai deviné, c'est Gusman de Villafior.

— Quelles preuves en avez-vous ? demanda le docteur en s'efforçant de cacher son trouble.

— Je n'en ai pas d'autres que celles que je vous cite ; mais cela est, j'en répondrais sur ma vie.

— Avez-vous fait part de cette découverte aux jeunes d'Assuna ?

— Non, seigneur ; c'est à vous seul que je la confie, parce que vous êtes à la fois l'ami de la famille d'Assuna et celui de don Diego.

— Cela est vrai ; mais quel usage croyez-vous que je puisse faire de ce secret ?

— Un bon usage, seigneur, je n'en doute pas. Peut-être y a-t-il quelque injustice à empêcher, quelque réconciliation à opérer. J'ai trop vécu pour ne pas savoir que les choses les moins vraisemblables se rencontrent tous les jours.

— Abraham, dit Manoël, ne voulant pas interroger plus longtemps le vieillard, je garde cet anneau, quand ce ne serait que pour le rendre à don Diego, puisqu'il s'en est défait avec tant de regret.

— Don Diego est loin d'ici, reprit le juif. Quand je l'ai vu partir, les étoiles brillaient encore, et il montait un coursier arabe aussi rapide que le vent.

— Il est parti.... Vous en êtes sûr ?

— Je l'ai salué, il m'a souri.

— Quelle route a-t-il prise ?...

— Celle du nord. Au train dont il allait, il doit avoir dépassé Jaën.

— Puisque vous l'avez vu, Abraham, pourquoi ne lui avez-vous pas remis ce bijou ?

— Parce que je voulais vous offrir quelque chose qui vous fût agréable. Je serais trop heureux d'y avoir réussi. Les fils d'Israël comptent sur vous, seigneur, pour invoquer en leur faveur les lois de la justice et de l'humanité.

— Je ferai ce que vous me demandez, Abraham, mais à une condition : c'est que vous fixerez le prix de cet anneau.

— Non, seigneur. Si vous le rendez à don Diego, offrez-le-lui de ma part, afin qu'il daigne m'accorder sa protection au jour où j'en aurai besoin,

— Alonzo et Ramire ne vous ont-ils pas déjà promis la leur ?

— Je voudrais pouvoir solliciter celle de tous les princes et de tous les seigneurs de l'Espagne. Il serait si dur pour moi d'aller vivre sur une terre étrangère !

Manoël sourit en voyant qu'Abraham, tout courbé par l'âge et la maladie, parlait encore de vivre plutôt que de mourir.

— Vous pensez que mon exil ne serait pas long, seigneur, dit le malin vieillard. Tâchez donc que le décret qui nous expulsera ne soit pas rendu avant que ma vie soit éteinte.

— Je verrai le ministre dès que je le pourrai, répondit Alvaredo. Allez donc, Abraham ; car mes instants sont comptés.

— Pardonnez-moi d'insister, seigneur ; mais notre angoisse est grande et le danger est pressant, dit le juif en se retirant avec force salutations.

Alvaredo, plein de pitié pour ces juifs dont le sort s'agitait peut être dans les conseils du roi, hésitait entre le devoir de s'occuper des blessés qui réclamaient ses soins et celui de s'acquitter de sa promesse envers Abraham, lorsque Francisco Ximénès vint offrir son aide et ses consolations aux mourants.

Manoël lui transmit aussitôt la proposition des juifs, et ajouta quelques prières en faveur de ces malheureux.

— La question est grave, mon cher Manoël, répondit Ximénès, si grave, qu'elle ne peut être résolue sans de mûres délibérations. Il s'agit de savoir si l'unité de croyance, que l'expulsion des juifs établirait en Espagne, ne serait pas trop cher payée par la perte d'un si grand nombre de sujets et par le tort que leur départ causerait au commerce et à l'industrie. J'avoue que si j'étais seul consulté, je pencherais vers la tolérance. J'hésiterais à prendre la responsabilité d'une mesure dont les conséquences peuvent être désastreuses ; mais je prévois que je ne serai pas le maître d'en décider. Le grand inquisiteur veut que le culte israélite disparaisse du royaume, aussi bien que la religion de Mahomet, et je crois qu'il l'emportera. Toutefois, je vous promets de faire savoir aujourd'hui même à la reine quel sacrifice les juifs de Grenade sont prêts à s'imposer pour obtenir sa clémence.

Ximénès tint parole. Au conseil du soir, il offrit les 30, 000 ducats, et fit en même temps valoir les considérations qui plaidaient la cause des enfants d'Israël. Ferdinand et Isabelle en parurent frappés et ne demeurèrent pas non plus insensibles à l'idée d'une si forte somme entrant dans les coffres de l'Etat, mis à sec par une longue guerre.

— On ajournera leur expulsion, dit le roi ; et s'ils se tiennent tranquilles, on leur permettra de continuer à s'enrichir.

— Il est bon, ajouta la reine, que leur esprit industriel stimule celui des Espagnols, qui ne savent comment employer les loisirs de la paix. Il y a d'ailleurs dans les deux royaumes, plus de deux cent mille juifs ; les chasser serait affaiblir la population et nuire à la richesse du pays.

Le grand inquisiteur Torquémada ; qui assistait au conseil, avait jusque-là gardé le silence. Il détacha le crucifix qui pendait sur sa poitrine, et, le présentant à Isabelle et à Ferdinand, il leur dit :

— Judas a le premier vendu son maître pour 30 deniers ; Vos Altesses pensent à le vendre une seconde fois pour 30, 000 ducats. Le voici ; prenez-le et hâtez-vous de conclure ce marché ³.

Les deux souverains demeurèrent interdits, et Torquémada commença un discours à la suite duquel l'expulsion des juifs fut résolue.

Abraham revint le lendemain pour demander à Manoël en quel lieu il devait faire porter l'or et l'argent dont il voulait lui confier la garde.

— Je ne puis accepter ce dépôt, répondit le savant ; mais je puis vous dire ce que je ferais, si j'étais à votre place.

— Je vous écoute, seigneur.

— Je ferais passer mon trésor en France ou en Portugal, et j’y passerais moi-même. Si j’étais Abraham, je ne voudrais pas me séparer de ce bien que j’aurais eu tant de mal d’acquérir ; et comme l’hiver ne peut tarder à rendre les routes mauvaises et les montagnes impraticables, je partirais au plus tôt.

— C’est un sage conseil, seigneur, dit Abraham, en regardant tristement Alvaredo ; car il ne comprenait que trop le motif qui portait le docteur à lui parler ainsi. Je le suivrai sans retard. A mon âge, on ne sait plus braver les tempêtes ; on aime mieux partir promptement que de s’y exposer.

— Pour que votre voyage soit heureux, partez seul et sans bruit, reprit Manoël.

— Je ne dirai pas même adieu à mes voisins, répliqua le juif. Je crois que mon secret n’est en sûreté que quand je le garde pour moi seul.

Alvaredo avait échangé ces quelques paroles avec Abraham, tout en se rendant de l’hospice à l’église de Santa-Fé. Au bas du portail, il rencontra Colomb.

— C’était vous que j’attendais près de l’église, seigneur, lui dit le Génois. J’ai reçu des nouvelles d’Angleterre. Le roi Henri VII a fait bon accueil à mon frère. Il consent à mettre sous mes ordres une escadre destinée à la découverte du nouveau monde. Il m’attend pour me conférer le titre d’amiral des mers et des terres que j’ajouterai bientôt à sa couronne.

— Ainsi vous vous disposez à vous embarquer pour la Grande Bretagne ? demanda Manoël.

— Si la reine Isabelle m’accordait les mêmes avantages, je ne quitterais l’Espagne que pour entreprendre la glorieuse conquête que je rêve depuis si longtemps. J’aime et j’admire cette femme de génie, plus digne de régner que la plupart des rois, et je m’estimerais heureux de contribuer à sa gloire. Grenade est prise, la reine peut m’écouter et me faire connaître enfin quelle est sa volonté.

— Ne l’avez-vous donc pas revue depuis le jour où vous lui avez été présenté par Francisco Ximénès.

— Qu’aurais-je fait au camp ? J’ai été voir mes fils au couvent de Rabida, près de Palos, et le prieur Juan Perez m’y a retenu. Comme ; vous, seigneur, il m’a écouté et s’est laissé persuader. Il a même écrit à la reine pour ramener son attention sur mon projet. La reine a répondu qu’elle se prononcerait, quand l’armée chrétienne aurait soumis Grenade. Aussi, dès

que le bruit s'est répandu qu'une attaque décisive allait avoir lieu, j'ai dit adieu au bon prieur, et je suis accouru.

Alvaredo promit à Colomb de ne rien négliger pour lui faire obtenir d'Isabelle une nouvelle audience ; mais la reine, surchargée d'affaires, et peut-être embarrassée de la décision qu'elle avait à donner, ajourna l'entrevue. Le savant s'en affligeait d'autant plus, qu'il craignait également de voir Colomb partir pour l'Angleterre, et de le retenir en Espagne, si ses grands desseins ne devaient y rencontrer ni sympathie ni protection.

Il était donc presque aussi découragé que le Génois, quand un jour Casilda le fit prier de venir la voir. La pauvre enfant commençait à trouver l'attente longue et pénible ; car elle n'entendait parler ni de sa mère ni de la famille d'Assuna, et elle désirait savoir si don Manoël ne retournerait pas bientôt à Tolède.

La présence du grand médecin devenait chaque jour moins nécessaire à Grenade. Beaucoup de blessés étaient morts ; les autres étaient en voie de guérison et ne devaient pas manquer de soins, tandis que Manoël pouvait seul accomplir les dernières volontés de Benavarro, en s'efforçant de ramener dans le devoir les bandits de la montagne.

Isabelle n'avait point oublié le récit de Casilda. Elle avait même déjà choisi celui de ses capitaines qui devait commander l'expédition dirigée contre les chasseurs de la Sierra Morena. Alvaredo en fut instruit.

— Je partirais volontiers, dit-il à Blanche, et peut-être aurais-je de bonnes nouvelles à vous transmettre.

— Hélas ! répondit la jeune fille, je ne sais si j'en dois encore espérer.

— Plus que jamais, mon enfant. Tout me fait supposer que votre père est en Espagne et qu'il n'aura bientôt plus aucun motif de se cacher.

— Ah ! qu'il vienne donc, puisque la reine a promis de lui pardonner.. — Il a noblement gagné ce pardon, dit Manoël.

— Vous le connaissez donc ? s'écria Blanche. Ah ! pour l'amour de Dieu, conduisez-moi vers lui !

— Il n'est pas à l'armée, et, si je ne me trompe, c'est à Tolède que je pourrai le rencontrer.

— A Tolède.... Courez-y donc, señor, je vous en supplie, afin que le duc d'Assuna puisse le revoir avant de mourir. Oh ! partez.... Si ce n'est pour moi, que ce soit pour ce noble vieillard que vous aimez et qui a tant souffert.

— Mais il y a aussi à Santa-Fé quelqu'un que j'aime et qui compte sur moi pour obtenir une audience de la reine. Si je pars ainsi, cet ami n'aura-t-il pas à se plaindre de mon abandon ?

— S'il ne lui faut qu'une audience de la reine, je la demanderai pour lui. Quel est votre protégé, mon père ?

— C'est Colomb le Génois, l'habile marin, le hardi navigateur dont je vous ai déjà parlé. Si la reine ne veut pas le recevoir, le roi d'Angleterre l'attend.

— Permettez-moi de vous adresser une question, senor. Mon père n'est pas à l'armée ; mais n'y est-il jamais venu ?

— Ne m'interrogez pas, senora, dit Manoël. Je n'ai que des espérances et point de certitude. Si je vous faisais partager ces espérances, je vous préparerais peut-être une cruelle déception.

Manoël ne tarda point à s'éloigner, en se félicitant de n'avoir pas cédé au désir de Blanche. La persistance de don Diego à cacher son nom, le dévouement dont il avait fait preuve envers les deux fils d'Hernandez d'Assuna, son émotion en écoutant Casilda la gitane, puis en voyant Blanche auprès de la reine, enfin les demi-confidences qui lui étaient quelquefois échappées en présence du docteur, ne permettaient guère à celui-ci de douter de ce que lui avait dit le juif Abraham. Oui, c'était bien là Gusman de Villafior ; et si quelque chose étonnait Manoël, c'était de ne pas avoir reconnu plus tôt ce noble héritier de la valeur et de la générosité du vieux duc.

Ainsi pensait le savant, le jour où Abraham lui remit l'anneau portant le lion et l'ancre des d'Assuna, et il lui tardait de voir Blanche, pour lui annoncer qu'elle avait un père, un si vaillant et si généreux père, qu'elle n'eût pu mieux le choisir parmi tant d'illustres seigneurs assemblés autour de leurs souverains. L'arrêt de proscription rendu contre Gusman ne pouvait l'inquiéter ; car ce n'était pas seulement l'oubli de sa rébellion, mais les plus hautes faveurs, que don Diego devait attendre de Ferdinand et d'Isabelle. Toutefois, ni richesses ni dignités ne causeraient jamais à Gusman une joie comparable à celle de retrouver sa fille dans cette belle et modeste senora qui faisait l'admiration de la cour, et qui avait eu la gloire de sauver les jours de la reine en exposant les siens.

Manoël souffrait de ne pouvoir donner sans retard cette heureuse nouvelle à don Diego, aussi bien qu'à Blanche de Villafior ; mais, n'ayant pu les voir tout de suite ni l'un ni l'autre, à force de calculer toutes les

probabilités de la découverte du juif, il perdit peu à peu la confiance qu'il avait eue d'abord, et il résolut de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût acquis des preuves certaines de l'existence du comte.

Cependant, quand il avait vu la jeune fille si triste et si découragée, il n'avait pas cru devoir garder pour lui seul ses espérances, et Blanche les avait ardemment accueillies.

— Que t'est-il donc arrivé ? lui demanda la reine, eu voyant qu'une joyeuse animation avait remplacé sa pâleur et son abattement.

— Rien encore, madame, répondit-elle ; mais don Manoël Alvaredo croit être sur les traces de mon père.

— Don Gusman de Villafior se serait-il donc enrôlé parmi les chasseurs de la montagne ? dit Isabelle en souriant.

— Si la reine savait combien mon rêve est loin de cette supposition ! répliqua Blanche en joignant les mains.

— Quel est donc ton rêve, enfant ? reprit la reine avec bonté.

— Si je ne craignais pas, madame, de prendre la voix de mon orgueil pour celle de mon cœur, je vous dirais que mon père est bon, noble, grand entre tous, que vous-même l'avez admiré, et que l'armée entière a battu des mains aux louanges que vous lui avez données.

— Ce n'est pas Gonzalve que tu veux nommer ?

— Gonzalve est un héros. Quand je le vois, je suis fière d'être Espagnole comme lui ; mais quand je regarde don Diego, mes yeux se remplissent de larmes, et je voudrais me jeter dans ses bras en criant : « Vous êtes mon père ! »

— Ce n'est peut-être qu'un beau rêve ; mais il me réjouit comme toi, dit la reine. Je vais faire appeler don Diego, et nous éclaircirons ce mystère.

Blanche eut peur qu'on ne trouvât le brave chevalier ; mais on vint apprendre à la reine que don Diego était parti le lendemain même de la prise de Grenade.

— Il est à Tolède, auprès du duc d'Assuna, dit Blanche. Si je pouvais aller à Tolède....

— Je ne veux pas que le duc te repousse. Tu n'iras à Tolède qu'avec moi. Patience ! ce sera bientôt, dit la reine, voyant que le respect arrêta sur les lèvres de Blanche la question qu'elle brûlait de faire.

— Puisque Votre Altesse me refuse cette grâce, ne daignera-t-elle pas m'en accorder une autre ?

— Es-tu sûre que Casilda la gitane ne soit pas quelque peu magicienne ?

— Si je l'étais, je ne me mettrais point aux genoux delà reine pour la supplier d'ajouter un nouvel empire à sa couronne, dit Blanche en prenant celle humble posture. D'un coup de ma baguette, je donnerais à Colomb le Génois les vaisseaux qu'il demande ; et quand il aurait découvert ce monde inconnu, j'en ferais hommage à ma bien-aimée souveraine, et non pas au roi d'Angleterre.

— Pourquoi parles-tu du roi d'Angleterre ?

— Parce que c'est à lui qu'appartiendront ces terres, puisque la reine de Castille n'en veut pas.

— Le roi Henri croit-il donc aux promesses de cet étranger ?

— Il l'attend pour lui confier une escadre.

— Et Colomb n'est pas parti ?

— Colomb partage l'admiration et l'amour que la reine Isabelle inspire à tous. C'est elle qu'il voudrait servir.

Colomb vit la reine quelques heures après cet entretien. Il lui expliqua ses plans, que l'étude et la réflexion avaient encore mûris, et sûr de sa force, il fixa lui-même ses conditions. Il demandait d'abord trois vaisseaux, pour entreprendre son grand voyage ; puis le titre d'amiral des terres et des mers qu'il découvrirait ; enfin, pour lui et ses descendants, le dixième du revenu que ces terres donneraient à la couronne.

Isabelle trouva ces prétentions exorbitantes, ou plutôt elle fut blessée de ce que Colomb ne s'en rapportât pas à sa générosité ; car ces prétentions n'engageaient à rien le gouvernement espagnol, si les espérances du navigateur étaient illusoires. Elle ajourna donc sa réponse définitive, et Colomb, n'espérant plus la convaincre, résolut de partir pour l'Angleterre.

Avant de s'éloigner pour toujours, il alla remercier la protégée de la reine et l'instruire de sa décision. Blanche ne l'avait jamais vu, et elle avait entendu souvent traiter ses projets de chimères ; mais elle fut frappée de la lumière qui semblait jaillir de ses paroles, auxquelles la conviction la plus profonde prêtait une irrésistible autorité. Nipo, présent à l'entretien, subit la même influence, et déclara qu'il voulait s'embarquer avec le Génois, pour prendre sa part d'une si glorieuse découverte.

— Il faut donc que vous me suiviez en Angleterre, dit Colomb.

— Quand partez-vous, seigneur ? demanda Casilda.

— Mon cheval est tout sellé, répondit l'étranger. Dans cinq minutes, j'aurai quitté Grenade.

Blanche n'essaya pas de le retenir ; mais elle courut chez la reine et lui apprit que Colomb venait de prendre la route de l'Angleterre. Isabelle réfléchit quelques instants ; mais, regrettant d'avoir laissé échapper cette occasion d'illustrer son règne, elle envoya sur les traces du Génois un courrier chargé de lui annoncer que tout ce qu'il demandait lui était accordé.

— Tu penses trop à ma gloire pour que je ne m'occupe pas-de ton bonheur, dit-elle à Casilda. Avant un mois, nous serons à Tolède.

XVI.

La rentrée de Ferdinand et d'Isabelle à Tolède fut un véritable triomphe. La population se pressait dans les rues, jonchées de fleurs, et cette foule, ordinairement si grave, laissait échapper des cris de joie, de reconnaissance et d'admiration, sur le passage des deux souverains.

Il fallait voir les femmes, les enfants, les hommes même, se précipiter sous les pieds des chevaux, pour toucher l'armure du roi ou baiser le bas de la robe de la reine, tous deux montés sur des coursiers magnifiques, dont les housses, resplendissantes de pierreries, sortaient du trésor des émirs. Isabelle, le front rayonnant sous son riche diadème, était vêtue d'une robe de brocart d'or, toute constellée de diamants, et ce splendide éclat faisait ressortir encore sa majestueuse beauté.

On savait quelle part elle avait prise à cette guerre, et, en la voyant si noble, si grande, si supérieure aux autres femmes, personne ne s'étonnait de ce qu'elle eût été l'âme de cette expédition, dont Ferdinand avait été le bras.

Les cloches des églises sonnaient à toute volée, mêlant leurs carillons sonores aux vivats du peuple ; des bouquets et des couronnes tombaient de toutes les fenêtres, et au-devant du cortège s'avançaient, croix et bannières entête, l'archevêque de Tolède, suivi de tout son clergé, les religieux de tous les monastères, et ceux des dignitaires de l'État, qui n'avaient point accompagné les princes. Derrière eux venaient les dames les plus qualifiées de Tolède ; et l'on eût été embarrassé de dire lesquelles portaient les plus riches bijoux, de celles qui allaient recevoir la reine ou de celles qui l'entouraient.

Parmi les premières, la marquise d'Assuna n'était pas la moins brillante ; mais, quoiqu'elle n'eût rien négligé pour paraître avec avantage dans une telle réunion, l'altération de ses traits et les fils déjà nombreux qui argentaient les boucles de ses cheveux, annonçaient qu'elle avait souffert. Chargée de complimenter Isabelle, elle s'avança seule à sa rencontre ; mais, à quelques pas derrière la reine, elle aperçut Casilda, et il lui fut impossible de retrouver un seul mot de son discours.

— J'ai regretté de ne pas vous voir, marquise, lui dit Isabelle ; mais vous avez bien fait de ne pas vous risquer à travers les défilés delà Sierra

Morena.

Carmen pâlit et devint tremblante. Les inquiétudes que lui avait causées le sort de Casilda se changèrent en terreur ; car elle se persuada que la jeune fille, instruite de ses torts par Antonio, en avait informé la reine. Elle allait se jeter à genoux et demander grâce, quand, heureusement pour elle, Alonzo et Ramire, sortant du milieu des seigneurs qui escortaient Ferdinand, la soutinrent dans leurs bras.

La joie de les revoir lui fit un instant oublier tout le reste ; mais bientôt elle leur demanda quelle était la jeune fille vêtue de blanc qu'elle avait remarquée auprès de la reine.

— C'est la perle de la nouvelle cour, répondit Alonzo.

— C'est la protégée de Madame Isabelle, ajouta Ramire.

— Mais son nom ? reprit la marquise, quel est son nom ?

— La reine lui a donné celui de Santa-Fé, dit Alonzo. Je ne sais si elle en a un autre.

Blanche avait vu le trouble de la marquise, et, quoiqu'elle en ignorât la cause, elle supposait que sa rencontre n'y était pas étrangère ; cependant la reine lui ayant recommandé le plus strict incognito, elle n'osa pas même adresser à Carmen un coup d'œil ou un sourire.

— Elle sait tout, pensa la marquise. Je suis perdue !

Et dès qu'elle put s'échapper sans être remarquée, elle courut au palais d'Assuna, où elle attendit avec angoisse l'ordre d'aller s'enfermer dans un couvent. La journée s'écoula sans que le fatal message arrivât ; et quand Alonzo et Ramire vinrent retrouver leur mère, ils ne l'entretinrent que des bontés de la reine et des preuves d'intérêt qu'elle leur avait données. Cependant Carmen ne pouvait se rassurer.

— La reine est juste, disait-elle. Mes fils n'ont mérité que des récompenses ; moi seule suis digne de châtimement.

Le vieux duc reçut ses petits-fils en versant des larmes amères, qu'ils prirent pour des larmes de joie. Caché derrière sa jalousie, il avait vu défiler le cortège royal, et il avait cru voir passer devant lui le fantôme de sa jeunesse ; car il se rappelait le temps où, plein de force, d'espérance et de joie, il avait suivi le roi Ferdinand, faisant son entrée à Tolède. Alors, ses deux fils, dignes rejetons du plus noble sang, marchaient à ses côtés, attirant les regards par leur fière contenance et leur martiale beauté. Où était Hernandez ? Où était Gusman ? Le souffle de la mort et celui du malheur les avaient ravis l'un et l'autre à sa tendresse, et le duc ne pouvait jeter les

yeux sur Alonzo et Ramire sans songer qu'un même orage avait brisé les deux branches de l'arbre dont ils n'étaient que les rameaux.

Les réjouissances publiques se prolongèrent bien avant dans la nuit, tandis qu'Isabelle et Ferdinand recevaient les hommages de la cour. Dès que la reine se retrouva libre, elle manda celui de ses ministres qu'elle avait spécialement chargé de veiller à la sûreté de l'État, pendant son absence, et elle lui témoigna sa satisfaction de l'ordre qu'il avait su faire régner dans la bonne ville de Tolède.

— Madame, répondit-il avec modestie, ma tâche a été facile. Je n'ai eu ni troubles ni murmures à réprimer. La reine aurait demandé à ses fidèles Castellans jusqu'à leur dernière obole, qu'ils l'auraient donnée de grand cœur, pour achever la ruine des Musulmans.

— Je les connais, dit Isabelle ; mais je craignais l'influence de quelques rebelles dangereux, qui ont profité de la guerre pour rentrer sur la terre d'Espagne, dont ils étaient justement exilés.

— J'ai fait exercer la plus grande surveillance, reprit le ministre ; j'ai moi-même dirigé les recherches, et le seul proscrit que j'aie pu saisir est celui que Votre Altesse m'avait désigné.

— Vous avez retrouvé les traces de don Diego ? dit vivement Isabelle.

— Oui, Madame ; on l'a arrêté à Vegas.

— Qu'allait-il donc faire à Vegas ? demanda la reine, frappée de ce nom, qu'elle avait souvent entendu prononcer par Casilda. Cette petite ville n'est pas, que je sache, sur la route de Grenade à Tolède ?

— Aussi ne pensions-nous pas à y chercher don Diego. Mais j'appris qu'un chevalier, qui revenait de l'armée, s'était présenté au couvent de Sainte-Marie de Vegas, en demandant à voir une des religieuses qu'il nomma. On lui répondit qu'elle avait quitté la communauté depuis plusieurs mois, pour se rendre à Tolède, et qu'elle n'en était pas revenue. L'inconnu reçut cette réponse avec consternation ; puis il s'imagina qu'on ne lui disait point la vérité ; et dans un accès de désespoir, il voulut forcer l'entrée du monastère. Conduit devant l'alcade, il déclara, pour se justifier, que la sœur Lorenza était sa femme, qu'il avait le droit de venir la réclamer, puisqu'elle n'avait pas fait de vœux, et que d'ailleurs sa fille devait être aussi dans ce couvent.

— Mais tout cela ne nous dit pas si don Diego est bien celui que nous croyons.

— Le doute n'est pas possible, Madame ; c'est lui-même qui s'est trahi. L'abbesse, interrogée par l'alcade, avoua qu'en effet la sœur Lorenza suivait librement la règle de la communauté ; mais elle affirma que cette dame n'était plus à Vegas et qu'elle ignorait en quel lieu il fallait la chercher. Quant à la jeune fille que le chevalier réclamait aussi, la marquise d'Assuna l'avait emmenée, avec l'intention de l'adopter. Là-dessus, on allait relâcher don Diego, quand l'idée vint à l'alcade de demander à l'abbesse quel nom portait la sœur Lorenza avant son entrée au monastère. « Elle se nommait Dolorès d'Assuna, comtesse de Villaflor, » répondit le prisonnier, sans songer au danger qu'il attirait sur sa tête.

— Ainsi c'est bien lui ! s'écria la reine. Où est-il ? Qu'en avez-vous fait ?

— Je me suis assuré de sa personne, et je l'ai fait amener sous bonne escorte à Tolède. Il demandait à être conduit au roi, à la reine. Il prétendait, que Leurs Altesses le feraient aussitôt mettre en liberté ; mais, comme tous les prisonniers protestent de leur innocence, et que celui-ci me paraissait trop hardi pour ne pas chercher à s'évader, je l'ai fait enfermer dans un des plus sûrs cachots de la tour des Pleurs.

— Don Diego dans un cachot !.... dit Isabelle avec une surprise douloureuse.

— Aurais-je donc eu le malheur d'outre-passer les ordres de Votre Altesse ?

— Comment le prisonnier a-t-il supporté son sort ? reprit la reine.

— Pendant plusieurs jours il a persisté à demander qu'on en instruisît le roi, la reine, ou seulement notre grand Gonzalve ; puis il a paru se résigner, et il dit maintenant que la seule faveur qu'il se propose d'implorer sera la permission de se retirer pour toujours dans un monastère.

— Faites-le conduire aujourd'hui même aux cordeliers, et annoncez-lui que bientôt il verra le roi. Puis, si vous voulez que j'oublie l'excès de votre zèle pour mon service, faites chercher activement la sœur Lorenza.

— Si elle n'est pas morte, je la retrouverai, Madame, répondit le ministre, trop heureux de pouvoir, à ce prix, éviter la disgrâce qu'il redoutait.

Malgré cette promesse, dix jours s'écoulèrent sans qu'aucunes nouvelles de la comtesse de Villaflor lui parvinssent ; aussi commençait-il à éviter, autant qu'il le pouvait, la présence d'Isabelle.

Blanche, au contraire, cherchait l'occasion de parler à la reine. Quoiqu'elle pût toujours lire la même bienveillance dans les yeux de sa

noble protectrice, il lui semblait qu'Isabelle ne voulait avoir avec elle aucun entretien. La marquise d'Assuna ne se montrait point à la cour. Alonzo et Ramire y venaient quelquefois ; mais Blanche n'osait les interroger sur l'état de leur aïeul. Alvaredo, à qui elle eût sans crainte confié tous ses ennuis, n'était pas encore arrivé, et son absence prolongée contribuait encore à inquiéter Casilda. Nipo, il est vrai, s'efforçait de la distraire, de la consoler ; et quoiqu'il ne pût faire autre chose que de prendre part à sa peine, elle pensait avec amertume que bientôt cet unique ami lui serait enlevé.

Nipo, séduit par l'éloquence de Colomb le Génois, avait demandé de l'accompagner dans son grand voyage, et la réflexion n'avait pas refroidi cette belle ardeur. La raison du gitano s'était merveilleusement développée ; son intelligence s'était élevée, et de généreux sentiments s'étaient éveillés dans son cœur. Son seul désir avait été d'abord de vivre toujours, n'importe à quel titre, auprès de celle qui lui tenait lieu de mère, de frère, de tribu.

Il se serait contenté de demeurer à ses pieds, comme un chien fidèle, sans autre récompense qu'une caresse ou un mot affectueux ; mais ses idées avaient changé. Il aspirait à devenir véritablement l'ami de Casilda, c'est-à-dire son égal et, au besoin, son protecteur. Il ne voulait plus qu'elle s'abaissât jusqu'à lui ; il préférait monter jusqu'à elle ; et, sûr de son courage comme de l'intérêt que lui portait la reine, il ne doutait pas du succès.

Ce changement était l'ouvrage de Blanche. Elle en était fière ; et si quelque chose pouvait l'arracher à ses tristes pensées, c'étaient les riantes espérances de Nipo. Cependant, depuis son retour à Tolède, elle ne souriait plus que du bout des lèvres aux rêves ambitieux du gitano. Il le vit, et il résolut de mettre un terme à des inquiétudes dont il était le confident.

Un soir, il arriva chez elle d'un air tout réjoui.

— Ne pleure plus, Casilda, lui dit-il, demain tu verras le duc d'Assuna.

— Qui te l'a dit ? demanda la jeune fille.

— Lui-même.

— Tu l'as donc vu ?

— Comme je te vois ; mais lui ne m'a pas aperçu.

— Explique-toi, Nipo, je t'en prie.

— Ce n'est pas pour rien, Casilda, qu'on m'appelait le saltarello. Depuis plusieurs jours, je me promenais tous les soirs sous les murs du palais d'Assuna, sans savoir comment j'y pourrais entrer. Je finis par remarquer

un grand arbre planté au bord de la route, et dont les branches se balançaient au-dessus du jardin. Cela valait une porte ouverte. Deux minutes plus tard, j'étais au milieu d'épais massifs de verdure qui me cachaient à tous les regards. Je m'avançai jusque sous les fenêtres d'un pavillon ; là, je vis le duc et la marquise d'Assuna.

— Les connais-tu donc, Nipo ?

— Oui, par le portrait que tu m'en as fait. Le duc tenait une lettre à la main et paraissait tout rêveur. La marquise ne l'était pas moins. « Irez-vous à cette cérémonie, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Il le faut bien, répondit le duc. Ce n'est pas une invitation que j'ai reçue, c'est un ordre. Lisez ceci. » La marquise prit le papier qu'il lui tendait et lut tout haut : « Le duc d'Assuna se rendra demain en notre palais, et de là au couvent des Franciscains de notre bonne ville de Tolède, pour assister à la messe d'actions de grâces qui y sera célébrée. Je le veux ainsi, moi, le roi. »

— Oui, c'est un ordre, dit Blanche. Le duc ne peut se dispenser d'obéir.

— Et je crois, ajouta Nipo, que la reine tiendra demain la promesse qu'elle a faite à Casilda.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille, j'ai tant désiré ce moment, et l'idée qu'il puisse être arrivé m'épouvante.

— Espère, Casilda, dit Nipo. La reine est puissante.

Le roi avait annoncé, en rentrant à Tolède, qu'après avoir mis ordre aux affaires de l'Etat, il irait passer huit jours au couvent des Franciscains, pour remercier Dieu du succès de ses armes. Cette retraite devait commencer par une messe, à laquelle étaient invités les plus grands seigneurs de la Castille et de l'Aragon. Il n'était question que de la magnificence qu'on déploierait dans cette fête religieuse, et Blanche était peut-être la seule des dames de la cour qui ne songeât point à l'effet qu'elle produirait dans le cortège de la reine.

Des soucis plus graves l'empêchaient d'y penser. Elle sentait approcher une des heures les plus solennelles de sa vie, et elle ne pouvait commander à ses appréhensions. Elle essayait de se rappeler le duc, tel qu'elle l'avait vu dans les jardins du palais d'Assuna, afin que sa présence lui causât moins de trouble. Il lui avait paru doux et bon ; mais elle comprenait que cette noble physionomie pouvait devenir sévère ; que ses yeux tristes et voilés devaient lancer des éclairs, lorsqu'une juste indignation les animait. Elle se demandait quelles soumissions sauraient désarmer son aïeul, quelles paroles

sauraient l'attendrir ; et, dans son trouble, elle ne trouvait pas un mot dont elle fût satisfaite.

La jeune fille n'avait jamais mieux senti son isolement que depuis son séjour à Tolède. Elle était pour la cour un objet d'envie ; mais quand elle voulait reposer son esprit par de douces pensées, c'était à l'ombre du cloître de Vegas qu'elle se réfugiait. Ce soir-là, fatiguée de rêver à un avenir qui lui paraissait menaçant, elle jeta comme toujours un regard en arrière. Elle se vit entourée de ses jeunes compagnes, au milieu des pieuses filles de Sainte-Marie, qui l'appelaient leur enfant. Entre tous ces visages aimés, celui de la sœur Lorenza lui souriait, et ses beaux yeux, pleins d'une tendresse profonde, semblaient lui dire : « Qu'allais-tu chercher loin de nous, Casilda ? Y a-t-il une mère qui puisse aimer sa fille plus que je ne t'ai aimée ? »

Dans l'état d'exaltation où se trouvait Blanche, elle crut réellement entendre ces reproches, et elle s'écria :

— Oh ! manière, ma mère Lorenza, où êtes-vous ?

— Me voici, répondit une voix bien connue.

En même temps la lourde tapisserie qui fermait la chambre de Casilda s'écarta, laissant voir, debout sur le seuil, la sœur Lorenza dans son costume religieux.

— Oui, la reine est puissante. Pourtant j'ai peur, répondit Blanche.

— Tu m'as appelée.... Tu pensais donc à moi, Blanche, ma fille chérie ? dit-elle en la recevant dans ses bras.

— Blanche.... Vous savez mon nom, ma bonne mère Lorenza ? dit la jeune fille étonnée.

— Oui, je sais ton nom, et maintenant il faut que tu oublies le mien. Ne m'appelle plus ta mère Lorenza, mais simplement ta mère.

— Serait-il possible ! Vous, vous ma mère ! murmura Blanche en joignant les mains.

— Blanche, dit la reine, qui s'était tenue cachée, voici ta mère, la comtesse de Villaflor. Et voici celui qui te la rend, ajouta-t-elle en montrant Alvaredo.

Pour remplir les dernières volontés de Benavarro, le savant s'était rendu à la posada des chasseurs. Un détachement des troupes royales le suivait ; mais il avait voulu se présenter seul à l'hôtellerie, afin d'épargner le châtimement à ceux des bandits qui feraient leur soumission.

Il les trouva réunis en conseil : ils savaient que des soldats avaient envahi la montagne, et ils avisaient aux moyens de leur échapper. La posada n'était

pas fermée ; mais les bandits étaient armés jusqu'aux dents, et Stello veillait à ce qu'ils ne fussent point surpris. Stello, plus reconnaissant que ne le sont ordinairement les hommes, se souvint des caresses que don Manoël lui avait faites quelques mois auparavant, et il le laissa passer.

Alvaredo entra sans crainte dans la grande salle, où sa présence inattendue causa une étrange rumeur.

— Mes amis, leur dit-il, ne me reconnaissez-vous pas ?

— C'est vous qui avez ramené Benavarro de la butte au Vautour, dit une voix.

— C'est don Manoël Alvaredo ! s'écria Antonio, en saisissant son arquebuse et en s'élançant par la fenêtre, tant la vue du digne homme qu'il avait trompé lui causait de terreur.

— Oui, c'est moi, répondit le médecin. Benavarro est mort, et je vous apporte sa dernière prière : Rentrez dans le bon chemin, pour que vous obteniez votre pardon. »

— Notre pardon ! dirent en ricanant quelques bandits. Les soldats sont là....

— Ils sont là pour s'emparer de ceux qui résisteraient à ma voix ; mais Benavarro est mort si bravement, que le roi a promis de pardonner à tous ceux de ses compagnons qui renonceront à leur vie criminelle.

— Qui nous en répond ? demandèrent les plus avisés.

— Ma parole, répondit-il. Réfléchissez donc, mes amis, et décidez-vous ; car les troupes royales seront ici dans une heure.

— Et si avant une heure nous vous envoyions rejoindre Benavarro ? dit le lieutenant Battista.

— Si je craignais la mort, je ne serais pas venu me livrer à vous, répondit Manoël.

Pendant que les bandits conversaient bruyamment, le docteur s'approcha du foyer, dont la flamme ne jetait plus qu'une mourante lueur.

— Barbara, dit-il à une femme assise au coin de la cheminée, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : Casilda n'a pas péri. Elle est à Tolède, auprès de la reine.

— Ma fille ! s'écria en se levant la personne à laquelle Alvaredo s'était adressé. Vous dites que ma fille est sauvée !...

— Ce n'est pas Barbara !... fit-il avec étonnement.

— Barbara est morte, et vous parlez à la mère de Casilda.

— La comtesse de Villaflor au milieu des bandits de la montagne !...

— Oui, señor. Je cherchais Casilda, lorsqu'ils m'ont trouvée mourante dans un ravin. Leur chef m'avait vue chez la marquise d'Assuna ; il m'a reconnue et m'a fait transporter ici. Barbara m'a soignée longtemps ; et quand, à peine guérie, j'ai voulu me remettre en route, j'ai su que j'étais prisonnière.

— Barbara ne pouvait-elle vous faire évader ?

— J'avais juré de ne point chercher à fuir ; car Antonio m'avait promis de me rendre ma fille.

— Vous croyiez donc à ses promesses ? demanda Manoël.

— J'y croyais avant que Barbara m'eût appris à m'en méfier.

— Pauvre femme ! Elle méritait d'avoir un meilleur fils. Mais où donc est Antonio ? ajouta-t-il.

— Le capitaine est parti, répondit Battista, et moi, son lieutenant, je proteste, au nom de tous mes compagnons, que nous sommes prêts à nous soumettre à la reine. Voici nos armes, seigneur. Nous comptons sur votre promesse.

Alvaredo leur assura de nouveau le complet oubli du passé, et il s'efforça de leur faire comprendre qu'ils devaient se montrer dignes de ce généreux pardon, en menant désormais une conduite irréprochable.

Ils l'écoutaient encore quand les soldats arrivèrent, suivis d'Antonio, dont les mains étaient étroitement garrottées. Manoël demanda grâce pour ce malheureux ; mais l'officier qui commandait le détachement déclara que le chef des bandits avait levé sur lui son poignard et que justice serait faite.

Blanche apprit ces détails par la comtesse de Villaflor. La nuit se passa tout entière en douces confidences. Dolorès voulait savoir comment la petite chanteuse Casilda était devenue la protégée d'Isabelle, et Blanche avait mille questions à adresser à sa mère, sur le duc d'Assuna, sur la marquise, et plus encore sur le comte de Villaflor, qu'elle aimait sans le connaître.

Ni l'une ni l'autre ne songeaient encore à prendre du repos, quand deux des femmes de la reine vinrent les inviter à s'habiller pour la cérémonie. Elles portaient dans une riche corbeille deux robes de cour ; la première, couleur d'améthyste, était brodée d'or et doublée d'hermine ; elle devait remplacer les vêtements noirs de la sœur Lorenza ; la seconde, dont le tissu de soie blanche, lamé d'argent, n'avait aucun autre ornement, était destinée à Casilda.

A huit heures, les portes du salon où se tenait la reine furent ouvertes aux dames, et la marquise d'Assuna, qui y était arrivée une des premières, faillit tomber à la renverse en reconnaissant Dolorès, que son nouveau costume et le bonheur de retrouver sa fille avaient subitement rajeunie.

Le roi, entouré des principaux dignitaires de sa couronne, recevait les seigneurs dans la grande galerie du palais.

Don Diego venait d'y entrer, conduit par don Manoël, quand un mouvement se fit au milieu de la noble assemblée. C'était le duc d'Assuna qui arrivait, porté dans sa chaise par quatre des gentils hommes ses vassaux.

— Seigneur, dit-il à Ferdinand, la mort seule aurait pu me dispenser de me rendre aux ordres de Votre Altesse.

— Don Carlos, répondit le roi en faisant signe aux porteurs de s'avancer, je tenais à vous voir aujourd'hui pour vous présenter un de mes bons serviteurs, don Gusman d'Assuna, duc de Villafior.

— Je ne connais ni ce titre ni celui qui le porte, répliqua don Carlos.

Gusman était déjà aux genoux du vieillard.

— Le roi m'a pardonné, dit-il en lui tendant un parchemin scellé. Mon père ne me pardonnera-t-il pas ?

— Don Carlos, reprit Ferdinand, l'armée chrétienne n'a pas eu de plus vaillant soldat, de chef plus dévoué que don Gusman.

Le front du vieux duc s'éclaircit. Un rayon de légitime fierté brilla dans ses yeux ; mais il garda le silence.

— Je voulais servir mon Dieu et mon roi, dit Gusman ; mais j'espérais aussi fléchir mon père.

— Duc de Villafior, répliqua don Carlos, il y aura toujours entre vous et moi la disgrâce et la mort du marquis votre frère.

— Monseigneur, dit Alonzo, qui se tenait près de son aïeul, c'est don Gusman qui a pris ma place dans les prisons de Boabdil.

— Et c'est lui, ajouta Ramire, qui m'a préservé des atteintes du taureau furieux.

— Croyez-vous, don Carlos, qu'il ait payé sa dette à la mémoire d'Hernandez d'Assuna ? demanda le roi.

— Relevez-vous, mon fils, dit le duc en tendant la main à Gusman.

Isabelle venait d'entrer, suivie de toutes ses dames.

— Don Diego, dit-elle, le roi t'a fait duc ; mais la reine t'a promis une récompense. Je t'amène la duchesse de Villafior et sa fille.

— Mon père, s'écria Gusman en les entraînant vers le vieillard, j'ai vécu loin d'elles tant que votre colère a pesé sur moi. Dites-leur qu'elles peuvent m'aimer, puisque vous m'avez pardonné.

— Blanche ! Dolorès ! vous que j'ai tant pleurées !... s'écria le vieillard à demi suffoqué.

Puis, relevant sur Blanche ses yeux humides de larmes, il ajouta :

— Oh ! c'est vous, c'est bien vous, Casilda ! Je vous reconnais.... Que me disiez-vous donc, marquise ? et pourquoi l'avez-vous laissée partir ?

Blanche vit l'embarras de Carmen, et elle adressa à la reine un regard suppliant.

Isabelle se pencha vers le duc, afin de n'être entendue que de lui.

— Si Casilda était restée à Tolède, elle n'aurait pu sauver la reine.

— Soyez béni, Seigneur ! s'écria le duc enjoignant les mains.

— Pardonne-moi, Blanche, dit Carmen à voix basse. Avant un an, j'aurai pris le voile au couvent de Sainte-Marie.

Alonzo et Ramire, ne soupçonnant ni la résolution de la marquise ni les remords qui la lui inspiraient, partageaient la joie de leur ami Diego. Tous deux étaient également fiers d'avoir pour parente la belle et noble enfant que toute la cour admirait.

La messe d'actions de grâces fut célébrée en grande pompe par le légat du saint-siège. Il bénit, au nom du souverain pontife, les glorieux vainqueurs de Grenade, et la foule se retira, en répétant avec enthousiasme ce cri, qu'il avait poussé le premier :

— Vive Ferdinand ! vive Isabelle ! rois de la catholique Espagne !...

FIN.

1 Le roi de France Louis XI, contemporain d' Isabelle, est le premier qui ait pris le titre de Majesté. Jusque-là, on ne donnait aux rois que celui d' Altesse.

2 Les grands d' Espagne jouissent encore de ce privilège.

3 Historique.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'Hôtellerie de la montagne, par C. Fallet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5626199b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr